FLORE DES SERRES ET DES JARDINS DE L'EUROPE,

ANNALES GÉNÉRALES D'HORTICULTURE.

Gand, Atel. de Lith. et de Peinture de Louis Van Houtte,
et Imp. de C. Annoot-Braeckman.

Rare Books
SB108
.I285
F56
1875
v.21

FLORE

DES SERRES ET DES JARDINS DE L'EUROPE,

ANNALES GÉNÉRALES D'HORTICULTURE,

COMPRENANT

Tout ce qui concerne le jardinage d'utilité et d'ornement; la culture des plantes de serres et de plein air; celle des plantes potagères, des arbres fruitiers et forestiers; la description des plantes les plus récemment introduites dans les jardins; l'examen des questions d'histoire naturelle, de météorologie et de physique générale qui intéressent le plus directement la grande et la petite culture; des relations de voyages, etc.

PAR MESSIEURS:

H. Baillon, ✲. Prof. et Dir. du Jardin botanique de la Faculté de Méd. de Paris, Prés. de la Soc. Linnéenne. H Bn.

E. Boissier, Membre de la Société de physique de Genève, de la Soc. Linn. de Londres, etc. E. Boiss.

Ad. Brongniart, O. ✲. O. ✲. de l'Institut, Prof. de botan. au Muséum d'Hist. Natur., Prés. de la Soc. centrale d'Hort. de Paris. Ad. Br.

Th. Buchetet, à Paris. Th. B.

Alph. de Candolle, Membre correspondant de l'Instit., Contin. du *Prodrome*, etc. Alph. D. C.

J. B. Carnoy, Docteur ès Sciences. Cn.

E. A. Carrière, Chef des pépinières au Jardin des Plantes de Paris, etc. etc. Carr.

F. Crépin, anc. Prof. de bot. à l'École d'Hort. de l'État, Conservat. au Musée royal d'Hist. Nat. à Bruxelles. F. C.

J. Decaisne, ✲. ✠. de l'Institut, Prof. au Muséum d'Hist. Nat. de Paris, auteur du *Jardin fruitier*, etc. J. Dcne.

de Ternisien, à Cherbourg. Tn.

Cte F. du Buysson, au Vernet. Cte dB.

Duchartre, de l'Institut, Prof. à la Facult. des Sciences, etc. Dtre.

H. R. Gœppert, D. M. Directeur du Jardin Botanique et Professeur à l'Université de Breslau, Membre de l'Acad. Nat. Cur. etc. Goep.

Ch. Gilbert, Pomologue, à Anvers. Gb.

Cte de Gomer, à Amiens. Cte de G.

Karl Koch, ✲. Prof. à l'Univ. de Berlin. K. K.

Louis Lubbers, Horticulteur, secrétaire de la Soc. Royale de Flore, Bruxelles. Lb.

Éd. Morren, ✲. Prof. à l'Université, Direct. du Jardin botan. de Liége; prop. de la *Belgique horticole*. Éd. Mn.

Ch. Naudin, de l'Institut, au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris. Ndn.

J. E. Planchon, Dir. de l'École supér. de pharm. et Prof. à la Fac. des Scienc. de Montpellier, etc. J. E. P.

J. Putzeys, ✲. Secrétaire général du Ministère de la Justice, Vice-Président de la Société royale de Flore de Bruxelles. J. Pz.

P. E. de Puydt, ✲. Secrétaire de la Soc. royale d'Hort. de Mons. D. P.

H. G. Reichenbach ✲. Dr ès Scienc., Prof. et Dir. du Jardin Botanique de Hambourg. H. G. Rchb.

J. van Volxem, à Bruxelles. J. vVx.

B. Verlot, Chef de l'École de Botanique au Jardin des Plantes de Paris. B. Vl.

Herm. Wendland, à Herrenhausen. H. Wendl.

Louis Van Houtte, C. ✲. ✠. etc. Horticulteur. L. VH.

H. J. Van Hulle, ✲. Prof. à l'École d'horticulture de l'État, à Gand. H. V. H.

Eug. Veulemans, Prof. à l'École d'hort. d'Amsterdam. Vlm.

TOME XXI.

MISSOURI
BOTANICAL
GARDEN.

GAND (Belgique).
LOUIS VAN HOUTTE, Éditeur.

—

1875.

Off. Luh & pict. in Horto Van Houtteano.

659

ÆCHMEA CŒLESTIS Mn.

4 *Amér méréd.* *Serre chaude.*

FLORE

DES SERRES ET DES JARDINS DE L'EUROPE,

ANNALES GÉNÉRALES D'HORTICULTURE.

2146.

ÆCHMEA CŒLESTIS Ed. Mn.

Bromeliaceæ.

Æchmea Ruiz et Pavon, 1791, *Prodr.*, p. 47, t. 8; *Fl. peruv.*, III, 1802, p. 37, t. 294. — Schult., *Syst. veg.*, 1830, VII, p. LXXII, 1271. — Endl., *Gen. pl.*, 1837, nº 1301, p. 182. — Pœpp. et Endl., 1838, *Nov. gen.*, II, p. 43. — Griseb., *Fendl. Brom.* in *Gott. Nachr.*, 1864, nº 1.

Æchmea cœlestis. A. foliis margine spinescentibus, subtus fasciato lepidotis, scapo erecto, stricto, subæquali, lana detersibili vestito, floribus paniculatis subcongestis, petalis (basi squamatis) cæruleis, baccis nigris. Ed. Mn.

Hoplophytum coeleste C. Koch. in *Ind. sem. h. bot. Berol.*, 1856, *App.*, p. 6; *Annales des sciences nat.*, 4e sér. 1856, VI, 366; *Walp. Ann. bot.*, VI, 1861, p. 70. — Ed. Morren, *La Belg. hort.*, XII, 1862, p. 97, c. icon. — J. Platzmann, *Ic. plant. ined.*

Hohenbergia coelestis Backer, *Ref. bot.*, IV, 1871, tab. 284.

Billbergia coelestis Hort. nonn.

Nous aimons, dans les Broméliacées, le caractère pour ainsi dire classique de leurs contours : leur forme est celle d'une amphore, d'un vase grec ou d'une rosette ; leurs feuilles décrivent des courbes correctes ; leurs tissus sont fermes et leur surface est souvent agrémentée de zébrures ou de diverses couleurs; quelques-unes défendent leurs fruits au moyen d'armes acérées. Leurs fleurs sont presque toujours attrayantes et même de longue durée; elles ont de belles parures sans rien emprunter à la parfumerie.

Celle dont la Flore donne ici le portrait se recommande par son feuillage toujours ornemental, grâce aux zébrures blanches qui tranchent sur un fond vert foncé; son inflorescence se dresse au centre en une panicule raide, en forme de pyramide, et parfois longue de 0m20 et davantage : nous l'avons vue aussi bien venue dans les serres du prince de Furstenberg à Donaueschingen. Les fleurs sont bleues, d'un bleu tendre comme le ciel du nord.

Éd. Mn.

† 2142. **Glanage horticole.**

II.

Le Cycas revoluta d'Osaka. — Engrais japonais. — La Pomme de terre permanente. — Mr Telliez et sa récolte. — La compétence d'un journaliste. — Les pucerons noirs des Melons et la tannée. — Chionanthes sur Frênes; pousse inattendue. — Un beau Groseillier-Cassis. — Ribes nigra spectabilis. — La grammaire latine horticole.

Dans cette *Flore*, par laquelle ont passé tant de voyageurs aux pays lointains et tant de plantes inconnues qui sont devenues nos compagnes, il ne sera pas déplacé de montrer comment les Japonais, il y a 300 ans, employaient déjà le fer pour fortifier leurs arbres, ne prévoyant pas qu'un jour ou l'autre quelqu'un *inventerait* la même

chose. Il existe à Osaka un magnifique *Cycas revoluta* planté, dit-on, il y a 3 siècles. Lorsque les voyageurs admirent cet arbre, on leur répond que sa vigueur dépend de la manière dont on l'a fumé depuis ce temps-là. C'est, en effet, une fumure originale ; elle a consisté à mélanger une masse de ferrailles à la terre dans laquelle on l'a planté. Ce n'est pas tout; pour conserver à l'arbre vénérable la bonne santé que lui a procurée ce métal, il est d'usage que chacun, après sa visite, jette à terre, au-dessus de ses racines, une petite pièce de monnaie du pays, monnaie en fer, qui, les pluies et l'humidité aidant, fait pénétrer autour de lui sa petite part de principes ferrugineux. Que si chaque peuple voulait bien recueillir tout ce qu'il possède, en fer, d'engins destructeurs et d'armes de toute espèce, et disperser cela autour de ses arbres, au lieu de le lancer contre les bâtiments et contre ses semblables, quelle splendide végétation présenterait la terre !

— La Belgique s'occupant avec ardeur de tout ce qui tient aux choses horticoles, j'aime à croire qu'est arrivée chez elle l'annonce d'une découverte qu'un marchand de faïences vient de faire chez nous, à son comptoir, entre deux potiches ; j'aime à croire également qu'elle lui aura porté la part d'intérêt qu'elle mérite, c'est-à-dire, qu'elle ne s'en sera pas occupée du tout. Ce n'est que juste.

Il s'agit de ce que certains journaux, aussi forts en horticulture qu'en patriotisme, ont baptisé la *Pomme de terre permanente*. Voici donc ce qu'aurait découvert notre marchand de porcelaines, pour lequel l'un des journaux en question ne réclamait pas moins qu'une récompense nationale, absolument comme l'on offrait autrefois une plaque de commandeur en diamants aux premiers ministres qui nous préparaient Sedan et l'invasion de l'Allemagne. Mr Telliez, — car il faut que ce nom-là se conserve dans la mémoire des horticulteurs — Mr Telliez plante des pommes de terre á la fin de l'automne ; puis, ces intelligents tubercules, se moquant de toutes les lois de la végétation, se mettent à pousser dès l'hiver, et, lorsqu'arrivent Janvier et Février, il peut en commencer la récolte ; puis, mettant leur complaisance au service de l'alimentation publique, ils échelonnent généreusement leur production suivant les besoins du consommateur, en sorte que, au moment voulu, la cuisinière n'a plus qu'à aller au jardin enlever délicatement la terre, en extraire les légumes suffisants pour le plat du jour, et recommencer le lendemain de plus belle. Voilà qui est on ne peut plus agréable en hiver, nous dit l'inventeur, et quelle fortune pour l'intelligent horticulteur qui voudra suivre ses conseils !

Mr Telliez n'a pas manqué de présenter des spécimens de son invention à notre Société d'Agriculture de France ; dois-je vous dire ce qu'elle a constaté ? De petites boules grosses comme des noix, réunies par 6 ou 8, au bout de chaque tige. Jugez quel produit par hectare ! Retranchez ensuite de cela la pelure, et voyez ce qu'il en reste, car ici la pelure ne s'écarte pas sous la moindre friction, comme dans les pommes de terres nouvelles, il faut l'aide du couteau. Aussi l'inventeur a-t-il obtenu dans notre monde horticole un succès de fou rire. — Mais, lui a-t-on dit, comment voulez-vous que vos tubercules poussent davantage en terre puisque, le froid gelant les tiges, la plante n'a pas de feuilles ? comment voulez-vous qu'une plante prospère sans ces organes ? — Cela ne fait rien, répondait naïvement notre marchand ; les feuilles, on s'en passe. Brave homme, va ! Ce dont on s'est passé surtout, c'est de donner suite à ses conseils. On a bien ri, ainsi que de l'enthousiasme du journaliste incompétent. J'espère que vous ferez de même.

— La bonne chose, n'est-ce pas ? que les Melons ! et comme cette chair fraîche et ce parfum arrivent à propos dans la saison des chaleurs ! Malheureusement, vous le savez, l'homme a des ennemis partout : en premier lieu, ses semblables, cela va sans dire ; puis les bêtes, particulièrement les petites, les insectes. Je n'ai pas besoin de vous dire que ceux-ci n'ont pas oublié nos Melons dans leurs ravages; les premiers pucerons noirs qui se sont attaqués à eux s'en sont, paraît-il, tellement bien trouvés qu'ils ont fait signe aux camarades, si bien que bientôt les ravageurs disséminés sont devenus bataillons, les bataillons légions, et ainsi de suite, absolument comme il arrive, quand il s'agit de se piller, dans les pays les mieux civilisés du monde. Heureusement, l'homme a conservé, pour l'employer à la destruction des insectes, un peu de cette activité qu'il emploie si bien à

Offerh. & pinx. in Horto Van Houtteano.

ONCIDIUM CRISPUM *Lodd.*

2 *Brésil* Serre chaude.

2147-48.

ONCIDIUM CRISPUM Lodd.

Orchidaceæ.

CHARACT.GENER.—Vide supra, Fl., I,104.

CHARACT. SPECIF. — Vide Rchb. in *Walp. Ann.*, VI, p. 729, nº 61.

Oncidium crispum Lodd. *Bot. Cab.*, t. 1854. — L. O., p. 197. — *Bot. Reg.*, 1920. — *Bot. Mag.*, 3499. — L. F., p. 20. — Rchb., l. c.

L'*Oncidium crispum* est l'une des premières espèces de ce beau genre que l'amateur ait à se donner. Facile à cultiver sur bois, dans la serre aux Cattleyas, il fleurit même plusieurs fois l'an et porte de 50 à 60 fleurs par racème pendant, fleurs de première grandeur, de couleur cuivre vernissé, ornées de macules jaune d'or au centre, de longue durée, trois mois; il aime l'eau, dont jamais on ne doit priver ses racines pendant le temps de sa vie active.

Nous l'avons rencontré fréquemment sur les arbres morts, aux confins de la province des Mines avoisinant les provinces de Rio-de-Janeiro et de Saint-Paul.

L. VH.

détruire ses semblables, et les pucerons noirs ont eu un moment la vie dure. Le tabac sous toutes ses formes, en flots ou en fumée, est venu d'abord lui causer quelque inquiétude ; mais comme on se fait à tout dans ce monde, aux mauvais procédés comme aux mauvais gouvernements, ce ne fut chez eux qu'un désarroi d'un moment, et leur œuvre continua quand même; il en resta bien un peu sur le champ de bataille, mais qu'importe le nombre des tués à la guerre, pourvu que les survivants en profitent ! C'est alors qu'on chercha d'autres engins; j'entends parler depuis peu de la réussite d'un de ceux-là, et je l'apprends avec plus de joie que l'invention de n'importe quel canon Krupp. Cet engin, c'est le tan, la tannée fraîche. Mr le Comte Léonce de Lambertye, qui s'est fait par goût l'un de nos plus habiles horticulteurs de France, a eu l'idée de pailler ses melons avec une épaisseur d'un centimètre seulement de cette tannée ; il s'évapore de cette couche un acide, l'acide tannique, lequel remplit bientôt les panneaux, et ce que ne faisaient qu'avec peine l'enfumage et le seringage, l'acide concentré en vint à bout. C'est donc un bon procédé à divulguer, et l'on peut, du reste, l'employer d'abord en petit. Que si d'autres pucerons noirs reviennent à la charge, c'est qu'on aura trop laissé se dessécher la couche ; il suffit alors d'arroser au moment du soleil, de refermer les panneaux et d'attendre l'effet de la nouvelle évaporation de l'acide. C'est l'affaire de quelques heures. Ah ! si nous avions pu jadis, autour de notre Paris assiégé, poser d'immenses panneaux qui eussent englobé tous ceux qui nous entouraient, comme nous aurions de bon cœur activé l'évaporation de l'acide tannique !

— Il y a beaucoup de gens dont la montre retarde en horticulture ; chez les uns, c'est le défaut d'intelligence qui en a arrêté les aiguilles ; chez d'autres, c'est le défaut de bonne volonté. Dans la nature végétale, il y a également des retardataires, et Mr Carrière en a cité un cas remarquable. Dans le Parc Monceaux, à Paris, existe un massif de Frênes ; or, lorsque ceux-ci étaient encore tout jeunes, les pépiniéristes qui les élevaient avaient, paraît-il, greffé sur plusieurs d'entre eux des *Chionanthes,* au moyen de greffes en écusson. Soit mauvaise volonté de la part des greffons, soit pour toute autre cause, rien n'était sorti, et l'on en avait fait son deuil ; mais en 1872, voulant donner de l'air à ce massif dont les Frènes se nuisaient les uns aux autres, on résolut d'en supprimer une partie ; on les coupa à ras de terre ; les autres furent élagués. Mais voici que de deux arbres coupés sortirent,

à la base, de vigoureux bourgeons de Chionanthes, en même temps qu'un autre apparaissait sur un Frêne élagué. On évalue à une douzaine d'années l'intervalle de temps qu'ont mis les yeux des greffons à sortir. Espérons que les efforts qu'on fait pour greffer une pratique sérieuse et raisonnée sur l'intelligence de beaucoup de jardiniers, finiront par avoir le même sort, et qu'un jour ou l'autre nous verrons les bourgeons sortir.

— Voici un Groseiller-Cassis tout à fait remarquable comme plante ornementale ; il rappelle son type par son facies et la saveur de ses fruits, bien que ceux-ci soient moins nombreux, moins colorés et plus petits ; mais ce qui fait son mérite au point de vue de l'ormentation, c'est que, dès le commencement de mai et pendant tout l'été, ses feuilles prennent une fort jolie teinte jaune doré ; à l'ombre ou à mi-ombre, l'effet est charmant. La culture et la multiplication de ces Cassis sont les mêmes que pour l'espèce commune, et il est également rustique.

Maintenant, allez-vous me demander, comment l'appelez-vous ? Eh ! mon Dieu ! comme tout le monde : *Ribes nigrum spectabile*. Les bons gros dictionnaires de mon enfance disaient *Ribes* féminin ; mon bon vieux *Gradus* de 1818 dit *Ribes* féminin ; mais on a inventé depuis ce temps-là, en horticulture, que la terminaison *es* indique le neutre, de sorte que, maintenant, catalogues, journaux, traités de botanique, herbiers, etc ; ont déclaré *Ribes* du neutre : *Ribes nigrum*. Va donc pour *Ribes nigrum*.

C'est avec la même ingéniosité qu'après avoir passé la gomme élastique sur la grammaire latine, on l'a repassée sur la grammaire grecque, et que l'on a inventé, un beau jour, des terminaisons en *on* qui ne représentent plus le neutre, mais le masculin : *Pentstemon speciosus*, *Pentstemon campanulatus*. Pourquoi ? personne ne le saurait dire, et les moins ignorants l'acceptent comme pain bénit. Quelqu'un l'a écrit une fois, un autre l'a répété, puis un autre, et ainsi de suite. C'est écrit tout au long dans Steudel, dans Pritzel également ; dès lors personne n'oserait toucher à l'arche sainte. C'est comme en arboriculture, pour le *pincement* des bourgeons ; tout le monde sait que ce n'est pas du tout *pincer* quelque chose que de lui enlever tout à fait son extrémité, pas plus que ce n'est *pincer* la tête d'un homme que de le guillotiner, mais c'est égal, on disait *pincer* dans le bon vieux temps, malotru qui proposera de dire autre chose ! On montrerait au doigt le catalogue qui écrirait : *Lilas blanche*, et l'on écrit gros comme le bras *Pentstemon grandiflorus !* En ont-ils fait, des petits, les moutons de Panurge !

THÉODORE BUCHETET.

† 2143. Les Orchidées de serre froide.

I.

Les Orchidées de serre froide ou, plus simplement, les Orchidées froides (*Cool Orchids* des anglais), ont assez occupé le monde horticole ; ce sujet a soulevé, à l'origine, assez d'incrédulités et de controverses, et il est encore, après tout, assez peu connu du grand nombre, pour qu'il paraisse opportun d'en traiter brièvement, et à un point de vue à la fois théorique et pratique.

Les Orchidées forment une des familles les plus considérables du règne végétal. Par l'immensité de leur aire de dispersion, par l'étrangeté de leurs formes et la spécialité de leur manière de vivre, par la variété infinie, l'élégance ou l'éclat de leurs inflorescences, elles ont, de tout temps, exercé une puissante attraction.

Mais quand on voulait introduire dans nos cultures ces belles et curieuses plantes, même les espèces du nord, même nos Orchidées indigènes, on se heurtait à des difficultés souvent insurmontables. Celles des régions intertropicales, la plupart épiphytes, soulevaient d'autres problèmes. On crut longtemps devoir les reléguer indistinctement dans des serres très-chaudes, humides, étouffées, inhabitables pour l'amateur, pour les dames surtout, et trop souvent funestes aux Orchidées elles-mêmes.

Les graves inconvénients de cette culture à outrance, joints à une appréciation plus exacte des lois de la nature, ont fait que, depuis nombre d'années déjà, une séparation s'est opérée dans nos serres

(M. Luh & pict. in Horto Van Houtteano 989)

GAILLARDIA AMBLYODON.

⊙ *Texas* *Plein air.*

2149.

GAILLARDIA AMBLYODON.

Compositæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra, FLORE, VI, 337.

Espèce d'introduction toute récente, originaire du Texas, annuelle et très-remarquable par le coloris rouge très-vif de ses fleurs; elle est déjà dans les cultures. L. VH.

entre les espèces propres aux climats d'extrême chaleur : Indoustan, Iles de la Sonde, Philippines, Afrique équatoriale, Guyane, etc., qui sont demeurées dans la serre chaude étouffée (serre Indienne, haute serre chaude), sous une température d'hiver de 15° cent. au moins, et celles qui appartiennent à l'intérieur des continents, aux plateaux d'altitude moyenne et aux provinces avoisinant les tropiques. A celles-là, on assignait la serre chaude ordinaire ou plutôt tempérée-chaude. (12° cent. au plus bas).

Mais dès cette époque, c'est-à-dire il y a 30 à 40 ans, les naturalistes qui avaient visité les contrées intertropicales, ou les hommes d'étude au courant de la géographie physique et botanique, faisaient remarquer que les Orchidées, même épiphytes, ne se confinaient nullement dans la zone de latitude ou d'altitude moyenne correspondant à nos serres chaudes, mais qu'on les rencontrait au delà des tropiques, sous un climat plus tiède, ou bien et surtout à des hauteurs où le climat est à peine tempéré.

Bientôt des recherches plus hardies, poussées jusqu'aux limites d'altitude où la végétation devient rare et rabougrie, où le ciel est des moins cléments, nous apprirent que des Orchidées, notamment des épiphytes, congénères de nos espèces de serre chaude et non moins belles, vivaient là sans chaleur, exposées constamment aux tempêtes, aux brumes glaciales, aux gelées blanches, ne s'arrêtant, dans leur ascension téméraire, qu'à quelques cents mètres des neiges perpétuelles.

Introduites dans nos serres spéciales, privées d'air, tenues en végétation forcée, ces pauvres Orchidées alpines dépérissaient bientôt et mouraient, le plus souvent, sans avoir fleuri. Il était évident, pour tous les gens éclairés, qu'une nouvelle séparation devenait indispensable et qu'une troisième serre à Orchidées devait s'ajouter aux deux autres, si l'on voulait cultiver avec succès ces précieuses espèces, originaires de ce que l'on nomme dans l'Amérique Espagnole la *Terre froide*, et dont la grâce et la fraîcheur incomparables, les teintes neuves et brillantes, les formes inattendues, attiraient de plus en plus l'attention des amateurs.

S'il était démontré dès lors, scientifiquement et pratiquement, que la culture en serre chaude étouffée devait, tôt ou tard, devenir fatale à ces belles plantes, l'expérience ne tarda pas à prouver que la serre froide, telle qu'on l'entend d'habitude, ne leur convenait pas davantage. Où donc était la solution de ce problème?

Elle ne pouvait, évidemment, se rencontrer que dans une étude sérieuse de la climatologie des régions alpines et subalpines où ces Orchidées croissent spontanément. L'enquête a été poursuivie pendant nombre d'années; des explorateurs aussi éclairés que courageux y ont apporté leurs matériaux; les savants les ont rapprochés, discutés, résumés; la pratique a procédé d'après eux, non sans hésitation, et a pleinement réussi. Tout n'est pas fait, il est vrai; bien des points de détail restent à éclaircir, bien des expériences à tenter; mais, dans l'ensemble, on est arrivé au but, la lumière est faite, on possède une méthode rationnelle, et des serres à Orchidées froides se contruisent et se peuplent d'espèces magnifiques, dignes rivales de celles de

serre chaude, et rivales bientôt préférées à cause des facilités de leur culture et de leur abondante floraison.

Pour faire bien comprendre les conditions essentielles de cette culture et les limites de son application, nous croyons devoir donner d'abord un court aperçu des circonstances climatériques sous lesquelles vivent les Orchidées en général, et celles des hautes régions en particulier.

II.

Entre les tropiques, le long des rivages de l'Océan, dans les plaines ou les vallées basses, la température moyenne est de 25 à 28 degrés. Elle varie peu d'une saison à l'autre, surtout vers l'Équateur. La différence la plus sensible est entre les jours et les nuits. Celles-ci étant longues et le ciel habituellement pur, le rayonnement nocturne est considérable et peut faire descendre le thermomètre à + 15°, à + 12° et même plus bas.

Mais les territoires très-peu élevés au dessus du niveau des mers sont l'exception et non la règle. L'Inde est sillonnée de petites chaînes de collines ou de montagnes, dernières ramifications du système géant de l'Himalaya. A mesure que l'on avance au nord vers cette immense barrière, la contrée s'élève, et c'est sur le versant même, entre ses branches principales, que s'appuient, à une altitude plus ou moins considérable, les provinces de Népaul, de Bootan, de Sikkim, d'Assam, etc., où les genres de plantes qui appartiennent à la Flore de l'Indoustan et de toute l'Asie équatoriale sont encore représentés, mais par des espèces beaucoup plus rustiques que leurs congénères.

Quelque chose de semblable se retrouve dans les grandes Iles asiatiques, Java, Sumatra, Bornéo, que traversent de hautes montagnes; mais c'est surtout dans l'Amérique intertropicale que la *Terre chaude* montre peu d'étendue relativement à l'aire des *Terres froides*. Le continent d'Amérique est traversé, d'une extrémité à l'autre, par l'immense Cordillère des Andes, qui jette çà et là des ramifications considérables. La partie occidentale, depuis le Chili jusqu'au Mexique, n'est guère qu'une bande étroite et souvent stérile, brusquement terminée par les premiers gradins de la grande chaîne. La population et les richesses naturelles ne sont pas de ce côté, mais plus haut, entre les montagnes, sur les vastes plateaux qu'elles soulèvent et enserrent, et qui constituent le meilleur des territoires du Pérou et de la Nouvelle-Grenade. Le Mexique, le Guatemala et les petites républiques de l'Isthme sont dans des conditions à peu près semblables. Le Brésil même, quoique entièrement séparé de la Cordillère, s'élève brusquement et s'appuie sur des systèmes de montagnes qui lui sont propres.

Ce que l'on nomme, dans toute l'Amérique espagnole, la *Terre chaude* eut-il, d'ailleurs, une étendue beaucoup plus vaste, l'importance relative des divers groupes d'Orchidées n'en serait guères modifiée. On y a constaté, en effet, que le nombre des Orchidées de terre chaude est très-restreint, et que, sous aucun rapport, elles ne l'emportent sur les autres. Ces plantes ne commencent à abonder que là où la chaleur se modère, vers 3000 pieds d'altitude. Elles ne sont très-communes qu'à partir de 4 à 5000 pieds et jusqu'à 9000, point au-delà duquel le froid, à son tour, en restreint progressivement le nombre.

Nous disions qu'au niveau de l'Océan, ou un peu plus haut, la température moyenne est de 25 à 28 degrés, sans grandes variations; mais à mesure que l'on s'élève, la chaleur décroît rapidement. Cette loi est la même pour tous les pays et pour toutes les latitudes, quoique l'échelle de décroissance puisse varier pour diverses causes secondaires. Il a été généralement admis jusqu'ici qu'elle était d'un degré pour 180 mètres d'altitude. Des observations scrupuleusement faites par M. Liais, directeur de l'observatoire de Rio-de-Janeiro, montrent que, pour le Brésil au moins, la décroissance est moindre, soit de 1° pour 200 mètres.

Prenons ce dernier chiffre. La température moyenne du littoral équatorial étant de 28 degrés au plus, il en résulte qu'à une hauteur supramarine de 1800 à 2000 mètres, là où commence ce que l'on nomme la *Terre froide*, il y aura 9 à 10° de moins qu'au niveau de la mer. Mettons 18° seulement: ce sera comme nos mois de juillet et d'août de Belgique.

Mais si, à l'altitude 0^{m}, les variations sont peu considérables, il n'en est plus de même sur les plateaux. Les chaleurs y

Chr. Hallier del. et lith.
Imp. Lemercier & Cie, Paris.
1055
Rev. de Hortic. Illustrée

MASDEVALLIA MACULATA *Krst. Rchb.f.*

2. Caracas

Serre tempérée

2150.

MASDEVALLIA MACULATA Krst.

Orchidaceæ.

CHARACT.GENER.—Vide supra, Fl., X,77.
CHARACT. SPECIF. — Vide Rchb. in *Bonpl.*, II, 23 et *Walp. Ann.*, VI, 190, n° 9.
Masdevallia maculata l. c.

Principalement originaires de ces contrées de l'Amérique du sud que baigne la mer des Antilles, on rencontre les *Masdevallia* sous les formes et les coloris les plus étranges, les plus opposés, les plus brillants ou les plus sombres. Ces étrangetés, jointes à l'insolite de leurs formes et surtout au peu de soins qu'elles requièrent et au peu d'espace qu'elles prennent à cause de la petitesse de leur stature, concourent à les faire rechercher. La plupart habitent des régions presque alpines, dans des forêts où elles vivent parmi les mousses humides qu'elles émaillent de fleurs de formes tellement bizarres, qu'elles peuvent donner parfois le change aux oiseaux insectivores.

Dans leur introduction réside la grande difficulté ; aucune n'étant munie de pseudo-bulbes, il faut que le collecteur ait la chance d'amener vivants ces frèles petits êtres jusqu'au bord de la mer, et ce n'est pas tout : après avoir réussi à les apporter des sommets élevés, qui sont leur habitat, dans les vallées où la température est d'autant plus élevée que l'altitude y est moindre, il faut remonter encore pour refranchir d'autres montagnes jusqu'à ce que les plantes parviennent à ce littoral où leur embarquement est souvent différé et où leur reclusion est forcée ! Les survivantes sont très-souvent en petit nombre et succombent généralement dans la durée du passage.

Qu'en dites-vous, faciles possesseurs de ces petits diamants qui causent tant de peines à ceux qui vont les dénicher et dont la conservation ne dépend que de la température peu élevée qu'ils requièrent? Ceux qui, jusqu'ici, ont constamment perdu leurs Masdevallias, arrivés vivants, n'ont échoué que parce qu'ils voulaient constamment les tenir dans une chaleur suffocante, contraire à leur nature.

Cultivez-les en serre tempérée, en compagnie des *Odontoglossum*, dans des vases peu profonds, munis d'un bon drainage de pierrailles et de charbon de bois, surmonté de terreau de feuilles et de sphagnum, et veillez à ce que leurs racines ne puissent jamais souffrir de la sécheresse, tout en les préservant de mauvaise terre et de toute humidité stagnante.

L. VH.

---

sont presque constamment modérées, mais on y éprouve, vers le lever du soleil et dans les nuits claires, des froids très-sensibles. Déjà à 1000 mètres seulement d'altitude et sous l'équateur, la température descend communément à 12° et, accidentellement, à plusieurs degrés plus bas. A 2000 mètres, là où commence la région froide, où la température moyenne est, tout au plus, de 18 degrés, où les plus grandes chaleurs ne vont pas à 25°, les nuits amènent fréquemment des froids de + 7 à + 8° et, dans les circonstances les plus défavorables, de + 5° et peut-être au-dessous, mais pour peu d'heures seulement. Entre 2100 et 2800 mètres, dans la zône des *Odontoglossum* et des *Masdevallia*, la chaleur moyenne n'est plus que de 13° et une fraction à la Nouvelle-Grenade. Elle ne s'élève pas à 21° et descend fréquemment à + 2° ou + 3° ! Le matin, le sol s'y couvre de gelée

blanche, et l'on y trouve de magnifiques Orchidées fleurissant sous une couche de givre sans paraître en souffrir.

Si l'on considère maintenant que des *Epidendrum*, des *Oncidium*, des *Odontoglossum*, des *Masdevallia*, des *Evelyna*, des *Restrepia*, des *Pleurothallis*, des *Stelis*, des *Maxillaria*, etc. etc., se rencontrent encore, et sans interruption, au-dessus de ce point, à 3000 mètres et au delà, et qu'on en retrouve enfin, quoique en petit nombre, jusqu'à 3700, 3800 et, exceptionnellement, jusqu'à 4200, peut-on s'étonner que des plantes constituées pour vivre en de tels lieux, où la chaleur monte, non sans peine, à 10° au-dessus du point de congélation et descend en dessous de ce point presque chaque nuit, ne puissent s'accommoder de nos serres chaudes?

Voilà pour les températures ; mais toute la question n'est point là. Dans les parties basses, sous l'influence d'un soleil ardent et d'une chaleur intense, l'air se charge d'une grande quantité de vapeur d'eau ; il en est saturé. Mais quand il s'élève, en vertu de la légèreté spécifique acquise, vers les hauts plateaux ou les sommités de l'intérieur, il subit un refroidissement rapide et les vapeurs, qu'il ne peut plus tenir en dissolution, se condensent en brumes, en brouillards qui voilent constamment le soleil ; en pluies fréquentes qui entretiennent, à ces hauteurs, une humidité continuelle. Souvent aussi ces courants d'air qui s'échangent entre la contrée inférieure et la montagne, se précipitent en bourrasques et en tempêtes. A peu près inhabitable pour l'homme, désolée en tout temps par le froid, l'humidité, la violence des vents, la région alpine ne nourrit plus de grands arbres ; mais les arbustes, les plantes herbacées y brillent presque ignorés, et les Orchidées y habitent, de moins en moins nombreuses, mais toujours gracieuses et, parfois, superlativement belles.

III.

La première difficulté que l'on découvre, dès que l'on veut essayer une application judicieuse des notions qui précèdent, réside dans la grande différence des climats et des conditions atmosphériques aux deux extrêmes de la zone d'altitude appelée la *Terre froide*. Tandis qu'à 6000 pieds, où elle commence, c'est en tout temps notre plein été, à 10,000 ou 12,000 pieds, où elles ne finit pas encore, c'est en permanence notre mois de Mars ou d'Octobre. Là on a la forêt géante, le ciel bleu, l'air tiède et moite ; ici la terre dévastée, les buissons rabougris, l'air glacial et le ciel voilé de brume. N'y aura-t-il pas incompatibilité de tempérament entre les flores de ces deux extrémités ? Pourrons-nous, dans nos cultures, trouver un milieu qui suffise à l'une sans compromettre l'autre ? C'est ce que nous avons maintenant à étudier.

On comprend tout de suite que pour les espèces franchement alpines, la difficulté ne sera pas dans les froids de l'hiver, faciles à écarter, mais dans les chaleurs de l'été. On ne songera pas à tenter leur culture à l'air libre, sachant qu'elles proviennent de régions où le thermomètre descend à peine au dessous de zéro. Elles ne redouteront point nos froides brumes d'hiver, mais nos journées si courtes et si sombres en cette saison. Si l'air qui les environne, au pays natal, est froid et humide, il n'est jamais stagnant, et la réclusion forcée leur sera antipathique. Enfin il faut tenir compte de cette circonstance que si l'atmosphère alpestre est à peine tempérée, même aux plus beaux jours, en revanche le sol est relativement chaud, sous l'influence, même très-mitigée, d'un soleil quasi-vertical, et qu'à ces hauteurs les Orchidées rampent sur le sol, parmi les mousses, ou tout près de la surface, sur les arbustes qui en forment la végétation ligneuse.

Mais ceci n'est exact que pour les altitudes extrêmes, et à mesure que l'on descend, la température s'adoucit. Les espèces qui végétaient librement à 10 ou 12,000 pieds, disparaissent à 7 ou 8,000 et réciproquement. Or, en attendant que l'on construise des serres à températures décroissantes, nous ne pouvons donner à chaque espèce précisément ce que la nature réclame. Il nous faut faire des catégories et, faute de moyens plus exacts, chercher des rapprochements suffisants et classer par à peu près. Heureusement le monde végétal n'est pas enchaîné par des lois inflexibles ; la même plante se retrouve en des lieux bien différents, et chacune, ou à peu près, est douée de quelque élasticité de constitution qui lui permet de croître et de fleurir convenablement dans des milieux en apparence défavorables.

Nous avons donc à chercher un type de

1060

Off Lith & pict in Horto Van Houtteano.

PITTOSPORUM CRASSIFOLIUM *Banks*

♄ *Nouv. Zélande*

Serre froide.

Orangerie

2151.

PITTOSPORUM CRASSIFOLIUM Banks.

Pittosporeæ.

CHARACT. GENER. — P. calyx 5-sepalus. Petala 5-unguibus in tubum conniventibus. Capsula 2-3-valvis, 1-locularis, valvis medio septiferis. Semina pulpa resinosa obducta. — Frutices foliis integris persistentibus. — DC., *Prodr.*, I, 346.

CHARACT. SPECIF. — P. ramulis foliis subtus petiolis et inflorescentia tomento albo v. fulvo appresso dense obtectis, foliis alternis in petiolum angustatis obovatis lineari-obovatis oblongisve obtusis integerrimis crasse coriaceis marginibus recurvis, floribus umbellatis fasciculatis sub-solitariisve terminalibus, bracteis ad basin pedunculi oblongis, sepalis linearioblongis tomentosis, petalis angustis purpureis, capsula nutante subglobosa 2-4 loba 2-4 valvi pubescente.

Pittosporum crassifolium Banks et Sol. *ex A. Cunn. in Ann. Nat. Hist.*, vol. IV (1840), p. 106; Putterl., *Monog. Pittosp.*, p. 12; Hook. f., *Fl. New Zeald.*, vol. I, p. 23; *Handbook of N. Zeald. Flora*, p. 20. — J. D. Hook., *Bot. Mag.*, 5978, icon hic iterata.

Arbuste originaire des parties septentrionales de la Nouvelle-Zélande qu'il paraît ne pas franchir, c'est-à-dire qu'il ne dépasse pas le détroit de Cook et qu'on ne le rencontre plus dans la grande île plus méridionale. Le Dr J. D. Hooker, qui nous fournit ces documents, nous informe qu'en ayant envoyé un exemplaire, de Kew, à son ami M. Aug. Smith, de Tresco Abbey, dans les îles Scilly (*Cornwall*), ce dernier lui mande qu'il y prospère, y croît luxueusement et que rien n'égale sa beauté; pour preuve, il lui adresse une branche fleurie que le Dr J. D. Hooker s'est hâté de faire figurer dans son *Botanical Magazine*, t. 5978; nous en profitons pour reproduire ce portrait, d'autant plus que, par un hasard providentiel, nous avons depuis peu rencontré ce bel arbuste chez M. Schlachter, président du Cercle horticole du Nord, duquel nous avons acquis toute l'édition qu'il avait obtenue de graines de provenance inconnue.

Les Nouveaux-Zélandais nomment cet arbuste « *Karo* » et le plantent abondamment sur leurs côtes à cause de sa rusticité et de sa propriété de résister le mieux aux vents de mer.

L. VH.

---

serre qui réunisse les conditions les plus favorables à la bonne végétation et à la floraison du plus grand nombre d'Orchidées, et des plus belles, dussent les autres, celles qui ne se rencontrent qu'aux limites extrêmes, être quelque peu sacrifiées ou définitivement écartées. Or, nous avons vu que la grande majorité des Orchidées froides se rencontre entre 7,000 et 8,000 pieds, et que les genres favoris, les *Odontoglossum* et les *Masdevallia* sont renfermés, en très-grande partie, dans ces limites. Il n'y a donc guères à hésiter : ce sont les conditions climatériques de cette zone qui doivent nous servir de guides pour élever avec fruit l'immense majorité des Orchidées froides.

La température moyenne, au centre de cette zone, à 8000 pieds, est d'environ 14 degrés cent.; mais les moyennes nous intéressent peu. Les plus grandes chaleurs n'y atteignent pas 25°; elles doivent osciller entre 20° et 25°. Les températures les plus basses y sont au-dessous de + 5 degrés, et au-dessous de + 2° 1/2 entre 8 et 9000 pieds. Si l'on tient compte de la chaleur du sol, de la durée des nuits, etc., on arrive facilement à cette conclusion que la moindre chaleur de la serre type devra être de + 5° cent.

Tout le monde sait qu'il importe de donner aux plantes un peu plus de chaleur le jour que la nuit. Si nous voulions imiter servilement la nature, ce serait la température moyenne de la zone, soit 14°, que nous adopterions; mais un peu de

réflexion nous fera comprendre que ce serait une erreur. Nos jours d'hiver étant très-courts, presque toujours sombres, nous avons tout intérêt à ne pas provoquer chez nos plantes une végétation intempestive, sous une lumière insuffisante. Nous les tiendrons, en hiver, dans un repos relatif, en réduisant la chaleur du jour, pendant trois bons mois, au strict nécessaire, c'est-à-dire à 3°-5° de plus que la nuit. Voilà donc, quant aux températures hivernales, une base solide : Cinq degrés au plus bas ; plus communément 6° ou 7° pour la nuit ; 8° à 10° le jour. Et si le soleil, plus brillant que d'habitude, élève parfois la température de quelques dégrés de plus, on n'aura qu'à s'en féliciter.

Nous possédons dans nos cultures l'*Oncidium nubigenum* que l'on a trouvé, au Pérou, à une altitude de 14,000 pieds et qui ne descend pas au dessous de 10,000. C'est, avec l'*Epidendrum frigidum*, l'Orchidée à qui la chaleur doit être le plus antipathique. Néanmoins elle végète assez bien en hiver, sous les températures indiquées ci-dessus, et l'été seul lui est nuisible. Nous citons ce fait comme preuve que, dans notre serre type, les espèces des plus hautes montagnes ne seront pas nécessairement exclues.

Le nombre de ces espèces *sur-alpines* est, d'ailleurs, très-restreint ; leur introduction en Europe offre d'énormes difficultés, et leur beauté, plus originale ou gracieuse qu'éclatante, n'est peut-être pas en rapport avec les sacrifices qu'elles coûteraient. Il est possible qu'un jour on en fasse l'objet d'une culture spéciale, sous châssis ou dans une petite serre très-froide, très-humide, ouverte à tous les vents de l'hiver dès qu'il ne gèlerait pas. Mais les chaleurs sèches de nos étés, comment échapper à leur influence désastreuse ? Probablement en construisant la serre au nord, en la tenant fermée, fortement ombrée et très-humide le jour, et en ne l'ouvrant que la nuit.

Ces excès de chaleur, heureusement assez rares et courts sous notre latitude, sont même un embarras réel pour les cultivateurs d'Orchidées froides des types *Odontoglossum*, *Masdevallia*, *Restrepia*, etc.

IV.

Il n'est pas dans la nature de l'homme de savoir se borner à ce qui se présente sous sa main, et nous ne devons pas nous plaindre de cette tendance, source de tant de progrès. Le cultivateur d'Orchidées froides, qui a déjà à sa disposition un contingent considérable de magnifiques espèces, s'impatiente bientôt des limites où il est renfermé. A côté de lui, avec quelques trois ou quatre degrés de chaleur en plus, un rival se donne la joie de cultiver la majeure partie des genres dont l'éclat et l'ampleur florale lui font envie : les *Cattleya*, les *Dendrobium*, les *Miltonia*, les *Zygopetalum*, les *Cypripedium*, les *Cœlogyne*, les *Calanthe*, les *Trichopilia*, les *Phajus*, etc., etc., sans oublier une foule d'espèces frileuses appartenant aux *Oncidium*, aux *Epidendrum*, aux *Lælia* et à d'autres genres. On se demande, tout naturellement, s'il n'est pas possible, sans trop abandonner d'un côté, de s'étendre davantage en sens opposé. En prenant pour la température la plus basse non pas cinq ou six degrés, mais sept, huit, voire même dix degrés, comme d'aucuns le conseillent, devrait-on, par exemple, renoncer aux *Odontoglossum* et aux *Masdevallia*, orgueils de la culture froide ?

Il est certain que, depuis longtemps, on a cultivé toutes ensemble, dans des serres chaudes ou tempérées, des espèces appartenant à des zones d'altitude différentes, et que l'on a eu des succès. Il est certain aussi que le résultat général n'a pas été satisfaisant ; qu'il en est advenu finalement beaucoup de mécomptes et des pertes infiniment regrettables. C'est après avoir constaté ces résultats que l'on a réclamé une nouvelle séparation, une culture franchement froide pour les Orchidées des hautes altitudes, et ce que nous avons voulu démontrer jusqu'ici, c'est que l'on peut réunir et parfaitement cultiver, dans une serre froide ou plutôt tempérée froide, au minimum de + 5° ou 6°, une nombreuse et très-belle collection d'Orchidées.

Pour ceux qui ne sont pas familiers avec cette innombrable tribu, il est facile d'être plus explicite. Les Orchidées qui se prêtent sans difficulté à la culture froide sont les suivantes : Les *Odontoglossum*, les *Masdevallia*, les *Lycaste*, les *Maxillaria*, les *Pleione*, les *Restrepia*, les *Sophronitis*, les *Disa*, les *Pilumna*, les *Kefersteinia*, les *Evelyna*. En outre une bonne moitié des *Oncidium* et des *Sobralia*, et un tiers au moins des *Epidendrum*,

Off. Lith & pict in Horto Van Houtteanc

1138

HYPHÆNE THEBAÏCA *Mart.*

♄ *Egypte, Abyssinie.* *Serre chaude.*

2152-53.

HYPHÆNE THEBAICA Mart.

Palmæ.

CHARACT. GENER.—Vide Kunth., *Enum.*, III, 226.

CHARACT. SPECIF. — Vide Martius, *Palm.*, 226, t. 131-133 (sub nomine *H. crinita*).

Hyphæne thebaica Kunth., l. c.

Corypha thebaica Linn., *Spec.*, 1657. — Dome, Pococke *It. orient.*, I, 281, t. 73.

Hyphæne crinita Gærtn., *Fruct.*, II, 13, t. 82, f. 4.

Cucifera thebaica Delile, *Descript. de l'Egypte*, 57, t. 1-2.

Douma thebaica Poir., *Encycl. suppl.*, II, 519.

Hyphæne cucifera Pers., *Syn.*, II, 623.

Le Doum de l'Egypte est aussi originaire de l'Abyssinie; il est remarquable par sa façon anormale de croître en se bifurquant et en subdivisant ses branches, propriété qui le rapproche en cela des Pandanées. Les aborigènes font divers ustensiles avec son bois; ses fruits, très-gros, mangés crus, ont une saveur douce et sucrée, qu'avec un peu de bon vouloir on peut comparer à celle du pain d'épice rustique; cuits ou soumis à d'autres préparations culinaires, ils sont largement utilisés dans ce pays primitif. Comme ornement de serre, le Doum est peu recherché, n'étant pas très-ornemental. L. VH.

---

des *Lælia* et des *Stanhopea*. Il y a aussi à prélever, au profit de la culture froide, de belles espèces appartenant à des genres dont la très-grande partie réclame la serre tempérée, des *Cœlogyne*, *Cattleya*, *Dendrobium*, *Arpophyllum*, *Anguloa*, *Cymbidium*, *Neottia*, *Angræcum*, *Cypripedium*, et d'autres encore qui nous échappent. Enfin un certain nombre de genres représentés par une espèce unique, rarement de deux à cinq, comme *Ada*, *Helcia*, *Mesospinidium*, *Nanodes*, *Nasonia*, *Stenia*, *Polycycnis*, *Thunia*, etc.

Si l'on veut aller plus loin et apprécier quelle sera, en chiffres, la part d'espèces afférente à chacune des trois serres : froide, tempérée ou chaude, il est encore facile de dresser cette statistique.

Prenons le dernier catalogue de M. Linden, où cette classification est faite avec soin et aussi avec une prudente réserve. Sur 868 espèces (ou variétés nommées), nous trouvons :

Pour la serre chaude	(16 à 20° cent.)	147 espèces.
» tempérée	(10 à 12° »)	488 »
» froide	(5 à 10° »)	233 »
		868 espèces.

Dans un très-bon ouvrage publié en 1874(1), un auteur anglais, M. Burbidge, donne un catalogue complet des Orchidées de serre froide ou de serre tempérée (*Cool and intermediate Orchids*), cultivées en Angleterre. Ce catalogue ne comprend pas moins de 550 espèces, outre bon nombre de variétés très-distinctes; mais l'auteur y fait figurer tout ce qui n'exige pas la serre chaude et notamment des espèces qu'il déclare ne pouvoir supporter une température inférieure à 7, 8 et même 10 degrés. Celles-ci y figurent au nombre de 200 environ, d'où il suit que la serre froide peut en revendiquer 350 !

Voilà certes des chiffres éloquents et qui laissent loin en arrière les espérances les plus téméraires des premiers promoteurs de la culture froide, et cependant ce n'est pas tout. Le nombre des Orchidées de haute serre chaude ne s'accroît presque plus et il ne semble pas qu'il reste, de ce côté, de bien grandes découvertes à faire. Il en est tout autrement des deux autres sections, et notamment de la serre froide, très-négligée, très-maltraitée d'abord, objet d'une vogue très-méritée aujourd'hui, et qui attend une foule de bril-

(1) *Cool Orchids and how to grow them.*

lantes espèces connues des botanistes, mais dont l'introduction a échoué jusqu'ici.

Nous n'avons donc pas besoin de dénaturer le problême ni de compromettre les résultats par des transactions inutiles ou dangereuses. Ayons franchement une culture froide; joignons-y une serre tempérée si nous le pouvons, mais ne cherchons pas de moyen terme. Elever de 2 ou 3 degrés la température de la serre froide, c'est rendre la ventilation impossible ou très-imparfaite pendant presque tout l'hiver; c'est donc supprimer une des principales conditions de santé et de franche floraison des Orchidées alpines au sub-alpines.

En condamnant les transactions et les moyens termes, nous n'entendons nullement blâmer les expériences, même les plus hasardeuses. M. Linden, dont la compétence est hors de doute, s'est surtout appuyé, dans sa classification, sur les données géographiques. Rien de plus sage assurément, mais ces données peuvent se modifier et nous avons là-dessus beaucoup à apprendre. Sait-on au juste où finit l'aire de telle ou telle espèce? De ce qu'on l'a rencontrée communément à 3,500 pieds, par exemple, comme le *Cattleya Mossiæ*, s'en suit-il qu'elle ne s'élève pas, dans quelque lieu ignoré, à au moins un millier de pieds en plus? Le fait est qu'avec quelques précautions on peut très-bien cultiver ce *Cattleya* en serre froide. Dans une semblable serre où la température descend, même accidentellement et pour peu d'heures, jusqu'à + 4°, nous le voyons prospérer en compagnie de quelques autres *Cattleya*, de *Dendrobium* de l'Inde, de *Cypripedium*, de *Lælia*, de *Barkeria*, d'*Oncidium*, de *Stanhopea*, rangés ailleurs parmi les espèces de serre tempérée.

Ces résultats si encourageants tiennent-ils à des circonstances géographiques? sont-ils dus uniquement à cette élasticité de tempérament dont quelques plantes sont douées? Peu nous importe. Ils prouvent tout au moins l'utilité d'expérimenter.

Avant de terminer avec cette question des températures, il nous reste à faire une remarque importante. Les chaleurs excessives, jugées nécessaires d'abord aux Orchidées, ne cessent de s'abaisser. Des 150 espèces restant à la haute serre chaude, quelques unes descendraient, sans dommage sérieux, jusqu'à la serre tempérée; bien davantage se contenteraient de la serre chaude ordinaire. Le reste, splendide, il faut le dire, ne peut-il réussir que dans une atmosphère constamment torride? Autrefois, on n'osait pas leur donner moins de 20 degrés; on s'est arrêté longtemps à 18°; M. Linden propose 16°. Combien de ces belles frileuses refuseraient de fleurir à 15°, à 14° et même à 12°? Peut-être moins qu'on ne pense.

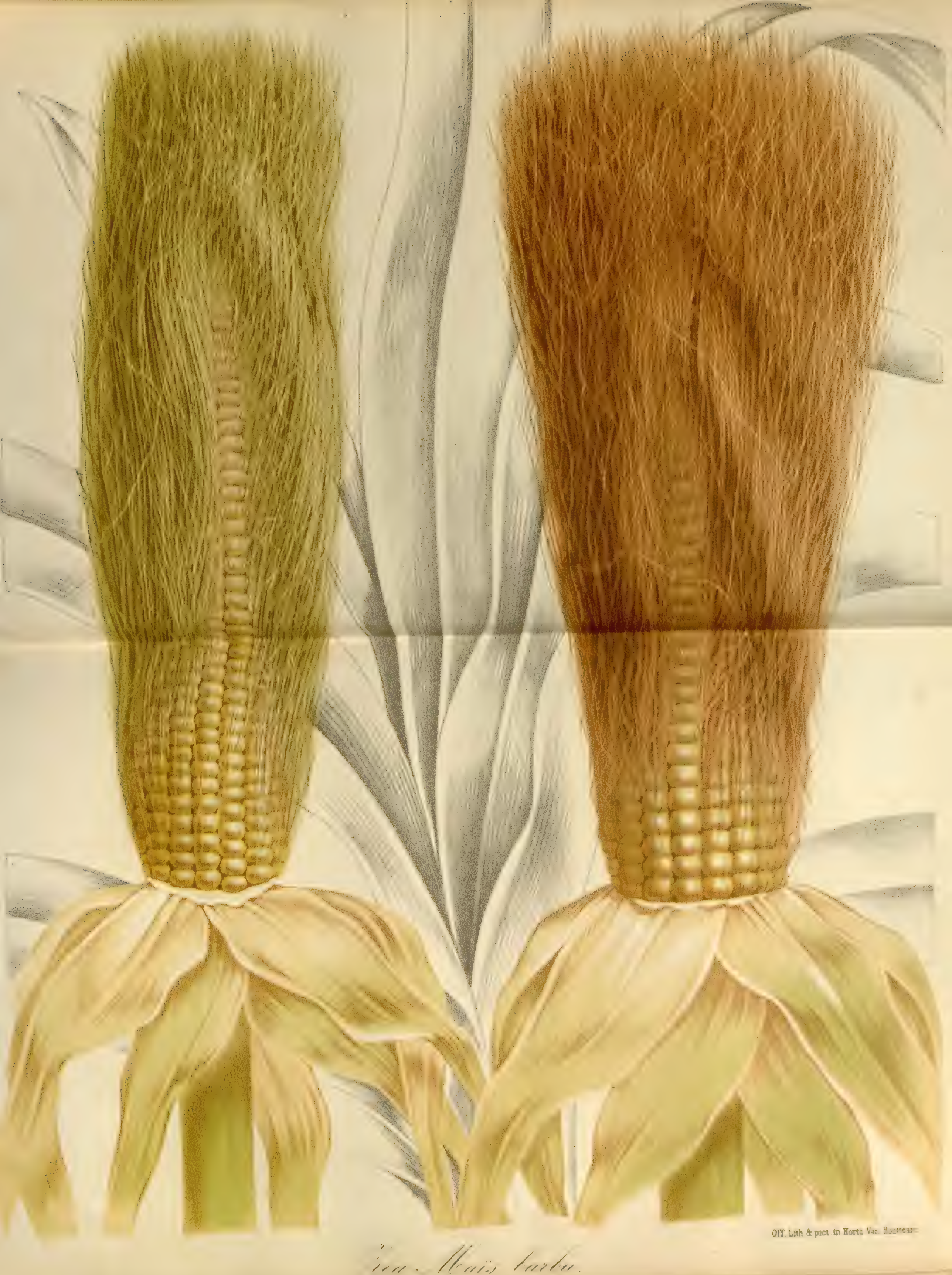
La culture des Orchidées indiennes devient donc peu à peu une culture de simple serre chaude. Celle des Orchidées brésiliennes et mexicaines passe à la serre tempérée (10°), le reste à la serre froide un peu tempérée (5° ou 6°).

Il ne faut pas perdre de vue, d'ailleurs, que dans toutes les serres, il y a des parties plus chaudes les unes que les autres. La tablette qui règne en bas, le long du vitrage, est nécessairement un peu plus froide que la table ou le gradin placés au centre. Dans une serre adossée à un mur, on peut avoir, vers le haut de ce mur, une tablette plus chaude et plus sèche que le reste. La différence moyenne est d'environ un degré par chaque mètre de hauteur. Les *Odontoglossum* et les *Masdevallia* recherchant l'humidité et la fraîcheur, seront très-bien sur la tablette basse, tandis que les espèces de moindre altitude, reposant généralement en hiver, trouveront au centre, et surtout vers le haut, une atmosphère plus sèche et un peu plus tempérée. Dans les grandes serres, on crée à volonté ces inégalités de température dont le cultivateur intelligent sait tirer un excellent parti.

V.

La culture des Orchidées intertropicales, épiphytes ou terrestres, est parfaitement connue. Les espèces qui croissent dans la région froide diffèrent peu des autres quant à leur manière de vivre, et c'est seulement dans la différence des milieux atmosphériques qu'il faut chercher les particularités du traitement qui leur convient.

Les traits caractéristiques du climat alpin sont, nous l'avons dit, l'absence de chaleur diurne, l'humidité constante de l'air, les pluies, les brouillards qui voilent le soleil, la fréquence des tempêtes. En descendant vers la zone tempérée, ces phénomènes s'atténuent, le climat s'adoucit



Off. Lith & pict. in Horto Var. Monteaux

Zea Mais tunica.

2154—55.

MAÏS BARBU.

Cette curieuse variété, à deux sortes de barbes, nous a été envoyée par M. Joseph Aywas, de Stecova, sans certificat d'origine ; nous sommes hors d'état de dire quoi que ce soit à son sujet et nous ne l'avons enregistrée qu'en attendant les informations dont on voudra bien nous gratifier.

Nous cultivons avec empressement toutes les variétés de *Maïs* que nous pouvons rencontrer. Nous en avons figuré une variété à feuillage brillamment rubané comme l'*Arundo Donax* (Flore, XVI, 121), et tout récemment (Flore, XIX, 97) deux sortes d'une petite race voisine du *Maïs à poulets,* dont l'une à grains rouge sang foncé presque noir que nous devons à l'amitié de M. Adolphe Reuter, de Pfaueninsel ; nous en possédons aussi plusieurs autres à fruits bariolés qu'à bien voulu nous donner M. Ricchiero ; malheureusement nous vivons trop près du nord : la plupart de ces sortes appelent à grand cri le soleil qui devrait les aider davantage.

—

A l'occasion du *Maïs,* rappelons un fait assez étrange, raconté par le père Qumilla dans son ouvrage intitulé : l'*Orénoque illustré.*

« Les grands singes des bords de l'Orénoque aiment le *Maïs* avec une sorte de passion, dont l'homme a tiré parti pour leur tendre un piége auquel ils sont toujours pris. Voici comment on procède :

On verse du *Maïs* dans un grand vase de terre très-fort et très-lourd, dont le col est allongé et l'ouverture fort étroite. On porte et on attache ensuite ce vase au pied d'un arbre où l'on aperçoit quelque singe perché, puis on s'éloigne. Le singe presque aussitôt descend de l'arbre, introduit une de ses mains, ordinairement la droite, dans l'ouverture du vase, prend au fond une poignée de *Maïs* et essaye de retirer sa main ; mais il ne le peut tant qu'il la tient fermée, et il ne peut se résoudre à l'ouvrir, ne voulant pas lâcher le *Maïs* qu'il tient. L'embarras où il se trouve lui fait jeter de grands cris qui avertissent le chasseur ; il accourt et assomme le singe, qui se laisse frapper et tuer plutôt que de lâcher prise. Il n'y a pas d'exemple qu'un seul ait jamais

---

progressivement, et quand on arrive à la terre chaude, on trouve des saisons sèches de longue durée alternant avec des saisons de pluies quotidiennes. Les Orchidées des régions basses et chaudes sont, naturellement constituées pour supporter ces alternatives ; tantôt sans eau, sinon celle des rosées, pendant des semaines et des mois, forcées au repos, ridées, brûlées quand le feuillage qui les protége vient à tomber ; puis reprenant promptement vie et fleurissant avec luxe quand les pluies reparaissent. Les Orchidées alpines ou sub-alpines, au contraire, fréquemment arrosées par les pluies ou baignées d'abondantes rosées, n'ont point de saison de repos ; elles poussent, fleurissent, repoussent de nouveau, lentement, mais sans interruption marquée. Des lors, dans nos serres, deux modes de traitement : pour les premières, une saison de repos plus ou moins longue, que l'on tâche de faire coïncider avec notre hiver, et pendant laquelle les arrosements ne sont donnés qu'avec grande réserve, pour le strict besoin. Pour les autres, humidité constante de l'air, la plus grande possible dans la bonne saison, moindre en hiver ; arrosements copieux et presque quotidiens en été, modérés en hiver, quand les jours sont trop courts, mais jamais jusqu'à la sécheresse.

Cette eau prodiguée en arrosements, presque jour par jour, pourrait cependant occasionner la pourriture des racines. Les

ouvert la main pour échapper au chasseur. C'est ce qui a donné à un auteur espagnol, nommé Campido, l'idée du dialogue suivant, dans lequel il suppose que le chasseur est un esclave :

L'Esclave et le Singe.

L'Esclave. — Tu es bien sot de m'attendre.

Le Singe. — Eh ! pourquoi viens-tu me trouver ?

L'Esclave. — Quoi ! tu préfères une poignée de *Maïs* à la conservation de ta vie !

Le Singe. — Quoi ! tu veux m'ôter la vie pour épargner une poignée de *Maïs !*

L'Esclave. — Que tu es gourmand !

Le Singe. — Que tu es avare !

L'Esclave. — Je ne fais qu'obéir à mon maître.

Le Singe. — En ce cas, ton maître est un barbare, et toi un lâche.

L'Esclave. — Insolent !

Le Singe. — Comme il te plaira ; mais avoue qu'il n'est pas glorieux de ne faire que ce qu'un autre exige. Je ne suis qu'un singe, mais au moins je suis libre.

L'Esclave. — Tu fais donc ce que tu veux ?

Le Singe. — Oui.

L'Esclave. — Eh bien ! je te laisse la vie, et va-t'en.

Le Singe. — Tu vois bien ce qui m'en empêche.

L'Esclave. — Ouvre la main, et tu pourras t'échapper aisément.

Le Singe. — Celà est plus fort que moi : je n'abandonnerai pas ce que je tiens.

L'Esclave. — Je crois bien que dans ce monde chacun a son esclavage. Un peu de *maïs* te maîtrise, comme un Espagnol me domine. Tu ne peux désobéir à ton maître et il faut que j'obéisse au mien : meurs ! »

Orchidées ne sont pas des plantes aquatiques, et les matières dans lesquelles on les empote sont sujettes à décomposition. Or la décomposition est contagieuse, et le moindre mal qui en résulte gît dans ces grandes taches noires qui envahissent le feuillage. Il faut des précautions spéciales, heureusement bien connues, pour éviter la pourriture, écueil des cultures mal entendues.

La première est dans un excellent drainage. Dans un pot de forme et de proportions ordinaires, dont le fond bien percé incline un peu de la circonférence au centre, pour que l'eau n'y puisse séjourner, on établit d'abord une couche de tessons de pots, ou, au besoin, de morceaux de brique irréguliers, de coke, de charbon de bois, le tout bien lavé. Les fragments seront assez gros, afin qu'il y ait beaucoup de vide. On remplira ainsi la moitié du pot pour les espèces épiphytes, le quart au moins pour les terrestres. Au dessus viendra une couche de petits tessons, pour égaliser la surface, puis un mince lit de *Sphagnum*, destiné à empêcher la terre ou le compost de descendre dans le drainage et de l'obstruer. Ceci est essentiel, car si le drainage fonctionne mal, tout est compromis. La plantation se fait suivant le mode usité, les épiphytes de un à trois pouces au dessus du bord du pot, les terrestres un peu au dessous du bord.

Beaucoup d'Orchidées croîtraient bien dans du *Sphagnum* pur, vivant ou au moins exempt de toute trace de décomposition ou de moisissure. D'autres, au contraire, préfèrent la terre de bruyère brute, fibreuse ; généralement, on combine ces deux éléments en y mêlant des morceaux de poterie et de charbon de bois. C'est affaire d'expérience. Pour les espèces terrestres, on ajoute de la terre de prairie, légère, fibreuse, du gros sable blanc, quelquefois du terreau de feuilles et aussi, chez les anglais, un peu de bouse de vache séchée et pulvérisée.

Ces mélanges, surtout ceux destinés aux épiphytes, doivent être très-légers, très-perméables, de façon que, lorsqu'on arrose, l'eau ne fasse que traverser et sorte en partie par le fond. Cette eau doit être à la température de la serre, limpide, jamais corrompue. De cette façon, il ne reste dans

ACER POLYMORPHUM PALMATIFIDUM *Sieb.& Zucc.*

½ *Japon* *Plein air.*

Mf Lith & pict in Horto Van Houtteano

2156—57.

ACER POLYMORPHUM Sieb. et Zucc. VAR. PALMATIFIDUM.

Acerineæ.

CHARACT. GENER. — Vide DC., *Prodr.*, I, 593.

CHARACT. SPECIF. — Foliis e basi cordata vel rotundata ad vel ultra dimidium vel in basin laminæ usque palmatifidis 5-9 raro 3-lobis, lobis vel basi confluentibus vel discretis, sessilibus aut petiolulatis lanceolatis breviori-bus vel linearibus elongatis, argute simpliciter vel angulato et duplicato-serratis vel pinnatifidis, laciniis aut integerrimis aut inciso-serratis; floribus cœtanei cymosis; calycis laciniis ciliatis petala rhombea superantibus; carpellis globosis, alis brevibus rotundatis divergentibus. — Ad diversas varietates pertinent *A. dissectum*, *palmatum* et *septemlobum* Thunbg.

. . . . . .

Folia palmatifida 5-9 (rarius 3) loba.

Sieb. et Zucc., *Abhandl. d. math. physik. klasse d. kœnigl. baier. Akad. v. Wissensch.*, IV, 2, p. 158. (Sec. Walp., *Ann.*, I, 962).

Acer polymorphum palmatifidum Sieb. et Zucc., l. c.

Le Dr von Siebold est l'introducteur, en Europe, de cette jolie tribu d'Érables du Japon, aux feuillages bien distincts de tous ceux de leurs prédécesseurs.

Un peu délicats de leur nature, ils sont cependant acquis à notre climat, à condition d'être abrités des grands vents qu'ils ne sauraient impunément affronter. Cultivés en pots, on ne saurait, après le développement de leur feuillage, les exposer brusquement aux rayons solaires sans risquer de voir celui-ci

---

le pot que l'humidité voulue, et point d'eau stagnante aux racines. Une autre circonstance n'a pas été signalée, c'est que ces arrosements abondants et fréquemment répétés pendant les chaleurs, dans un sol bien aéré, loin d'être une cause de pourriture, agissent comme des lavages qui assainissent constamment le sol.

Nous recommandons encore une couche de *Sphagnum* vivant sur toute la surface du sol. Les Orchidées froides se trouvent parfaitement dans ce milieu, qui conserve une humidité modérée à leur base et dans laquelle courent les racines superficielles. Cette mousse ne vivant que dans des conditions d'ombre et de fraîcheur analogues à celles que réclament les Orchidées, est un excellent indicateur pour le jardinier. Il y a cependant quelques exceptions concernant les espèces qui vivent à découvert, au soleil, comme les *Sobralia*, ou celles qui demandent un repos marqué en hiver.

On peut aussi cultiver beaucoup d'Orchidées froides dans des corbeilles ou sur des blocs de bois suspendus aux chevrons de la serre. On entoure de *Sphagnum* la base des premières et on les arrose très-fréquemment, plusieurs fois par jour en été. La culture sur bois demande des soins très-réguliers, très-assidus, et il est rare qu'elle donne des résultats meilleurs que la culture en pots. On fait bien, cependant de l'essayer quand celle-ci ne réussit pas.

La ventilation est une autre question très-délicate et sur laquelle on n'est pas absolument d'accord; complétement indispensable, elle peut, néanmoins, être pratiquée à contresens. Si l'air nous arrivait, comme dans les terres froides de l'équateur, toujours saturé de vapeurs aqueuses, nous dirions : Ouvrez vos serres bien au large, dès qu'il fait assez chaud au dehors. Mais notre atmosphère est généralement plus sèche, et l'air passant librement parmi nos plantes les aurait bientôt privées de la constante moiteur où elles doivent vivre. On ne peut donc laisser l'air circuler à travers la serre que dans le petit nombre de jours où il est à la fois tiède et chargé de vapeurs. Hors de là, il faudra l'admettre le plus souvent possible, mais en quantité mesurée, sans courant sensible, et non pas directement sur les plantes. Le mieux sera d'avoir, dans le

endommagé ; c'est une précaution à prendre, du reste, à l'égard de tout végétal que l'on entend transporter d'un lieu fermé au plein air vif, où tout feuillage doit se développer pour s'y durcir *progressivement*.

Une fois établis, rien n'est beau comme la réunion des diverses variétés déjà introduites et multipliées de ces Érables japonais, qui ne restent rares que parce qu'on ne peut les propager qu'en employant comme sujet l'*Acer polymorphum* vert, type de la race, ou de boutures, lorsqu'elles réussissent, ou de couchages plus sûrement.

Nous en avons figuré plusieurs dans les pages de la FLORE, et nous possédons même, mais en nombre infime, la présente variété à feuillage rouge, que nous dorlotons avec amour.

Nous n'avons pas perdu le *septemlobum versicolor* (FLORE, XIV, 273), mais la panachure s'en est évaporée lentement, après nous avoir gâté par sa présence à chaque renouveau ; de petites plaques roses, plus ou moins étendues, faisaient encore mieux ressortir le coloris noir du reste du limbe ; maintenant, tout est invariablement noir, mais son caractère sous-spécifique *septemlobum* est persistant, cela va sans dire.

La sous-variété à petit feuillage tricolore s'en retourne parfois au type vert d'où elle dérive évidemment ; il est donc important d'enlever les branchettes vigoureuses qui tendraient à dominer ; elles lui ôteraient sa physionomie mignonne.

Nous avons perdu, mais nous le retrouverons, l'*Acer rufinerve* du même pays, décrit par les mêmes auteurs, mais introduit depuis par d'autres collecteurs. L. V.

---

mur d'appui, des trappes fermant à volets, par où l'air entrera à fleur du sol, où il pourra s'humidifier en été et se réchauffer aux tuyaux si c'est en hiver. Il devra y avoir également, au haut de la toiture, une série de châssis destinés, surtout, à donner libre sortie à l'air échauffé, et dont on combinera l'ouverture avec celle des trappes, suivant qu'il sera nécessaire.

Nous avons assez dit l'indispensable nécessité d'une atmosphère modérément humide en hiver et saturée d'eau par tous moyens dès que reviennent la lumière et la chaleur ; nous n'y insisterons pas davantage. Cependant, il ne faut pas s'y tromper, l'humidité froide, dans une serre fermée, est une cause de destruction, et beaucoup d'Orchidées, même alpines, n'y résisteraient pas. Quand le thermomètre ne s'élève la nuit, dans la serre, qu'à 5 ou 6 degrés et le jour qu'à 8 ou 10, sans soleil, l'humidité de l'air devient un danger. Le remède est d'ailleurs fort simple : faire un peu de feu, et s'il élève la température plus qu'il n'est utile, en profiter pour renouveler lentement l'air, avec toutes les précautions indiquées.

La lumière n'est pas moins nécessaire aux Orchidées de Terre froide qu'à toutes les autres. Peut-être supporteraient-elles mieux que leurs congénères des régions chaudes les rayons directs du soleil, mais il serait imprudent de les y exposer longtemps dans la bonne saison. Elles réclament un ombrage léger dès que le soleil prend de l'ardeur, vers février ou mars, et un plus épais quand viennent les longs jours et les grandes chaleurs. La perfection serait d'avoir des rideaux bien mobiles, qu'on descendrait seulement en cas de besoin, pour les enlever aussitôt le soleil caché ou descendu vers l'horizon ; mais, en pratique, leur emploi exige la présence presque continuelle du jardinier.

La serre à deux versants a ce mérite de pouvoir laisser accès à la lumière diffuse pendant que l'on ombrage du côté du soleil.

Mais en hiver, pendant les courts jours, avec un soleil pâle, voilé le plus souvent de brumes, on n'a rien à craindre de ses rayons, qui sont, au contraire, d'un précieux secours. Donc, du commencement de novembre à la fin de février, point d'ombrage d'aucune sorte, rien qui puisse diminuer ou altérer la lumière ; on n'en aura ni trop ni souvent assez.

VI.

Nous croyons avoir résumé, dans ces

2158.

LA PIEUVRE. — LE POULPE.

Après le *Masdevallia maculata,* de forme si fantastique, que l'on nous passe la fantaisie d'insérer ici incidemment la figure d'un poulpe jadis prisonnier dans un aquarium de Londres, que l'on avait pêché dans les rochers qui bordent la Bretagne; et, profitant de la permission, émaillons bien vite notre livre d'un hors-d'œuvre tiré des *Travailleurs de la mer*, de Victor Hugo.

—

« Tous les idéals étant admis, si l'épouvante est le but, la *pieuvre* est un chef-d'œuvre. La baleine a l'énormité, la *pieuvre* est petite; l'hippopotame a la cuirasse, la *pieuvre* est nue; la jararaca a un sifflement, la *pieuvre* est muette; le rhinocéros a une corne, la *pieuvre* n'a pas de corne; le scorpion a un dard, la *pieuvre* n'a pas de dard; le buthus a des pinces, la *pieuvre* n'a pas de pinces; l'alouate a une queue prenante, la *pieuvre* n'a pas de queue; le requin a des nageoires tranchantes, la *pieuvre* n'a pas de nageoires; le vespertilio-vampire a des ailes onglées, la *pieuvre* n'a pas d'ailes; le hérisson a des épines, la *pieuvre* n'a pas d'épines; l'espadon a un glaive, la *pieuvre* n'a pas de glaive; le crapaud a un virus, la *pieuvre* n'a pas de virus; la vipère a un venin, la *pieuvre* n'a pas de venin; le lion a des griffes, la *pieuvre* n'a pas de griffes; le gypaète a un bec, la *pieuvre* n'a pas de bec; le crocodile a une gueule, la *pieuvre* n'a pas de dents.... La *pieuvre* est de toutes les bêtes la plus formidablement armée. Qu'est-ce donc que la *pieuvre?* C'est la ventouse. Sa rencontre est toujours possible dans lesr ochers du large. Une forme grisâtre oscille dans l'eau; c'est gros comme le bras et long d'une demi-aune environ; c'est un chiffon; cette forme ressemble à un parapluie fermé qui n'aurait pas de manche. Cette loque avance peu à peu vers vous. Soudain elle s'ouvre; huit rayons s'écartent brusquement autour d'une face qui a deux yeux; ces rayons vivent; il y a du flamboiement dans leurs ondulations; c'est une sorte de roue; déployée, elle a quatre ou cinq pieds de diamètre. Epanouissement effroyable; elle se jette sur vous. L'hydre harponne l'homme. Cette bête s'applique sur sa proie, la recouvre et la noue de ses longues bandes. En dessous, elle est jaunâtre; en dessus, elle est terreuse. Rien ne saurait rendre cette inexplicable nuance poussière; on dirait une bête faite de cendre qui habite l'eau. Elle est arachnide par sa forme et caméléon par la coloration. Irritée, elle devient violette; chose épouvantable, c'est mou. Ses nœuds garrottent; son contact paralyse. Elle a un aspect

---

quelques pages, toutes les notions *spéciales* indispensables pour cultiver avec succès les Orchidées de serre froide ou tempérée-froide. Le reste consiste en pratiques bien connues et applicables, en général, à toutes les Orchidées de serre, ou bien en particularités relatives à quelques espèces difficiles. Nous n'avons parlé ni des modes de multiplication, ni des maladies, ni des animaux nuisibles, ni de bien d'autres choses. Nous voulons cependant rassurer les débutants que ces expressions inquiéteraient.

Nous croyons peu aux maladies spontanées ou infectieuses des plantes de serre. Cette conviction, nous l'avons exprimée il y a déjà longtemps. Nous sommes heureux de nous rencontrer sur ce point avec un très-habile horticulteur anglais, M^r^ B. S. Williams, de Londres (1).

(1) The Orchid-growers Manual.

de scorbut et de gangrène. C'est de la maladie arrangée en monstruosité. Elle est inarrachable. Elle adhère étroitement à sa proie. Comment? Par le vide! Ses huit antennes, larges à l'origine, vont s'effilant et s'achèvent en aiguilles. Sous chacune d'elles s'allongent parallèlement deux rangées de pustules décroissantes, les grosses près de la tête, les petites à la pointe. Chaque rangée est de vingt-cinq; il y a cinquante pustules par antenne et toute la bête en a quatre cents. Ces pustules sont des ventouses. Ces ventouses sont des cartilages cylindriques cornés; livides sur la grande espèce, elle vont diminuant du diamètre d'une pièce de cinq francs à la grosseur d'une lentille. Ces tronçons de tubes sortent de l'animal et y rentrent. Ils peuvent s'enfoncer dans la proie de plus d'un pouce. Cet appareil de succion a toute la délicatesse d'un clavier. Il se dresse, puis se dérobe. Il obéit à la moindre intention de l'animal. Les sensibilités les plus exquises n'égalent pas la contractilité de ces ventouses, toujours proportionnée aux mouvements intérieurs de la bête et aux incidents extérieurs. Ce dragon est une sensitive.... Selon Denis de Montfort, un de ces observateurs que l'intuition à haute dose fait descendre ou monter jusqu'au magisme, le poulpe a presque des passions d'homme; le poulpe hait. En effet, dans l'absolu, être hideux, c'est haïr. Le difforme se débat sous une nécessité d'élimination qui le rend hostile. La *pieuvre* nageant reste, pour ainsi dire, dans le fourreau. Elle nage tous ses plis serrés. Qu'on se représente une manche cousue avec un poing dedans. Ce poing, qui est la tête, pousse le liquide et avance d'un vague mouvement ondulatoire. Ses deux yeux, quoique gros, sont peu distincts, étant de la couleur de l'eau. La *pieuvre* en chasse ou au guet se dérobe; elle se rapetisse, elle se condense, elle se réduit à la plus simple expression. Elle se confond avec la pénombre. Elle a l'air d'un pli de la vague. Elle ressemble à tout, excepté à quelque chose de vivant. La *pieuvre*, c'est l'hypocrite. On n'y fait pas attention, brusquement elle s'ouvre. Une viscosité qui a une volonté, quoi de plus effroyable! De la glu pétrie de haine. C'est dans le plus bel azur de l'eau que surgit cette hideuse étoile vorace de la mer. Presque toujours, quand on la voit, on est pris. La nuit pourtant, et particulièrement dans la saison du rut, elle est phosphorescente. Cette épouvante a ses amours; elle attend l'hymen. Elle se fait belle, elle s'illumine, elle s'allume, et, du haut de quelque rocher, on peut l'apercevoir au-dessous de soi, dans les profondes ténèbres, épanouie en une irradiation blême, soleil-spectre. La *pieuvre* nage, elle marche aussi. Elle est un peu poisson, ce qui ne l'empêche pas d'être un peu reptile. Elle rampe sur le fond de la mer. En marche, elle utilise ses huit pattes. Elle se traîne à la façon de la chenille arpenteuse. Elle n'a pas d'os, elle n'a pas de sang, elle n'a pas de chair. Elle est flasque. Il n'y a rien dedans. C'est une peau. On peut retourner ses huit tentacules du dedans en dehors comme des doigts de gant. Elle a un seul orifice au centre de son rayonnement. Cet hiatus unique, est-ce l'anus? est-ce la bouche? C'est les

---

Que l'on observe bien les règles tracées : Drainage très-soigné, sol bien sain, sans nulle pourriture, chaleur suffisante sans excès, lumière, ventilation aussi fréquente que possible, humidité dans l'air et aux racines en rapport avec la saison et la température, enfin destruction des insectes nuisibles, et les plantes prospéreront sans nulle trace de maladies.

Il en est de même des animaux qui attaquent les Orchidées et ravagent quelques collections. Ils ne sont là que parce qu'on les tolère. Si on les laisse prendre pied et se multiplier dans la serre, il est clair qu'ils y causeront des dommages; mais c'est affaire de soins et l'on s'en débarrasse dès qu'on le veut bien.

D'ailleurs, dans la serre froide humide,

deux. La même ouverture fait les deux fonctions. L'entrée est l'issue. Toute la bête est froide. Le carnosse de la Méditerranée est repoussant. C'est un contact odieux que cette gélatine animée qui enveloppe le nageur, où les mains s'enfoncent, où les ongles labourent, qu'on déchire sans la tuer et qu'on arrache sans l'ôter; espèce d'être coulant et tenace qui vous passe entre les doigts; mais aucune stupeur n'égale la subite apparition d'une *pieuvre*, Méduse servie par huit serpents. Pas de saisissement pareil à l'étreinte de ce céphalopode. C'est la machine pneumatique qui vous attaque. Vous avez affaire au vide ayant des pattes. Ni coups d'ongles ni coups de dents; une scarification indicible. Une morsure est redoutable, moins qu'une succion. La griffe n'est rien auprès de la ventouse. La griffe, c'est la bête qui entre dans votre chair; la ventouse, c'est vous-même qui entrez dans la bête. Vos muscles s'enflent, vos fibres se tordent, votre peau éclate sous une peau immonde, votre sang jaillit et se mêle affreusement à la lymphe du mollusque. La bête se superpose à vous par mille bouches infâmes; l'hydre s'incorpore à l'homme; l'homme s'amalgame à l'hydre. Vous ne faites qu'un. Ce rêve est sur vous; le tigre ne peut que vous dévorer; le poulpe, horreur! vous aspire. Il vous tire à lui et en lui; et lié, englué, impuissant, vous vous sentez lentement vidé par cet épouvantable sac, qui est un monstre. Au delà du terrible être mangé vivant, il y a l'inexprimable être bu vivant. »

On verra plus loin ce qu'il faut conserver et ce qu'il faut rabattre de cette émouvante et fantastique description. Quoi qu'il en soit, la *pieuvre* ainsi présentée fit sensation. On ne parla que de *pieuvres* en l'an de grâce 1866, date de l'apparition du livre de Victor Hugo; des polémiques s'engagèrent, les uns tenant que l'animal était un proche parent du serpent de mer autrefois aperçu par le *Constitutionnel*, les autres affirmant que la *pieuvre* était on ne peut plus réelle, qu'ils avaient failli en être mangés, ou bus, comme dit V. Hugo. Les chroniqueurs s'emparèrent de cette actualité et, apercevant une vague analogie de métier entre cet appareil à succion et certaines femmes qui, elles aussi, font le vide, au moins dans le porte-monnaie de l'homme, ils baptisèrent du nom de *pieuvres* les petites dames maquillées du Casino et du boulevard. Ce nom leur resta quelque temps; loin de s'en fâcher, elles portèrent des robes à la *pieuvre*, des chapeaux à la *pieuvre*, etc.; une revue de fin d'année, au Châtelet, fit même paraître la *pieuvre* sous les traits d'une fort belle femme. Tout cela a fini par tomber dans l'oubli.

Enfin, pour finir, donnons comme appendice à cet article, et pour mettre nos lecteurs tout à fait au courant, ce que le *Grand Dictionnaire* de LAROUSSE a publié sur le POULPE; l'incrédulité publique en sera amoindrie.

—

« Le *Poulpe* présente l'aspect d'un sac épais et coriace, ovoïde, lisse et visqueux, offrant à une extrémité une grosse tête arrondie, avec des yeux latéraux énormes, aplatis; vers le sommet,

---

les *Thrips*, les *Acarus*, les *Kermès*, etc., se reproduisent peu, et plus elle sera humide, moins il y en aura. L'eau leur est mortelle. Si l'on reçoit des plantes atteintes, on les lavera immédiatement, dans toutes leurs parties apparentes, avec une éponge et de l'eau claire, et on renouvellera ces lavages aussi longtemps que de nécessité. Les pucerons se détruisent facilement à la main si on les attaque au début. La fumée de tabac les tue, mais on dit qu'elle nuit aussi aux *Odontoglossum*. Les cloportes et les limaces sont également moins actifs l'hiver en serre froide humide qu'en serre chaude; on doit néanmoins prévenir leurs déprédations par une chasse régulière, dont les moyens sont connus. Pour les limaces, nous n'avons rien de meilleur que des

un bec corné tranchant ressemblant à un bec de perroquet; autour de ce bec s'insèrent huit bras vigoureux, dont deux sont plus longs que les autres. Ces animaux pullulent dans l'Océan et dans la Méditerranée; ils habitent le long des côtes, dans les anfractuosités des rochers. Ils se nourrissent de coquillages, de crabes, de poissons. Ils sont rusés. Ils s'attachent au rocher au moyen de leurs deux bras les plus longs; ils guettent leur proie, l'enlacent, l'étouffent et la déchirent avec leur bec. Ils sont d'une grande voracité et détruisent pour le seul plaisir de détruire. D'Orbigny a vu des *Poulpes* de petite taille, abandonnés par la marée dans de petites flaques d'eau au milieu d'une troupe de petits poissons, en faire un massacre complet sans les manger. Les *Poulpes* ont l'extrémité inférieure du tube digestif, l'orifice anal, située en avant du cou, auprès de la bouche. Les branchies sont placées dans le sac et ressemblent à des feuilles de fougère. Leur cœur est divisé en trois parties. Les *Poulpes* sont nocturnes et crépusculaires. Pendant les tempêtes, ils se cramponnent aux rochers et, étendant leurs bras, ils attendent leur proie. Ces bras sont armés de deux ou trois rangées de ventouses ou suçoirs, petites coupes circulaires avec une ouverture au centre, laquelle conduit à une cavité. A cet orifice s'adapte une sorte de piston. Ces ventouses s'appliquent et adhèrent avec une force surprenante au corps glissant des poissons, des mollusques et des autres habitants de la mer. Le nombre de ces ventouses est considérable. Quelquefois les suçoirs des extrémités présentent, au centre de chaque coupe, une griffe acérée et recourbée, ce qui leur permet d'adhérer à la surface la plus lisse et la plus visqueuse. Les *Poulpes* possèdent une espèce de poche qui renferme une liqueur sécrétée par des glandes; cette liqueur est brun noirâtre. Cette poche communique avec l'extérieur au moyen d'un petit canal. Lorsqu'ils sont poursuivis ou menacés, ils lâchent une partie de cette liqueur et dissimulent ainsi leur fuite. C'est cette liqueur qui sert à fabriquer la sépia, couleur qui est d'une grande utilité pour l'aquarelle. Les *Poulpes* ont l'œil fixe, glauque; leur iris est doré; l'ouverture de leur pupille représente un rectangle allongé. Leurs yeux brillent la nuit comme ceux des chats. Ces animaux sont ovipares; ils pondent des œufs agglomérés en grappes rameuses, que les pêcheurs désignent sous le nom de *raisin de mer*. Ces œufs sont ovoïdes, un peu mous et transparents. Au moment de la ponte, ils sont recouverts d'une matière gluante qui, en se durcissant, les attache à l'herbier par une sorte de boucle et leur forme une enveloppe protectrice d'un brun obscur. La marée les apporte souvent sur le rivage.

A différentes époques, on a parlé de *Poulpes* monstrueux, hors de proportion avec les espèces les plus grosses de nos côtes. Des naturalistes ou des marins ont signalé des individus d'une taille tellement grande, qu'ils n'ont pas craint de les comparer à des baleines. Pline parle d'un monstre qui avait l'habitude d'aborder à Castria, sur la côte d'Espagne, pour dévaster les étangs;

---

feuilles de chou jetées sur le sol aux endroits sombres et humides.

Ainsi donc, rien encore de ce côté qui doive rebuter l'amateur disposé à tenter cette culture. Nous le répétons, elle n'est pas plus difficile que toute autre et elle est, sans conteste, une des plus attrayantes. Les Orchidées sont des plantes hors ligne, qui peuvent devenir communes, mais jamais vulgaires; qui ne sortiront, en aucun cas, du domaine exclusif de l'amateur. Elles demandent peu d'espace, guères de frais; des soins éclairés, mais jamais fatigants ni répugnants. C'est une culture de dames.

On objecte leur prix élevé, et, à cet égard, les Orchidées froides sont loin de faire exception. En sera-t-il toujours

Le Poulpe (Poulpe)

il en dévorait tous les poissons. Cet animal pesait 350 kilogrammes. Ses bras étaient longs de 10 mètres ; sa tête était grosse comme un tonneau ; elle offrait la capacité de quinze amphores et fut envoyée au proconsul L. Lucullus. Olaüs Magnus raconte les hauts faits d'un céphalopode colossal qui avait au moins 1 mille de longueur et dont l'apparition au sein des eaux ressemblait plus à une île qu'à un animal. Le terrible mollusque avait été nommé *kraken*. L'évêque de Nidaros découvrit un de ces animaux gigantesques qui dormait tranquillement au soleil et le prit pour un immense rocher. Il fit dresser un autel sur son dos et y célébra la messe. Le *kraken* demeura immobile tout le temps de la cérémonie ; mais à peine l'évêque avait-il regagné le rivage qu'il replongea dans la mer. Les excréments de cette affreuse bête répandaient une odeur si suave, que les poissons d'alentour accouraient en toute hâte pour s'en repaître. Alors, l'effroyable Gargantua ouvrait sa gueule, semblable à un gouffre, et engloutissait tous les malheureux, petits ou grands, qui se trouvaient à sa portée. Pontoppidan, évêque de Bergen, regarde comme très-authentique l'histoire de ce fameux *kraken;* il assure qu'un régiment pourrait manœuvrer à son aise sur son dos ! Linné, dans la première édition de son *Système de la nature,* admet l'existence de ce monstre imaginaire et le désigne sous le nom de *Sepia microcosmus*. Plus tard, mieux instruit, il l'effaça de la liste des animaux vivants. L'existence du *kraken* est regardée comme une fable ; la science la repousse comme les récits exagérés analogues de Pline et d'Elien. Mais il est bien reconnu aujourd'hui qu'il se trouve, dans la Méditerranée et dans l'Océan, des céphalopodes d'une grandeur assez extraordinaire pour mériter le nom de gigantesque. Le fameux plongeur Pixinola, qui descendit dans le détroit de Messine à la prière de l'empereur Frédéric II, y vit avec effroi d'énormes *Poulpes* attachés aux rochers et dont le nombre était considérable. Leurs bras, longs de plusieurs aunes, étaient plus que suffisants pour étouffer un homme. Quoi qu'il en soit, voici un exemple authentique d'un de ces énormes animaux observé entier et vivant à 40 lieues N.-E. de Ténériffe par l'aviso à vapeur l'*Alecton;* c'est l'extrait du rapport du commandant Bonyer. Le 30 novembre 1861, l'aviso à vapeur l'*Alecton,* se rendant à Cayenne, rencontra, entre Madère et les îles Canaries, un *Poulpe* monstrueux qui nageait à la surface de l'eau. Cet animal mesurait 5 à 6 mètres de longueur, sans compter huit bras formidables, couverts de ventouses, qui couronnaient sa tête. Les yeux, à fleur de tête, avaient un développement prodigieux, une teinte glauque et une fixité effrayante. Sa bouche, en bec de perroquet, pouvait offrir $0^{m},50$ d'ouverture. Son corps, fusiforme, mais très-renflé vers le milieu, présentait une énorme masse dont le poids a été estimé à plus de 2,000 kilogrammes. Les nageoires, situées à l'extrémité postérieure, étaient arrondies en deux lobes charnus d'un très-grand volume. Ce fut à deux heures de l'après-midi que l'équipage de l'*Alecton* aperçut ce terrible

---

ainsi? Non, pour beaucoup d'espèces et des plus distinguées ; oui, pour les nouveautés, qu'il faut savoir attendre, et pour celles dont la multiplication est très-lente et l'importation difficile. Rien n'empêche de s'en tenir aux premières, dont le nombre est grand et d'attendre l'occasion pour les autres. On peut, d'ailleurs, répondre que quand un genre de plantes tient son prix, en cultiver habilement une collection, c'est placer son argent à intérêts.

Les grands exemplaires sont toujours recherchés et d'un bon prix, et la multiplication n'exige aucun appareil, rien que du temps et quelques connaissances vulgaires.

Il y a, d'ailleurs, pour tout débutant, un moyen de commencer une collection

céphalopode. Le commandant fit stopper et, malgré les grandes dimensions de l'animal, il manœuvra pour s'en emparer. Malheureusement, une forte houle prenait l'*Alecton* en travers, lui imprimait des roulis désordonnés et gênait ses évolutions, tandis que, de son côté, le mollusque, quoique toujours à fleur d'eau, se déplaçait avec intelligence et semblait vouloir éviter le navire. En toute hâte, on chargea des fusils, on prépara des harpons et l'on disposa des nœuds coulants. Mais, aux premières balles qu'il reçut, le monstre plongea et passa sous le navire. Il ne tarda pas à reparaître à l'autre bord. Attaqué avec des harpons et blessé par de nouvelles décharges, il disparut deux ou trois fois et, chaque fois, il se montrait quelques instants à fleur d'eau. Il agitait ses longs bras dans tous les sens. Mais le navire le suivait toujours ou bien arrêtait sa marche, suivant les mouvements de l'animal. Cette chasse dura plus de trois heures. Le commandant de l'*Alecton* voulut en finir à tout prix avec cet ennemi d'un nouveau genre. Néanmoins, il n'osa pas risquer la vie de ses marins en faisant armer un canot; il pensa avec raison que le monstre aurait pu le faire chavirer en le saisissant avec ses formidables bras. Les harpons qu'on lançait s'enfonçaient dans un tissu mollasse, sans consistance, et en sortaient sans succès. Plusieurs balles (au moins une vingtaine) avaient traversé inutilement divers endroits de son corps. Cependant, il en reçut une qui parut le blesser grièvement, car il vomit une grande quantité d'écume et de sang mêlés de matières gluantes qui répandaient une forte odeur de musc. Ce fut dans cet instant qu'on parvint à le saisir avec un harpon et un nœud coulant; mais la corde glissa le long du corps élastique et ne s'arrêta que vers l'extrémité, à l'endroit des deux nageoires. On tenta de le hisser à bord. Déjà la plus grande partie du mollusque se trouvait hors de l'eau, quand un violent coup de vent fit déraper le harpon. L'énorme poids de la masse agit sur le nœud coulant, qui pénétra dans les chairs, les déchira et sépara la partie postérieure du reste de l'animal. Alors le monstre, dégagé de cette étreinte, retomba lourdement dans l'eau et disparut. Le morceau détaché pesait 20 kilogrammes. Il est probable que ce mollusque colossal était malade ou épuisé par une lutte récente soit avec un céphalopode de sa taille, soit avec un autre monstre de la mer. On expliquerait ainsi pourquoi il a quitté les profondeurs de l'Océan qui lui servaient de repaire, pourquoi il présentait une sorte de lenteur et, pour ainsi dire, de gêne dans ses mouvements et pourquoi il n'a pas obscurci les flots de son encre. A en juger par sa taille, il aurait dû au moins lâcher un baril de cette liqueur noire s'il avait été bien portant et qu'il n'eût pas épuisé ce moyen de défense dans un récent combat. Il faut avoir bien soin de faire attention, lorsqu'on prend des bains de mer, de ne pas s'aventurer dans les anfractuosités des rochers, car il y a eu plusieurs baigneurs imprudents qui ont été saisis par les *Poulpes* et se sont noyés. »

---

d'Orchidées avec une dépense médiocre : c'est de s'adresser à une maison de confiance et d'y acheter les Orchidées par 12, par 25 ou par cent, au choix du vendeur. Certaines espèces étant plus multipliées que d'autres ou arrivant du pays natal en nombre qui excède momentanément les besoins, on peut les céder avec un très-fort rabais. Le fond de la collection étant ainsi formé d'espèces robustes, faciles, florifères et fort peu inférieures aux plus coûteuses, on pourra s'exercer, acquérir l'expérience et, devenu maître, se donner peu à peu des plantes de plus haut prix, qu'on ne craindra plus de perdre.

P. E. DE PUYDT.

Off. Lith & pict in Horto Van Houtteanо

MAMILLARIA SENILIS *Lodd.*

? *Mexique* — *Serre froide, sèche.*

2159.

MAMILLARIA SENILIS.

Cacteæ.

CHARACT. GENER. — Calycis tubus ovario adhærens; lobi 5-6 colorati fructum juniorem coronantes. Petala 5-6 a calyce vix distincta eo longiora et cum sepalis in tubum concreta. Stam. filiformia pluriseriala. Stylus filiformis. Stigma 5-7-fidum radiatum. Bacca lævis. Semina nidulantia. Cotyledones nullæ (ex NUTT.). — Suffrutices carnosi rotundi aut subcylindracei axi ligneo destituti, (an in omnibus?) lactescentes, aphylli, tuberculis subconicis mammæformibus spiraliter dispositis confertis apice spinulas radiantes et tomentum demum deciduum gerentibus obtecti. Flores inter bases mamillarum sessiles, sæpius in zonam transversam dispositi. Bacca obovata edulis calyce marcescente demum deciduo coronata. Tubercula caulis simulant folia Mesembryanthemorum barbatorum, et forte sunt vera folia plantæ. DC., *Prodr.*, III, 458.

Mamillaria senilis ubi?...

La plus vêtue des Mamillaires à nous connue ! Son manteau d'hermine est si épais qu'on pourrait difficilement juger de sa structure sous-jacente. Sa beauté est donc *sui generis* et ne peut être comparée à celle qui distingue les *M. acanthophlegma, nivea* et tant d'autres charmants globes ciselés de main de maître, qui ne cessent d'avoir et leurs admirateurs et leurs collecteurs.

Nous cultivons la généralité de nos Cactées en plein air, de la mi-juin à la mi-août; après cette période de nos étés, nous les couvrons la nuit de châssis vitrés sans les priver de l'air ambiant; il est rare que, dans l'intervalle, des pluies par trop persistantes nous forcent à les y soustraire, sauf, peut-être, quelques espèces très-délicates; mais c'est l'infime minorité de la famille.

Nous reprenons avec amour cette culture, surtout des formes sphériques; c'est une passion vieille de plus de cinquante ans, et il a fallu que les soucis et le fardeau des affaires fussent bien lourds pour que nous ayons pu différer si longtemps de faire un appel à ceux de nos clients chez lesquels la passion de ces plantes décroît, et pour les prier de nous citer les espèces dont ils pourraient disposer par voie d'échanges ou autrement.

L. VH.

---

† 2144. Culture du bambou.

On a cru très-longtemps que les diverses espèces de bambou, qui appartiennent aux bambusacées, famille voisine des graminées, ne pouvaient se cultiver que sous les tropiques, où elles rendent de si grands services, puisqu'elles sont appliquées à toute espèce d'usages, depuis la clôture jusqu'à la fabrication de petits tonneaux formés par les entre-nœuds. Cela était vrai pour les espèces connues depuis longtemps, *Bambusa nigra, Bambusa mitis*, etc., qui n'étaient employées jusqu'à ce jour, en France, que comme plantes d'ornement, vu la petite taille à laquelle semble les condamner notre climat; mais le jardin d'acclimatation a reçu de M. l'amiral du Quilio un bambou du Japon que la science lui a dédié sous le nom de *Bambusa violascens* et *Bambusa Simoni* qui prospèrent dans nos climats comme dans le leur. Au sud de la Loire, à Nîmes notamment, les essais ont dépassé toutes les espérances, au point que l'industrie s'en est emparée, et que non-seulement on fabrique aujourd'hui des meubles légers, chaises, tabourets, etc., avec ces nouvelles importations dont le vernis est si agréable à l'œil, mais encore ces plantes utiles entre toutes sont-elles devenues la source d'un véritable commerce avec les pays du Nord, l'Angleterre par exemple.

(*La Culture*).

† 2145. Faculté germinative des graines d'Euryale.

Nous avions toujours cru et nous croyons encore que les graines des plantes aquatiques doivent se conserver au moins dans de la boue et celles des grandes Nymphéacées de serre chaude dans de l'eau. Nous ne pensions pas non plus que la durée de la faculté germinative de ces graines dépassât une année. Un fait qui vient de se produire au Jardin botanique de Gand est cependant de nature à en faire douter.

Au commencement de l'été de 1874, nous plaçâmes, à sec dans un verre, quelques graines de *Victoria* et d'*Euryale,* afin de pouvoir les montrer aux visiteurs parfois curieux de connaître les graines de ces rares Nuphars exotiques. Elles provenaient de la récolte de 1873 et sont restées ainsi sans eau jusqu'à la fin de 1874. Vers cette dernière époque, l'ouvrier qui soigne la serre, versa par hasard de l'eau dans le verre et n'y regarda plus. Grande fut notre surprise quand, il y a quelques jours, nous remarquâmes plusieurs graines d'*Euryale* en voie de germination ; jusqu'ici ces jeunes semis vont bien. Voilà donc non-seulement des graines de plantes aquatiques qui se sont passées d'eau pendant toute une saison, mais qui germent encore deux ans après.

H. J. Van Hulle.

(*Bulletin d'arboriculture.*)

† 2146. Cephalotus follicularis Labill.

Pour se faire une idée de la beauté du merveilleux *Cephalotus follicularis*, en voir la figure peinte dans le III^e^ volume de la Flore (1847), page 290. Convoité depuis longtemps par les amateurs, le *Cephalotus follicularis* se vendait naguère encore 50 et 75 fr., quand nous eûmes la chance d'en recevoir un envoi de son pays natal, le King-George-Sound (Australie S.-O.). — L'empressement qu'ont mis les amateurs à acquérir ces plantes, nous ont déterminé à en faire venir derechef et ce nouvel envoi nous parvient à l'instant en parfait état.

Cephalotus follicularis.

Le climat du pays d'où viennent les Cephalotus est bien moins chaud que ne l'est celui du midi de la France, et le sol où croissent ces plantes est un sable mêlé d'humus végétal. Le King-George-Sound étant situé vers nos antipodes, jouit, conséquemment, de son été quand nous sommes en plein hiver, et c'est pendant l'été, saison des pluies qui rendent le sol plus humide, que s'opère l'évolution végétative de notre petit favori. Pendant son hiver, la plante se repose ; sa vie est alors concentrée dans sa souche souterraine; elle a perdu son feuillage, le bel ornement de sa vie active ! C'est l'époque de l'arrachage ; c'est de ce moment-là que profite le collecteur pour faire voyager le Cephalotus à l'état de torpeur.

Ces données-là indiquent à quel genre de culture il convient de soumettre la plante, et elles démontrent aussi dans quelle erreur profonde versent les gens qui la croient morte, quand elle a tout simplement perdu ses feuilles.

Ph. Lith. & pxt in Horto Van Houtteano

770

. LILIUM CHALCEDONICUM *L.*

? *Perse* *Plein air.*

2160.

LILIUM CHALCEDONICUM L.

Liliaceæ.

CHARACT. GENER.—Vide supra, Fl., I, 92.

CHARACT. SPECIF. — Caule usque ad apicem foliis vestito confertis, præsertim in striis pubescenti scabro; foliis sparsis, lanceolato-linearibus, apice ipso obtusis, subtus glabris, margine pubescenti-scabris, contortis, in medio caulis subito minoribus linearibusque et fere cauli adpressis; floribus nutantibus; calycibus revolutis. (Ex. Koch.) Kunth., *Enum.*, IV, 262.

Lilium chalcedonicum L.

Si nous n'étions aussi habitué aux mécomptes en fait de couleurs, nous maudirions la palette de nos peintres qui n'ont pu atteindre à ce ton vermillon si chaud, que tout le monde connaît, et qui est le propre des pétales du *Turban turc*, connu sous le nom de *Lis de la Chalcédoine*.

Il se fait comparativement rare, ce Lis toujours beau, toujours brillant! Son exportation incessante ne contribue pas à le rendre abondant dans nos cultures. Il est rustique.

L. VH.

Il ne faudrait cependant pas conclure de ce qui précède que, pendant la saison du repos, la plante n'ait besoin d'aucune humidité : témoin ce que l'on observe chez notre petite Oseille sauvage (*Rumex acetosella*) privée de feuilles pendant l'hiver, mais à la base de laquelle on remarque déjà les rudiments du feuillage à venir : ainsi fait le Cephalotus. Pendant l'hiver, tenu en serre tempérée, il sera recouvert d'une cloche qui s'opposera au dessèchement du sol en maintenant la plante dans un milieu ni trop sec, ni trop humide, jusqu'à ce qu'arrivera le temps de sa végétation. Alors plus de difficultés : on mouillera toute la plante et, à l'époque des grandes chaleurs, elle aura sa place sous cloche, assise sur un petit piédestal, à l'ombre, en plein air. L. VH.

Nous livrons nos exemplaires à 3 francs *pièce ;* 30 francs *les douze*.

† 2147. Chevaux tourmentés par les mouches.

Un moyen très-simple et économique de préserver les chevaux d'être tourmentés, piqués et martyrisés, surtout lorsqu'ils sont au repos, est indiqué par M. Perret, pharmacien-chimiste à Moret. C'est tout simplement de les frotter avec un peu d'huile concrète de laurier, dont l'odeur est souverainement antipathique aux mouches. Il faut surtout faire ces onctions dans les endroits où les mouches piquent de préférence.

Avec 5 centimes de cette huile, un cheval peut être suffisamment recouvert pour trois jours. Son emploi n'offre aucun danger; bien plus, son action, légèrement excitante, est très-favorable aux chevaux et conserve la beauté de leur poil.

On peut encore remplacer ce moyen par une solution de 60 grammes d'*Assa fœtida* dans un verre de vinaigre et deux verres d'eau. L'odeur très-prononcée de l'*Assa fœtida* fait fuir les mouches, et il suffit de lotionner les animaux avec cette solution pour qu'aucune mouche ne les pique. L'*Assa fœtida* est une gomme-résine sans action malfaisante.

(*Le Cultivateur.*)

† 2148. AMARANTUS HENDERI.

On se rappelle l'*Amarantus salicifolius* que nous avons figuré à la page 8 du XIX[e] volume de la FLORE; celui-ci paraît être son proche parent. Difficiles à élever dans le Nord, ces plantes délicates pour nous doivent briller sous des cieux plus doux par l'élégance de leur port et l'extrême beauté de leur feuillage multicolore. Nous en catalogueons les graines à la page 16 de notre *Prix-Courant* N° 159.

Amarantus Henderi.

L. VH.

1061

Lith. & pub. en Horto Van Houttiano

Gesneria Belzebuth (Van Houtte)

2161—62.

TYDÆA BELZEBUTH.

Le chef des Gesnériacées dans notre Établissement, M. Ch. Raes, nous ayant déjà, d'office, gratifié d'un *Robert-le-Diable,* pour qualifier, à sa manière, l'un des *Tydæa* de ses heureux semis, qui frisent le noir, nous admettons encore le nouveau qualificatif ci-dessus, pêché dans l'antre des démons ; nous ne savions pas notre gesnériophile si fort en inspirations infernales !

Le portrait ci-contre initie suffisamment le lecteur au coloris des fleurs et surtout au port pyramidal et à l'abondance florale de notre nouveau gain, pour que nous ajoutions autre chose ici, si ce n'est que nous avons traité déjà *in-extenso,* dans nos précédents volumes, de la culture des Gesnériacées.

L. VH.

† 2149. Le Radis DAICON du Japon.

Ce radis acquiert d'énormes proportions : 75 à 90 centimètres de longueur. Ses racines ont un goût de navet ; elles sont considérablement employées dans leur pays à cause de la rapidité de leur développement ; elles y atteignent près d'un pied de circonférence. Sur une surface donnée, ce radis fournit à l'alimentation une quantité de matière alimentaire assez grande pour que la culture de cette plante soit souvent, et de plus en plus, substituée à celle des céréales. La consommation journalière qu'en font les japonais s'explique parce que non-seulement ils le mangent cru, mais encore qu'ils le font sécher à l'air après l'avoir divisé en lanières qui se conservent longtemps et qu'ils préparent ensuite en raison de leurs besoins. Ils le font servir également à la nourriture des animaux domestiques. L'espèce botanique, dans laquelle rentrent les variétés connues du Daïcon, a été nommée *Raphanus acanthiformis*. Nous en avons des graines disponibles. L. VH.

† 2150. Les serres garnies de rocailles, etc.

Nous devons prémunir nos lecteurs contre le danger qui résulte de l'établissement, dans leurs serres, de rocailles et de garnitures en bois de liége ou autres matériaux simulant la nature agreste : c'est là créer d'innombrables repaires humides, où les insectes, les kakkerlakken (*blattes*), les cloportes, les mille-pieds, les limaces, etc., etc., trouvent des refuges assurés et où le malheureux jardinier est hors d'état de les atteindre ; c'est de là que cette gent vorace, après le tranquille repos du jour, sort la nuit pour dévorer à son aise feuilles et fleurs. Au lieu d'établir de tels éléments de destruction dans leurs serres, nous ne pouvons trop engager les amateurs à en faire badigeonner les murs, à l'intérieur, à l'aide de sel brut délayé dans de l'eau ; ils se débarrasseront ainsi de tous ces hôtes incommodes et malfaisants.

L. VH.

† 2151. Origine du GLADIOLUS GANDAVENSIS.

Au fur et à mesure que s'éloigne de nous la date de l'apparition d'une plante dans nos cultures, cette date et l'histoire de cette plante, parfaitement connues de ses contemporains, finit par se perdre dans la nuit des temps ! C'est ainsi que le **Gladiolus gandavensis,** croisé et propagé par millions, passe *sérieusement* pour être d'origine *lutécienne ;* son appellation latine prête au change pour celui qui ignore que *gandavensis*, traduit en français, signifie *de Gand*.

L'histoire de ce beau Glaïeul se trouve consignée toute entière au IIe volume de la Flore, Mars, pl. I, où le *Gladiolus gandavensis* est figuré. L. VH.

† 2152. Serre-corridor.

A Conservatory, a Waiting Room ! Rien que cela !

Si le soleil apparaît aux anglais sous l'aspect d'un globe blafard qu'on a comparé à la jolie figure que fait un pain à cacheter rouge sur une feuille de papier gris, il n'en est pas moins vrai que les plus beaux gazons de l'Europe se trouvent dans la Grande-Bretagne et se créent à l'aide de graines écossaises, de ce *Scotch Rye Grass* si pur, si bien mûri, et qu'à Paris, au jury de la Société centrale d'horticulture, c'est une grappe de raisin mûrie chez la Duchesse de Buccleugh, près d'Edinbourg, qui a remporté la palme du concours ; mettons que feu Mac Intosch, que nous avons connu autrefois jardinier intime, à Claremont, du Prince Léopold, feu notre Roi bien-aimé, l'avait menée à ce triomphe.

Les serres-corridors sont aussi d'origine anglaise : ce sont des appendices des demeures somptueuses. On n'explique leur création qu'en connaissant la situation des lieux ; on les voit adossées à des bâtiments servant de remises, écuries, buanderies ou autres constructions à dérober à la vue. La planche ci-contre en est un spécimen et en dit plus que toutes les descriptions que nous pourrions en faire.

L. VH.

† 2153. Fête jubilaire de la Société royale d'horticulture d'Anvers.

4 AVRIL 1875.

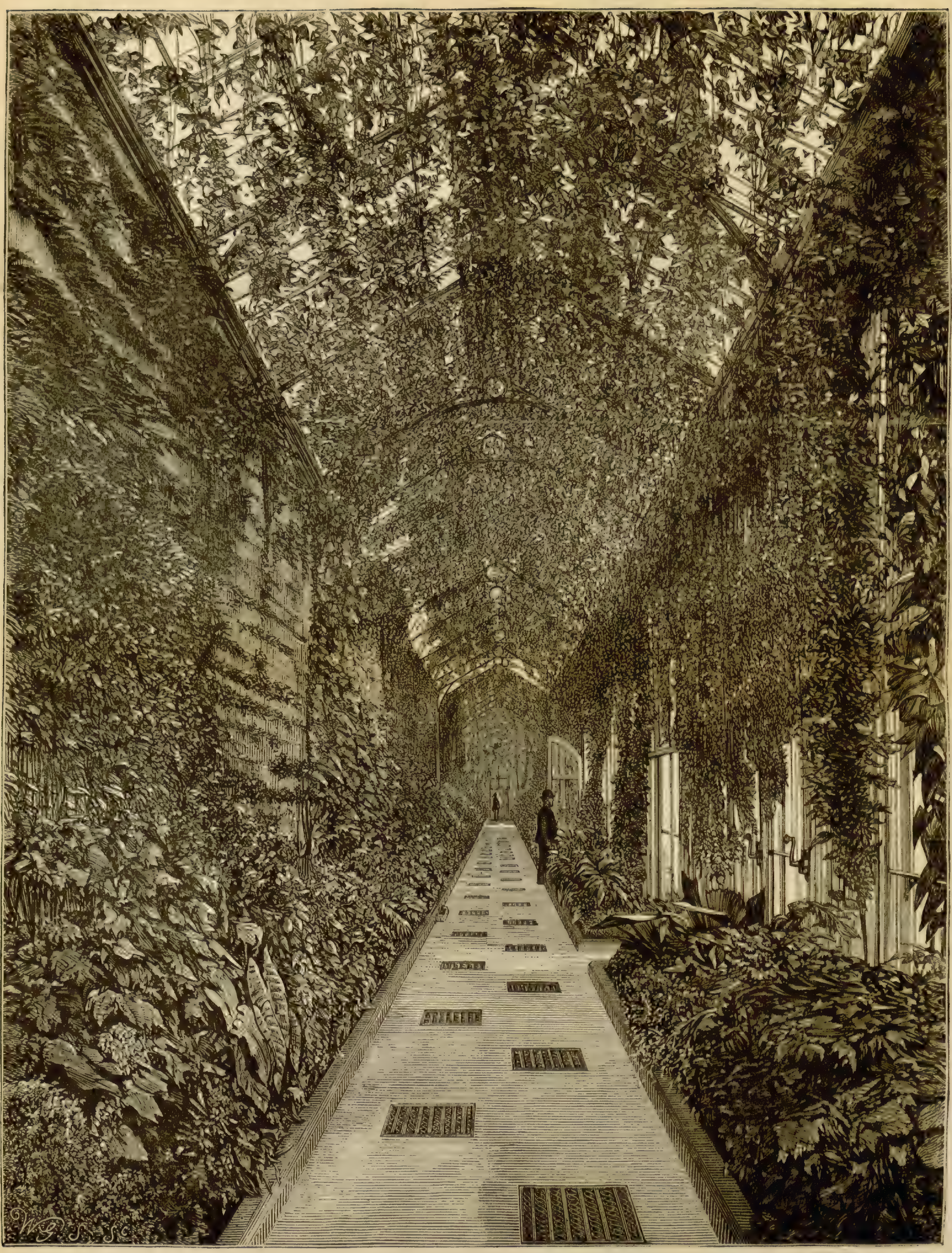
La grande exposition d'Anvers est l'événement de l'année horticole ; elle a réussi au delà de toute attente et elle a dépassé les plus audacieuses espérances. Elle a été tenue dans les vastes et nombreux salons de la Société d'Harmonie ; jamais on ne vit bosquet plus enchanteur et plus féerique ; il y avait des fleurs à profusion et juste autant de feuillage qu'il en fallait pour en faire ressortir les fraîches couleurs et les formes délicieuses.

D'ailleurs toute la Belgique horticole était réunie et tous les horticulteurs avaient réservé leurs plus belles productions pour cette solennité. Il faudrait un volume pour rendre compte de ces mémorables journées et nous espérons qu'il sera publié, mais nous ne pouvons ici que signaler les étoiles de première grandeur parmi les innombrables constellations qui brillèrent d'un si vif éclat.

La médaille d'or pour les plantes en fleurs a été décernée à M. Louis Berckelaers, horticulteur à Anvers. Une médaille de 300 francs a été attribuée, par acclamation, à la collection de Camellias de M. Edmond Legrelle ; ces Camellias, qui occupaient le fond de l'hémicycle et qui dominaient les Palmiers les plus élevés, sont cultivés depuis cinquante ans et proviennent du chevalier Parthon-De Von, un des heureux survivants parmi les fondateurs de la Société d'Anvers en 1828.

Il y avait en outre abondance de Camellias, et des plus beaux, et des mieux cultivés, à MM. J. Vervaene, Beaucarne, H. Vander Linden, J. de Coster, J. Van Eeckhaute, L. Van Houtte, etc.

Les Azaléas ! il y en avait à donner des éblouissements : c'était comme un champ ondoyant de fleurs fraîches et tendres ; la grande médaille de 400 francs a été emportée de haute lice par M. Edmond de Ghellinck de Walle, l'aimable et dévoué président de la Société de Gand ; les amateurs connaissent sa splendide collection ; les autres, également ravissantes, avaient été exposées par MM. Jean Vervaene, Beaucarne, Alfred de Graet, Jean Van Eeckhaute, Louis Van Houtte, Dom. Vervaene, etc. Les Rhododendrons étaient quelque peu éclipsés bien qu'ils fussent en belles et nombreuses collections. Il y avait des Orchidées, mais pas assez au gré des amateurs. On a beaucoup admiré une collection curieuse d'Orchidées terrestres à M. Louis Van Houtte, parmi lesquelles on remarquait l'*Arethusa bulbosa*, les *Cypripedium acaule, pubescens, spectabile*, l'*Ophrys apifera*, etc. Les Amaryllis se pressaient en collections serrées ; M. Louis Van Houtte a battu ses concurrents : ses fleurs avaient les coloris les plus variés et elles étaient de la plus belle venue. Les plantes bulbeuses en général étaient bien représentées et, comme d'habitude, M. Henri Van der Linden a excellé dans cette charmante spécialité. A côté des Jacinthes et des Tulipes, on avait plaisir à voir les Cyclamens qui décidément reviennent à la mode et qui étaient présentés sous la forme la plus séduisante par Madame Jean Everaerts.



W. Conservatory

Off. Linh & pict in Horto Van Houtteano

PILOCEREUS DAUTWITZI

?.....?

Serre tempérée.

2163.

PILOCEREUS DAUTWITZI.

Cacteæ.

CHARACT. GENER. — Perigonii tubus ultra germen productus abbreviatus latus, phylla exteriora parum numerosa lata obtusa, axillaris sublævibus, interiora petaloidea subbiseralia paullulum longiora conniventia, corollam clavatam æmulantia. Stamina filiformia numerosissima, gradatim tubo adnata, limbo breviora. Stylus robustus exsertus. Stigma 6-12-radiatum, radiis linearibus. Bacca subsquamata, squamarum axillis nudis vel parce lanigeris. Cotyledones crassæ globosæ. — Caulis *Cereorum* erectus multicostatus, costis pulvillis confertis aculei-vel criniferis instructis. Pulvilli floriferi præterea lana densa muniti, ex qua flores prodeunt. Flores mediocres laterales solitarii vel zonaliter dispositi aut in caulis parte supera conferti et tunc quasi in cephalio densissime lanuginoso immersi. Ch. Lemaire, *Cact. nov. gen.*, p. 6. — Salm-dyck, *Cact. in hort. Dyckens.*, 1845, culti, p. 24. — *Cerei* sectio I. *Cephalophorus* Miquel. — Walpers, *Repert. bot. syst.*, II, 325—V, 818.

CHARACT. SPECIF. ubi ?....

Le *Pilocereus senilis*, surnommé *Tête de Vieillard*, est une vieille connaissance, à la chevelure blanche, inculte, longue; le nouveau venu, moins étoffé, semble avoir voulu

« Pour réparer des ans l'irréparable outrage »

.....recourir au démêloir pour se coiffer coquettement.

Nous ignorons et sa patrie et le nom de son introducteur; nous ne savons pas davantage si déjà il a été décrit. C'est de M. Fréd. Ad. Haage junior que nous avons acquis les nombreux exemplaires que nous possédons.

L. VH.

La même dame a brigué la médaille de S. M. la Reine pour le prix des Roses : la victoire a été longtemps indécise avant que le Dieu des batailles ne favorisât M. A. A. Peeters, le redoutable rosiériste de St-Gilles lez Bruxelles; dans d'autres concours pour les Rosiers en fleurs, les premiers prix ont été emportés par le comte Florimond de Bergeyck, à Hemixem, et par M. J. Mawet-Postula, à Liége. Nous sommes bien forcé de passer par dessus de nombreux parterres de Cinéraires et des massifs de Lauriers-Tins, pour admirer en passant les Erica et les Épacris de M. Louis Truyman et du baron C. de Caters, le digne président de la Société. Nous arrivons ainsi aux Bégonias de M. Louis Van Houtte, encore une des *attractions* du salon, un des succès de notre célèbre horticulteur gantois ; ces plantes-là sont bien faites pour ajouter encore à sa popularité universelle : la plupart sont des Bégonias bulbeux dont on compose maintenant des parterres pour l'été. Le concours pour *la belle floraison* a été disputé par onze champions : le jury s'est décidé en faveur d'un *Imantophyllum miniatum* à M. C. Lemmé et il a attribué la deuxième palme à un *Eriostemon* du baron Edouard Osy de Wychen.

Nous arrivons aux plantes nouvelles. Le premier prix a été décerné sans hésitations au *Pavonia Wioti* de MM. Jacob-Makoy. Nous donnons dans ce même numéro la figure et la description de ce remarquable arbuste ; il a été fort apprécié de tous les horticulteurs présents, particulièrement par les Anglais. Dans le concours pour la meilleure collection de 6 plantes nouvellement introduites, la meilleure collection, à notre avis, et de beaucoup la meilleure, était celle des mêmes horticulteurs liégeois. Elle se composait de :

Aneimia Phyllitidis var. tessellata, dont le feuillage est marqueté de blanc et de diverses nuances de vert.

Paullinia thalictrifolia var. argentea, charmante variété d'un arbuste d'une rare élégance et qui se distingue par une maculature blanche sur chaque foliole.

Stromanthe amabilis, dont les feuilles sont lignées de blanc.

Maranta Kegeljani, espèce robuste, à

larges bandes blanches finement nervées.

MARANTA MEDIO-PICTA, dont les feuilles sont parcourues par une bande blanche d'un bout à l'autre.

MARANTA MASSANGEANA, admirable variété du *Maranta leuconeura,* dédiée à M. Ferdinand Massange-de Louvrex.

Toutes ces plantes sont du Brésil et figurent pour la première fois dans le monde scientifique et horticole en 1875. Nous aurons l'occasion de revenir sur la plupart d'entre elles et l'on verra la faveur avec laquelle elles seront accueillies.

Nous n'avons rien vu dans les autres collections de ce concours qui fut inédit ou digne d'éloges.

Mais une collection de M. Louis Van Houtte à laquelle le Jury a voulu attribuer une distinction extraordinaire, renfermait des bijoux à nul autre pareils : on ne saurait ni décrire, ni se figurer le feuillage des *Bertolonia* que M. Van Houtte a qualifiés de *Marchandei, Mirandæi* et *Van Houttei :* ce sont des mosaïques de topazes et de rubis ; les planches de la *Flore des serres* sont des chefs-d'œuvre; mais elles n'auraient pas su rendre l'image de ces feuillages inimitables. L'origine de ces plantes semble mystérieuse ; elles ont dans les veines une séve africaine et madégasse ; elles ne peuvent vivre que dans une atmosphère toute imprégnée de chaleur et d'humidité et loin des rayons directs du soleil. Les autres plantes de cette intéressante collection étaient des variétés à feuilles panachées d'une Aristoloche de la Nouvelle-Grenade, d'un *Vriesea brachystachis* et d'un Yucca fort remarquable et fort beau.

Le concours des semis, quoique bien fourni, a présenté peu d'intérêt.

Le grand prix de la Fédération a été attribué aux grands Palmiers de Madame Legrelle-d'Hanis, groupe imposant et majestueux de plus haut effet ornemental.

La médaille d'or de S. M. Le Roi est échue aux Maranta de la même dame et ces plantes étaient vraiment dignes de cette haute distinction.

Une jolie collection des mêmes végétaux à M. Fl. Pauwels mérite aussi d'être citée avec éloge ; il en est de même des Broméliacées de M. F. Desbois à Gand ; des Cactées de M. Story à Laeken ; des Aroïdées de Madame Legrelle ; des Caladium de M. Van Houtte et de M. L. Berckelaers ; des Lycopodiacées de M. de Ghellinck de Walle et de Madame Legrelle-d'Hanis. Les grandes plantes ornementales de Madame Legrelle, du baron Nottebohm et de M. Albert Vanden Wouwer ont beaucoup contribué à rehausser l'aspect du salon. En suivant le programme, on quitte peu à peu les cultures de serre et l'on arrive parmi les Conifères, les arbustes de pleine terre et toute la végétation rustique de nos jardins ; nous sommes ainsi dans le domaine de M. Charles Van Geert qui a remporté dans ces concours les succès les plus mérités. Mais nous sommes entraîné à tout louer ; nous en aurions encore pour de longues pages si nous voulions seulement mentionner ce qui est digne d'attention ; la liste des exposants se compose de 149 noms parmi lesquels il en est, comme Madame Legrelle et M. Van Houtte, qui ont pris part à un très-grand nombre de concours, souvent avec des contingents considérables.

Rien n'a manqué à la mise en scène de cette féerie florale ; le grand salon, avec sa vaste nef, ses galeries superposées, son hémicycle et son large escalier, offrait un coup d'œil enchanteur ; l'ensemble était grandiose, les détails étaient charmants ; d'autres salons étaient affectés à diverses spécialités. Le génie artistique et l'expérience de M. Louis Fuchs, notre excellent architecte-paysagiste, avaient présidé à cette heureuse disposition.

Le jury était nombreux et comptait dans ses rangs des notabilités de l'horticulture anglaise, allemande, française et néerlandaise. Il s'est divisé en neuf sections. Il a été reçu avec une exquise courtoisie et il a trouvé à Anvers l'accueil le plus cordial. Un grand banquet lui a été offert le jour de l'ouverture de l'exposition.

Cette ouverture a été faite avec une certaine solennité par le gouverneur de la province et le bourgmestre de la ville.

L'exposition du 4 avril 1875 marquera dans les fastes de l'horticulture belge ; elle jette un vif éclat sur la ville d'Anvers qui avait déjà rendu tant de services à la botanique et à la culture. Au seizième siècle, c'est à Anvers que parurent les immortels ouvrages de Dodoens, de l'Escluse et de l'Obel qui sont la gloire de la botanique belge : ils furent édités par Plantin, l'ami des célèbres botanistes et, dans plus d'une circonstance, leur soutien ; ses successeurs, Moretus et Ravelingen, continuèrent les

Gloxinia . Ami Thibaut (L. Van Houtte)

2164.

GLOXINIA AMI THIBAUT.

« Prends, mon Enfant, ce tambourin,
Il deviendra ton gagne-pain ! »

Cette planche informe, impitoyablement massacrée par l'artiste qui s'est permis de remplacer, par une monotone moucheture, un divin pointillé, des myriades de ponctuations microscopiques simulant des arabesques givrées dessinées sur nos vitres, est censée reproduire la physionomie de notre *Gloxinia Ami Thibaut*, ainsi appelé pour perpétuer le souvenir de la visite d'hier de M. Thibaut, de Sceaux, qui l'a qualifiée de « *la plus jolie variété qu'il ait vue de sa vie*, » **nonobstant le rang secondaire qu'on paraît vouloir nous assigner en cette matière.**

Avec ce passeport, va, mon enfant, tu feras ton chemin !

L. VH.

---

mêmes traditions ; ils firent graver, pour les livres qu'ils éditaient, des planches d'une rare exactitude. On sait que la maison Moretus, ce grand atelier de la pensée au XVI^e^ siècle, existe encore et que la famille conserve avec un soin pieux les livres, les gravures, les manuscrits et la correspondance de ses ancêtres. A cette époque si frémissante de notre histoire, alors que le duc d'Albe élevait cette sinistre citadelle sur laquelle Léopold II a eu la gloire de porter récemment le premier coup de pioche, à cette époque, l'horticulture anversoise était déjà florissante ; elle revendique Pierre Caudenberg dont elle a voulu honorer la mémoire.

La Société actuelle a été fondée en 1828 : ses promoteurs furent le baron C. de Caters, président, père du président actuel, Sommé, Rigouts, John de Knyff, Van Hal et d'autres que la mort a fauchés, sauf un, le chevalier Parthon-De Von, ancien consul de France à Anvers, littérateur et poëte, fabuliste distingué et qui, malgré ses 87 printemps, est venu fort allégrement de Bruxelles assister au jubilé de la Société anversoise. La révolution de 1830, le bombardement de la citadelle, le siége de la ville en 1831 et 1832, au lieu d'arrêter l'activité de la Société surexcitèrent son zèle ; les expositions ne furent jamais interrompues ; elles eurent lieu le 20 février et le 7 juin 1830, le 27 février et le 29 mai 1831. Voici ce qu'on lit dans le procès-verbal du 28 mai 1831 qui concerne cette exposition : « Quelque difficiles et pénibles que soient les circonstances et malgré la position où se trouve une ville dont la citadelle est toujours menaçante, le zèle des amateurs d'horticulture ne s'est pas découragé ; le nombre de plantes rares et nouvellement introduites est très-considérable... etc. » Honneur à l'horticulture Anversoise qui jamais n'a fléchi devant le danger ! Les juges et les lauréats d'alors étaient : P. J. De Caters, J. De Knyff, Fenner, J. Van Hal, A. Simon, Moens, Madame Moretus-Van Colen et M. Parthon-De Von.

Aujourd'hui, la Société d'Anvers est dirigée par des hommes non moins dévoués et non moins actifs ; par leur persévérance, par leur douce obstination, comme on dit maintenant en France, ces Messieurs l'ont élevée au premier rang et ils ont accompli un immense progrès. Nous nous plaisons à consigner ici la composition du Conseil d'administration :

Président : M. le baron de Caters ; *Vice-président :* M. le baron Osy de Wychen ; *Trésorier :* M. Henri Vander Linden ; *Secrétaire :* M. Alphonse de Cock ; *Secrétaire-adjoint :* M. Eugène Van Humbeeck ; *Conseillers :* Charles Van Geert, René Della-Faille, V. H. Dillen, J. J. de Beucker, Athanase de Meester, Louis Somers, Henri Van Heurck, F. L. Acar, Louis Le Grelle, Jean Everaerts, Charles Vander Linden, le comte Florimond de Bergeyck, Florent Pauwels.

ÉD. MN.

(Extrait de la *Belgique horticole*, avril 1875).

† 2154. Animaux à domestiquer. — Léporides.

Nous trouvons dans le rapport de décembre 1873, sur le jardin d'acclimatation du bois de Boulogne, les lignes suivantes :

« Plusieurs léporides ont été acquis. Les uns, comme les *lapins de Saint-Pierre,* sont issus du lièvre avec la lapine de garenne ; d'autres, du lièvre avec des lapins angoras ou de diverses autres espèces. Il résulte de ces différences d'origine, des différences d'aspect et de caractères extrêmement variés. Nous réunirons ces types en série, de façon à en permettre la comparaison.

« Nous tenterons en même temps de *fabriquer* nous-mêmes des léporides, résultat auquel nous ne sommes pas encore arrivés. A cet effet, un certain nombre de lièvres ont été acquis ; nous les réunirons à des lapines dans des locaux de différentes natures. Les uns seront mis dans des toits à porcs, d'autres dans des cabanes, d'autres dans des tonneaux. Nous espérons arriver à un résultat, en sachant attendre le temps nécessaire. »

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs le moyen de réussir toujours à *fabriquer* eux-mêmes des léporides : moyen bien loin d'être aussi difficile qu'on le croit en général, et qui m'a été révélé par un éleveur qui s'en sert depuis plusieurs années et n'en fait d'ailleurs mystère à personne dans le pays qu'il habite près Paris.

Il est évident qu'il faut se procurer un lièvre, jeune autant que possible, et attendre, avant de rien essayer, qu'il soit parfaitement habitué à la domesticité et ait perdu une bonne partie de son effarouchement naturel. C'est l'affaire de quelques mois, en le tenant dans une chambre un peu obscure, grande, et sur une litière abondamment renouvelée en herbes vertes.

Lorsque vous jugerez le moment venu, vous vous procurerez une bonne quantité de plantes odoriférantes sauvages, telles que sauge, serpolet, menthe, etc. Vous choisirez une chambre un peu spacieuse dont vous ferez abondamment frotter, avec ces herbes, non-seulement le plancher, mais les parois. Cela sent très-fort, et c'est ce qu'il faut. Vous répandez sur le sol une abondante couche de ces plantes elles-mêmes ; vous fermez la fenêtre de manière à ne permettre qu'un faible jour dans la pièce, puis, vous introduisez la lapine, apportée et tenue elle-même enveloppée quelques minutes dans un linge blanc frotté des mêmes herbes.

Vous la laissez là pendant au moins un jour s'imprégner de l'odeur des herbes et de la chambre, puis, le soir, vous faites entrer le lièvre retiré de sa litière d'herbes. Le résultat ne se fait pas attendre, pourvu que la femelle soit au moment voulu. Une fois obtenu, il se continuera plus tard sans autant de précautions, et toutes les fois qu'on veut essayer avec une femelle nouvelle, il est bon d'employer le subterfuge des herbes odorantes, dépayser le lièvre et masquer l'odeur propre du lapin.

Les léporides font en moyenne quatre portées par an, six à huit petits à la fois et en tous temps. Leur élevage en garenne est tenté au moment où nous écrivons. M. A. D... en possède une colonie parfaitement installée dans sa propriété en Eure-et-Loir. Nous savons qu'il en tire souvent et qu'il a tué dernièrement une femelle pleine ; par conséquent, la production y est assurée et se continue.

Maintenant il est pour nous incontestable que la quantité du sang de lièvre, chez ces métis demi-sang, n'est pas dans les meilleures conditions possibles pour assurer des caractères bien tranchés ; il faudra donc marier des femelles demi-sang au lièvre pour obtenir des trois quarts sang. On s'y prendra comme pour la première hybridation, en parfumant la chambre et la femelle avant de lui donner un mâle. Ces opérations ont été suivies avec beaucoup de sagacité par M. Roux, et il faudra les imiter, parce que la reproduction des trois quarts sang n'est pas assez grande : les portées sont peu nombreuses, deux de quatre petits seulement.

C'est alors qu'il faut accoupler demi-sang et trois quarts sang : on obtient ainsi une race théoriquement formée de cinq huitièmes lièvre et trois huitièmes lapin, féconde, rustique, précoce, et qui, d'ailleurs, pourra toujours être soutenue par de nouvelles additions de léporides de premier sang.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer qu'une telle garenne doit être établie dans un parc analogue à celui que nous

Off. Lith & pict. in Horto Var. Houtteano.

1137

Les Thrinax.

2165—66.

LES THRINAX.

Pour présenter à nos lecteurs un paysage extrait du magnifique ouvrage de Martius, nous en avons choisi un dans lequel figurent deux Thrinax, qui abondent surtout dans les Antilles. Le port svelte et le feuillage palmiforme aux revers argentés comparativement mignon de ces Palmiers, en font les hôtes privilégiés de nos serres, qui toutes sont de dimension à les renfermer sans laisser usurper la place destinée aux végétaux voisins.

Le *Thrinax argentea,* par exemple, est des plus coquets : sous un volume restreint, il présente son stype et ses frondes flabelliformes portées sur des pétioles ténus, élégamment inclinés, et offre le plus gracieux ensemble. Qui dit Antilles, sous-entend serre chaude. Cette vaste contrée renferme plus de 350 îles ou îlots, et le rivage de presque toutes compte l'une ou l'autre espèce de Thrinax pour patrie : le *T. parviflora* passe pour être indigène à la Jamaïque et à Haïti ; le *T. argentea* a encore pour patrie ces mêmes parages où il occupe de grandes étendues ; le petit *T. Pumilio* se rencontre surtout dans les rochers de la partie occidentale de ces îles, ainsi qu'à Cuba et à la Trinité, au bord de la mer ; enfin le *T. barbadensis* est surtout régnicole dans les îles de ce nom. Le *Trithrinax,* quoique leur quasi-homonyme est, au contraire, originaire

---

avons décrit ; seulement, le treillage en fil de fer à grandes mailles ne serait pas suffisamment sûr ; il faut adopter la maille de 5 millim., en n° 10 ou 11.

Nous ne connaissons pas exactement le prix de vente des léporides pour l'éleveur: au jardin, ils sont vendus 50 francs le couple, mais nous ne doutons pas que sur les marchés et, de longtemps, près des amateurs, l'élevage de ces animaux ne soit tout à fait rémunérateur.

Dès lors qu'il s'agit pour un propriétaire de l'élevage du lapin, même du simple lapin indigène, — ce qui forme dans le voisinage des villes une excellente spéculation, le mode de construction de l'enclos peut être modifié. Il vaudra toujours mieux établir cet enclos sur un endroit un peu siliceux, pierreux, sec, qu'autrement. Cependant on peut utiliser un endroit plat et même bas à contenir des lapins, et surtout l'enclore économiquement, pourvu que l'on ait de l'eau à sa disposition. Dans ce cas, au lieu d'une clôture de deux mètres, ainsi que nous l'avons vu, on peut creuser autour de l'enceinte un fossé, vertical vers le dehors et en pente douce vers le dedans, et, sur la crête, placer un treillage de 0^m60 de haut seulement, mais incliné à 30 degrés vers le dedans du parc.

Tout cela est affaire d'économie : un devis bien simple, fait avec les prix du pays, guidera mieux l'éleveur que tous les raisonnements du monde.

Dans tous les cas, plus le sol sera humide et résistant, plus il deviendra indispensable de faire des buttes avec la terre du fossé, ou d'autre, prise à portée, et de forts tas de pierres, afin de créer des demeures saines et aux jeunes et aux femelles. Autant que possible, on choisira un endroit un peu boisé, sauf à garnir de fil de fer le pied des arbres contre la dent et l'ennui des prisonniers. Olivier de Serres nous l'indique, et il est bon à suivre :

« ... En cousteau un peu relevé, regardant le levant et le midi, et sera la terre vigoureuse, plus légère que pesante, est le lieu qu'on se choisira pour garenne. »

Supposons un parc de quatre hectares, divisé en quatre parties, afin d'isoler chaque espèce, pour les conserver bien pures. Nous aurons, par exemple, un parquet de léporides, un de lapins à fourrure, un de lapins riches argentés, un de lapins russes. Il faut compter, chez tous, cinq hases pour un bouquin, car ici, nous ne sommes plus dans les conditions de la captivité étroite ; les femelles sauront bien

des confins méridionaux du Brésil, où il s'avance sur les bords de l'Uruguay jusqu'au Paraguay ; la serre tempérée lui suffit, tandis que les Thrinax veulent de la chaleur et de l'humidité.

Il faut repasser dans l'ancien monde, en Asie, pour retrouver de ces physionomies flabelliformes de petite taille, telles que les *Licuala* qui, depuis les plaines qu'arrose le Gange, se retrouvent jusque dans l'Assam ; leur aire géographique s'étend bien au-delà des Iles de la Sonde, jusqu'aux Célèbes ; laissons, d'une part, au Nord, les Rhaphis de la Cochinchine et du Japon, et d'autre part les grandes formes australiennes, auxquelles il ne faut cependant pas recourir pour citer des Palmiers flabelliformes de grande dimension que nous avons trouvés sur notre route, tels que les *Corypha,* les *Borassus* et les *Livistona* en Asie, les *Copernicia,* les *Mauritia,* les *Brahea,* etc., sur le continent américain.

Ici, après les flabelliformes, posons un point d'orgue, et, sans nous arrêter à ce *Douma* de l'ancienne Thèbes, à cet *Hyphæne* branchu de la Mer Rouge, abordons ces îles resserrées entre les continents africains et asiatiques étonnés de ce fabuleux voisinage ; nous y trouvons d'abord cet étrange *Lodoicea* (1) croissant sur un seul point du globe, au bord de la mer, et dont les graines, de forme testiculaire et du poids de 20 kilogrammes, peut-être ne germeraient pas si les eaux de la mer ne les avaient stratifiées. Passons encore et abordons enfin à l'île des Haubans, du nom que les marins ont donné à l'un de ses Palmiers, Eden où d'autres formes, connues d'hier seulement, ne cessent d'étonner l'horticulture moderne qui reconnaît que les découvertes en Palmiers n'ont pas dit leur dernier mot.

L. VH.

(1) FLORE, V, 523-526.

---

faire leurs *labourières* et y soigner leurs petits : cet instinct est le premier qui se réveille et revient aux animaux domestiques en présence d'un semblant de liberté.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'absolue nécessité d'une tranquillité parfaite autour des bosquets : point de coups de fusil des braconniers ou des gardes sur la population des mâles ; il faut veiller avec beaucoup de soin, non-seulement contre les ennemis de l'air, — car les buses, émouchets, autours, etc., attaqueront souvent les jeunes, — mais encore contre les ennemis à quatre pattes sous la forme du rat, de la fouine, de la martre, du putois, du chat et peut-être du renard. C'est à tout ce peuple de maraudeurs qu'il faut faire face, et nous y reviendrons plus loin, en donnant des détails de clôtures défensives efficaces.

On s'aidera beaucoup, contre les premiers, des piéges à poteaux bien montés et soigneusement entretenus ; contre les seconds, d'assommoirs et de piéges *extérieurs* aux parcs, par cette raison qu'il faut arriver par quelque part à la clôture. On se rappellera qu'il est instinctif aux animaux, quels qu'ils soient, de suivre pendant un certain temps cette clôture, afin de chercher un endroit d'escalade qui leur semble favorable. On se guidera sur leurs traces que l'on peut toujours rendre apparentes au moyen d'une allée de sable ou de cendre disposée *en dehors* du treillage. Par la même raison, il faudra prendre soin que des arbres ne se penchent point dans l'enclos : ce seraient des ponts tout placés pour favoriser l'entrée de l'ennemi dans la place. On sort toujours, le difficile doit être d'entrer.

Toutes ces précautions prises et bien renouvelées ne dispensent pas de la surveillance effective, laquelle se traduit toujours par un ou deux coups de fusil appliqués à temps. De tous les piéges, celui-là est encore le meilleur : malheureusement il est en même temps le plus coûteux. Il faudra donc que les gardes, les employés, quels qu'ils soient, chargés des enclos, se préparent de nombreuses embuscades, et autour, et dedans. Les constructions intérieures sont bonnes pour l'une des vues ; et, à l'extérieur, les arbres, etc., sont propres à qui sait s'en servir.

Maintenant rien n'est plus aisé, puisque

1035

Ofl. Imp. & pict. de L. Van Houtteano.

NERTERA DEPRESSA *Banks*.

♃ *Amér. austr.* *Serre froide*.

2167.

NERTERA DEPRESSA Banks.

CHARACT. GENER. — Calycis tubus ovatus, limbus minimus 4-dentatus. Corolla infundibuliformis, subcampanulata 4-loba intus glabra Staminum filamenta ex ima corolla orta nec tubo adnata. Antheræ subrotundæ vix exsertæ Stylus filiformis. Stigmata duo hirsuta. Bacca subrotunda umbilicata 2-4-pyrena. Pyrenæ coriaceæ 1-spermæ. Semina semi-ovata, extus convexa, intus plana sulcata. Albumen corneum. Embryo dorsalis rectus inversus (ex Gærtn.), erectus (ex Pet.-Th. et Blum.). — *Herbæ repentes glabræ habitu* Mitchellæ. *Folia opposita carnosula ovalia. Stipulæ minimæ. Flores terminales sessiles solitarii albi. Baccæ rubræ. An genus a* Mitchella *satis distinctum?* — Banks *in Gærtn. fr.* 1, p. 124.

CHARACT. SPECIF. — Caulibus repentibus demissis, foliis petiolatis planis subacuminatis. ♃ *in humidis et paludosis* Novæ-Granatæ, *ad* Silla de Caracas, *in* Peruvia, Chili, ins. Maclovianis *seu* Falklandianis, *in* Tristan d'Acunha, Java. **N. depressa** Smith *ic. ined.* 2. t. 28. Tratt. *Arch.* 3. t. 129. D'Urv. *Fl. mal.* 45. Gaudich. *Fl. mal.* 16. **Erythrodanum alsineforme.** Pet.-Th. *Fl. trist.* p. 42. t. 10. **Gomosia granatensis** Mut. in Linn. *f. suppl.* 29. **N. repens** Ruiz et Pav *Fl. per.* 1. p. 60. t. 90. Icon Smithii exhibet antheras longius exsertas, icon fl per. stilum longius exsertum et corollam longiorem, icon Pet.-Th. utraque genitalia vix ac ne vix exserta. An horum longitudo varians? An species forsan diversæ? Specimina Madagascariensia floribus 5-meris ex Rich. donata et Javana foliis longius petiolatis acutioribus distincta, forte specifice distinguenda? Banks in Gærtn. l. c, DC., *Prodr.* IV. 451.

Nertera depressa Banks.

Petite plante très-étrange d'aspect, mignonne, rampante, à très-petit feuillage d'un beau vert, se couvrant d'innombrables petits fruits du plus bel orange pendant tout l'été; propre à garnir des rocailles, le voisinage des bassins, de petits parterres, etc.

L. VH.

---

nous savons ce que font de portées les femelles par an, et de combien de petits chaque portée est composée, de supputer ce que rapportera chaque colonie, chaque parquet.

Il ne faut point oublier que chaque parquet devra être absolument isolé de ses voisins et que la porte devra être placée et tournée de façon que, un animal s'échappât-il, il lui soit impossible de s'introduire chez le voisin. Sans cela, adieu toute pureté de race, toute valeur à l'élevage! Comme il faut toujours être en défiance contre la surveillance peu scrupuleuse des gardes et employés sur ces points en l'absence du maître, il faudra installer les entrées de façon qu'il y ait là un obstacle *matériel*, obéissant aveuglement à la consigne, ne transigeant jamais et agissant tout seul.

Dernière question qui paraît embarrassante à bien des lecteurs : — comment saisir et choisir les individus dont on a besoin dans une pareille troupe d'animaux semblables?

Rien n'est plus simple. On fait construire, dans des endroits commodes, de faux terriers au moyen de quatre planches formant conduit de 0m15 à 0m20 sur 8 à 10 mètres de long. Ce conduit affleure le sol dans lequel il est enterré, permettant une entrée commode à chaque bout. Au milieu, il est coupé par une grille, et de chaque côté de cette grille, un morceau de la planche du dessus s'enlève au niveau du sol pour prendre les lapins qui se réfugient là-dedans. On multiplie ces faux terriers autant qu'il est besoin.

On emploie en même temps des boîtes semblables à des ratières à double entrée, à trappes mobiles pour prendre les rats. On les laisse toujours tendues, afin que les lapins s'habituent à passer dedans sans accident, et on les place le long des grillages en fil de fer qu'ils aiment à suivre. Dès qu'on en a besoin, on tend les trappes et les boîtes font leur office. Dans l'un comme dans l'autre cas, c'est par ces moyens que l'on arrive à choisir les mâles ou les femelles, les jeunes ou les vieux, suivant leur destination.

Reste l'évaluation très-importante des frais de nourriture.

Cette nourriture doit être largement

distribuée, mais l'éleveur prendra toutes les précautions possibles pour qu'elle ne soit point gaspillée, et c'est là le plus difficile en présence de ces animaux. L'emploi de petits râteliers disposés de façon que les lapins ne puissent se coucher dedans est indispensable ; il faut aussi une installation analogue pour la distribution des racines subdivisées. Tous ces râteliers en bois de distribution de graines et de racines seront, autant que possible, séparés, éloignés les uns des autres et placés sous des abris plus ou moins soignés, dont la partie supérieure servira de magasins définitifs ou provisoires des denrées que l'on distribuera. De cette manière, la nourriture arrive en masse, par voitures, et s'emmagasine de manière à ménager la main-d'œuvre toute l'année.

On a reconnu par des expériences sérieuses qu'un lapin ordinaire consomme par jour 500 grammes de légumes et 250 grammes de fourrages. C'est la ration minimum.

Par conséquent, on peut compter, en gros, 190 kilogr. de racines et 90 kilogr. de fourrages. Mettons la tonne de betteraves, carottes et navets à 20 francs. Supposons la tonne de fourrage à 40 fr. l'un dans l'autre; les prix des deux denrées s'équilibrent à peu près à fr. 3 60 d'un côté comme de l'autre; par conséquent, le choix dépendra du pays.

Ce serait exorbitant si, pendant les mois du printemps, pendant l'été et toujours durant l'automne, suivant l'état de l'herbe des parquets, on ne réduisait considérablement la ration normale jusqu'à même la supprimer pendant une bonne partie du temps. De plus, il est très-facile de donner, à la campagne, aux lapins, une foule de débris de jardin, de taille d'arbres de parterre, d'épluchures de fruits, etc., qui ne coûtent absolument rien et remplacent une partie de la nourriture achetée ou récoltée exprès. Il résulte de tout cela que la valeur annuelle de la nourriture de chaque lapin peut être réglée à *un franc* ou un franc 10 au plus.

Mais il ne faut jamais oublier que, mieux les hases seront nourries, plus elles feront de petits. Il y a toujours avantage à bien nourrir les élèves : on retrouve en francs les centimes que l'on a dépensés !

— Combien un semblable parc doit-il contenir de lapins ?

Ici nous ne pouvons donner que d'assez vagues indications, parce que tout dépend du coup d'œil de l'éleveur. Cependant, supposons un mâle et cinq femelles mises par parquet au commencement de l'année, soit en tout vingt-quatre vieux dont vingt hases. Soyons modeste et accordons à chacune d'elles deux portées de cinq petits, soit dix petits dans les six premiers mois jusqu'à juillet, nous aurons alors 200 jeunes.

Continuons. En automne, vers septembre, nous aurons au moins 50 jeunes hases au commencement de l'année, qui auront une portée aussi de 5 : ce serait donc 250 petits de plus. Mais, pendant les six mois, les 20 vieilles femelles ont continué leur travail; elles ont eu au moins deux portées : cela nous a donné encore 200 jeunes.

Ainsi donc, il résulterait de tout ceci que l'on aurait à nourrir, à l'hiver, quelque chose comme 200 + 250 + 200 + 24 lapins, soit 674 ! Et cela ne nous semble guère plus de la moitié de ce que peuvent porter et produire les 4 hectares !

Or, dès le mois de juillet ou d'août, on enlèvera une centaine de bouquins; en octobre et novembre, on en enlèvera au moins autant et, pendant l'hiver, on vendra, on échangera tout le peuplement, de manière à ne garder qu'une trentaine de bons animaux, bien choisis, qui recommenceront le même service l'année suivante et que tous les deux ou trois ans, on reformera pour garder toujours des reproducteurs jeunes et bien portants. C'est là une condition de réussite.

Qu'on ne se berce pas l'esprit des chiffres que nous venons d'aligner tout à l'heure. Ne fussent-ils atteints qu'*à moitié,* au prix où se vendent les lapins de choix, la spéculation ne serait point encore à dédaigner !

Avant de quitter lapins et léporides en captivité étroite, c'est-à-dire en *clapier,* remarquons que l'élevage et le caractère même de ces animaux rendent nécessaires au moins trois divisions dans les cabanes : 1° *le quartier des mères*, formé de cases séparées pour chacune, et, pour les mâles, 1 pour 5 à 10 de celles-ci ; 2° *le quartier des élèves,* en quatre parts pour chaque mois ; 3° *le quartier de l'engrais*, pour les sujets que l'on veut activer. Les dimensions dépendent de la quantité d'animaux que l'on veut mettre en roulement.

(675)

Lith. et pinx. in Horto Van Houtteano

PETUNIA INTERMEDIA *Lindl.*

♃ *Buenos-ayres* — *Serre froide.*

2168.

PETUNIA INTERMEDIA Lindl.

Solaneæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra, Flore, VI, 39.
CHARACT. SPECIF. — Vide Lindley, *Bot. Reg.*, XXIII, p. 1931.
Petunia intermedia Lindl., l. c.

Ce petit Benjamin, originaire des bords du Rio de la Plata, ne se conserve que greffé sur le *Nicotiana glauca*. Nous le cultivons près des jours, avec ses congénères, en serre comparativement froide; il est très-sensible à l'humidité de nos hivers, mais gentil pendant toute la belle saison. L. VH.

Quel que soit, au surplus, le mode d'élevage adopté, garenne formée ou clapier, l'éleveur a un ennemi toujours aux aguets, toujours prêt à lui infliger des dégâts considérables : c'est le rat! Aussi beaucoup de moyens ont été employés pour se défendre contre cette peste.

H. de la Blanchère.
(*Journal d'agriculture pratique.*)

† 2155. Du blanc du Rosier.

Parmi les maladies qui frappent le Rosier, il n'en est pas qui produisent autant de dégâts sur la physionomie générale de l'arbuste et sur sa floraison, que le blanc ou meunier.

L'arbre est plein de vigueur, la floraison est superbe et abondante, les feuilles sont du plus beau vert, et tout à coup un souffle funeste a passé sur lui, son feuillage devient terne et se racornit, ses boutons se rapetissent et donnent une fleur avortée, le bois des branches se couvre d'une espèce de lèpre blanchâtre, et la séve, arrêtée par le fléau, n'agit plus, l'arbuste languit et toute son apparence trahit une maladie grave, qui, sans être mortelle, affaiblit considérablement le Rosier et l'empêche de donner ses fleurs, le plus bel ornement de nos jardins.

Observé à la loupe, ce blanc est produit par des cryptogames ou champignons qui se développent avec une telle rapidité, qu'un Rosier est frappé en quelques heures et n'est plus reconnaissable du jour au lendemain. Ses feuilles, couvertes d'une poussière blanchâtre qui répand une odeur de moisi, ont perdu tout leur éclat, et, quand on enlève la lèpre qui couvre les branches, le bois est noir et comme pourri ; la contagion, qui se répand si vite, disparaît de même sous certaines influences, surtout à la suite de pluies abondantes ou d'un violent orage; j'ai déplanté des Rosiers malades et leurs pieds étaient parfaitement sains. J'ai fait venir de plusieurs endroits des rosiers francs de pied de toutes espèces : *thés*, *noisette*, *hybrides*, et ces plantes, bien portantes au moment de leur arrivée, étaient couvertes de blanc après quelques jours de transplantation dans mon jardin. La maladie ne provenait évidemment pas des racines, qui étaient en très-bon état.

Le blanc s'attache principalement à quelques variétés d'un rouge foncé et surtout aux semis du Géant des batailles, tels que : *Lord Raglan, Cardinal Patrizzi, François Arago, Louis XIV*, etc., et à quelques sortes d'un blanc rosé : *Caroline de Sansal, Comtesse de Barbantane*, etc. Il épargne dans un massif trois ou quatre pieds, pour aller en frapper d'autres plus loin, sans aucune raison apparente. C'est un mal certain dont les effets sont désolants pour les amateurs, dont les causes sont restées inconnues jusqu'à ce jour, et cependant on a fait des recherches nombreuses pour arriver à les découvrir.

Les uns prétendent que cette contagion est due à la trop grande humidité, les autres à l'excès de la sécheresse; l'expérience vient détruire ces deux assertions, puisque les jardins sont frappés du blanc depuis un mois, et qu'il n'est pas tombé d'eau pendant cette période de temps, tandis que, d'un autre côté, des plantations de Rosiers, faites dans des prairies humides et exposées aux brouillards, n'ont presque pas eu de blanc. Il est vrai que j'ai observé que des Rosiers plantés au midi, à la grande chaleur, sont plutôt frappés que ceux qui, plantés au nord, sont protégés contre l'ardeur du soleil par un abri quelconque.

Serait-ce le fumier qui produirait cette maladie ? J'ai cru longtemps que le fumier de cheval, par ses émanations alcalines, donnait naissance au blanc ; j'ai employé alors exclusivement le fumier de vache, et le blanc a continué ses ravages ; d'autres amateurs et horticulteurs ont fait les mêmes expériences, et ils n'ont pas mieux réussi que moi.

La qualité de l'eau des arrosements pourrait bien avoir quelque influence sur cette maladie; mais elle se déclare en même temps et toujours avec la même rapidité, dans des pays éloignés les uns des autres, où l'on arrose avec des eaux dont les principes et les éléments diffèrent.

Le blanc est une maladie endémique au Rosier, et, ce qui le prouve, c'est que, lorsqu'on fait des semis de Rosiers, tous les jeunes plants sont infectés de la contagion, et ils en portent, pour ainsi dire, le germe en naissant; aussi la moitié au moins des semis périt-elle sous son influence et on ne parvient à en sauver une partie qu'en les saupoudrant de fleur de soufre et en répétant cette opération plusieurs fois. Les feuilles en pâtissent, il est vrai, la tige se dessèche quelquefois sous l'influence âcre de ce remède, mais enfin on en sauve une partie, après avoir fait la part du feu.

J'ai essayé plusieurs moyens qui, jusqu'à présent, ne m'ont pas donné de résultats efficaces contre le blanc. J'ai d'abord employé le savon vert délayé dans l'eau et envoyé sur la tête du Rosier au moyen d'une seringue de jardin, pendant plusieurs jours et à différentes reprises dans la même journée, et je n'ai rien obtenu. J'ai fait des infusions de tabac dans l'eau que j'ai versée copieusement sur les têtes malades, et elles ne s'en portaient pas mieux ; je me suis servi de l'eau salée sans bons résultats. Dernièrement, j'ai fait usage de l'acide phénique délayé dans de l'eau pure à petite dose, et j'ai cru voir une certaine amélioration dans l'état des malades ; le feuillage, après des aspersions réitérées pendant plusieurs jours, a repris son éclat, mais le blanc n'a pas encore abandonné l'extrémité des branches ; il me reste encore à expérimenter le sulfate de cuivre et l'eau de Baréges, dont les émanations sulfureuses peuvent, selon moi, amener de bons résultats.

On ne s'est servi en général, jusqu'à présent, que de la fleur de soufre, répandue à la main ou à l'aide du soufflet sur la tête des Rosiers malades ; le mal disparaît momentanément, mais il revient, quelque temps après, sur les jeunes pousses, et il faut revenir aux aspersions de soufre. Ce moyen a l'inconvénient de salir la tête du Rosier, de rendre les feuilles dures et cassantes et de nuire à la floraison de l'arbuste.

C'est cependant le seul remède un peu efficace connu jusqu'à ce jour, et, pour qu'il produise son effet complet, je crois qu'il faut l'employer au mois de mai, quand le Rosier commence à émettre ses nouvelles pousses et que le bois est encore tendre, comme pour la vigne.

Si on attend plus tard, au commencement de juin, par exemple, la maladie est bien plus difficile à guérir, quelquefois même elle est incurable, et il n'y a pas d'autre moyen, pour arrêter le fléau, que de couper toutes les branches atteintes, en sacrifiant les boutons et la floraison, et saisir le moment où le Rosier émet de nouvelles pousses, pour y répandre de la fleur de soufre.

Un excellent moyen, selon moi, d'entraver les progrès de la maladie, c'est de tenir la tête des Rosiers très-propre, de l'arroser souvent et même tous les jours avec la seringue de jardin, de manière à laver les feuilles complétement et à les débarrasser de la poussière qui, en s'y collant, empêche l'arbuste de respirer et de recevoir les émanations humides et bienfaisantes de la nuit.

Le Rosier est aujourd'hui cultivé dans tous les jardins, et aucun arbuste ne mérite d'être plus étudié sous le rapport

1094

Off Lith & put in Horto Van Houtteano

Rose Hybr. Rem. Paul Neyron (Level)

2169-70.

ROSE HYB. REM. PAUL NEYRON (Levet).

Cette belle rose était, l'an dernier, la lionne de la saison ! Elle fait honneur à M. Levet, son obtenteur. Ses fleurs, des plus grandes, bien faites, sont d'un beau rose foncé.

L. VH.

de la guérison des maladies qui peuvent l'atteindre. Je n'ai pas la prétention de donner un travail complet sur la contagion du blanc; mon seul but est de faire connaître les essais que j'ai tentés pour arriver à sa guérison, et pour engager les amateurs à faire, de leur côté, des expériences qui puissent donner le moyen de détruire cette funeste maladie.

Gustave d'Hangest.

(Société d'horticulture de Picardie.)

† 2156. Un petit parterre ovale.

A l'entrée de notre Établissement, a succédé à nos plantes du printemps et à celles qui y passaient l'été, un groupe de petits Conifères, se composant : au centre de petits *Chamæcyparis plumosa aurea*, puis un rang de *Pinus Strobus umbraculifera*, un troisième rang de *Chamæcyparis Boursieri lutea*, et enfin une quatrième rangée de *Chamæcyparis andelyensis*, entremêlés de *Chamæcyparis Boursieri lutea*. La cinquième rangée est semblable à la quatrième et les trois dernières sont composées de *Chamæcyparis sphæroidea andelyensis*. La bordure est formée de *Pyrethrum Golden Feather*. Ce petit ovale, que nous retrouvons toujours aussi vert après chaque fonte de neige, nous semble être de ceux que le million peut se donner et varier à l'infini sans endommager le capital.

L. VH.

† 2157. EXPOSITIONS DE FLEURS.

— La Société d'horticulture de la Gironde annonce que son **Exposition** aura lieu à BORDEAUX dans la première quinzaine de Juin ; un avis ultérieurement publié au commencement de Mai, fera connaître le lieu et les jours précis de l'Exposition.

— **L'Exposition de Gand,** le 14 mars de cette année, a été peu importante : un *Pandanus Van Geerti* de M. Aug. Van Geert, un *Zamia Roezli* de M. Linden, un *Imantophyllum* de semis de M. J. B. De Saegher, le *Bertolonia Marchandi* de M. L. Van Houtte ont reçu chacun une médaille en argent, et un *Cyathea* de la Nouvelle-Zélande, de M. Jean Verschaffelt, a été primé d'une médaille en vermeil.

— **L'Exposition de Malines,** le 21 mars 1875, était fraîche et fleurie : il y avait deux belles collections d'Azalées de M. Aug. Vermeulen et de M. De Vis et quelques semis de M. L. De Smet, de Gand. Les Camellias de M. Ruts-Voet ont été fort admirés, ainsi que ceux de M. Éd. Bosselaer ; de nombreux contingents de MM. d'Avoine et Gaspard de Wargny ; des fruits et des collections très-variées de M. de Cannart d'Hamale complétaient cette jolie réunion, heureusement abritée contre les intempéries d'un printemps fort maussade. Un *Dendrobium speciosum*, avec 19 grappes, mérite un éloge particulier : c'est une belle et forte Orchidée de serre tempérée.

— **L'Exposition de Liége,** ouverte le 28 mars, a parfaitement réussi : les plantes fleuries, les Azalées surtout, étaient fort nombreuses et en beaux spécimens. MM. Arnold Mawet, Pierre Mawet-Crahay et Mawet-Postula ont exposé de remarquables contingents, de même que MM. Ruth et Mme Delbaere ; mais, comme d'habitude, MM. Jacob-Makoy ont tenu la place la plus distinguée et la plus large. Parmi leurs plantes nouvelles, nous devons signa-

ler le *Calathea crocata* Morr. et Jor. et le *Maranta applicata* dont nous publierons bientôt les portraits. M. F. Massange-de Louvrex, établi depuis peu de temps au château de St-Gilles près Liége, a exposé des Azalées, des Palmiers, des Orchidées et des Pèchers forcés dans un admirable état de culture. M. Oscar Lamarche-de Rossius a remporté le 1r prix des Orchidées et celui de la belle culture pour un *Adiantum Farleyense* réellement hors ligne.

— **La Société royale de Flore, à Bruxelles,** annonce pour 1876, au printemps, une grande Exposition internationale qui aurait lieu dans les locaux construits pour l'exposition des beaux-arts. La Société veut célébrer avec éclat sa centième Exposition. La Fédération des Sociétés d'horticulture a mis à sa disposition le grand prix de 500 francs.

— **Exposition internationale à Amsterdam.**—Une Commission, dans laquelle siégent les premiers botanistes et horticulteurs du royaume des Pays-Bas, s'est constituée pour organiser une Exposition internationale et un Congrès de botanique à Amsterdam, dans le Palais de l'Industrie. L'Exposition serait fondée sur des bases encore plus larges que celles de 1865 : elle comprendrait notamment des spécimens de la flore des colonies néerlandaises et autres, et même les principaux produits d'origine végétale, tels que le coton, la garance, l'indigo, la gutta-percha, la gomme élastique, les huiles, les fibres textiles, le tabac, le quinquina, etc. Le programme des concours est en voie de préparation.

On a pu craindre une fâcheuse coïncidence entre les Expositicns internationales annoncées simultanément à Bruxelles et à Amsterdam pour être ouvertes au mois d'avril 1876. Mais des pourparlers viennent d'avoir lieu à l'occasion de l'Exposition d'Anvers, et il est permis d'espérer que la nouvelle série des floralies internationales suivra dans le même ordre que la première, c'est-à-dire à Bruxelles en 1876, à Amsterdam en 1877 et à Londres en 1878.

† 2158. Patrie de l'ŒILLET des fleuristes.

Nous extrayons la note suivante d'une lettre que M. Barnsby, directeur du Jardin des Plantes de Tours, nous a fait l'honneur de nous écrire le 16 mars....

« J'ai lu dans le dernier numéro de la *Belgique horticole*, p. 66, une note de M. Ellacombe, avec lequel je suis en relation, dans laquelle il est dit que le *Dianthus Caryophyllus* se trouve sur les ruines du château de Falaise, en France, et sur les ruines d'un château datant de la même époque, en Angleterre. Or, cette plante se trouve dans notre région sur les ruines de tous nos vieux châteaux, Chinon, Luynes, Vaujour, Amboise, Montbazon, etc. Je n'ai jamais visité ces ruines, sans y rencontrer le *Dianthus* représenté par de nombreux individus. Deux plantes qui souvent accompagnent le *Dianthus* sont le *Capparis spinosa* et le *Hyssopus officinalis*. »

(*Belgique horticole.*)

† 2159. FUCHSIA PROCUMBENS R. Cunn.

Nous donnerons prochainement la figure de ce nouveau venu de la Nouvelle-Zélande d'où on l'a introduit tout récemment en Angleterre. Il y a passé l'hiver dernier dehors, sans être couvert et sans sourciller le moins du monde. Il peut prendre conséquemment un brevet de rusticité. Comme il est rampant, il sera utilisé dans les parties rocheuses de nos jardins.

L. VH.

† 2160. NÉCROLOGIE.

M. DE GHELLINCK DE WALLE.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec douleur le décès de M. de Ghellinck de Walle, l'honorable président de la Société d'horticulture de Gand, enlevé prématurément, à l'âge de 55 ans, à sa famille et à ses nombreux amis. C'est là une perte sensible pour l'horticulture dont il était un protecteur éclairé, et qu'en particulier nous déplorons profondément.

L. VH.

Ch.Lush & pict in Horto Van Houttiano

218

NEMASTYLIS GEMINIFLORA Nutt

2 Californie

Chassis froid

2171.

NEMASTYLIS GEMINIFLORA Nutt.

Irideæ.

Nous sommes redevable à M. Max. Leichtlin, de Baden-Baden, de cette magnifique Iridée californienne; nous disons *magnifique* parce qu'elle est autrement belle que le portrait ci-contre ne le pourrait faire croire.

Nous en conservons les bulbes à l'état sec, dans notre magasin, depuis l'automne jusqu'au printemps. Plantée alors dans nos bâches, en pleine terre, elle y étale, à peine haute de quelques pouces, de *très-larges fleurs* du plus beau bleu, s'ouvrant chacune pendant deux jours consécutifs, mais se tenant fermées le soir dès les trois ou quatre heures.

L. VH.

---

† 2161. Les Orchidées de serre froide.

2me PARTIE.

(*Voir* 1re *partie, page* 8.)

Nous avons publié, il y a quelques 22 ans (Flore, tome 8, pages 239 et suivantes), des *études sur les Orchidées*, qui ont été traduites et reproduites à diverses reprises. En revoyant, après tant d'années, ces pages enthousiastes, nous éprouvons la satisfaction de les retrouver, à peu de chose près, telles que nous les écririons encore aujourd'hui, et d'y voir nettement posés les problèmes dont la première partie de ce livre donne la solution. Comme ces *études* ont un cadre plus large et complètent, à certains égards, notre monographie, nous croyons opportun d'en rééditer les parties essentielles, avec les modifications qu'imposent la différence des temps et le progrès de nos connaissances.

I.

Les amateurs qui ont débuté il y a 40 à 50 ans (et il s'en retrouve, Dieu merci, plus d'un) ont vu poindre sur le continent les premières collections d'Orchidées tropicales.

Nous doutons qu'aucun d'eux aît pu oublier l'impression ressentie lors de l'apparition des premiers exemplaires, vivants et fleuris, de cette fantastique tribu. Ce n'était pas seulement la forme étrange, le *facies* insolite de ces plantes, l'élégante bizarrerie de leurs inflorescences, tantôt déliées, menues, aériennes, tantôt lourdes et monstrueuses d'aspect; ici sombres, velues ou bigarrées, imitant des volées entières d'insectes, de papillons, d'oiseaux d'un autre monde, que pourtant on croyait reconnaître; là grandioses et brillant des couleurs les plus vives ou les plus délicates. Ce n'était pas non plus ces parfums nouveaux, dont la suave énergie s'empreint de quelque chose de sauvage et de primitif : à côté et au-dessus de toutes ces splendeurs florales, qu'il lui était rarement donné d'admirer, il y avait, pour l'amateur studieux, un intérêt et une attraction non moins puissants dans la forme exceptionnelle et le genre de vie tout à fait imprévu de ces plantes, filles de l'air, créées pour vivre sans toucher la terre, suspendues aux troncs ou aux rameaux des arbres, sous l'ombre des forêts vierges, bercées et nourries tout ensemble par les brises tièdes et humides de la zone torride.

Rien, dans nos climats du nord, ne donnait une idée nette de cette végétation aérienne, et nos serres chaudes d'alors, à l'air aride, brûlées du soleil, ne pouvaient que leur être mortelles. L'introduction des Orchidées épiphytes renversait les idées reçues en horticulture et déconcertait toutes les routines. C'était une révolution horticole qui se préparait et qui ne devait s'arrêter qu'après avoir réformé toute la vieille culture, l'architecture, le chauffage et l'outillage des serres chaudes. En attendant, les Orchidées se présentaient avec tout un cortége de problèmes à résoudre. Ce n'était que doutes et mystères, qui

faisaient battre le cœur des amateurs d'élite, non de cette curiosité enfantine et vulgaire qui s'arrête à la surface des choses, mais d'un noble désir de savoir, de pénétrer plus avant dans la connaissance de la nature et dans le secret des œuvres de Dieu.

Sous cette impulsion féconde, la fortune des Orchidées, quelque temps douteuse, a bientôt pris un élan rapide et qui ne s'est plus démenti. Les Orchidées vivantes étaient alors très-rares en Europe, leur multiplication excessivement lente, leurs prix fort élevés. Il fallait, pour satisfaire l'impatience des amateurs, les demander à leur pays natal. De nombreux collecteurs se vouèrent à ces rudes et périlleuses recherches. Ce ne pouvait plus être des hommes simples et sans instruction, ouvriers obscurs et quasi-inconscients du progrès ; il ne suffisait plus d'importer en Europe des plantes vivantes ; il fallait enseigner l'art de les faire vivre dans nos serres, en révélant toutes les conditions de leur existence spontanée. A la fois savants et praticiens, naturalistes et cultivateurs, physiciens, géologues, les collecteurs nouveaux devaient étudier sous tous ses aspects la nature tropicale, noter avec soin la station de chaque espèce, son mode d'existence, le milieu qu'elle préfère, l'altitude des lieux, l'état habituel de l'atmosphère, le climat avec ses températures extrêmes et moyennes, la marche des saisons, etc. Soyons reconnaissants pour tant de travaux courageusement entrepris, laborieusement et énergiquement poursuivis au milieu de souffrances, de privations et de dangers sans nombre, au péril de la santé et de la vie que plus d'un y a laissée, et n'oublions pas les noms de nos Linden, de nos Galeotti, de nos Van Houtte, de nos Ghiesbreght, de nos Funck, de nos Libon et de tant d'autres dont les noms honorent leur pays.

II.

La famille des Orchidées est une des plus considérables et des plus cosmopolites que renferme notre globe. A part ces régions désolées où l'hiver sévit presque sans trève, ou ces déserts sans eau que dévore le soleil, il n'est guères de contrées, si reculées, si isolées qu'elles soient, où ne croissent spontanément quelques spécimens intéressants de cette vaste tribu. Cependant, quel que soit le mérite de beaucoup d'Orchidées des régions septentrionales, il est évident qu'en se dirigeant du nord au sud, de la zone glaciale à la zone tempérée, puis enfin aux pays intertropicaux, la beauté, l'ampleur, l'éclat des espèces, prises dans leur ensemble, croissent, ainsi que leur nombre, avec la température des lieux et surtout avec l'intensité de la lumière et de l'humidité atmosphérique.

Un autre phénomène se manifeste dès que l'on approche de la portion la plus chaude de notre globe, dans le voisinage des tropiques : jusque-là, les Orchidées, suivant la loi la plus générale, s'implantaient dans le sol et y puisaient leur nourriture ; mais à peine ont-elles atteint les régions fécondes qu'un soleil quasi-vertical inonde de lumière et de chaleur, qu'elles quittent, la plupart, leurs habitudes terrestres et, dédaignant de ramper, vont se fixer aux arbres vivants ou morts, s'y suspendre en incrustant leurs racines dans les rugosités des écorces. Elles parcourent ainsi toutes les phases de leur vie sans toucher la terre, sans lui rien emprunter, puisant dans l'air qui les enveloppe, dans l'humidité dont il est abondamment imprégné, sans doute aussi dans les gaz que dégage incessamment le grand travail de décomposition et d'assimilation des forêts vierges, les éléments de cette végétation que l'on a nommée *épiphyte*, et qu'il faut se garder de confondre avec l'existence *parasite* de certains végétaux, dont les suçoirs vont pomper sous l'écorce la séve des arbres vivants, tandis que nos Orchidées ne leur demandent qu'un appui solide et un abri.

Les rivages de l'océan et les plages qui y confinent ont été connus et explorés bien avant les régions plus tempérées qu'offre l'intérieur des grands continents, et c'est là surtout qu'ont été recueillies les premières Orchidées épiphytes parvenues vivantes en Europe. De là est née et s'est propagée cette opinion que les Orchidées exigent, pour vivre et fleurir, des températures excessivement chaudes. Le fait est que si de rares Orchidées se rencontrent presqu'au niveau de l'océan, grâce à l'ombre épaisse de quelques vallées profondes, ce n'est guères là qu'une exception. En Asie, où la partie torride du continent est brusquement interrompue, au midi par l'océan, au nord par les plus hautes montagnes du globe, il y a des races d'Orchidées, d'une

HYACINTHUS CANDICANS

2172–73.

HYACINTHUS CANDICANS Baker.

Asphodeleæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra Flore, XII, 89.

Hyacinthus candicans Baker in *Saund. Ref. Bot.*, t. 174.

Folia 4-5, lorata, carnoso-herbacea, planiuscula, glaucescentia, 2-2 ½ pedes longa, 18-21 lin. lata. Scapus firmus, 3-3 ½ pedalis. Racemus subpedalis, 12-20-florus, deorsum 5-6 poll. latus. Pedicelli cernui, infimi 15-18 lin. longi. Bracteæ lanceolatæ, 12-18 lin. longæ. Perianthium album, 10 lin. longum, segmentis oblongo-spathulatis flore expanso erecto-patentibus tubo duplo longioribus. Stamina prope faucem tubi subuniseriata, filamentis 5-6 lin. longis. Capsula oblonga, sessilis, retuse angulata, seminibus confertis triquetris. — *Cap. B. Spei*, Drège, 3529! *Natalia, ad fontem fluv.* — *Tugela in ditione Zala*, Gerrard et M^c^ken, 2146!

C'est du Natal, colonie anglaise sud-est Africaine, que nous vient cette nouveauté inattendue, déterminée par M. Baker, de Kew, auquel nous devons déjà d'importants travaux sur les Liliacées.

Depuis que M. Max. Leichtlin nous a gratifié de cette importante espèce, nous en conservons les bulbes à l'état sec, d'octobre en mars. Mise alors en pleine terre, en plein soleil, cette colossale Jacinthe s'élève à quatre pieds environ de hauteur; sa tige florale, de plus d'un pied de longueur, est toute garnie de bractées, et les fleurs en sont tout à fait blanches, de ce blanc pur que recherchent les bouquetières. Sa végétation se prolongeant tard en automne, il est possible qu'il ne soit pas aisé de l'amener à avancer de beaucoup la période de sa floraison; mais celle-ci dure pendant plus de six semaines, pendant lesquelles ses fleurs se succèdent sans intermittence.

L'*Hyacinthus candicans* est donc acquis à notre pleine terre; son feuillage est beau et sa préfloraison, ornée de ses grandes bractées resserrées, est très-ornementale.

L. VH.

---

végétation puissante et d'un splendide aspect, qui habitent des plaines excessivement chaudes et humides. Leurs congénères se retrouvent dans les îles équatoriales, à Sumatra, à Java, à Ceylan, à Bornéo, aux Philippines, aux Moluques, à la Nouvelle-Guinée, etc. Il n'en est pas moins vrai que là aussi les zones d'altitude moyenne sont plus riches en Orchidées que les rivages torrides de l'océan.

Ceux-ci, il faut bien le dire, offrent aux amateurs un certain nombre d'espèces dont la magnificence est incontestable, et qui exigent une température plus élévée et plus humide, pendant la période de croissance, que les espèces américaines. Les *Vanda*, *Aerides*, *Saccolabium*, *Phalænopsis*, *Renanthera*, etc., sont tellement beaux, que nous concevons parfaitement les soins assidus qu'on leur prodigue.

Il faut, d'ailleurs, se garder de croire que toutes les espèces des genres ci-dessus nommés proviennent des régions les plus chaudes de l'Asie et ne végètent que sous une chaleur excessive. Plus d'une habite les hautes collines de l'intérieur ou dépasse même le tropique, jusqu'aux districts subhimalayens où le climat est très-tempéré. Le magnifique *Vanda cærulea* croît au N. E. de l'Inde, à 3,500 pieds d'altitude, dans la région des chênes et des pins. Le *Vanda Griffithi* a été trouvé à 1,650 pieds, et plus d'un *Aerides* est originaire des mêmes lieux. Même au Japon, on a découvert un très-bel *Aerides*, deux *Angræcum* des *Dendrobium*. Ce dernier genre, essentiellement asiatique, se plaît aux lieux élevés, de chaleur modérée, comme les *Calanthe*, les *Phajus*, les *Cœlogyne*.

L'amateur qui n'a qu'une bonne serre tempérée (10° à 12° cent.), destinée aux Orchidées américaines, peut donc, sans

craindre de déceptions, y joindre une bonne partie de leurs brillantes rivales de l'Asie, et notamment quelques représentants de ces magnifiques *Aerides*, *Vanda* et *Saccolabium*.

III.

Les indigènes de l'Amérique intertropicale et, d'après eux, les voyageurs, désignent ordinairement les différentes zones qui résultent de la hauteur absolue des lieux, sous les noms de terre chaude, terre tempérée et terre froide. En certains pays, on ne distingue même que la première et la dernière. La terre chaude commence au niveau de la mer et finit, même sous l'équateur, à 2,000 pieds environ. On comprend que, vers les tropiques, cette limite s'abaisse. A 2,000 pieds tout au plus commence la zone tempérée, qui s'étend en décroissant de chaleur jusqu'à 6,000 pieds. Au delà, c'est la terre froide.

Le climat de la terre chaude serait d'une ardeur intolérable si les brises de mer n'y remédiaient quelque peu. La végétation y est médiocre, souvent rabougrie ; les flancs des montagnes y sont nus, et ce n'est que dans les vallées étroites et bien arrosées que les arbres y croissent avec vigueur. Les Orchidées se rencontrent rarement dans la terre chaude, surtout vers l'équateur, et la grande erreur de nos devanciers a été de vouloir leur donner, dans les serres, cette atmosphère torride. C'est vers les limites de la terre tempérée qu'elles se montrent en plus grand nombre, et plus la température s'attiédit, plus on les trouve variées et brillantes. D'après l'illustre de Humboldt, c'est entre 4,800 et 6,600 pieds, que se rencontrent les plus belles Orchidées et que le nombre des espèces est le plus considérable. Les observations des explorateurs modernes, loin d'infirmer cette opinion, tendent à élever jusqu'à 8,000 pieds, voire même jusqu'à 9,000, la zone la plus riche en belles Orchidées. On voit quel vaste champ reste ouvert, non seulement à ceux qui ne veulent pas de la serre indienne, si incommode et si malsaine, mais même aux nombreux amateurs qui disposent seulement d'une serre froide.

Les régions de moyenne altitude, la *Tierra templada* de l'Amérique équatoriale, offrent réellement le climat le plus délicieux. Les plus fortes chaleurs n'y dépassent pas 26 à 28 degrés, tandis que le thermomètre y descend bien rarement au dessous de 12°. A la limite supérieure, vers 5 à 6,000 pieds, la fraîcheur de la nuit devient sensible, mais les journées y sont modérément et régulièrement chaudes. Ce sont les végétaux de cette zone qui peuplent avec tant d'éclat nos serres tempérées.

Entre ces limites d'altitude, une lumière éclatante, un air vif et pur, d'une moiteur salutaire, des pluies plus ou moins régulières en certaine saison, rares dans d'autres et, pendant les nuits, des rosées abondantes, excitent et entretiennent l'activité végétale avec une puissance dont rien ne donne l'idée dans nos pays septentrionaux. C'est à ces hauteurs que la Flore équatoriale déploie toute sa magnificence et qu'elle prend des proportions devant lesquelles les voyageurs européens s'arrêtent confondus. La vie s'y manifeste avec exubérance ; au dessus des plantes basses ou rampantes qui couvrent le sol, des buissons, des fougères arborescentes qui leur succèdent, s'élève une haute végétation, rivale de celle de nos forêts d'Europe, mais qui est ombragée et dominée à son tour par un nouvel étage d'arbres gigantesques, au tronc droit et sans branches. De monstrueuses lianes se tordant autour des troncs, courant de l'un à l'autre, les enlaçant et les étouffant de leurs replis, s'élancent jusqu'aux cîmes, d'où elles retombent en pluie de fleurs. Partout sur ces tiges, aux enfourchures des branches, le long des rameaux, des Sélaginelles, des Lycopodes, des Fougères, des Aroïdées, des Orchidées, des Broméliacées, des Cactées même, s'implantent et prospèrent sans nul contact avec le sol, revêtant de verdure et de fleurs admirables jusqu'aux arbres morts. Rien dans la création vivante ne peut dépasser la variété, la sublime harmonie de ce tableau.

Vers 6,000 pieds, la végétation change encore une fois d'aspect. Là commence la région subalpine, caractérisée par les chênes, les conifères, etc, qui bientôt disparaissent eux-mêmes pour faire place à la végétation alpine proprement dite, arbrisseaux, arbustes buissonnants, plantes herbacées et coriaces, d'un aspect élégant et mignon, d'une infinie variété de feuillages et de fleurs, parmi lesquels brillent au premier rang les familles voisines et bien connues des Ericacées et des Vacciniées.

M. Lub. & pict. in Horto Van Houttei.

896

TIGRIDIA? VAN HOUTTEI *Roezl.*

2 *Mexique.* *Chassis froid*

2174.

TIGRIDIA HOUTTEI B. Rœzl.

Irideæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra Flore, IX, 137.

Levée de graines que nous a envoyées du Mexique M. B. Rœzl, qui les avait recueillies sur le mont Istapalapa, cette Tigridie s'élève, dans nos cultures, à un pied de hauteur et ses fleurs se succèdent en juillet.

Nous en gardons les bulbes à l'état sec, de septembre en mars, à l'instar des autres Tigridies.

L. VH.

Ici le froid devient sensible ; le thermomètre descend quelquefois, vers le matin surtout, assez près de zéro, et les journées y sont plutôt tièdes que chaudes. A mesure que l'on s'élève, la température décroît rapidement. Entre 8,000 et 10,000 pieds, il gèle parfois légèrement vers le matin et les plus fortes chaleurs du jour atteignent à peine 20°. La population a disparu presque partout, mais les Orchidées, moins sensibles au froid qu'aux chaleurs ardentes du littoral, continuent à s'y montrer en grand nombre, puis en quantité rapidement décroissante jusqu'à 12,000 et même jusqu'à 14,000 pieds, dans des régions affreuses où l'air est rare, le soleil sans ardeur, l'humidité glaciale, et qui touchent à la limite des neiges perpétuelles.

Chose digne de remarque, ce ne sont pas des Orchidées analogues à nos espèces du nord qui s'aventurent ainsi jusqu'aux glaces des Andes ; elles appartiennent à des genres exclusivement limités aux régions tropicales. C'est l'*Oncidium nubigenum* qui vit au Pérou à 14,000 pieds d'altitude, c'est l'*Epidendrum frigidum* qui s'élève en Colombie à 12 ou 13,000 pieds, là où la température *moyenne* de l'année n'est guères que de 4 degrés ! Puis, entre 9000 et 12,000 pieds, d'autres *Epidendrum*, nombre d'*Odontoglossum* et de *Masdevallia*, des *Restrepia*, des *Pleurothallis*, des *Evelyna*, des *Oncidium*, etc., etc.

IV.

On comprend que, sous ces latitudes où le soleil darde ses rayons verticalement presque chaque jour de l'année, l'alternance des saisons n'ait rien de commun avec nos étés et nos hivers d'Europe. Néanmoins il y a, entre les tropiques, des saisons bien caractérisées et qu'on désigne aussi sous les noms d'été et d'hiver. Seulement là, l'hiver est l'époque des pluies périodiques, l'été celle de la sécheresse. Dans toutes les contrées chaudes, ces deux saisons alternent régulièrement et déterminent le développement ou la suspension de la végétation, mais avec cette particularité que la saison pluvieuse, qualifiée d'hiver, est, au contraire, l'époque où la nature se ranime, où les arbres revêtent une verdure nouvelle et des fleurs à profusion, tandis que l'été, avec ses longues sécheresses, a bientôt tari les sources de la vie, dépouillé même de verdure une partie des arbres, et plongé toute la nature dans une torpeur qui ne cesse qu'au retour des pluies.

Ceci est un point essentiel à noter : plus que bien d'autres plantes, à cause de leur station et de leur vie plus ou moins aérienne, les Orchidées doivent ressentir l'influence des saisons sèches et pluvieuses et être constituées de manière à supporter sans dommage ces alternatives de pluies quotidiennes et de longues sécheresses.

Or si elles sont constituées pour y être soumises à l'état de nature, les en priver dans nos serres peut-il être logique ?

Nous examinerons tout à l'heure de plus près cette question importante. Pour le moment, une exception considérable appelle notre attention.

Les pluies périodiques, alternant avec de longues saisons de sécheresse, caractérisent, nous l'avons dit, les régions chau-

des du globe. Dans notre nord, les phénomènes atmosphériques n'ont plus rien de cette régularité. Mais même entre les tropiques, dès qu'on s'élève d'une certaine quantité au dessus du niveau océanique, ces saisons deviennent moins marquées et peu à peu se confondent, jusqu'à ce qu'on arrive aux régions alpines où, pour des raisons développées dans notre première partie, l'humidité, les pluies, les rosées, les brouillards deviennent le caractère dominant et pour ainsi dire unique du climat.

La même logique qui nous disait tantôt de donner aux Orchidées de terre chaude une longue période de sécheresse et, par suite, de repos, nous enseigne maintenant que celles de terre froide ne supporteraient pas de longues sécheresses et que leur temps de repos, s'il en faut un, ne peut être que très-court, sans sécheresse absolue.

Mais entre les deux extrêmes se placent, comme toujours, les espèces intermédiaires, recueillies probablement vers les limites des deux zones d'altitude. Celles-là reposent après leur pousse annuelle, mais ce repos ne doit être ni trop prolongé ni commandé par une privation complète d'arrosements.

Dans les régions chaudes, l'immense majorité des Orchidées habite ces forêts vierges où le voyageur ne peut pénétrer que la hache à la main. Le sol en est formé d'une profonde couche de détritus ; les arbres n'y pivotent pas; leurs racines rampent à la surface ; elles ne naissent pas exclusivement sous le sol, mais souvent bien au-dessus, en forme d'arcs-boutants.

Quelle action exercent sur la vie des plantes aériennes les substances gazeuses qui émanent de cette énorme accumulation de végétaux vivants ou en décomposition ? C'est ce qu'il nous semble difficile de préciser dans l'état actuel de nos connaissances, mais toujours peut-on affirmer que cette action existe. Ajoutons que, dans nos serres à Orchidées, il doit se produire quelque chose de semblable par l'entassement des plantes dans un espace étroit et étouffé et par l'emploi des débris végétaux, des mousses, etc., dans un milieu toujours humide.

Dans les forêts à triple ou quadruple étage de la terre chaude ou tempérée, le soleil aventure à peine quelque rayon furtif et bientôt disparu. Une ombre épaisse protège la végétation épiphyte et terrestre, et la garantit même de l'action directe des pluies. Dans ces profondeurs où l'air ne circule que péniblement, où le soleil n'a pas d'accès, où le sol spongieux et imprégné ne sèche guères, où des rosées intenses succèdent chaque nuit aux pluies du jour ou en tiennent lieu, jusqu'à un certain point, dans la saison sèche, on conçoit que l'atmosphère porte la vie aux plantes épiphytes et suffise à leur alimentation pendant la phase de leur développement et de leur floraison. Certaines espèces même ne produisent leurs fleurs que sur les tiges aoûtées et dépouillées de feuilles (*Dendrobium*), attendant pour cela la saison sèche, et trouvant dans les rosées nocturnes, surtout dans les sucs dont sont gonflées leurs tiges épaisses et charnues, l'aliment nécessaire à la production de leurs corolles et de leurs semences.

Certaines Orchidées vivent sur le sol, dans les débris végétaux qui s'y accumulent, sur les racines rampantes des arbres. D'autres s'attachent indifféremment à la végétation inférieure ou aux rochers tapissés de mousses, là où l'air est encore étouffé et chargé d'une moiteur abondante. D'autres, en grand nombre, s'élèvent davantage, s'attachent aux troncs puissants, aux grandes branches, d'où elles pendent en tous sens, comme des équilibristes livrés à une gymnastique désordonnée. Enfin les plus aériennes s'élancent jusqu'à la cîme des grands arbres, à une hauteur où la lumière est plus intense et l'air plus vif, moins chargé de vapeurs. On signale des Orchidées qui s'attachent de préférence à certaines essences d'arbres et qu'on ne rencontre jamais sur certaines autres. Il y en a qui affectionnent les roches moussues, d'autres les racines rampantes. Enfin on assigne pour station aux *Cyrtopodium*, aux *Catasetum*, les plaines arides et nues, tandis que les *Sobralia* couvrent de leurs tiges touffues, semblables à des roseaux et hautes parfois de vingt pieds, les rochers exposés en plein soleil. Mais ces derniers habitent les régions élevées où les hautes températures sont inconnues, de sorte que c'est la vive lumière et non l'ardeur du soleil qu'ils recherchent.

Quand les grandes forêts ont disparu, par suite de l'altitude, nos délicieuses Orchidées alpines, de structure souvent

Off Luh & pict. in Horto Van Houtteano

1073

ALSTROEMERIA PERUVIANA fol. albo marg.

4 *Amér. sud* *Châssis froid*

2175.

ALSTRŒMERIA PERUVIANA FOLIIS NIVEO-MARGINATIS.

Amaryllideæ.

M. le marquis Jules Della Rosa a eu l'amabilité de nous envoyer quelques rhizomes de cette jolie variété, trouvée dans ses Alstrœmères péruviennes; la nouvelle venue continue à se montrer très-belle, très-tranchée, très-constante.

L. VH.

si délicate, n'ont plus pour abri que des buissons ou même de grandes herbes ; mais à ces hauteurs le soleil ne brûle plus : il caresse, voilé de brumes, il vivifie lentement sans détruire ; et telles fleurs, d'une délicatesse infinie, d'une fraîcheur et d'une transparence inimitables, s'y conservent dans leur beauté pendant des semaines et même des mois.

V.

Tous les phénomènes qui tiennent à la vie des êtres organisés se suivent en s'enchainant avec un ordre et un ensemble dont il est impossible de n'être point frappé. Rien ne s'y produit en vain, rien sans un but sérieux, sans que chaque partie concoure directement ou indirectement à ce but et soit en parfaite harmonie avec l'ensemble. Nous n'apercevons pas toujours la fin que se propose l'auteur des choses ; mais dans tout ce qui est à notre portée, l'enchainement logique des moyens et leur parfaite concordance avec le but immédiat ressortent à l'évidence.

Si le savant qui trouve, dans les terrains contemporains des premiers âges de notre planète, quelques débris fossiles d'une race disparue, peut, en se basant sur l'infaillible logique de la création, restaurer par la pensée l'animal tout entier, nous dire le milieu qu'il habitait et jusqu'à sa nourriture habituelle, pourquoi celui qui tient une plante entière et *vivante* ne pourrait-il de même, et bien plus aisément, saisir les rapports nécessaires entre sa structure et ses besoins ? Evidemment toute plante est pourvue des organes les mieux appropriés à son mode d'existence et aux phénomènes extérieurs au milieu desquels elle doit se développer. L'étude comparée de ces organes ne doit-elle pas nous révéler où, comment et dans quelles conditions ils pourront fonctionner d'une manière normale ? Il y a là une science à créer : avis à ceux qui en sont capables. Nous leur offrons notre idée et nos matériaux.

La famille des Orchidées présente, à ce point de vue, un intérêt capital. Répandue par milliers d'espèces dans tout le monde habitable, offrant souvent dans un seul genre les formes les plus disparates, elle demeure, dans ces transformations infinies, à travers ses fantaisies les plus étranges, toujours semblable à elle-même et nettement séparée de toutes les autres.

Les Orchidées du Nord perdent feuilles et tiges en hiver et disparaissent sous la neige. Dans les climats intertropicaux, le très-grand nombre des espèces est à feuilles persistantes ; quelques-unes seulement se dépouillent chaque année, et ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, celles des zones les plus froides. La plupart, au contraire, appartiennent aux régions chaudes ou tempérées, et la chûte de leurs feuilles coïncide avec le temps des grandes sécheresses.

Il n'est pas sans intérêt de connaître quelles Orchidées de serre sont à feuilles caduques. Ce sont les *Cyrtopodium*, les *Catasetum*, les *Cycnoches*, les *Chysis*, les *Mormodes*, les *Barkeria*, les *Limatodes*, les *Thunia*, les *Galeandra*, les *Pleione*, les *Bletia*, une partie des *Calanthe* et sans doute bien d'autres qui ne figurent pas dans nos cultures. On remarquera que toutes ces plantes sont pourvues de gros pseudo-bulbes, ce qu'il était facile de prévoir.

Voilà déjà, si l'on veut, un premier mode de classement :

Espèces à tiges et à feuilles annuelles.
— à tiges vivaces et à feuilles caduques.
— à tiges et à feuilles persistantes.

Sous un autre aspect, on distingue, parmi les Orchidées, des espèces terrestres, semi-terrestres et épiphytes à différents degrés. L'intérêt pratique de cette nouvelle division est facile à saisir. La première difficulté est de s'entendre sur le sens précis de ces mots: terrestre, épiphyte, etc.; la seconde est de ranger les espèces connues dans ces diverses catégories. La nature ne procède pas, comme nos classifications, par groupes nettement tranchés; elle va d'une forme à l'autre par transitions lentes et ménagées. Entre deux groupes caractérisés viennent se placer des espèces ambiguës, qui ne sont ni de l'un ni de l'autre.

Il est impossible de ne point faire cette autre remarque que, depuis nos *Ophrys* et nos *Orchis* jusqu'aux *Pleione*, aux *Bletia*, aux *Phajus*, etc., les Orchidées considérées comme terrestres vivent dans des conditions qui leur sont propres, dans certains lieux de prédilection, et qu'il est difficile de ne pas croire que, même en s'implantant dans le sol, la plupart y cherchent des racines, des substances végétales mortes ou vivantes. Il est plus difficile encore d'admettre que nombre d'espèces tropicales se plairaient ailleurs que dans le milieu de mousses et de débris ligneux accumulés où elles rampent sans pénétrer beaucoup au dessous de la surface.

Sous ces réserves, nous indiquerons comme terrestres, c'est-à-dire vivant *dans* ou *sur* le sol, et non sur les arbres, mais dans divers milieux, les espèces suivantes :

D'abord nos Orchidées indigènes et leurs congénères des régions froides ou à peine tempérées : les *Orchis, Ophrys, Cypripedium, Calopogon, Neottia, Platanthera, Serapias, Goodyera, Habenaria, Malaxis*, etc., etc.

Ensuite les espèces juxtatropicales ou des pays tempérés : *Disa, Satyrium, Pogonia, Bonatea*, des *Neottia*, des *Cypripedium*, des *Eulophia, Bletia, Lissochilus*, etc.

Enfin les espèces intertropicales : les *Bletia, Cyrtopodium, Sobralia, Phajus, Pleione, Calanthe, Goodyera, Limatodes, Uropedium*, la plupart des *Cypripedium*.

L'examen des racines nous fournirait aussi d'importants moyens de détermination et de classification. Destinées à fixer la plante et à lui apporter sa nourriture, elles ne peuvent être semblables, soit que la plante vive dans l'air ou dans le sol, à la surface ou profondément enfouie.

Les racines des Orchidées sont molles, spongieuses, très-fragiles, plus ou moins épaisses, simples, s'allongeant presque toujours sans se ramifier, à moins d'un accident. Voilà les caractères communs, mais celles des Epiphytes sont lisses, très-généralement blanches avec l'extrémité translucide, rarement de couleur brune ou rougeâtre, et, pensons-nous, seulement chez les espèces les moins aériennes. Elles ont la propriété de s'attacher aux écorces et aux corps durs, d'y adhérer fortement, de s'y incruster en quelque sorte, à ce point qu'on ne peut les en détacher sans les briser. Dans un milieu chaud et très-humide, une partie de ces racines vit à découvert et flotte dans l'air ; le reste sert surtout d'attaches à la plante. Dans une atmosphère plus fraîche et moins saturée d'eau, les racines rampent sous la mousse ou pénètrent dans un sol très-spongieux. En quelles proportions ces racines aériennes, rampantes ou souterraines, contribuent-elles à la nutrition? Question à résoudre. Si les bouts des racines se dessèchent, ou sont rompus, la plante souffre ; si elles pourrissent, tout le sujet est compromis. Les nouveaux tubercules, pseudo-bulbes ou tiges non bulbeuses, font des racines immédiatement après leur développement annuel, quelquefois aussi pendant cette période, jamais plus tard. Au bout d'un an ou deux, les vieilles racines cessent de fonctionner et la plante, dans son ensemble, s'alimente à rebours, les jeunes racines fournissant la vie aux vieux bulbes. Cela est si vrai que si l'on tranche le lien (rhizome) qui les unit, les vieux bulbes ou les tiges anciennes périront dans le cours de l'année, à moins qu'ils ne développent des yeux demeurés latents jusqu'à cette opération, et qui maintenant deviendront de jeunes plantes. Ceci explique comment, par suite d'accidents, de pourriture, ou pour les expédier au loin, on peut retrancher les racines de la plupart des Orchidées, sans que leur reprise ultérieure en soit grandement compromise.

Chez les Orchidées intertropicales au juxtatropicales considérées comme terrestres, telles que les *Sobralia*, les *Cypripedium*, les *Pleione*, les *Disa* et une foule d'autres, les racines, outre qu'elles sont

BOMAREA CHONTALENSIS Seem

3. *Monts Chontales.* *Châssis tempéré*

2176—77.

BOMAREA CHONTALENSIS Seemann.

Amaryllideæ.

Les monts Chontales, dans le Nicaragua, renferment, entre autres beaux Bomarea, l'espèce que le Dr Seemann a envoyée à M. William Bull, et dont il ne reste plus que le souvenir. Nous tâcherons d'être plus heureux dans le ménagement des autres espèces; nous tenons celles-ci en pleine terre, en bâche, en les couvrant de feuilles mortes et de panneaux vitrés pendant l'hiver.

Il est essentiel de noter que les Bomarea ont les extrémités de leurs racines munies de globes charnus mais dépourvus d'yeux; il faut se garder de les sectionner dans l'espoir de faire servir ces appendices de moyen de reproduction de la plante; nous avons fait au Brésil, quand nous étions conscrit, l'apprentissage de ce que valent ces fallacieux appendices, dangereux trompe-l'œil, qui sont aussi dépourvus d'yeux que les fuseaux des Dahlias, partout ailleurs qu'au collet.

Toutes les Alstrœmères ont de ces corps charnus à l'extrémité de leurs racines; globuleux chez les Bomarea, ils sont oblongs chez les Alstrœmères proprement dites, mais tout à fait de même nature que chez les premiers.

Nous conseillons, d'autre part, de ne pas déplanter trop fréquemment les Bomarea; de les laisser, au contraire, s'établir solidement en pleine terre, dans la bâche, en leur donnant un treillis sur lequel ils puissent étaler et développer leurs nombreux et luxueux bouquets de fleurs. — Après avoir jeté un coup d'œil sur les fleurs de l'espèce ici figurée, que l'on voie à la page 15 du XVIIe vol. de la Flore le portrait du *Bomarea Caldasi*, qui y est appelé faussement *Alstrœmère*, et qu'on nous dise si, entrelacées, mariées entre elles, ces deux plantes ne produiront pas un charmant effet ! L. VII.

---

moins uniformément de couleur blanche, offrent ce caractère qu'elles sont plus ou moins couvertes de poils courts. Nous n'avons rien vu de semblable chez les Epiphytes. Elles ont aussi la propriété d'adhérer aux corps durs, et il semble évident, au premier aspect, qu'elles ne sont point destinées à percer des terres compactes, mais à ramper parmi les débris ligneux, les détritus végétaux de toutes sortes, et à se cramponner aux pierres, aux racines, qu'elles trouvent près de la surface, dans le sol spongieux des forêts vierges.

Il y a cependant quelques Orchidées qui choisissent les terrains d'argile compacte. Notre *Orchis maculata* se plaît dans les prés humides, au bord des fossés; mais on le trouve aussi dans les bois. La très-grande majorité des espèces indigènes, les *Cypripedium* d'Europe, de Sibérie et du Canada, affectionnent les terrains spongieux, tourbeux, pleins de débris organiques. Cette loi est même si générale qu'on est amené à se demander si les *Cleistes* et le *Cypripedium Irapeanum* des savanes américaines sont bien des exceptions, ou si, dans les argiles compactes où on les trouve profondément enterrées, elles ne rencontrent pas en suffisance ces débris organiques si nécessaires à la tribu.

N'est-il pas hors de doute que d'un examen sérieux de cette structure radiculaire, on peut tirer les plus précieuses indications sur le mode de plantation et le compost le plus convenables à chaque espèce?

VI.

Si des racines nous passons à l'étude des parties aériennes, rhizomes, tiges, pseudo-bulbes et feuilles, nos recherches

ne seront certes ni moins curieuses ni moins fécondes ; mais ici la diversité des formes et des habitudes devient telle qu'un classement systématique nous mènerait trop loin. Même sans sortir des limites d'un seul genre, des *Dendrobium*, des *Oncidium*, surtout des *Epidendrum*, nous rencontrerions cette variabilité des formes extérieures à un degré tel qu'il semble d'abord impossible de mettre de l'ordre dans une semblable étude. Il n'en est pas ainsi cependant; mais nous devons ici nous borner aux traits principaux du tableau.

Les Orchidées du nord ont une vie souterraine qui persiste dans leurs tubercules et leurs racines, tandis que les parties aériennes n'ont qu'une végétation annuelle et de courte durée.

Il y a aussi des espèces des régions tempérées qui perdent annuellement feuilles et tiges, et dans les pays équatoriaux, même en terre chaude, on en trouve bon nombre qui se dépouillent de leurs feuilles chaque année ; mais ce sont là des rapports fort éloignés et des phénomènes bien distincts.

A mesure que les Orchidées s'avancent du nord vers les pays chauds, le centre vital se rapproche de la surface, le plus souvent sous forme de rhizomes et de pseudo-bulbes qui tallent sur le sol ou dans les mousses qui le couvrent. Les *Bletia*, les *Pleione*, les *Lissochilus*, les *Disa* en offrent une foule d'exemples. Ce sont encore des plantes terrestres, mais d'autre manière que les nôtres. Puis la limite des tropiques atteinte, la grande majorité fait un pas de plus ; ce n'est ni dans ni sur le sol qu'elle s'établit, mais dans l'air, sur les troncs ou les branches des arbres. La vie épiphyte est donc un caractère des espèces intertropicales.

Celles-ci forment deux groupes nettement tranchés, qui se partagent toute la tribu, et dont le signe distinctif est la présence ou l'absence d'un rhizome.

Dans le premier groupe, le rhizome est tantôt une grosse tige rampante, très-apparente, blanchâtre, nue ou écailleuse, articulée, développant, de distance en distance, des yeux qui deviennent des tiges aériennes, plus ou moins droites, garnies le plus souvent depuis le bas de feuilles distiques; ou bien, dans le plus grand nombre des cas, des pseudo-bulbes de toutes formes, portant des feuilles à la base et au sommet, ou au sommet seulement, ou bien encore opposées dans toute la longueur.

Ces rhizomes sont très-marqués dans nombre d'espèces des genres *Cattleya*, *Lælia*, *Schomburgkia*, *Cœlogyne*, *Epidendrum*, *Oncidium*, etc. Ils le sont moins dans la plupart des Orchidées pseudo-bulbeuses et dans toutes celles qui forment des touffes compactes. Ici on les trouve réduits à n'être qu'un court et mince lien, mais lien indispensable, qui porte la vie aux jeunes pousses jusqu'à ce qu'elles se soient affranchies en produisant à leur tour des racines.

L'autre groupe principal est caractérisé par de véritables tiges, durant autant que la plante, et une végétation aérienne. Il n'y a plus de pseudo-bulbes. Les tiges sont cylindriques, à feuilles distiques, charnues, quelquefois assez courtes, souvent longues ou très-longues, produisant çà et là, à mesure qu'elles s'allongent, des racines charnues, qui servent à les attacher aux arbres ou qui flottent dans l'air où elles puisent, sans nul doute, des aliments gazeux. Des plantes ainsi constituées empruntent bien peu au sol, quelles touchent à peine, et qui, d'ailleurs, n'est guère formé que de mousses. Il leur faut pour vivre un air saturé d'eau et de certains gaz, chaud, lourd, dangereux pour l'homme à la longue et pénible à respirer. Ce groupe se compose d'*Aerides*, de *Vanda*, de *Saccolabium*, de *Renanthera*, d'*Angræcum*, de *Vanilla* et de quelques petits genres peu cultivés.

Il faut se garder de confondre ce groupe appartenant aux climats les plus chauds, avec certaines formes d'*Epidendrum* sans bulbes, à tiges cylindriques, radicantes vers la base seulement, et que séparent nettement les rhizomes qui relient leurs tiges aériennes et leur floraison terminale.

Les Orchidées caulescentes ne se subdivisent guères qu'en trois sections : l'une à tige robuste, plus ou moins courte et droite ; l'autre à tiges très-longues, fléchissantes, s'appuyant sur les arbres, comme les *Renanthera;* la troisième franchement grimpante, les *Vanilla*.

Au contraire, les espèces à rhizome diffèrent tellement entre elles, sous tous les rapports extérieurs, que le nombre des sections à y former deviendrait considérable. Un simple aperçu suffira pour

Off. Luth. & pict. in Horto Van. Houtteano

1105

Melon noir des Carmes

2178—79.

LE MELON NOIR DES CARMES.

A propos de la fécondation artificielle des Melons.

La variété de Melons que je cultive est très-hâtive. Elle provient du *noir des Carmes*, qui est très-bon pour primeur, mais dont la couleur vert foncé n'est pas d'un aspect agréable à l'œil ; aussi ai-je modifié cette espèce — si c'en est une — en la fécondant avec le *gros Prescott*, croisement qui m'a donné une variété à épiderme d'un vert clair, d'une grosseur suffisante et de bonne qualité. Voici comment j'opère :

Je sème mes premiers Melons vers le 20 décembre, pour récolter les premiers fruits mûrs aux environs du 15 avril. Trente-cinq jours après le semis, les jeunes plants, après avoir été étêtés, sont mis en place. En leur donnant une température variant entre 22 et 28 degrés centigrades, les branches latérales auront développé quatre feuilles, vingt-huit jours environ après la plantation. Je les taille alors au-dessus de la troisième feuille.

Les yeux situés à l'aisselle de ces feuilles ne tardent pas à se développer, et les premières fleurs staminifères et pistillaires apparaissent au-dessus de la deuxième ou de la troisième feuille. Comme il faut toujours laisser une feuille au-dessus du fruit pour en favoriser la croissance, c'est donc au-dessus de la troisième ou quatrième feuille que cette troisième taille doit se faire.

Ainsi que je viens de le dire, la température de la bâche est maintenue entre 22 et 28° centigrades ; avec cette température, je donne aux Melons autant d'air que possible, en me basant sur l'état de l'atmosphère. Si le temps est froid, les châssis sont soulevés moins haut, et j'approche des ouvertures de la grande litière ou des paillassons, pour que l'air froid ne puisse pénétrer directement. Ces soins, bien que très-simples, sont néanmoins de la plus grande importance en culture de primeurs. Sans air, les organes s'atrophient et l'on est souvent étonné de voir toutes les premières fleurs *couler*, comme l'on dit.

En examinant l'organisation des fleurs du Melon, on trouve que certaines n'ont

---

justifier notre assertion et pour faire entrevoir quelques applications utiles.

Nous parlions tout à l'heure d'espèces à tiges érigées, cylindriques, feuillées depuis la base et sans trace de bulbes. Dans d'autres analogues, la base se renfle et devient pseudo-bulbeuse. Les unes croissent en touffes compactes, avec un rhizome très-court, tandis que les autres s'espacent largement en s'élevant obliquement à l'horizon, comme pour emjamber les obstacles (*Epidendrum elongatum*, *xytriophorum*, *cinnabarinum*, etc.).

Certaines espèces du même type ne portent de feuilles qu'à leur extrémité supérieure. Elles forment la transition vers les tiges pseudo-bulbeuses terminées par un petit nombre de feuilles charnues (*Cattleya Forbesii* et autres, *Epidendrum aurantiacum*). Puis ces tiges s'enflent et de cylindriques deviennent fusiformes. Près des unes et des autres se placent les tiges fusiformes feuillées sur toute leur hauteur ou sur une bonne partie, et à feuilles membraneuses souvent caduques dans les *Dendrobium* et les *Barkeria*. Enfin les tiges se raccourcissent encore et passent à la forme de pseudo-bulbes piriformes, cépiformes, etc., ceux-ci portant ordinairement des feuilles coriaces à leur partie supérieure et des fleurs terminales. Ou bien les pseudo-bulbes s'aplatissent en disques, en lentilles, etc., avec des feuilles engaînantes à la base et des fleurs radicales (*Odontoglossum*, etc.). Des bulbes piriformes de certains *Epidendrum* on passe, d'un autre côté, aux tiges anguleuses ou cannelées de certains *Lælia*, *Lycaste*, *Maxillaria* ; et entre ces formes plus ou moins bien caractérisées se placent toutes les variations, toutes les modifications imaginables, jusqu'aux tiges barroques et indéfinissables des *Pleione*.

Aux tiges cylindriques ou fusiformes

que des étamines, que d'autres n'ont que des pistils, et enfin qu'il en est d'autres *qui ont des étamines et des pistils*. L'organisation plus complète de cette dernière fleur m'a fait supposer qu'elle doit plus que les autres être apte à la reproduction; aussi est-ce plus particulièrement ces fleurs que je féconde artificiellement; ce qui semble justifier mes dires, c'est que, il y a quelques instants, en visitant mes Melons, j'ai reconnu que plusieurs ovaires fécondés naturellement provenaient précisément de fleurs hermaphrodites.

Quoi qu'il en soit, nul doute pour moi que les résultats que j'obtiens sont dus à la fécondation artificielle que je pratique ainsi :

Je prends une fleur staminifère; je la dépouille de sa corolle, de manière à ce que les étamines se trouvent bien dégagées; puis je les passe très-légèrement sur les stigmates de la fleur que je veux féconder, jusqu'à ce qu'ils se trouvent légèrement couverts de pollen. Si l'opération a réussi, si la fécondation est opérée, l'effet ne tarde pas à se produire : la fleur se fane et l'ovaire commence à grossir. J'ajoute que le pollen doit être très-sec pour faciliter l'opération, et que le stigmate doit être légèrement visqueux. Il peut arriver qu'une *maille* (fleur femelle) sur laquelle on avait compté ne réussisse pas, soit par suite d'une mauvaise conformation, soit par toute autre cause; dans ce cas, il faut avoir recours à une autre *maille*. Pour m'en assurer, je fais une revue quotidienne de mes Melons, et je féconde toutes les fleurs qui se trouvent assez avancées, car il vaut mieux avoir plus que moins. Lorsque plusieurs mailles sont arrêtées(1) sur un même pied de Melon, je n'en laisse qu'une, celle qui me paraît la plus vigoureuse et la mieux faite.

L'effet de la fécondation artificielle sur les Melons est, quel que soit le temps, de profiter des premières mailles et d'avancer souvent d'une quinzaine de jours, meme plus, la récolte des premiers fruits mûrs.

ROUÉ.

(*Revue horticole.*)

---

(1) *Arrêté*. Terme qui, dans les cultures potagères, est employé en parlant des jeunes fruits de Cucurbitacées, et tout particulièrement des Melons, lorsque les fruits ont acquis environ la grosseur d'un œuf de poule, et qu'on est à peu près sûr qu'ils resteront : « Ces Melons sont bien *arrêtés*, on peut compter sur eux. » Plus généralement, et lorqu'il s'agit de toute autre espèce de fruits, on dit le plus souvent *noué*. — *Arrêté* se dit aussi par extension soit de la séve, soit des plantes : « La végétation est *arrêtée*. C'est le temps qui convient pour exécuter ces travaux; cette opération ne doit se faire que lorsque la séve est arrêtée. Ces plantes ont très-bien poussé pendant les premières années de leur plantation; maintenant elles sont *arrêtées*. » CARRIÈRE.

(*Encyclopédie horticole*, p. 39.)

---

des *Cattleya* et de certains *Epidendrum*, s'en rattachent d'autres plus trapues, surmontées d'une seule feuille très-épaisse, faisant presque corps avec la tige comme dans les *Brasavola*, les *Leptotes*, les *Masdevallia*. Ailleurs, elles se raccourcissent encore et se renflent en pseudo-bulbe que surmonte une grosse feuille très-charnue (*Oncidium microchilum*, *splendidum*). Puis le speudo-bulbe disparaît complétement, de sorte que la plante est réduite à une seule feuille radicale, très-épaisse, parfois énorme comme dans l'*Oncidium Cavendishi*.

Ces espèces à gros bulbes ou à feuilles très-charnues sont évidemment faites pour des saisons de sécheresses prolongées.

Tout ceci n'est qu'un simple aperçu, une première indication que nous renonçons à compléter ici.

VII.

Tous les organes des plantes n'ont pas une égale importance au point de vue scientifique. C'est dans les fleurs que résident les caractères les plus constants et les plus essentiels. La floraison est l'acte le plus considérable de la vie des plantes; c'est alors qu'elles brillent, qu'elles attirent les regards et répandent leurs parfums; c'est alors que s'accomplit en elles la phase capitale de la fécondation et de la fructification.

Pourquoi le créateur a-t-il fait les fleurs si merveilleusement belles? D'où vient cet attrait puissant qui nous porte à les recueillir, à nous en entourer, et nous fait trouver un vif plaisir dans les soins souvent pénibles de leur culture? Ne semble-t-il pas qu'en retour les plantes soient douées d'une sorte de coquetterie

1134

Ott. Luh. & pict. in Horto Van Houttteano

Rose the Duchess of Edenburgh.

Veitch & Sons.

Plein air.

♄ France

2180—81.

ROSE THÉ DUCHESS OF EDINBURGH.

Nous demandions hier, en plaisantant, à notre ami M. A. Veitch, sous quel nom il avait exposé au South Kensington Society, le Begonia de semis qu'il venait d'acquérir de nos cultures ! « Jamais, nous fit-il, nous ne changeons les noms des plantes »; et comme ses yeux se portaient précisément sur la *Rose thé Duchess of Edinburgh,* que nous nous préparions à faire entrer dans la présente livraison..., « excepté, ajouta-t-il, le nom de la *Rose thé Duchess of Edinburgh,* que mon cousin a achetée à M. Nabonnaud : il nous a semblé que le nom russe qu'elle portait était par trop difficile à prononcer. »

Il nous serait plus difficile encore de n'être pas du même avis.

La *Rose thé Duchess of Edinburgh* est grande, pleine, de belle forme, d'un beau rouge carminé. L'arbuste est très-florifère.

L. VH.

---

naturelle vis-à-vis de l'homme? La station qu'elles choisissent, leur port rampant, érigé ou grimpant, la disposition de leurs tiges florales, droites, inclinées ou nutantes, etc., sont autant de moyens qu'on dirait étudiés et combinés pour faire ressortir les attraits de la fleur et la montrer dans toute sa grâce ou dans tout son éclat.

La grande majorité des végétaux cultivables s'attache au sol, y plonge ses racines et s'élève peu ; aussi les fleurs de ceux-là sont-elles disposées pour être vues de haut en bas. Il y a même cette circonstance remarquable que quand les fleurs des plantes basses sont renversées, réfléchies, de manière à présenter vers le sol l'ouverture de leurs corolles, les plus vives couleurs, les dessins les plus coquets sont du côté qui se montre à la vue, comme dans le *Fritillaire damier*, les *Cyrtanthus*, les *Abutilon* et cent autres; ou bien les pétales se replient en se relevant comme pour mieux se faire voir : exemples les *Cyclamen*, les *Erythronium*, les Martagons, etc., etc. Voyez, au contraire, les arbrisseaux les plus élevés, les grands arbres surtout, qui fleurissent à des hauteurs où nos regards ne pourraient plonger dans leurs corolles : le plus grand nombre n'a que des fleurs peu apparentes, et parmi les autres, l'effet réside plutôt dans un pompeux ensemble que dans la délicatesse des détails. Ces fleurs sont destinées à être vues de loin.

Mais voici une immense famille de plantes qui est, suivant les espèces, terrestre, rampante, grimpante, aérienne; dont les tiges affectent une infinité de formes et de dispositions; dont les fleurs naissent tantôt à la base, tantôt au centre ou au sommet de ces tiges ; ici droites sur des racèmes érigés, là inclinées, pendantes, flottant suspendues à de simples fils, souvent même dirigées verticalement au dessous de la plante. N'est-il pas évident qu'il doit exister des rapports intimes entre ces modes de floraison si divers et les conditions d'existence non moins diverses de nos plantes? Que ces *habitudes* ne varient que parce que la structure des espèces et les dispositions relatives de leurs parties varient d'abord, la modification des formes et des rapports commandant celle des habitudes? Que la concordance entre ces deux termes n'est pas seulement nécessaire, mais quelle doit être constante et régulière?

Reste à saisir et à préciser ces rapports : c'est à quoi nous essayons d'arriver.

D'abord, à moins de nier l'intelligence qui a présidé à la création, il faut admettre que les *Stanhopea*, les *Acineta*, etc., dont la fleur naît au pied des bulbes et se dirige verticalement *de haut en bas*, ne peuvent être destinés à vivre sur le sol, mais requièrent, au contraire, une situation élevée, aérienne, qui laisse aux hampes florales la liberté de se suspendre directement sous la plante. Maintenant, considérez ces espèces destinées à vivre suspendues aux arbres : N'est-il pas vrai que les fleurs des *Stanhopea*, des *Coryan-*

thes, des *Gongora*, des *Acineta*, etc., s'ouvrent de façon à devoir être vues de bas en haut, à l'inverse des plantes terrestres ?

D'autres Orchidées, dont les fleurs ne naissent pas nécessairement à la base des tiges, ont des hampes naturellement courbées vers la terre. Dans les espèces ainsi construites, les fleurs font face en bas, caractère ordinaire des Epiphytes vraies. D'autres encore ont des hampes paniculées, longues, grêles, flexibles, qui d'abord montent droit et se chargent d'une multitude de boutons à fleurs dont le poids, à mesure qu'ils se développent, force ces hampes à fléchir et à s'incliner bien plus bas, souvent, que leur point d'insertion. La sage nature a dû donner à ces espèces un *habitat* aérien, qui permette à leurs racèmes, mesurant jusqu'à 4 et 5 mètres parfois, de se courber sans obstacle et de secouer librement leurs volées de papillons sans les traîner dans la boue. Dans ce cas, les fleurs qui feraient face en haut, si les hampes demeuraient érigées, prennent une direction opposée par le renversement de leurs supports : elles font face en bas.

Quelquefois ce ne sont pas les hampes florales qui s'inclinent ; elles se réduisent, au contraire, à de courts pédoncules ; ce sont les longues tiges cylindriques ou fusiformes qui pendent en tous sens (*Dendrobium*), indiquant encore des habitudes épiphytes.

Enfin certaines fleurs à pédoncules courts, ne pouvant pas se suspendre et n'ayant rien de bien aérien dans leur port, sont construites de façon que leur déhiscence s'opère vers le bas, la face vers le sol. Il ne paraît pas douteux qu'elles aient pour demeure les arbres et les rochers.

Après les fleurs qui pendent ou qui s'ouvrent *la face* en bas, viennent celles qui s'ouvrent latéralement, dont la face se présente de côté et regarde suivant la ligne horizontale. La probabilité, en ce cas, est pour l'existence épiphyte, mais à de médiocres hauteurs, sur les troncs bas ou tombés de vétusté, sur les pentes des rochers, sur les racines saillantes des grands arbres. Dans ces stations, les fleurs se montrent avec tous leurs avantages. La transition vers les espèces semi-terrestres est déjà bien marquée, et le nombre des formes ambiguës ou de transition devient considérable. La direction des fleurs devient un caractère de moindre valeur. Nous n'avancerons pas que les espèces sont d'autant plus épiphytes que leurs fleurs inclinent davantage, d'autant plus terrestres qu'elles se dressent plus complétement (quoique, en général, cette manière d'apprécier nous semble juste) ; nous ferons néanmoins remarquer combien il est logique que là où le mode d'existence des espèces n'est plus invariable, où elles deviennent en quelque sorte amphibies, il y ait également du vague et de l'ambiguïté dans les caractères sur lesquels nous nous appuyons.

Nous voici parvenu, de degré en degré, à l'opposé du point d'où nous étions parti. Maintenant le redressement progressif des hampes florales s'accentue et chaque fleur, rabattant ses pétales, avançant horizontalement son labelle, semble prendre ses dispositions pour être vue de haut en bas. Disons, pour être bien compris, que, dans les espèces terrestres, ce n'est pas tant chaque fleuron isolé qui prend le port supravertical ; la disposition ordinaire en épis les oblige à se placer le long de l'axe, à la façon de nos Mufliers, de nos Delphinium et de tant d'autres ; c'est l'ensemble de l'inflorescence et même de toutes les parties de la plante qui s'élève verticalement et qui semble se rapprocher d'autant plus de nos plantes vulgaires de plein air que l'épi floral est plus droit, plus massif, et fait plus complétement corps avec le reste de la végétation.

De quelques caractères tirés de l'insertion et de la déhiscence des fleurs, nous venons de voir qu'on peut conclure à l'existence aérienne ou terrestre ou intermédiaire à divers degrés des espèces d'Orchidées. Les racines, les tiges nous avaient apporté des indications non moins concluantes à cet égard et à bien d'autres. Il est permis de dire que la culture peut tirer de ces études des notions moins vagues quant au mode de plantation, aux composts, aux arrosements, aux époques de repos.

Serait-il plus difficile de chercher, dans la structure visible des plantes, des indications à peu près sûres relativement au degré de température où chaque espèce se plaît ; aux extrêmes de froid et de chaud qu'elle peut supporter sans dommage ? N'arriverait-on pas de même à discerner les Orchidées qui vivent dans les lieux ombragés et étouffés, des autres moins

PARADISIA LILIASTRUM Bertol.

2. *Europe mérid.* Plein air.

2182.

PARADISIA LILIASTRUM Bertol.

Liliaceæ.

CHARACT. GENER. — C. calyx 6-sepalus, **corollaceus, subregularis, marcescendo-persistens**; sepala distincta, lanceolata, trinervia, infundibulari-conniventia (campanulato-conniventia Nees ab Esenb.), subæqualia; exteriora acuta; interiora obtusiora, margine undulata. Stamina 6, hypogyna, declinato-adscendentia. Filamenta filiformia, imberbia. Antheræ biloculares, oblongo-lineares, dorso supra basim affixæ, introrsæ. Ovarium liberum, sessile, oblongum, sulcato-trigonum, triloculare; ovula in loculis complura (15), subbiseriata, horizontalia? anatropa. Stylus filiformis, declinato adscendens. Stigma clavato-subinfundibulare, trigonum, limbo obsolete trilobum, externe papillosum. Capsula hexagona, membranacea, **trilocularis, trivalvis, polysperma.** Semina apice basique loculi bi-medio triseriata, acutangula, **nigra. Embryo in albumine carnoso** obliquus et subfoliatus, extremitate radiculari hilum spectante. (Descr. fructus et sem. ex Nees ab Esenb.). — *Radix fasciculato-fibrosa; fibris crassiusculis. Folia radicalia anguste graminea, striato-nervosa, plana, basi vaginantia. Caulis simplex, scapiformis, nudus, apice racemoso-pluriflorus. Flores pedicellati, solitarii, secundi, albi, fragrantes; pedicellis basi unibracteatis, supra basim articulatis.* — Sub **Czackia** in Kunth., *Enum.*, IV, 592.

Paradisia Liliastrum Bertol., *Flora italiana*, IV, p. 133 (Sec. Duchartre, *Man.*, IV, 764).

Anthericum Liliastrum ad *Hemerocallidem* referendum est; Gawl. in *Bot. Mag.*, f. 1635. *Bot. Reg.*, f. 998. — Inter *Anthericum* et *Hemerocallidem* medium tenet. Nees.

Hemerocallis Liliastrum L., *Hort. Cliff.*, p. 128. = **Phalangium Liliastrum** Pers., *Red. Liliac.*, t. 255. = **Czackia Liliastrum** Andrz., *Dissert. Krziem.*, 1818, 4to c. ic. — Rœm. et Schult., *Syst.*, VII, 424. — Nees ab Esenb., *Gen.*, VI, t. 2. — Koch, *Synops.*, 710.

Ornithogalum liliforme Lam., *Gall.*, III, 278. = **Liliastrum album** Link, *Handb.*, t. 173.

Cette jolie plante, vulgairement appelée *Lis de St-Bruno*, qui simule réellement un joli Lis blanc d'humble stature, est précieuse pour la confection des bouquets; elle est indigène dans les montagnes de l'Europe méridionale.

Nous la cultivons en pleine terre, dans un sol léger et substantiel, à une exposition ombragée et abritée. Nous la multiplions de graines et par la division du pied.

L. VH.

---

avides d'humidité et d'ombre, et davantage d'air et de lumière ? Quant à nous, notre opinion sur ce point n'est guère douteuse.

Sans doute, les notions chaque jour plus précises qui nous parviennent des pays d'origine et l'expérience que les cultivateurs ne cessent d'acquérir rendent moins indispensable que jadis cette science à naître; mais nous n'en sommes pas moins étonné et affligé de cette lacune que nous signalions il y a plus de vingt ans, et nous finissons en répétant cette question : pourquoi le savant qui tient une plante complète et vivante ne sait-il pas nous dire exactements de quels éléments cette vie doit s'entretenir et dans quelles conditions physiques il faut placer cette plante pour qu'elle se développe, fleurisse et fructifie comme dans son climat natal?

P.-E. DE PUYDT.

† 2162. Les Hannetons,

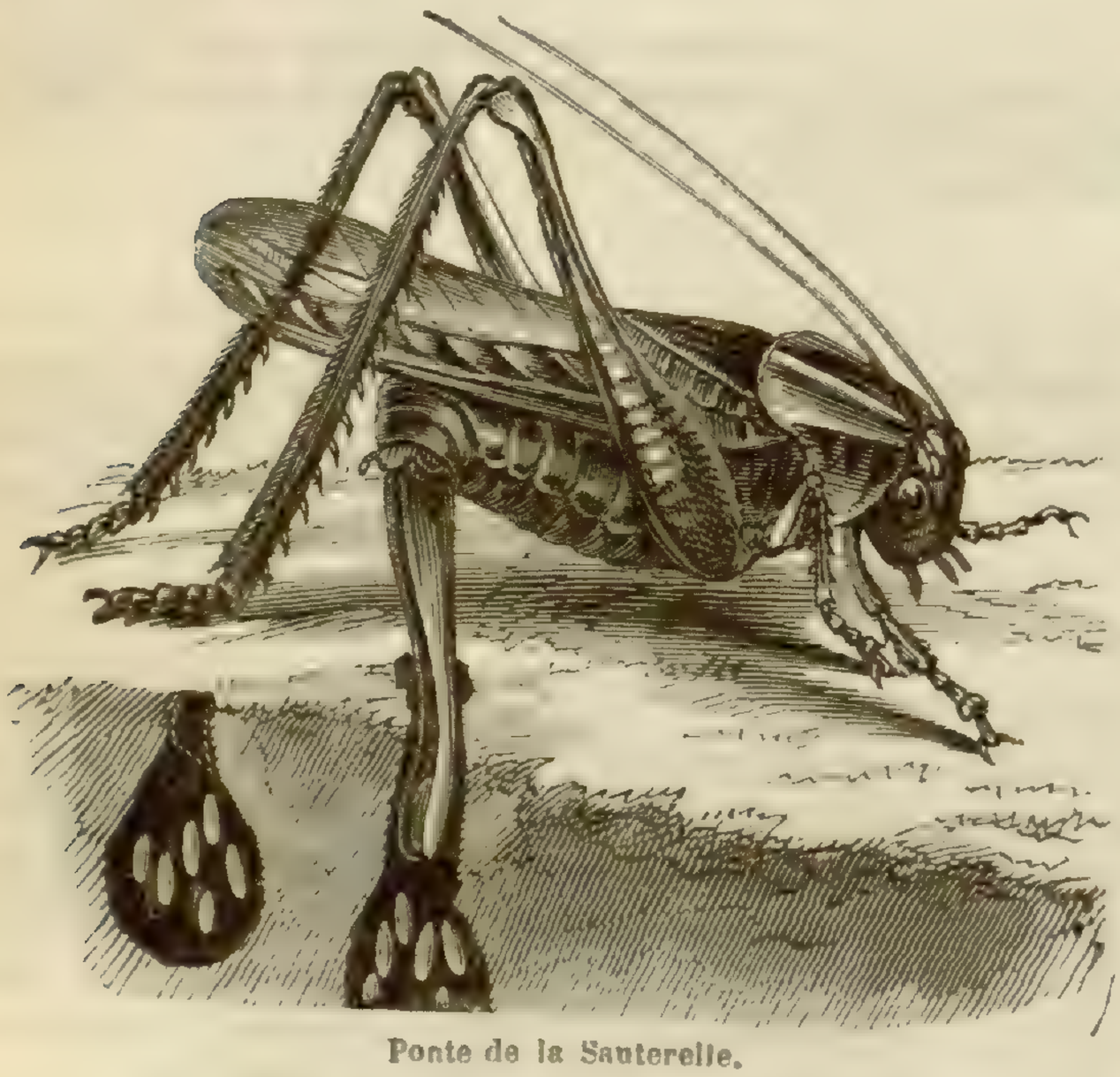
par M. Pissot, conservateur du Bois de Boulogne.

Dans ce travail intéressant, M. Pissot rend un compte détaillé des tentatives qu'il a faites pour délivrer le Bois de Boulogne d'une effrayante invasion de Hannetons qui menaçait des plus affreux ravages ce beau parc de la ville de Paris, ainsi que les grandes pépinières qui s'y trouvent. Il rapporte qu'en arrosant des tas d'herbes avec de l'huile lourde de gaz mélangée de goudron et en y mettant

ensuite le feu, l'épaisse et piquante fumée qui se produisit chassait promptement les Hannetons qui se portaient sur les arbres du voisinage et en tuait même un certain nombre. Le lendemain matin, il suffisait de secouer ces arbres pour en faire tomber une grande quantité de ces insectes qu'il était facile de ramasser et de détruire. M. Pissot a fait périr ainsi chaque jour de 17,000 à 18,000 Hannetons, ce qui, pendant une série de 38 jours, donne un total d'au moins 600,000, et cela avec une dépense presque insignifiante.

Après cette communication, a lieu une conversation à laquelle plusieurs Membres prennent part, au sujet de la destruction des Hannetons et d'autres insectes.

M. A. Rivière dit qu'il a reçu hier une lettre par laquelle on l'avertit que les Sauterelles, dont on avait annoncé déjà l'apparition sur divers points de l'Algérie, viennent de s'abattre sur Alger et sur les environs. Il a eu aussitôt l'idée d'essayer contre ces insectes destructeurs l'action de la fumée du goudron de gaz, et il a immédiatement expédié un télégramme pour recommander de placer ça et là, dans le jardin du Hamma, des godets renfermant un mélange, par portions égales, d'huile lourde et de coaltar ou goudron de gaz, ou de creuser en terre de petits trous destinés à faire l'office de ces godets. Il attend avec impatience les résultats de cet essai.



Ponte de la Sauterelle.

(Voir aussi FLORE, XX, page 150).

M. Daudin montre le moyen très-simple qu'il emploie pour prendre et détruire une grande quantité de Hannetons. Pour prendre ces insectes, il a recours aux enfants du village qui, avant de se rendre à l'école, ouverte à 8 heures du matin, en ramassent une grande quantité, moyennant une légère gratification. La difficulté principale consiste à mettre les Hannetons qu'on a ramassés dans l'impossibilité de s'échapper et à les détruire ensuite. M. Daudin obtient ce double résultat au moyen des grandes boîtes en fer battu dans lesquelles on envoie le lait à Paris. Quand ces boîtes sont hors de service, on peut se les procurer pour rien, puisqu'elles ne sont bonnes qu'à être jetées. Un entonnoir sans tube et à trou assez large est posé sur l'orifice de ces boîtes. A mesure que les enfants ramassent des Hannetons, ils les jettent dans l'entonnoir qui les dirige dans la boîte à lait d'où il leur est impossible de s'échapper. Un enfant remplit aisément, en deux heures de chasse, une boîte de 5 litres qui contient environ 1,800 insectes. Pour faire périr le produit de cette chasse, on remplit chaque boîte d'eau bouillante, ou, ce qui est encore plus sûr, on enfonce cette boîte, pendant quelques minutes, dans une chaudière où on maintient de l'eau en ébullition. — M. Daudin ajoute un autre renseignement intéressant au sujet des Hannetons. Ayant fait de grandes plantations d'arbres sur sa propriété, au milieu de pelouses, il faisait d'abord entretenir au pied de ces arbres un cercle de terre toujours dépourvue d'herbes et bien ameublie. Or, c'était là surtout que les femelles de Hannetons allaient déposer leurs œufs, d'où il résultait que les Vers blancs faisaient ensuite périr beaucoup de ces jeunes arbres. Depuis qu'il s'est assuré de ce fait, il fait couvrir ce cercle de terre travaillé avec une épaisse couche de feuilles que maintiennent trois bâtons. Jamais les Hannetons femelles ne vont pondre dans cette couche de feuilles, et les arbres se trouvent ainsi à l'abri des atteintes des Vers blancs.

M. Simon rapporte avoir fait périr beaucoup de Hannetons, après le ramassage,

CONVOLVULUS MAURITANICUS *Boiss*

2+ *Algérie* *Serre froide*

2183.

CONVOLVULUS MAURITANICUS Boiss.

Convolvulaceæ.

CHARACT. GENER. — Voir Flore, III, 298.

Il y a tellement longtemps que cette jolie petite planche attend son tour pour paraître, qu'il nous a été impossible de remettre la main sur sa diagnose; nous avons eu recours, mais en vain, à la *Flora orientalis* de M. Boissier : le *Convolvulus mauritanicus* n'est pas compris dans ce que nous en possédons. Notre plante est originaire d'Algérie et, dans nos contrées, nous l'utilisons comme ornement de lampes suspendues.

L. VH.

---

en les enfermant simplement dans des arrosoirs qu'il exposait au soleil.

M. Jules Ravenel conseille de brûler une mèche soufrée dans les vases qui renferment des Hannetons encore vivants.

M. Corriol assure qu'un moyen sûr de tuer ces insectes consiste à jeter dans ces vases de la chaux vive qu'on arrose d'eau. Près de Melun, il en a fait périr ainsi par milliers.

M. Michelin croit que le procédé le plus sûr, dans ce cas, est de creuser en terre une fosse dans laquelle on entasse les Hannetons encore vivants, puis à jeter sur ces insectes de la chaux vive et à couvrir le tout de terre. Il rappelle que le naturaliste Michaux a fait diverses expériences qui lui ont démontré l'extrême ténacité de vie de l'insecte dont il s'agit.

M. Lamoureux affirme qu'aucun procédé pour faire périr les Hannetons qu'on a ramassés n'est aussi sûr que celui qui consiste à verser un peu de benzine dans le vase où ils sont emprisonnés.

La dernière fois que les Hannetons apparurent en grand nombre dans les environs de Paris, ce fut en 1871, pendant la Commune. Les travaux étant alors suspendus, j'employai les gardes et les jardiniers du Bois de Boulogne à la destruction de ces insectes. Un très-grand nombre furent mis à mort. Néanmoins, en 1872 et en 1873, les dégâts causés par les Vers blancs furent très-considérables, et je n'évalue pas à moins d'une vingtaine de mille francs les pertes subies dans les deux pépinières créées, au Bois de Boulogne, pour fournir les arbres et les arbustes destinés à la décoration des parcs, des squares et jardins de la ville de Paris. Cependant j'avais, à l'automne de 1872 et au printemps de 1873, fait labourer profondément les carrés dans lesquels les dégâts s'étaient le plus manifestés. Des milliers de Vers blancs avaient été ainsi détruits.

Je ne devais pas moins m'attendre à ce fait que, cette année, les Hannetons paraîtraient en grand nombre. C'est ce qui a eu lieu. Jamais, depuis 22 ans que je suis au Bois de Boulogne, je n'ai vu autant de ces insectes. Dès le 20 Avril, ils voltigaient en essaims nombreux. Immédiatement je m'occupai de leur destruction, et, dès le 21, cinquante hommes furent employés chaque matin à secouer les arbres, dès le lever du soleil, et à ramasser les Hannetons. Depuis lors, ce ramassage n'a pas cessé, et comme, en moyenne, on a certainement ramassé au moins 5 décalitres par jour, et comme chaque décalitre contient 3500 à 3700 Hannetons, c'est donc de 17 à 18,000 insectes qui chaque jour ont été mis à mort. Si l'on considère que cette destruction s'est faite jusqu'à ce jour, 28 mai, soit pendant trente-huit jours, c'est donc au moins 600,000 Hannetons qui auront été détruits au Bois de Boulogne, lequel aura été ainsi soustrait aux ravages de 3 à 4 millions de Vers blancs, en supposant qu'il y ait eu seulement moitié de femelles et que chacune ait dû pondre dix œufs, ce qui n'a rien d'exagéré puisque j'ai compté de 15 à 30 œufs

dans le corps d'un certain nombre d'entre elles.

Aujourd'hui, tout n'est pas fini. Grâce aux froids et aux mauvais temps que nous avons eus au mois de mai, les Hannetons n'ont quitté que difficilement la terre où ils étaient enfouis; hier encore, beaucoup ont pris leur vol et une assez grande quantité, bien qu'inférieure à celle des jours précédents, à été récoltée, non plus comme précédemment à la cime des arbres, mais sur les branches basses et sur les jeunes cépées. Le nombre des femelles est beaucoup plus grand que précédemment, comparé à celui des mâles, et toutes celles que j'ai ouvertes contenaient des œufs. Vers neuf heures du matin, on les voyait voltiger, puis descendre sur la terre pour effectuer leur ponte.

Métamorphoses des Hannetons.

En 1871, la quantité détruite a été bien inférieure à celle de cette année. Cependant j'espérais que la destruction opérée aurait empêché leurs ravages à l'état de Vers blancs. L'expérience, comme je l'ai dit, m'ayant prouvé que je m'étais trompé et que les Hannetons qui étaient parvenus à échapper à la destruction avaient été assez nombreux pour produire des milliers de larves, je cherchai si, cette année, au ramassage, je ne pourrais pas joindre quelqu'autre moyen de destruction, pour préserver les pépinières de la ville de Paris. L'idée me vint que, peut-être, en couvrant le terrain d'une fumée à odeur pénétrante, je pourrais, sinon tuer, au moins éloigner les Hannetons des lieux que je voulais garantir.

En conséquence, dès le 23 avril, je fis disposer autour et au milieu des pépinières des tas d'herbes qu'on venait d'arracher, au nombre d'une trentaine dans chacune d'elles, qui couvre de 5 à 6 hectares; puis je fis arroser ces tas avec de l'huile lourde mélangée de goudron, et le soir, de 8 heures à 8 heures et demie, aussitôt après l'apparition des Hannetons, on y mettait le feu. L'huile lourde faisait brûler les herbes, et le goudron produisait une épaisse fumée noire contenant un acide qui prenait à la gorge. On entretenait ces feux pendant une heure environ, temps pendant lequel les Hannetons sont en mouvement.

Le premier soir, les pépinières étaient remplies de Hannetons qui voltigeaient en tous sens; à peine les feux furent-ils allumés et la fumée se répandit-elle dans les pépinières à travers les arbres et les arbustes, s'élevant peu, parce que l'air était très-calme, que l'on vit ces insectes, inquiets, hâter leur vol et s'enfuir dans toutes les directions, de telle sorte qu'au bout d'un quart d'heure ils avaient disparu. Le lendemain et les jours suivants, l'opération fut renouvelée et le même résultat se reproduisit. Les jardiniers chargés de l'allumage des feux me certifièrent que si, à leur arrivée, ils apercevaient des Hannetons dans toutes les directions, aussitôt après la production de la fumée, ces insectes disparaissaient.

Les employés de l'octroi, placés à la grille de Saint-Cloud, non loin de la pépinière de Longchamps, remarquèrent aussi que, quand le vent portait la fumée de leur côté, elle faisait fuir les Hannetons qui s'y trouvaient.

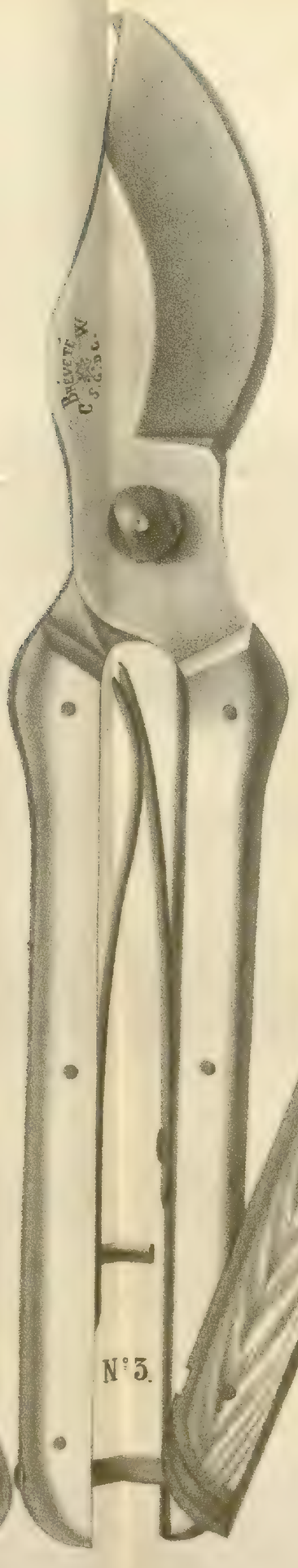
Le matin, en commençant leur travail, les jardiniers apercevaient des Hannetons morts sur la terre, mais en petite quantité, je dois le dire. Il secouaient les arbres dans l'intérieur des pépinières et ne trouvaient que fort peu d'insectes. En revanche, les arbres des massifs voisins, où la fumée n'avait pas pénétré, en étaient couverts, et il n'était pas rare de faire

Coupeurs de Sauveux-Wichard

à NOGENT (Haute-Marne)

N° 1.

N° 2.



N° 3.

N° 4.

Ort Lith. de ptet. in Hort van Houtteana

2184—85.

SÉCATEURS DE NOGENT (HAUTE-MARNE).

« J'ai bien regretté, Monsieur, de n'avoir pu vous rencontrer lors de ma visite.

« Mon but était de vous remercier d'avoir bien voulu préparer un dessin pour la publicité de mon sécateur.

« Je voulais vous dire aussi que Gand est une ville de premier ordre pour l'article de jardinage. Vous pouvez donc faire beaucoup pour la réussite de notre fabrication en Belgique et dans toute votre clientèle du dehors.

« Nous n'avons pas de correspondant autre que vous, Monsieur, pour la ville de Gand. Mais je dois vous dire que notre sécateur s'y vend en contrefaçon d'Allemagne chez les quincailliers.

« Je crois, de plus, que, pour arriver à un certain résultat, il serait nécessaire que vous eussiez toujours chez vous un petit assortiment des divers articles de notre production, et si votre échantillonnage était à peu près complet dans tous les genres et dans toutes les grandeurs, il n'y a pas de doute que vous n'arriviez à des résultats satisfaisants.

« En attendant votre appréciation à ce sujet, je vous prie d'agréer, etc.

« GUST. COUVREUX-WICHARD. »

C'est de la maison Couvreux frères, dont M. Couvreux-Wichard est le successeur, que nous avons toujours reçu les sécateurs que nous avons fournis à notre clientèle et dont nous avons muni nos travailleurs. C'est d'après ces sécateurs que nous avons fait graver la planche ci-contre.

---

tomber 2 à 300 Hannetons d'arbres ayant de 20 à 25 centimètres de circonférence, des Erables surtout.

Il m'était donc prouvé que si la fumée que je produisais ne tuait pas les Hannetons, du moins elles les éloignait. J'obtenais au moins ce résultat, qu'en faisant secouer les arbres voisins, je pouvais, en deux heures, en faire tuer plusieurs décalitres. C'était au moins un résultat assez avantageux, car, dans les autres parties du Bois où je n'avais pas fait produire de fumée, on trouvait bien moins de Hannetons réunis sur le même point. Le procédé avait donc une certaine importance; aussi, jusqu'à ce jour, je n'ai pas cessé mes opérations du soir et du matin.

Si donc je n'ai pas été trompé par les jardiniers qui m'ont certifié que, par ce procédé, j'avais éloigné les Hannetons des pépinières, je dois espérer y trouver très-peu de Vers blancs, et les avoir soustraites aux dévastations auxquelles elles ont été assujetties pendant les deux années précédentes.

Ce qui pourra faire que la préservation n'aura pas été aussi complète qu'elle aurait dû l'être, c'est que les Hannetons me paraissent ne pas descendre sur la terre pour pondre le soir seulement, car, à certains jours, entre neuf et onze heures du matin, on en voyait beaucoup voler et s'abattre sur le sol, et j'ai dû même faire exceptionnellement allumer du feu à cette heure. Il serait donc très-important de s'assurer si la ponte n'a pas lieu à certaines heures de la journée.

Cette année, la durée de l'apparition des Hannetons a été bien plus longue que celle des années précédentes; elle aura été de plus de quarante jours. Malgré cela, les sommes que j'aurai dépensées auront été relativement minimes. Ainsi il m'a fallu chaque soir un hectolitre d'huile lourde et de goudron d'une valeur de 8 francs. En outre, j'ai employé six hommes pendant une heure pour allumer et entretenir les feux, ce qui représente six heures à 0 fr. 40, soit 2 fr. 40. C'est donc environ 10 francs que j'ai dépensés par jour ou 400 francs pour quarante jours, pour préserver 10 à 12 hectares de terrain.

Bien qu'ayant à mes yeux une assez grande importance, les résultats que j'ai obtenus ne sont pas assez complets, et je serais heureux que mes collègues voulussent bien, à l'occasion, renouveler ces essais; peut-être arriveront-ils à faire mieux que moi.

Je crois qu'en appliquant ce procédé à

la destruction d'autres insectes, on pourrait amoindrir beaucoup leurs dégâts. Ainsi, dans le Nord, en allumant des feux, on pourrait le soir éloigner les Papillons dont la Chenille dévore les Betteraves.

Qui sait si, par ce moyen, on ne pourrait pas, en Afrique, arrêter les migrations de Criquets voyageurs ; peut-être même qu'en les arrosant avec une émulsion d'huile lourde, on les détruirait en grand nombre.

Cette année, les ravages causés par les Hannetons ont été très-considérables dans les environs de Paris. On cite des parties de forêts où toutes les feuilles ont été dévorées. Il semble que le feu y ait passé; mais ces dégats ne sont rien comparés à ceux que vont causer les Vers blancs, pendant les trois années qui suivront.

N'est-ce pas l'occasion d'insister de nouveau, auprès du Gouvernement, pour qu'une enquête soit ouverte afin de constater les pertes qu'on aura à supporter? Peut-être qu'en présence des chiffres élevés auxquels on arrivera, on se décidera enfin à prescrire, par une loi, le Hannetonage comme une loi prescrit l'Echenillage, qui est bien moins indispensable; car la Chenille, ou les Chenilles qu'on poursuit ainsi détruisent les feuilles, nuisent à la végétation, mais rarement elles font périr les plantes auxquelles elles s'attaquent. Le Ver blanc, au contraire, ronge les racines, et il est bien rare que l'arbre ou la plante résiste à ses atteintes.

C'est aux Sociétés d'Horticulture et d'Agriculture qu'il appartient d'entreprendre, ou plutôt de poursuivre cette croisade, car depuis longtemps elles s'occupent de la question. C'est à elles qu'il appartient de faire l'enquête et de mettre les chiffres sous les yeux du Gouvernement. Alors, par l'insistance de vœux renouvelés chaque année, on arrivera peut-être au résultat tant désirable, la prescription légale du Hannetonage.

En Suisse, une municipalité vient de rendre obligatoire la production de la fumée pour préserver les vignes de la gelée ; pourquoi, en France, certaines municipalités n'imiteraient-elles pas cet exemple et ne prescriraient-elles pas la destruction des Hannetons? Car il ne s'agit pas ici d'un produit spécial, mais de tous, puisque le Ver blanc n'en respecte aucun.

(*Journ. Soc. cent. d'hort. de Paris.*)

† 2163. Glanage horticole.

III.

Nos ennemis les insectes. — Nos amis les oiseaux. — La guerre à outrance. — Un insecticide qui promet. — Les hérétiques horticoles. — La taille des racines. — Les arbres fruitiers à branches renversées.

— Il s'est manifesté, depuis quelques années, en France et même un peu partout, je crois, une croisade générale et acharnée contre les bêtes, et dont chaque journal horticole s'est fait le Pierre l'Ermite. Je ne parle — naturellement — que des toutes petites bêtes, les insectes ; les autres, généralement on les laisse beaucoup plus tranquilles ; ce n'est pas qu'elles soient moins nuisibles, mais c'est probablement que la besogne serait trop rude.

Je ne dis pas qu'on ait tort de s'émouvoir ainsi, non ; les insectes ne rendent assurément pas la vie agréable aux horticulteurs, et malgré le proverbe : « Il faut bien que tout le monde vive, » il est impossible de pousser la magnanimité jusqu'à supporter sans rien dire les dépréda-tions de nos adversaires. Aussi est-elle d'une belle longueur, la liste des engins, des drogues, des ruses, des piéges, des liquides, des acides, des oxydes que nous avons inventés à leur intention ! On se défend, c'est justice. Seulement, je remarque une chose dont bien peu de gens s'occupent, c'est que, bons ou mauvais, on les rend tous responsables. Pour le gouvernement des hommes, on a du moins trouvé une maxime aussi ronflante que peu pratiquée : « Que les méchants tremblent, et que les bons se rassurent! »; mais quand il s'agit des insectes, c'est la terreur pour tous, sans exception, pour les meilleurs comme pour les pires.

Je lis bien, à la vérité, dans les traités d'entomologie, dans les journaux et dans les brochures, qu'il est des insectes utiles, nos auxiliaires, de braves gens d'insectes qui, comme nous, ne demandent pas mieux que de détruire leurs semblables et de s'engraisser avec ; mais quel cas faisons-nous d'eux, dans la pratique ? Car enfin, nous faisons la chasse aux ravageurs, nous les aspergeons, nous les lessivons, les brossons, les ràclons, les enfumons : c'est très-bien ; mais, d'autre part, au milieu de ces opérations guerrières, nos alliés qui

1077

Off Lith & Pat in Horto ken Houtcamp

Pelargonium Queen Victoria

2186—87.

PELARGONIUM *QUEEN VICTORIA* Wm Bull.

M. Wm Bull a eu, cette fois, la main heureuse en mettant en vente ce *Pelargonium Queen Victoria*, véritable *advance*, comme disent les anglais, sur ses prédécesseurs à fleurs doubles *Ville de Caen, Prince of Novelties, Mad. Evrard, Theophraste, M. Zeller,* etc.

L. VH.

---

sont à l'œuvre sont aspergés, lessivés, brossés, râclés, enfumés comme les autres, pêle-mêle; nous les immolons au milieu de leur occupation bienfaitrice, au point que les pauvres bêtes doivent parfois se demander — encore comme chez nous — à quoi cela sert d'être bons, si le même sort attend tout le monde. D'autant plus que je ne serais pas étonné si quelquefois, à eux tous seuls, ils nous faisaient une meilleure besogne.

Pour les oiseaux, c'est tout le contraire; bons ou mauvais, eux, on les vénère, on les choie, on les caline. Enfants, n'y touchez pas ! Et alors voici les gaillards qui s'en donnent, qui piquent à tort et à travers, avalant les Pucerons qui rongent les feuilles et les Coccinelles qui rongent les Pucerons; happant Hannetons et Carabes qui se battent; guillotinant les vers, les larves, les papillons de nos défenseurs aussi bien que les vers, les larves et les papillons des malfaisants; engloutissant dans leurs flancs les détrousseurs en même temps que les gendarmes.

J'ai le plus grand respect pour les gouvernements en général, sinon pour chacun en particulier; cependant j'avoue que cette prohibition légale de regarder le moindre Moineau de travers, sous peine de prendre rendez-vous avec la police correctionnelle, me paraît, en certains cas, avoir un air de ressemblance avec la protection donnée aux pillards et aux maraudeurs. Les oiseaux détruisent un nombre infini d'insectes, je le veux bien; mais, sans même mettre à leur débit les dommages causés par leur intelligente voracité, rien ne me fera admettre que je doive honorer de ma reconnaissance le Merle qui vient becqueter mes fruits mûrs ou déterrer mes graines, la Corneille qui brise toutes les extrémités des rameaux pour construire un asile à sa braillarde progéniture, l'effronté Moineau qui, d'accord avec la Guêpe, se charge de la récolte de mes raisins et de mes cerises, et bien d'autres.

D'où je conclus qu'il faut éviter les extrêmes; ni trop de confiance, ni trop d'animosité. Tu ne me nuis pas, je te laisse; tu me fais du tort, je te chasse; seulement, il faut distinguer. Je ne conseillerai pas, certainement, de laisser bien tranquilles les insectes ravageurs, ni de les regarder faire, en tournant les pouces et en s'en rapportant à la Providence, non; mais si l'on pouvait, avec un peu plus de patience et de discernement, ne punir que les coupables, il me semble que cela n'irait pas plus mal.

Et puis, pourquoi les appeler *nos ennemis*, les insectes ? Nous font-ils du mal pour le plaisir d'en faire, ou bien pour satisfaire à leurs besoins ? N'ont-ils pas, comme nous, je ne dirai pas le droit au travail, mais le droit à la pâture que, d'après l'affirmation du poëte, la Providence donne aux petits des oiseaux ? Ce sont des incommodes, d'accord, mais non des méchants; ce ne sont pas des ennemis, mais des concurrents qui doivent, dans leur for intérieur, nous trouver également bien désagréables. Il est très-mortifiant, il est vrai, pour l'homme qui se reconnaît modestement le roi de la création, de se voir en partie vaincu par ces pauvres petits êtres de rien du tout, qui n'ont guère à leur disposition qu'un millimètre ou deux pour loger leur cervelle, mais ce n'est pas une raison pour qu'ils aient tout. Combattons donc ceux qui nous nuisent, mais essayons d'épargner les autres. Soyons bourreaux, mais diplomates.

— Puisque j'en suis sur les insectes, laissez-moi donner une lueur d'espoir aux

personnes qui les redoutent. Tous ceux qui s'occupent d'horticulture savent combien nous sommes impuissants contre eux ; c'est à peine si, à force de recherches et de mécomptes, nous sommes parvenus à trouver quelques moyens, à moitié efficaces, d'en diminuer le nombre ; bien des remèdes, même des plus vantés, ont duré assurément moins longtemps que ne durent les roses ; et si nous examinions plus attentivement au microscope, nous verrions souvent ces coquins d'insectes se pourlécher les lèvres avec les liquides qui devaient les détruire, ou digérer, avec des soupirs de reconnaissance, les ingrédients qui avaient la prétention de les empoisonner net. Tout ce que nous avons pu faire jusqu'à présent pour leur être désagréables ne consiste guère qu'à leur avoir appliqué des noms latins ou grecs : nous avons appelé le Puceron *Aphis*, la Lisette *Rynchites*, le Hanneton *Melolontha*, le Tigre *Tingis* ; nous avons accusé leurs familles de n'être que des Coléoptères, des Hemiptères, des Lépidoptères ; ce n'est pas très-amusant pour eux, j'en conviens, mais enfin cela ne leur a guère fait de mal.

Eh bien, l'on dit — je n'en réponds pas, mais cela paraît fort sérieux — l'on dit qu'un véritable remède est à peu près trouvé, et qu'un certain insecticide, récemment mis au jour, va répondre à bien des désirs. C'est sérieux, je le répète ; c'est expérimenté consciencieusement, c'est utilisé par des gens qui n'admettent rien à l'aveuglette et qui même ont commencé les épreuves avec une prévention bien justifiée par les précédents. Pour ne citer qu'un exemple, je dirai que M. Rivière, le jardinier en chef du Luxembourg, que connaît tout le monde horticole, en fait depuis neuf mois des essais multipliés et des mieux suivis, et que, jusqu'à présent, les pucerons, les chenilles, les œufs, les larves, les kermès même paraissent avoir trouvé leur maître, non-seulement sur les arbres, en plein air, mais dans les serres, dans les orangeries, sur les végétaux les plus résistants comme sur les bourgeons les plus tendres. Je ne voudrais pas, dès à présent, nommer l'inventeur et prôner définitivement son insecticide ; j'attends, comme font les gens prudents, qu'un temps plus que suffisant vienne confirmer la persistance des bons résultats ; j'espère que notre espoir ne sera pas trompé, et alors, dussé-je paraître faire une réclame, je le dirai quand même. Donc, très-probablement, ce sera pour la prochaine apparition de la Flore.

— J'ai bien envie de me faire jeter la pierre, en parlant de deux pratiques incroyables, qui vont faire dresser les cheveux sur la tête de beaucoup d'arboriculteurs.

Figurez-vous que dans une portion de notre pays de France, qu'on appelle le Pays Chartrain, quelques personnes prônent une méthode qui consiste à retrancher net, en plantant les jeunes Poiriers, non-seulement leurs radicelles, mais leurs racines, en ne laissant qu'un morceau des trois ou quatre plus fortes ! Figurez-vous que ces personnes soutiennent que, de toutes ces sections, il naît de nombreux embranchements de racines nouvelles, de même qu'en taillant un rameau on fait naître des bourgeons ; elles ajoutent même que, plus tard, en déplantant ces arbres, on les trouve abondamment pourvus de chevelu ! Figurez-vous encore qu'elles ont le front de dire que c'est ce qui arrive aux Eglantiers, dont on réduit, la plupart du temps, la partie souterraine, à l'état de pomme de canne, et qu'elles ne voient pas pourquoi, Eglantiers et Poiriers étant de la mutuelle famille des Rosacées, ce qui est bon aux uns ne le serait pas aux autres !

Notez, en passant, que les rameaux de la tige sont également retranchés ainsi qu'une partie de la tige elle-même.

Figurez-vous, en outre — ce qui est bien plus fort — qu'elles montrent en très-bon état des Poiriers ainsi traités, et que, réussissant elles-mêmes, elles se demandent pourquoi les autres ne réussiraient pas également.

Je me garderai bien, vous le comprenez, de prêter l'oreille à ces innovations destructives de l'ordre moral imposé aux végétaux par la législation physiologique ; il est clair, pour moi comme pour tout le monde, que ce système ne vaut absolument rien, attendu qu'il s'écarte de la pratique ordinaire. Vous me direz à cela que Verrier, le fameux jardinier de la Saussaye, l'adoptait presque de son vivant ; que M. Chevalier, l'horticulteur bien connu de Montreuil, l'applique parfois à ses Pêchers ; c'est égal ; nos ancêtres employaient-ils ce système ? non ; donc

SENECIO MACROGLOSSUS Sonder.

Natal

Orangerie.

2188.

SENECIO MACROGLOSSUS DC.

Compositeæ.

CHARACT. GENER. — S. capitulum multiflorum, homogamum, discoideum, v. heterogamum, floribus radii uniseriatis, ligulatis, femineis, disci tubulosis, hermaphroditis. Involucri nunc nudi, nunc squamellis accessoriis calyculati squamæ uniseriatæ, sæpius apice sphacelatæ, margine subscariosæ, dorso plerumque binervatæ. Receptaculum epaleatum, nudum v. alveolatum. Corollæ radii ligulatæ, disci tubulosæ, limbo quinquedentato. Antheræ ecaudatæ. Stigmata disci truncata, apice solo penicillata. Achenia teretiuscula v. sulcato-angulata, erostria, exalata. Pappus pilosus, pluriserialis, caducus, setis rectis, subæqualibus, tenuissimis, vix scabris.

Genus totius regni vegetabilis ut videtur vastissimum, nondum rite quo ad subdivisiones stabilitum, speciebus herbaceis v. fruticosis polymorphis, per totum orbem obviis, plerisque endemicis, foliis alternis, capitulis solitariis, corymbosis v. paniculatis, corollis disci plerumque luteis, rarissime purpureis, nunquam nisi in stirpibus cultis albis, ligulis flavis, rarissime purpurascentibus v. albis.

Senecio Lessing, *Synops.*, 391. DC., *Prodr.*, VI, 340. Senecio, Cacaliæ et Cinerariæ sp. Linn. Senecio et Anecio Necker, *Elem.*, nº 174 et 52. Senecio et Jacobæa Tournef., *Inst.*, 456, 485. Jacobæa, Senecio et Doriæ sp. Thunb. Jacobæa, Obæjaca, Eudorus, Ætheolæna, Carderina, Dorobæa, Synarthrum, Sclerobasis, Pithosillum, Aspelina, Senecio, Scrobicaria et Cineraria Cassini, *Opusc. phyt.*, III, 70, 71. *Dict. sc. nat.*, XLVIII, 454 et ss. Senecio et Roldana Lav. et Lexarz. Senecio et Pericallis D. Don.

Endl., *Gen. pl.*, 2811.

Sequuntur, in ordine geographico, subdivisiones hujus magni generis.

CHARACT. SPECIF. — Alte scandens, glaberrimus, lucidus, caule volubili cylindraceo tereti, foliis petiolatis triangulari-hastatis acutis, lobis lateralibus simplicibus dentatis v. pauci-lobulatis acuminatis, pedunculis axillaribus et terminalibus 1-flores gracilibus elongatis pauci-bracteatis, involucri squamis linearioblongis acuminatis, exterioribus patentibus apicibus non sphacelatis, quam interioribus erectis conniventibus æquilongis angustioribus, floribus radii 8-12, ligulis pollicaribus late elliptico-oblongis apice minute 3-dentatis, disci ad 40, pappi setis gracilibus albis, achænio cylindrico glabro multistriato.

Senecio macroglossus DC., *Prodr.*, vol. VI, p. 404. — Harv. and Sond., *Fl. Cap.*, vol. III, p. 403.

Le hasard nous a fait découvrir chez notre voisin, M. L. Desmet, une plante ayant toutes les allures d'un lierre, et étiquetée..... *Senecio!* Nous croyions à une transposition de planchette d'un pot à l'autre... quand le *Bot. Mag.* vint nous détromper et nous apprendre que le genre qui compte des représentants

---

c'est mauvais ; avons-nous jusqu'à présent élevé des Poiriers sans tondre leurs racines ? oui ; donc cela ne mérite pas l'examen. Renfonçons donc notre bonnet de coton sur nos yeux, et dormons sur les deux oreilles.

Que si quelque entêté récalcitrant veut renouveler les essais à son tour, cela le regarde; mais, s'il venait à réussir, je lui déclare d'avance que je n'en suis pas cause.

— Maintenant, voici qui, je crois, est encore plus fort !

J'ai sous les yeux un ouvrage, fort bien écrit, ma foi ! et criblé de bonnes planches, qui porte pour titre : *Les arbres fruitiers à branches renversées*. C'est l'œuvre de M. Dolivot, ancien Vice-Président de la Société Autunoise d'horticulture. M. Dolivot, je ne crains pas de le dire, est un hérétique horticole ; il a vu, chez M. Joseph Maître, propriétaire à Châtillon-sur-Seine, tout un jardin d'arbres fruitiers, aux branches desquels on avait donné la direction, non pas verticale, mais perpendiculaire : des Poiriers déguisés en saules-pleureurs. M. Dolivot s'est senti amorcé par ce système, il a voulu s'en rendre compte par lui-même, il l'a pratiqué à son tour, et voici maintenant deux propriétés, dont la porte s'entr'ouvre très-volontiers devant les curieux, où l'on peut étudier la méthode.

D'après les initiés, les avantages seraient :

1° Une mise à fruit très-prompte,

classés en espèces caucasiques, chinoises, mauritiennes, madécasses, canariennes, caribéennes, patagoniennes, chiliennes, brésiliennes, péruviennes, mexicaines et nord-américaines, devait, par une étrange volonté de dame nature, nous offrir un Séneçon sous la figure d'un lierre !

Et même le susdit Séneçon sera le bien-venu dans nos cultures. Il se prêtera à garnir les corbeilles des appartements, à orner les lampes des corridors, à revêtir la base inoccupée des murailles, car il est très-ligneux et son feuillage est solide et d'un vert gai. Quand il fleurira, nous aurons là la plus grande fleur du genre et, bien que sa couleur ne soit pas précisément des plus à la mode, son apparition, pendant les sombres mois de l'hiver, ne sera pas à dédaigner.

L'Afrique australe est sa patrie; M. Sanderson l'y a rencontré à l'est de la Montagne de la Table, et la *Flora capensis* le signale dans l'ouest de l'Algoa-Bay, dans le Port Natal.

Le Dr Hooker nous apprend qu'il orne les colonnettes du vitrage d'une serre froide dans le jardin royal de Kew, où ses fleurs égaient le *Christmas* dans la serre aux *succulents*. L. VH.

---

principalement pour les vieux arbres restés improductifs.

2° La possibilité de cultiver un plus grand nombre d'arbres dans un moindre espace, et, par conséquent, l'obtention d'un plus grand produit.

3° La simplification des opérations de formation et de taille.

4° Une disposition très-favorable aux influences atmosphériques, laissant circuler parfaitement l'air et le soleil.

5° Une préservation plus facile contre les gelées tardives.

6° Peut-être une supériorité de qualité des fruits.

Pour détourner un peu les malédictions de ma tête, je me hâte de déclarer que je n'affirme rien de tout cela ; je ne cacherai même pas que je crois, dans le fond de ma conscience, qu'il doit être un peu plus facile de diriger les branches sur le papier qu'en plein air ; je dois toutefois déclarer que M. Dolivot est un homme des plus sérieux ; qu'il n'est ni vendeur d'arbres, ni intéressé personnellement en quoi que ce soit à la réussite de la méthode, sinon par le désir de la faire expérimenter sérieusement, et qu'il n'en revendique pas l'invention, puisqu'il en reporte le mérite sur M. Maître.

La première idée qui doit venir à tous, c'est que la séve — ce diable de fluide que nous ne connaissons guère ! — tendant toujours, d'après ce que l'on dit, à s'élancer verticalement, doit rendre impraticable la direction pleureuse des branches de charpente, et engager avec nous, sur toutes les courbures, une lutte dans laquelle il nous est défendu de rester vainqueurs. C'est absolument vrai, puisque c'est écrit dans tous les livres ; seulement, sur les arbres de nos amateurs, on lit tout le contraire ; bien que ce leur soit défendu, il paraît qu'ils prennent tout de même la forme désirée et qu'ils poussent la ténacité jusqu'à fructifier comme les autres ; à ceux qui les accusent de mensonge — je parle des arbres — ils ferment la bouche en montrant des fruits. C'est terrible, des choses pareilles !

Et puis, je suis peut-être bien naïf, mais je me suis laissé influencer un peu par un raisonnement de M. Dolivot. Les arbres fruitiers cultivés, les arbres de nos jardins sont dirigés contre nature ; ne disposant que d'un espace restreint, nous devons poser une limite à leur développement ; il nous faut, dès lors, par tous les moyens possibles, les affaiblir pour les obliger à fructifier. Eh bien, vous, dit-il, vous les affaiblissez à votre manière, nous, nous les affaiblissons à la nôtre, en leur laissant beaucoup de longues branches que la séve doit nourrir et en leur donnant une direction forcée ; ainsi également affaiblis, pourquoi ne fructifieraient-ils point comme les vôtres ?

Du reste, tout, dans ce livre, respire la bonne foi ; tout est écrit et développé de la façon la plus claire, et c'est intéressant d'un bout à l'autre. Seulement, dame ! c'est encore du nouveau ; c'est une résistance à la théorie ; c'est un défi à la pratique ; donc, cela ne vaut rien, c'est absurde.

Voilà ! THÉODORE BUCHETET.

1133

Off. Lith. & pict. in Horto Van Houtteano

EUCALYPTUS CORNUTA Labill.

2 *Australie* *Orangerie.*

2189—90.

EUCALYPTUS CORNUTA Labill.

Myrtaceæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra Flore, VII, 249.

CHARACT. SPECIF. — Arbor, ramulis gracilibus pallide rubris, foliis 3-4-pollicaribus elliptico-lanceolatis acuminatis glauco-viridibus, nervis obliquis intramarginali a margine remoto, pedunculis axillaribus robustis curvis modice a vertice compressis, floribus 6-40 in capitulum subglobosum cohærentibus sessilibus receptaculo non immersis, calyce conico-turbinato angulato operculo rubro in rostrum 2-3-pollicare obtusum robustum sensim attenuato, ovarii apice calyce non immerso conico in stylum gracilem attenuato, staminibus alabastro non inflexis extimis 3-pollicaribus, fructu turbinato truncato ore non contracto.

Eucalyptus cornuta Labill., *Voy.*, vol. I, p. 403, t. 26. — DC., *Prodr.*, vol. III, p. 216. — Schauer in *Plant. Preiss.*, vol. I, p. 127. — F. Muell., *Fragment.*, vol. II, p. 39, *excl. syn.* — Benth., *Fl. Austral.*, vol. III, p. 234.

Il nous semble que c'était hier ! — Nous avions pris, au bord de la Tamise, dans Chelsea, passage dans l'un de ces innombrables *flies,* petits steamers qui desservent et les deux rives et la banlieue de Londres. — Le nôtre nous menait à Kew ; nous avions, par hasard, pour compagnons de voyage M. Wood, de Rouen, et deux de ses amis, français, qui firent le bonheur d'un joueur d'orgue, qui avait la *Marseillaise* sur son cylindre et n'eût cessé de la faire entendre sans le holà du Suisse, gardien préposé à la grille monumentale du Jardin royal . . .

. . . . . .

Chaque fois que nous pénétrons dans ce sanctuaire de la science, est-ce le

---

† 2164. **Pensées à grandes macules.**

De toutes les Pensées que nous livrons à notre clientèle, voici des figures de celles qui l'ont le plus satisfaite.

voisinage de l'*Herbarium,* demeure du Dr Hooker, « qui nous empoigne, » ou bien la fiévreuse attente des merveilles qui vont s'étaler sous nos yeux? nous ne savons ! Toujours est-il que l'approche des grands *Conservatories* est pour nous tout un événement, car c'est là seulement que des colosses pareils peuvent s'abriter; que des escaliers en spirale peuvent rapprocher les visiteurs des sommités des arbres qui ne peuvent guère y fleurir que dans le voisinage du vitrage; c'est là qu'il nous a été donné de jouir de la vue des fleurs de l'*Eucalyptus cornuta* que nous ne nous attendions pas à pouvoir figurer si tôt dans la FLORE, mais que le *Botanical Magazine* nous permet fort heureusement de reproduire aujourd'hui.

Le Dr J. D. Hooker nous apprend que l'inflorescence de cette rare espèce qui, chaque année, se montre à Kew, y a le double de la dimension des exemplaires cueillis à l'état sauvage et conservés dans son herbier.

Il a été découvert dans le Sud-Ouest de l'Australie, au commencement de ce siècle, par Labillardière. — Cunningham, Drummond, Oldfield, Harvey et autres ont enrichi l'herbier de Kew de spécimens collectés depuis les parages du King George's Sound jusqu'au Cap Riche.

C'est le « *Yeit* » des Australiens ; suivant Oldfield, ce doit être un arbre très-variable dans ses dimensions, des exemplaires n'ayant que 10 pieds de hauteur, d'autres en ayant 30 à 40; il en a même rencontré qui atteignaient jusqu'à 80 et 100 pieds d'élévation

Le Dr Hooker nous rapporte encore que les deux grands spécimens, hébergés en caisses dans l'octogone sud de la grande serre tempérée, sont des reliques levées de graines provenant de Drummond.

Ne rencontrant jamais le nom de l'*E. cornuta* dans les listes que nous envoient annuellement les maisons australiennes, il est vraisemblable que l'espèce n'y est guère répandue.

L. VH.

† 2165. Les Cypripedium.

RELEVÉ DES CYPRIPEDIUM CONNUS AUJOURD'HUI.

Dans la famille des Orchidées, qui est certainement l'une de celles dont les voyageurs ont le plus augmenté l'étendue dans ces dernières années, le genre Cypripedium, si curieux et si facile à reconnaître par la conformation en sabot de son labelle ou lèvre, est l'un de ceux qui se sont le plus enrichis pendant le même espace de temps ; non-seulement le nombre de ses espèces a été accru par des importations, mais encore des hybrides, produits dans les jardins, sont encore venus se joindre aux formes diverses qu'on en rencontre dans la nature. Dans l'état actuel de nos connaissances sur ce genre, l'un de ceux qu'on voit le plus souvent représenté dans les serres, il y a un intérêt évident à posséder un relevé complet de toutes les plantes aujourd'hui connues qui le composent. Or, ce relevé a été donné dernièrement dans l'excellent journal horticole anglais *The Garden* (Le Jardin, nos des 18 et 25 juillet dernier) que M. W. Robinson dirige avec autant de soin et d'exactitude que de talent. C'est ce relevé que nous allons reproduire.

Tous les Cypripedium connus se divisent en deux grandes catégories :

I. Espèces rustiques ou délicates; plantes généralement herbacées; tige florifère feuillée; feuilles minces, munies de nervures visibles.

a) Lèvre ou labelle jaune; pétales linéaires.

1. *C. Calceolus* : pétales non contournés en spirale, pourpre foncé ainsi que les sépales. — Il croît dans les bois en Russie, en Asie, dans l'Europe orientale; beaucoup plus rare dans l'Europe occidentale ; il n'existe à peu près plus ou même plus en Angleterre.

2. *C. parviflorum* : labelle déprimé à sa partie antérieure ; pétales tordus en spirale ; fleurs agréablement odorantes. Il

Lith & pub in Horto Van Houtteano

926

LILIUM CANADENSE PARVUM Kellogg.

4 *Californie*

Plein air.

1156

Imp. Lith. & pict. in Horto Van Houtteano

LILIUM CANADENSE PARVUM FLORE LUTEO Kellogg.

Californie

Plein air.

2191—92.

LILIUM CANADENSE PARVUM J. G. Bak.
LILIUM CANADENSE PARVUM FLORE LUTEO.

Liliaceæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra Flore, I, 92.

CHARACT. SPECIF. — Caule gracili stricto glabro 1–1 ½ pedali, foliis sparsis et verticillatis 1 ½–2 pollicaribus oblongo- v. obovato-lanceolatis obtusis v. subacutis 1-3-nerviis subundulatis marginibus scaberulis glabris, floribus parvis laxe subcorymbosis nutantibus longe gracile pedicellatis, pedicellis erectis ebracteatis, perianthio tubuloso-campanulato flavo-aurantiaco, foliolis supra medium patentirecurvis oblanceolatis subacutis medium versus purpureo-maculatis, exterioribus paulo angustioribus, staminibus perianthio brevioribus, antheris majusculis flavis, stigmate capitato integro. Baker.

Lilium parvum Kellog. *in Proc. Calif. Acad. Nat. Sc.*, vol. II. p. 179, t. 12; Regel. *Gartenfl.*, vol. XXI, p. 163, t. 725; Duchart., *Observ.*, 98.— J. D. Hook. *in Bot. Mag.*, VI, 46.

Lilium canadense var. **parvum** Bak. *in Journ. Linn. Soc.*, vol. XIV, p. 241.

MM. Barr et Sugden, de Londres, ont communiqué un bel exemplaire du *L. parvum* au Dr J. D. Hooker qui l'a fait paraître dans le *Bot. Mag.* en février dernier, et comme les exemplaires qui en ont fleuri dans nos cultures étaient d'un beau jaune, nous en avons fait exécuter une seconde planche de cette couleur là, l'espèce en valant bien la peine.

L'horticulture vit des faits accomplis, tandis que la Botanique, par trop préoccupée de transformisme, n'admet qu'à regret les formes modernes dont elle oserait presque contester la constance. Pour nous, tout ce qui se perpétue pendant des vies d'hommes est constant, la dégénérescence séculaire nous préoccupant médiocrement.

La variété jaune du *L. canadense* (*L. canadense flavum*, Flore, IX, 203), dont le Dr F. Rodigas nous fit faire la connaissance, il y aura bientôt quarante ans, a-t-elle dévié d'une manière même imperceptible depuis cette époque déjà bien reculée? Et n'en conclurons-nous pas que nos *L. parvum*, qui précisément sont de la même nuance jaune que ces *L. canadense flavum*, se maintiendront invariablement dans ce coloris? Quant à la filiation de l'espèce, M. J. G. Baker l'a exactement saisie. Originaire des montagnes de la Californie septentrionale, le *L. parvum* atteint trois pieds de hauteur; il est très-rustique.

L. VH.

---

croît au Canada et probablement dans l'Amérique septentrionale.

3. *C. pubescens* : labelle convexe à sa partie antérieure; pétales tordus en spirale; fleurs inodores; tige et feuilles couvertes d'un duvet blanchâtre. Spontané dans l'Amérique septentrionale.

b) Labelle jaune; pétales oblongs.

4. *C. irapeanum* : fleur large de 0m10, entièrement jaune d'or. Espèce délicate, croissant dans les savanes du Haut-Mexique, à une altitude de 610 à 1500 mètres.

c) Fleurs roses; pétales oblongs.

5. *C. macranthum* : pétales plus courts que le labelle qui est renflé et marqué d'un réseau de veines foncées. Espèce sibérienne qui mérite d'être cultivée et qui, bien qu'on l'ait introduite plusieurs fois, paraît ne plus exister dans les jardins.

6. *C. ventricosum* : pétales plus longs que le labelle dont la couleur est beaucoup plus foncée que chez le précédent. De Sibérie.

d) Labelle rose; sépales et pétales blancs.

7. *C. spectabile* : sépales et pétales sans macules; tige haute de 0m305 à 0m355, portant 3 à 5 feuilles. Des Etats-Unis et de l'Amérique septentrionale.

8. *C. guttatum :* sépales et pétales maculés de pourpre; tige haute seulement de 0m10 à 0m15 et ne portant que deux feuilles. Il croît en Sibérie, dans l'Amérique septentrionale et dans le nord de la Russie, dans les endroits marécageux.

e) Labelle blanc; sépales et pétales verts et rouges.

9. *C. candidum :* labelle d'un blanc pur; sépales et pétales verts, rayés de brun-rougeâtre. Il croît dans les marais tourbeux du Canada d'où il s'étend plus au nord; il arrive, vers l'ouest, jusque sur les montagnes Rocheuses.

f) Labelle blanc et rose; sépales latéraux libres.

10. *C. arietinum :* labelle blanc, tacheté de rose vif; les deux sépales inférieurs ne sont pas soudés l'un avec l'autre; fleur solitaire et petite. Du Canada.

g) Labelle rose; deux feuilles radicales.

11. *C. acaule :* labelle grand, rose-pourpre, marqué d'un réseau de veines foncées et offrant un sillon en avant; tige florifère non feuillée. Cette espèce de l'Amérique du Nord est parfaitement rustique et est assez fréquemment cultivée.

12. *C. palmifolium :* grande espèce peu connue et n'existant pas dans les cultures européennes non plus que les *C. cordigerum,* du nord de l'Inde, *passerianum,* de l'Amérique du Nord et *montanum,* des mêmes contrée.

II. Espèces non rustiques, à feuilles coriaces, radicales, distiques, persistantes; à tige florifère aphylle ou pluriflore.

a) Feuilles panachées.

13. *C. venustum* Wall. : labelle couleur de bronze avec des veines vert foncé; sépales blancs et pétales vert-olive. Des Indes-orientales. — Sa variété *spectabile,* de couleurs plus vives, est très-rare, et une variété nommée *pardinum* a les feuilles plus larges avec des places plus pâles en dessous.

14. *C. concolor* Batem. : hampe à 1 ou 2 fleurs jaune pâle, marquées de rares points bruns; petite espèce de l'Inde, dans le Moulmein.

15. *C. niveum* Reichb. fils : fleurs blanches avec des ponctuations brunes. Cette espèce ressemble tellement à la précédente que l'auteur de l'article la regarde comme n'en étant qu'une forme à fleur blanche.

C. javanicum Reinw. : labelle vert-olive non veiné. Espèce peu brillante, de Java et de tout l'Archipel indien.

17. *C. barbatum* Lindl. : labelle pourpre foncé; pétales portant des verrues poilues le long de leur bord supérieur. Originaire du mont Ophir. On en cultive quelques variétés dont la plus répandue est le *C. barb. nigrum* qu'on nomme aussi *superbum.*

18. *C. Argus* Reichb. fils : fleur sur une longue hampe, à pétales longs de 0m06 et couverts de macules en forme d'yeux. Originaire des Philippines. M. Bateman pense que ce peut être un hybride naturel des *C. barbatum* et *venustum.*

19. *C. purpuratum* Lindl. : sépale dorsal ayant son bord révoluté. Cette espèce indienne ressemble beaucoup, à première vue, au *C. barbatum* dont elle n'a pas les verrues poilues.

20. *C. Hookeræ* Hook. : hampe haute de 0m30 à 0m40 ; pétales spatulés, verts à la base, pourpres au sommet ; sépale supérieur non rayé ; panachure des feuilles très-distincte. De l'Archipel malais.

21. *C. superbiens* Reichb. fils (souvent nommé dans les jardins *C. Veitchii*) : pétales longs de 0m075 à 0m100, blancs lignés de vert et marqués de gros points brun-pourpre. De Java.

22. *C. Dayanum :* pétales blancs veinés de pourpre, sans ponctuations, verts à la base. De Bornéo et de l'Archipel malais.

b) Feuilles vertes; fleur solitaire.

23. *C. insigne* Wall. : sépale supérieur vert et blanc, maculé de brun ou de pourpre. La variété *Maulei* a sa fleur d'un coloris plus vif et le sépale supérieur plus blanc. Une autre variété nommée *C. insigne Veitchianum* est encore plus belle, avec le sépale supérieur grand, blanc presque jusqu'à sa base, abondamment maculé de rouge ponceau; elle est fort rare. — Cette espèce est l'une des plus faciles à cultiver et des plus anciennement cultivées.

24. *C. villosum* Lindl. : toute la fleur d'un beau brun chaud, luisante et comme vernie. Des Indes, dans le Moulmein.

25. *C. hirsutissimum* Lindl. : pétales verts à la base, abondamment ponctués de brun pourpre, légèrement tordus au sommet. Originaire de l'Assam.

26. *C. Fairieanum* Hook. : pétales fortement arqués à convexité vers le bas ; sépale supérieur rayé abondamment de pourpre. Plante de l'Assam, encore fort rare.

Mt. Lith & pict in Horto Van Houttcano

1129

LILIUM JAPONICUM? COLCHESTERI

2. Japon

Plein air.

2193—94.

LILIUM JAPONICUM(?) COLCHESTERI.

Le Dr Wallis a eu l'amabilité de nous permettre de prendre copie du portrait de ce nouveau venu, originaire de cette inépuisable terre japonaise vers laquelle vient de se diriger son intelligent *foreman*, M. Horsman.

Que la lame capricieuse qui emporte son esquif le protège et lui sourie jusqu'au retour !

Le *L. japonicum Colchesteri* est déjà dans nos cultures et nous promet une vigoureuse végétation. — Que nous importe que le vrai *L. japonicum* de Thunberg nous revienne, si jamais il est venu déjà ? Nous n'avons jamais connu, sous ce nom, dès notre extrême enfance, qu'un Lis malingre, autrefois très-commun et dont nous n'avons gardé qu'un souvenir tellement vague, que nous ne saurions soutenir si le soi-disant *japonicum* (le frêle *L. odorum* du Dr J.-E. Planchon, Flore, IX, 54) aux étamines d'un roux foncé, était bien identique avc le Lis de notre jeune temps.

Quant au *L. Browni*, dont nous avons narré l'histoire en en donnant le portrait (Flore, I, 257), c'est une espèce robuste qui ne périra pas et qui se prêtera de bonne grâce, ainsi que le *L. japonicum Colchesteri*, aux investigations infatigables de ceux d'entre nos savants qui voudront diriger leurs études vers ce beau genre.

La nomenclature doit toujours s'attendre à se voir ballottée par les botanistes *réducteurs* aussi bien que par ceux, par exemple, qui accroissent à l'infini le nombre des pseudo-genres, à l'instar du Dr Lehmann aux yeux de qui les *Begonia* devaient être subdivisés en une quarantaine ou une cinquantaine de sous-genres ayant leur nom de famille propre; M. J. G. Baker, par contre, pêcherait-il par le défaut contraire ?... Mais nous oublions que nous n'avons pas voix au chapitre.

L. VH.

P. S. Au moment de mettre sous presse, le *Gardeners' Chronicle*, du 31 juillet, nous apprend que le *Lis* que vient d'exposer M. Wilson à la South Kensington Society, sous le nom de *Lilium Krameri flore albo*, y aurait été reconnu par les autorités compétentes(?) comme étant bien et *dûment* l'ancien *L. japonicum* perdu depuis si longtemps(!!) — *Adhuc sub judice lis est!*

L. VH.

---

c) Feuilles vertes; hampe à plusieurs fleurs.

27. *C. Lowii* Lindl. : hampe haute de 0m60 à 0m90, portant 3 à 5 fleurs dont les pétales, longs de 0m075 à 0m100, sont pourpres et jaunes, ponctués de brun à leur base. De Bornéo.

28. *C. Schlimii* Hook. : fleurs petites, blanches avec le labelle rose ; pétales quelquefois maculés de rose intense. De la Nouvelle-Grenade.

29. *C. caudatum* Lindl. : pétales linéaires, tordus sur eux-mêmes, longs de 0m375 à 0m750. Sa variété *roseum* est d'un coloris plus brillant et réussit mieux traitée à froid. Des Andes du Péron.

30. *C. Stonei* Lindl. : pétales ligulés, tordus ; hampe, sépales et ovaire glabres. De Sarawak. Sa variété *platytænium* est plus belle et encore rare. Elle a les pétales plus larges, élégamment maculés de pourpre.

31. *C. lævigatum* Batem. : hampe, sépales et ovaire couverts de poils pourpres. Il ressemble au précédent, avec des fleurs plus petites, maculées de pourpre sur le sépale supérieur. Des Philippines.

32. *C. caricinum* Bot. mag. : feuilles graminées ; fleurs verdâtres ; pétales longs de 0m075 à 0m100, tordus en tire-bouchon. Du Pérou et de la Bolivie. Il est nommé parfois *C. Pearcei*, du nom du voyageur qui l'a découvert.

33. *glanduliferum* : pétales aigus, por-

tant 2 ou 3 glandes poilues. De la Nouvelle-Guinée et probablement aussi de Java.

34. *C. Parishii* Reichb., fils : pétales portant également des glandes poilues, mais obtus au sommet. Des Indes-orientales.

35. *C. longifolium* Reichb. fils : fleurs colorées en vert et pourpre, dont chaque inflorescence n'offre, en général, qu'une seule ouverte à la fois, accompagnées chacune d'une bractée longue de 0m075. De Costa Rica.

36. *C. Roezlii :* plante très-robuste, semblable à la précédente, mais à feuilles deux fois plus larges et à pétales pourpres. L'épi de fleurs est long de 0m60 à 1m20, avec de grandes bractées. Les fleurs s'ouvrent successivement par 2 à la fois, et chaque épi dure dix à douze mois. Des montagnes de l'Amérique du Sud.

Les Cypripedium hybrides qui ont été obtenus dans ces derniers temps sont les suivants :

C. Sedeni, obtenu du croisement du *C. longifolium* avec le *C. Schlimii* par M. Seden : fleurs rose foncé, larges de 0m075 ; labelle rouge ponceau, blanc en dedans, maculé de rose.

C. Harrissonianum (obtenu des *C. barbatum* et *villosum* par M. Dominy) : fleurs comme vernies ; feuilles panachées.

C. vexillarium (né chez MM. Veitch des *C. Fairieanum* et *barbatum*) : fleurs ressemblant à celles du *C. Fairieanum* ; feuillage panaché du *C. barbatum*.

C. Dominii (produit du *C. caudatum* fécondé avec le *C. caricinum*) : plante à grandes fleurs ayant les longs pétales de la plante mère.

C. Ashburtoniæ (produit du *C. insigne* fécondé par le *C. barbatum*) : feuilles légèrement panachées ; fleurs ressemblant à celles du *C. insigne* sans les macules. La panachure des feuilles de cet hybride est sujette à varier d'intensité selon les individus.

(*Journal Soc. d'hort. Paris.*)

† 2166. Anemone fulgens Gay.

Anemone fulgens Gay.

Nous cultivions, depuis un certain nombre d'années, parmi nos plantes vivaces, une Anémone dont les grandes fleurs du rouge le plus éblouissant, nous émerveillaient chaque année. Nous nous sommes adressé dans les Pyrénées, pour en obtenir, à l'un de nos correspondants de Dax, ville que nous désignait De Candolle (*Prod.*, I, 18), mais infructueusement. Nous désespérions de pouvoir jamais nous en approvisionner lorsque parut, ce printemps, le Prix-Courant de MM. Vilmorin-Andrieux et Cº, qui non-seulement nous en ont fourni pour notre clientèle, mais nous en ont cédé une jolie vignette que nous donnons ci-contre, en félicitant MM. Vilmorin d'avoir enrichi nos jardins septentrionaux d'une plante aussi belle et qui fait, paraît-il, les délices des Lyonnais opulents qui, allant passer l'hiver en Provence, n'oublient jamais d'en rapporter dans leurs foyers.

L. VH.

Exhibition internationale de Philadelphie.

2195—96.

EXHIBITION INTERNATIONALE DE PHILADELPHIE.

Une Exposition universelle aura lieu au printemps prochain aux États-Unis; elle s'ouvrira le 10 mai 1876 et se fermera le 10 novembre suivant; elle aura pour siége Philadelphie, ville située près du confluent du Delaware et du Schuylkill, à 200 kilom. N.E. de Washington et à 120 kil. de l'Atlantique, par 39° 54′ de latit. N. Sa population, qui était de 70,287 habitants en 1800, et de 167,325 en 1820, s'élevait en 1874, à 920,000 habitants, dont 892,000 blancs et 28,000 hommes de couleur. Les étrangers y sont au nombre de 160,000, dont 24,500 nés en Angleterre, 91,500 en Irlande, 29,700 en Allemagne, 4,200 en Ecosse, 3,100 en France, et 7,000 en divers pays. Les bords de la rivière Delaware, qui forment ses faubourgs, comptent plus de 150,000 habitants, et la population des districts nord et sud de la ville est estimée à 280,000. On y compte 260 églises à l'usage des différents cultes chrétiens et six temples de quakers, l'université dite de Pennsylvanie, une faculté de médecine, une bibliothèque publique, fondée par Franklin, avec collections diverses, une académie des sciences naturelles, un athénée, des sociétés d'agriculture et d'horticulture, l'institution Franklin, un hôpital de la marine et un hospice d'orphelins, un port vaste et sûr, un arsenal et le chantier de construction de l'union américaine. Philadelphie est le centre de nombreuses manufactures; son marché est l'un des plus grands de l'univers. La plupart des établissement industriels de Pennsylvanie et de la Nouvelle-Angleterre ont établi à Philadelphie des succursales importantes qui occupent 120,000 ouvriers, dont les salaires annuels se montent à 262,000 millions de francs et le produit de ces manufactures atteint 1,260,000,000 francs.

Son marché, dans Market-street, est immense et passe pour le plus grand du monde. On y trouve les produits des deux Amériques avec ceux d'Europe et d'Asie. Cette ville, par ses bateaux à vapeur et ses chemins de fer, est en grande communication avec New-York, Baltimore, Washington, Pittsburg, avec les Etats du centre et ceux du sud. Philadelphie fait un important commerce avec l'Europe, principalement avec l'Angleterre et avec la France, avec l'Amérique du Sud, surtout le Brésil, avec l'Asie, la Chine et les Indes orientales.

Néanmoins, depuis quelques années, son commerce d'exportation a sensiblement décliné; il faut attribuer ce déclin à la puissance commerciale toujours croissante de New-York. Philadelphie

† 2167. Jubilés trentenaires.

Les personnes qui nous font l'honneur de visiter notre Établissement, en connaissent toute l'étendue et ses 50 serres de tous genres et le nombreux personnel qui l'exploite. Ce personnel se compose nécessairement, comme partout ailleurs, de nomades et de compagnons de travail qui continuent avec nous l'œuvre commencée. L'Établissement, qui compte trente-six ans d'existence, n'a pu commencer à fêter ses anciens que depuis quelques années : c'est aux deux chefs qui, depuis plus de trente ans, se chargent de présider à nos envois d'en deçà et d'au-delà des mers qu'est échue l'heureuse chance d'être fêtés les premiers : leurs modestes noms Constant de Bruyker et Constant Slock ont droit à notre

exporte des huiles minérales pour une somme de 30 à 40 millions de francs par an. Ses autres exportations et ses importations sont néanmoins importantes. Le mouvement annuel du port est de 1400 à 1500 navires jaugeant de 500 à 600,000 tonnes. Le cabotage emploie dans ce port 60,000 bâtiments. La valeur des marchandises entrées annuellement dans le port de Philadelphie est d'environ 75 millions de francs, et celle des marchandises exportées d'environ 65 millions.

Philadelphie est construite avec élégance; ses principales rues, pavées de cailloux et garnies de trottoirs, n'ont pas moins de 35 mètres de largeur. On peut affirmer qu'elle est la ville la plus régulièrement belle non-seulement des États-Unis, mais du monde entier. Ses rues qui se coupent toutes à angle droit, ses larges trottoirs toujours propres, l'élégance des maisons bâties en briques et décorées de beau marbre blanc, la richesse et le bon goût de ses monuments publics offrent au premier abord un aspect séduisant, mais qui peut à la longue fatiguer l'œil par son excessive régularité. Elle s'étend sur une longueur d'environ 3 kilomètres depuis la rive droite du Delaware jusqu'à la rive gauche du Schuylkill; sa largeur est de plus d'un kilomètre. Ajoutons que de nombreux chemins de fer mettent la ville en communication avec les principaux centres de l'Union. Philadelphie est, avec New-York et Baltimore, le rendez-vous le plus fréquenté par l'émigration allemande.

On a comparé Philadelphie à Birmingham et New-York à Liverpool. Cette comparaison est assez exacte, Philadelphie étant, en effet, plutôt manufacturière et New-York plutôt commerçante. En 1874, le Congrès a décidé qu'une exposition universelle se tiendrait en 1876, à Philadelphie, pour célébrer le centenaire de la déclaration de l'indépendance.

La Commission organisatrice avait bien fixé au 1er juin 1875 le dernier délai pour les demandes d'espace à occuper dans le local de l'exposition par les Commissions étrangères, mais ce délai a été prorogé.

Les Commissions devront envoyer à Philadelphie, avant le 1er décembre 1875, leurs plans pour l'occupation à faire de ces espaces, avec la nomenclature des objets à exposer et la liste des exposants.

La réception des objets commencera le 5 janvier 1876 et finira le 19 avril suivant.

Les espaces retenus et non occupés tomberont en déchéance le 26 avril 1876.

L'exposition s'ouvrira le 10 mai 1876 et se fermera le 10 novembre de la même année.

Les objets exposés devront être retirés pour le 31 décembre 1876.

Nous reproduisons ci-contre une vue du vaste édifice où viendront s'étaler les richesses de tout genre du monde entier. L. VII.

---

reconnaissance pour leurs bons et longs services.

Cette année est arrivé le tour de M. CHARLES VAN EECKHAUTE, notre chef commercial bien connu de tous ceux qui nous honorent de leur patronage.

Comme ses aînés, il a été amené de ses pénates, en équipage, par l'élite de nos travailleurs, et notre air national et des hourras sans fin l'ont accueilli à son entrée dans un Établissement où son honnêteté, son zèle, son intelligence et son incomparable activité ont largement contribué à rendre possible la continuation d'une œuvre entreprise, nous pouvons le dire sans fausse modestie, avec autant de persévérance que de courage.

C'était là une véritable fête de famille, bien touchante à tous les points de vue, et non moins honorable pour celui qui en était le héros que pour les auteurs de cette manifestation fraternelle; aussi a-t-elle duré jusqu'au matin. L. VH.

1110

Off. Lith & pict in Horto Van Houtteano

Cataracte à Java

2197 –98.

CATARACTE A JAVA.

Avant notre séparation d'avec nos anciens alliés les hollandais, nous jouissions, en commun, de cette importante colonie dont les richesses de tous genres ne se dénombrent point. Au moyen de leur marine, au renom séculaire, nous avions trouvé dans cet archipel incomparable un exutoire aux productions si nombreuses et si variées de notre sol et de notre industrie. Nous venons rappeler aujourd'hui par une peinture due à l'illustre Blume et vulgarisée par le crayon de notre célèbre paysagiste Paul Lauters, un des sites les plus pittoresques de ces contrées accidentées.

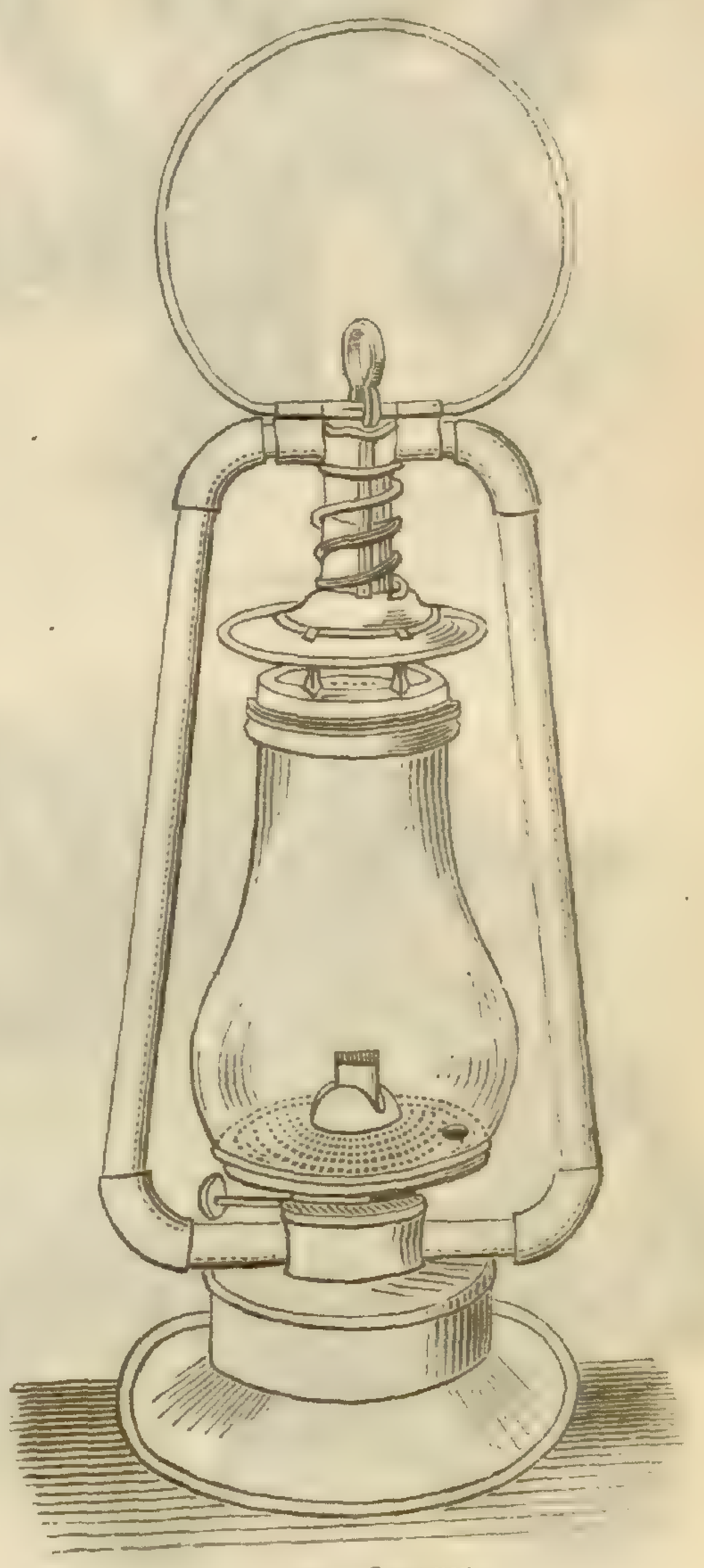
Inutile de faire ressortir le caractère grandiose et sauvage du paysage, où l'eau roule en cascades gigantesques à travers des roches volcaniques, au milieu d'une végétation luxuriante comme on n'en voit que sous les Tropiques.

L. VH.

† 2168. La lampe Ouragan.

Pas mauvais, le titre anglais! L'artiste qui l'a imaginé (un Ouragan est un *Hurricane* en anglais) n'en a pas moins confectionné une lampe portant une vis d'Archimède à son sommet et qui, par les perfectionnements très-ingénieux apportés à son exécution, nous paraît de nature à remplir parfaitement son but.

L. VH.



La lampe Ouragan.

† 2169. Reines-Marguerites.

Le chemin de fer de ceinture qui traverse l'Etablissement Van Houtte côtoie, en ce moment. une mer de fleurs de *Reines-Marguerites*, dites de Truffaut. De la plus belle des formes, elles y sont cultivées soigneusement, depuis longues années, sur une grande échelle et s'y épurent chaque jour davantage; elles sont admirables de coloris.

L. VH.

† 2170. Begonia diversifolia plena.

Notre chef, Charles Raes, notre vétéran, l'obtenteur de nos plus beaux Gloxinias, vient de doter l'Etablissement d'un Begonia qui sera peut-être le filon d'une génération pleine d'avenir. On en connaît le type, le *B. diversifolia* (*B. Henrici*), au beau port, aux fleurs roses de longue durée; le port du nouveau gain est rablu, trapu; il a la physionomie d'un charmant Fuchsia à grandes fleurs très-pleines, d'un carmin très-vif.

L. VH.

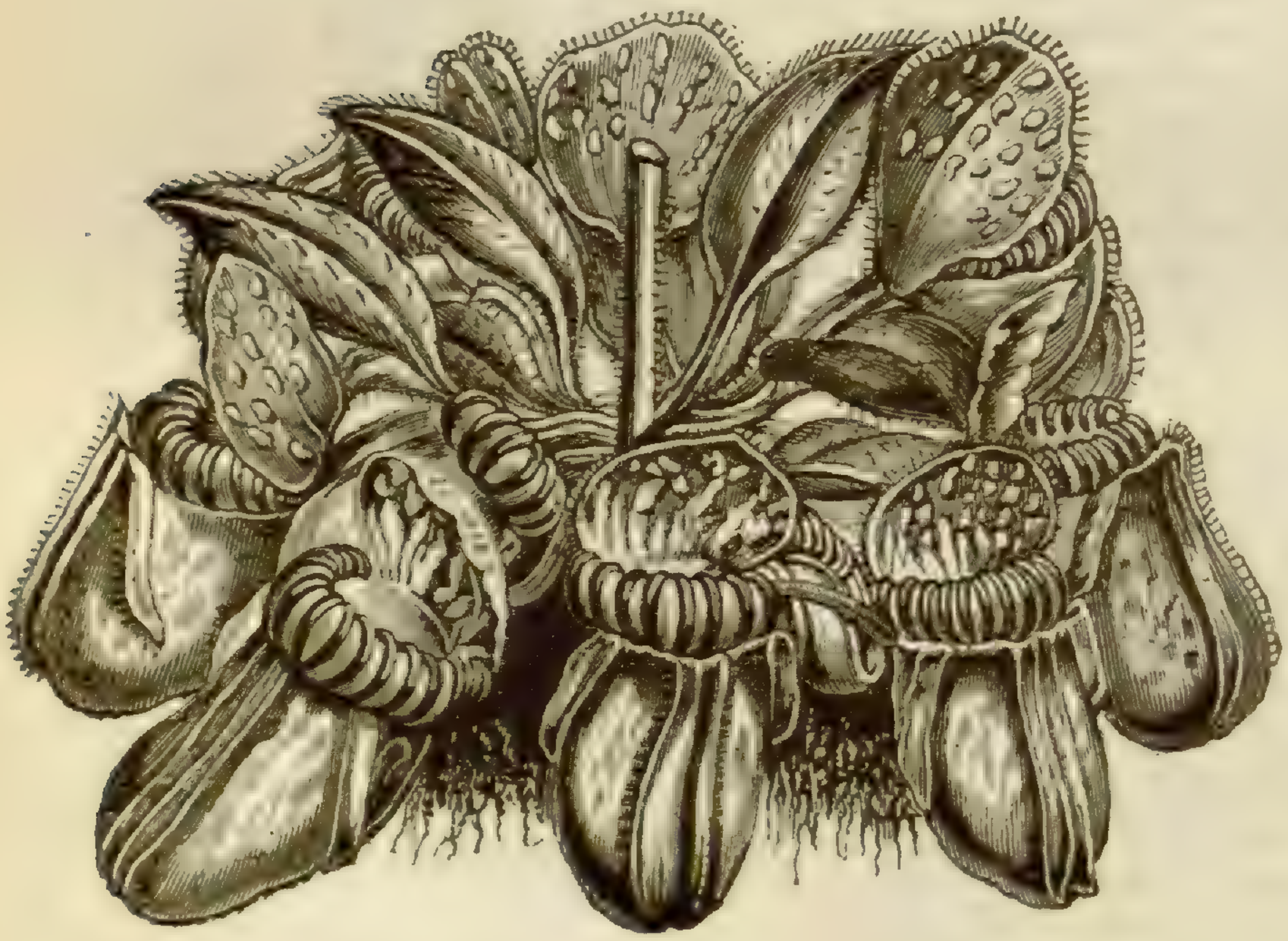
† 2171. **Le Nymphæa alba flore roseo. — Amherstia nobilis. — Ouvirandra fenestralis. — Aponogeton junceum. — Nelumbium luteum. — Dionæa muscipula. — Anœctochilus Lobbianus, etc.**

Dionæa muscipula.

M. Albert Robson, de Askersund, Aspa, Suède, a eu l'amabilité de nous gratifier d'un exemplaire de cette variété rare du Nénuphar blanc d'Europe, le *Nymphæa alba flore roseo*. — Des serres du Duc de Devonshire nous est venu un *Amherstia nobilis* (Flore, V, 513 à 516). — L'*Ouvirandra fenestralis* (Flore, XI, 65), la plante dentelle qui flotte à la surface des lacs dans l'île de Madagascar, est toujours une des curiosités qui attire les visiteurs, — et aussi ce joli petit *Aponogeton junceum*, aquatique de l'Hottentotie qui vit très-bien dans une coupe d'eau, dans l'orangerie qu'embaume l'*A. distachyum* (Flore, XVII, 125) toujours en fleurs. — Nous allons figurer le Nélumbo à fleurs jaunes dont nous avons de bons rhizomes à vendre; il fleurit parfaitement en plein air dans une cuvelle d'eau, enterrée au sud.

Nos *Cephalotus follicularis* (Flore, III, 290) ne se sont jamais ornés d'autant de petites cannettes; nous les tenons près du verre en bonne orangerie, côte à côte avec les Attrape-mouches (*Dionæa muscipula*, Flore, III, 280). — A la mortuaire de M. J.-B. Dubus, à Lille, nous nous sommes rendu acquéreur de beaux pieds d'*Anœctochilus Lobbianus* (Fl., V, 519), d'*A. imperialis*, *Dawsonianus* (Flore, XVIII, 21), etc. — De récents arrivages ont enrichi nos serres d'exemplaires nombreux, de toutes dimensions, de *Cycas circinalis* (Flore, X, 107); il en est de plus de 2 1/2 mètres de hauteur, de 1 mètre de circonférence et pesant plus de deux cents kilogr.

L. VH.



Cephalotus follicularis.

Off lith. & piet in Horto Van Houtteano

ACACIA NEMU *Willd.*

♄ Japon. Plein air.

2199.

ACACIA NEMU Willd.

Leguminosæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra Flore, VII, 67.

CHARACT. SPECIF. — Inermis, pinnis sub-9-jugis, foliolis multijugis dimidiatis acutis, glandula ad basin petioli, capitulis pedunculatis in paniculam terminalem dispositis, leguminibus linearibus pubescentibus. In Japonia.

Acacia Nemu Willd., *Spec.*, IV, 1065. — DC., *Prod.*, II, 469, n° 216.

Mim. arborea Thunb., *Fl. jap.*, 229. — Banks., *Ic. Kæmf.*, t. 19. — **Mim. speciosa** Thunb., *Soc. linn.* 2, p. 336. — Eamdem, ni fallor, habeo sine fr. ex Napaulia a cl. Wallich missam.

Albizzia rosea Carr., *Rev. hort.*, cum icone hic iterata.

Avez-vous gardé ressouvenance de ces longues soies roses, réunies en grosses houppes, qui ornent avec tant d'élégance les ramules de certains Inga? Vous vous rappellerez, au moins, les longues étamines rayonnantes qui forment les bouquets des *Metrosideros semperflorens*. Eh bien! l'*Acacia Nemu* vous montrera sous notre ciel boréal, à deux mètres de hauteur, ses capitules du plus beau rose, autrement gracieux que ceux des goupillons raides que vous ont présentés jusqu'ici les Metrosideros! Le feuillage de notre Acacia rappellant celui des sveltes Inga, décorera bientôt vos bosquets d'une parure toute nouvelle. — Il va de soi que le jeune plant, non encore ligneux, sera protégé par une légère litière pendant le premier hiver.

Dans notre allée kilométrique figurera toujours avec honneur cet *Acacia Nemu* que nous recommandons ainsi chaque année, dans nos Catalogues, à l'attention des amateurs. Voisin de l'*Albizzia Julibrissin*, dont il paraît être la forme japonaise, il s'en distingue d'ailleurs par son degré de rusticité et la couleur rose carminé de ses goupillons. Lorsque survient un hiver très-rude, ses branches s'en ressentent, mais l'arbuste repousse du pied. Aussi, pour éviter qu'il ne soit ainsi endommagé, le protégeons-nous par un peu de litière sèche qui le garantit efficacement.

L. VH.

---

† 2172. Mort de MM. John Standish et William Rollisson.

Les principaux journaux de Londres jettent des fleurs sur la tombe de John Standish; ils sont unanimes pour vanter les qualités de son cœur, et la lecture des lignes qu'ils lui ont consacrées trouvera de l'écho sur le Continent où John Standish avait d'excellentes relations et comptait de nombreux amis.

William Rollisson, homme des plus respectables, était le chef d'une ancienne maison des environs de Londres, très-connue sur le Continent.

—

Ainsi s'éteignent, l'un après l'autre, nos vieux amis; notre génération s'en va pour faire place à la nouvelle. L. VH.

† 2173. Azalea rustiques hybrides de Gand.

L'Établissement Van Houtte est indubitablement le plus riche en *Azalées rustiques de Gand;* sa collection, tout à fait épurée et d'où tous les doubles emplois ont disparu, est réduite à moins de 75 variétés; il renferme l'élite du genre, en jolies plantes de 3 à 8 branches, la plupart garnies de nombreux boutons à fleurs; elles sont toutes disponibles.

L. VH.

† 2174. Azalea mollis.

Ce printemps, les plates-bandes de l'Établissement ont été émaillées d'une vingtaine de mille touffes fleuries de l'*Azalea mollis*, rustiques comme des chênes, et dont les fleurs, de la dimension de celles des Rhododendrons, ont offert les nuances rose, rouge saumoné, orange, jaune paille, chrome, rouge carminé, nankin, saumon, citron, etc. Tout cela est Catalogué à la page 280 du Prix-Courant n° 163 de l'Établissement, et immédiatement disponible. L. VH.

† 2175. Platycerium alcicorne majus.

Très-bel ornement de serre tempérée, de physionomie toute nouvelle, cent fois supérieur à notre ancien *Acrostichum alcicorne*, qui parait autrefois nos serres par la bizarrerie de son port, simulant des cornes d'élan. Dans la plante toute nouvellement introduite, et déjà disponible, ses très-grandes feuilles palmiformes s'inclinent avec grâce et sont de toute beauté. L. VH.

Platycerium alcicorne majus.

Off Lith & pub in Horto Van Houttiano

1016

. Rose H. R. Peach Blossom Wm Paul.

2200.

ROSE H. R. PEACH BLOSSOM Wm Paul.

L'une des dernières venues mises en vente cette année par Mrss. Wm Paul, de Waltham Cross. L'arbuste est vigoureux; ses fleurs grandes, pleines, sont d'un rose tendre nuancé de carmin et satiné de blanc. L. VH.

† 2176. Pluie d'Ephémères.

J'ai assisté l'autre soir, sur les bords de la Marne, à un phénomène curieux et que peu de parisiens connaissent : je veux parler *de la tombée de la manne*. C'est ainsi que les pêcheurs désignent une pluie soudaine d'innombrables petits papillons blancs; il en pleut par millions, j'allais dire par milliards.

A peine la nuit venue, ces malheureux insectes s'abattent sur la rivière et voltigent en flocons pressés; le crépitement de leur chute dans l'eau produit l'illusion d'une averse, et quand il n'y en a plus, il y en a encore; des légions invisibles arrivent de tous les points de l'horizon; on en a plein ses habits, plein ses cheveux, plein son chapeau.

Alors commence la grande fête du poisson; alors aussi son ennemi le pêcheur se met en mouvement. Le poisson est dans un état de jubilation indescriptible; la plus vulgaire ablette se livre à des sauts de carpe prodigieux; barbillons, chevennes, gardons, carpes, perches, tanches dansent à la surface de l'eau et viennent happer gloutonnement cette manne providentielle.

Toute la population du fond remonte à la surface, et la rivière, ordinairement silencieuse, se peuple de bruits inaccoutumés.

Le pêcheur né malin et très-malin, quoi qu'en disent de vulgaires blasphémateurs, ne perd pas son temps lui aussi.

C'est le moment d'installer ou de renouveler les *verveux*, de jeter l'épervier, de faire des coups miraculeux. Son expérience lui promet toute une perspective réjouissante de fritures et de matelottes. Les verveux sont, on le sait, des espèces de nasses, faites de réseau et soutenues sur des cerceaux, qu'on installe habilement dans le lit de la rivière ou le long des roseaux du bord.

Quand le poisson voyage, il remonte le courant, s'engage dans l'orifice de la nasse et se trouve pris dans un cul-de-sac. Rien de plus traître et de plus ingénieux que ces souricières à poisson. Les anguilles elles-mêmes, qui passent avec raison pour les plus futées commères de l'endroit, y perdent leurs peines; le verveux ne lâche jamais sa proie.

La tombée de la manne dure environ une semaine. Encore une fois, le nombre de ces infortunés papillons déconcerte l'imagination. Qu'on allume un feu de paille au bord de la rivière, ils viennent s'y brûler les ailes par tourbillons insensés; leurs cadavres accumulés finissent par éteindre la flamme; un feu de paille de dimension moyenne ne résiste pas à cette avalanche neigeuse.

Et quand je parle de *papillons*, le terme est impropre. La *manne* est constituée par des éphémères, c'est-à-dire par des insectes de l'ordre des névroptères; leur corps est allongé, de couleur jaunâtre; les ailes longues et triangulaires, dressées sur le corps à l'état de repos; l'abdomen est terminé par deux filets chez les mâles; il y en a trois chez les femelles.

Tout le monde sait que les *éphémères* ne vivent qu'un jour. Les poëtes de toute catégorie ont versé des pleurs sur leur sort infortuné. Les poëtes ne sont pas tenus, en effet, d'être très-versés en histoire naturelle; ils sauraient, sans cela, que les éphémères vivent deux ou trois ans à l'état de larve, ce qui est très-joli pour un insecte de 18 millimètres de longueur.

Sitôt arrivés à l'état d'insecte parfait, les éphémères n'ont plus qu'un souci : perpétuer leur race pour s'endormir aussi-

tôt après dans l'éternel repos. La femelle dépose ses œufs dans l'eau, et c'est ce qui explique que, pour suivre cet intéressant phénomène, il suffit d'aller se promener par les chaudes soirées de juillet soit aux bords de la Seine, soit aux bords de la Marne.

Je préviens les curieux qu'ils feront bien de se hâter s'ils ne veulent pas remettre ce spectacle à l'année prochaine. La manne a commencé à tomber vers la fin de la semaine dernière ; ils n'ont plus dès lors que deux ou trois jours devant eux.

Quel est le statisticien qui s'amusera à calculer le nombre de ces insectes qui peuvent s'abattre en une seule nuit sur un espace d'un mètre carré? Et la tombée de la manne dure huit jours! Quel étonnant témoignage de la fécondité de la nature ! P.

† 2177. Des chats dans leurs rapports avec l'horticulture.

Les animaux que l'homme admet dans son intimité ne sont pas nombreux.

Quelques oiseaux chanteurs, des perroquets, des corbeaux, des pies et même des hiboux; des chiens, des chats, des cochons d'Inde, des souris blanches, des poissons rouges.

Parmi ces animaux, les plus répandus sont les chiens et les chats, entre lesquels cependant il faut choisir, leur incompatibilité d'humeur étant notoire.

Les uns préfèrent le chien, ami dévoué de l'homme, gai, expansif, obéissant et même servile de sa nature.

Les autres se décident pour le chat, être indépendant, insensible à la crainte ou à l'affection, parfois attaché à l'homme, mais bien plus au logis, et surtout détruisant les souris ou les éloignant par sa présence.

Si vous avez un jardin, ne choisissez pas ; éloignez le chien et le chat, surtout le chat.

Jeune, ce dernier est un animal charmant, plein de grâce, de gentillesse et de gaîté.... dans la maison ; suivez-le au jardin, où il pénétrera toujours avec ou sans votre permission ; les papillons et les abeilles excitent surtout son attention ; il les poursuit à travers vos plates-bandes, cherche à les saisir sur les fleurs qu'il brise, sans se soucier du dommage qu'il cause, et il ne devient un peu plus réservé que lorsqu'une abeille lui a infligé une leçon salutaire mais douloureuse. La gymnastique est, pour le jeune chat, un besoin et un apprentissage : il s'exerce à grimper sur les arbustes et sur les espaliers dont les fruits deviennent pour lui des jouets fort amusants, et les pauvres fleurs deviennent de nouveau les victimes de ces jeux.

Si vous aimez vos plantes, vous ne vous laisserez pas toucher par la gentillesse du coupable ; dans votre juste indignation, vous saisirez l'arrosoir et une abondante aspersion d'eau froide constituera un premier avertissement qui, répété en cas de récidive, finira par produire l'amendement.

Lorsque le chat atteint l'âge de raison, il devient sérieux, grave, même dédaigneux. Pendant le jour, il n'apparaît guère au jardin, si ce n'est pour s'y livrer à la chasse aux oiseaux, qu'il préfère de beaucoup aux souris, ou pour y dormir en plein soleil. Cependant, je manquerais à la vérité si je n'ajoutais pas que le chat étant un animal très-propre et très-rangé, c'est dans vos plates-bandes qu'il déposera ses excréments, en choisissant la terre la plus meuble qu'il creuse et amoncelle à cet effet.

Mais la nuit approche : c'est alors que l'activité du chat se réveille. Lovelace effréné, il se dispose à courir les aventures et se dirige vers les rendez-vous qu'il a obtenus. Dès sa sortie de l'enclos, il devient le fléau des espaliers sur lesquels il grimpe sans s'inquiéter des branches qu'il casse ou détache, ni des fruits qu'il arrache. Une fois sur la crête du mur, il est parti pour toute la nuit, à moins qu'il ne ramène quelque camarade. — Voilà pour votre propre chat — mais ceux des voisins ont les mêmes instincts, et si votre jardin est sur leur route, ils le traversent par le même procédé et en causant les mêmes dégâts.

J'ai supposé le cas le plus favorable : celui où votre chat serait un matou et où votre enclos ne serait qu'un territoire de transit. Le cas le plus désespérant serait celui où les rendez-vous se donneraient habituellement dans votre enclos,

Ch. Luh. & pict. in Horto Van Houtteano

975

STEUDNERA COLOCASIÆFOLIA C. Koch.

4 *Amér. sud*

Serre chaude.

2201.

STEUDNERA COLOCASIÆFOLIA C. Koch.

Aroideæ.

CHARACT. GENER. — Spatha aperta, initia erecta, mox convoluto-recurvata. Spadix multo brevior, dimidia parte inferiore spathæ adnatus : suprema tertia pars cylindrico-oblonga, staminifera, ceterum pistillis tecta. Columna antherifera apice in connectivum suborbiculari-peltiforme 5-7 lobum excurrens; lobis apicem versus dilatatis retusis; antheris 5-7, linearibus, pendulis, in columna antherifera lateraliter connectivique lobis apice adnatis. Ovaria sessilia, compressa, stigmate 5-lobo terminata, 5-locularia, staminodia uno alterove comitata. Ovula plurima, anatropa, centralia. C. Koch, in *Regel Gartenflora*, 1869, p. 323.

CHARACT. SPECIF. — Caule crasso, brevi; foliis peltatis, ovatis, parce acuminatis, excisura pene nulla. C. Koch. l. c.

Steudnera colocasiæfolia C. Koch. l. c. — Hook., *Bot. Mag.*, t. 6076, icon hic iterata.

Gonatanthus peltatus, *Hort. Lind.*

Introduite par M. Linden de l'Amérique méridionale, cette nouveauté se distingue par son beau feuillage et par ses fleurs insolites. Elle veut la serre chaude et requiert les soins que nous donnons aux Caladiums et aux autres Aroïdées des contrées intertropicales.

L. VH.

---

soit parce que votre chat serait une chatte, soit parce que votre terrain offrirait aux entretiens amoureux des conditions favorables. S'il en est malheureusement ainsi, armez-vous de patience et de résignation. Chaque nuit, un concert de miaulements rauques et de cris sauvages vous annoncera que les assises du sabbat se tiennent dans votre jardin, et le matin, les arbres plantés contre les murs seront dégradés, les plates-bandes piétinées ou labourées, les semis bouleversés, des plantes arrachées ou écrasées; des touffes de poils, éparses çà et là, témoigneront de l'acharnement des rivaux ou des résistances opposées par un sexe qui, dans le monde des chats, ne se livre pas sans lutte. Telle plante, que vous soigniez attentivement depuis plusieurs mois et dont vous attendiez la floraison prochaine, est anéantie; telle autre, destinée à vous procurer des graines reproductrices, est séparée de sa tige, loin de laquelle vous en retrouverez les débris.

Si ces faits qui, pour l'horticulteur, constituent des malheurs véritables, ne se présentaient qu'accidentellement, on les accepterait comme on accepte la grêle ou la bourrasque; mais ils se renouvellent à peu près chaque jour ou plutôt chaque nuit pendant la belle saison et ils finissent par amener l'exaspération et inspirer des idées de meurtre et d'empoisonnement. Mais la destruction du chat n'est pas chose facile; c'est un animal qui a la vie dure et qui n'avale les aliments qu'après les avoir mâchés et dégustés avec conscience.

J'en suis arrivé à reconnaître que, lorsqu'un jardin n'est pour les chats qu'un lieu de transit, le remède le plus efficace est de leur fournir un moyen commode de faire la traversée : il suffit de dresser, dans deux angles opposés, une planche ou une simple poutre auxquelles les chats donneront la préférence sur les espaliers.

Mais si vous avez une chatte, n'hésitez pas à vous en débarrasser, ou bien renoncez à votre jardin qui restera le salon de conversation de toute la gent féline de votre voisinage.

Z.

† 2178. Clematis Guiding Star, Cripps and son.

Messrs Thomas Cripps, de Tunbridge Wells, nous favorisent de l'envoi d'une branche de la *Clematite Guiding Star*, qu'ils viennent d'obtenir parmi leurs semis. Les fleurs de la nouvelle venue sont très-grandes, d'une riche couleur pensée, rehaussée d'un large ruban central d'un cramoisi très-riche; le *Guiding Star* est de la gamme des *Cl. Star of India*.

L. VH.

† 2179. **A propos de deux Capucines de l'Amérique australe : le TROPÆOLUM POLYPHYLLUM** (FLORE, XX, 37) **et le TROPÆOLUM SPECIOSUM** (FLORE, III, 281).

Les types de toutes les Capucines qui ornent nos jardins ont pour patrie l'Amérique méridionale.

Il y a près de trois cents ans que la première d'entre elles a été apportée du Pérou en Europe : c'est la petite Capucine annuelle, le *Tropæolum minus* de LINNÉ ; ce n'est que cent ans plus tard que l'on vit paraître la grande espèce, le *Tropæolum majus* L., annuelle aussi, et dont les semis successifs, mille fois répétés, donnèrent naissance à toutes ces variétés que l'horticulture finit par fixer ; celles-ci permettent aujourd'hui à la fantaisie d'orner les parterres et de créer des rubans de couleurs bien distinctes, bien tranchées, dans des plates-bandes où le sol ondulé est entremêlé de rocailles entre lesquelles aiment à croître ces Capucines aux longues guirlandes dont le gai feuillage fait ressortir si divinement les corolles qui s'harmonisent si bien ensemble. — L'une de ces Capucines annuelles a même produit, un jour, des fleurs doubles d'une couleur toute brune, dite mordorée, que l'on a bouturée ; on a continué à la garder en serre et elle s'est perpétuée dans les établissements où des soins appropriés savent préserver les plantes pendant l'hiver contre tout excès d'humidité, de froid ou de chaleur.

Un jour, cent ans plus tard, nous arrivèrent du Pérou, puis du Chili, des Capucines portant des tubercules à leur base, et qui furent nommées : *Tropæolum tricolor, brachyceras, edule, Moritzianum, umbellatum*. L'avant-dernier, le *T. Moritzianum*, venu de Cumana, paraît perdu, tout comme le dernier, le *T. umbellatum* (FLORE, III, 302), introduit en Europe, de Santa Fé de Bogota, par M. Veitch, et qui paraît n'avoir guère vécu en Europe, bien que muni d'un fort tubercule à sa base.

Enfin le *T. tuberosum* (FLORE, V, 452) avec ses tubercules qui tentent l'amateur par leur couleur jaune d'œuf, aspergée de taches rouges ; jeunes encore, on peut les conserver dans du vinaigre, à la manière des pickles, cornichons, haricots, brocolis, prunes, cerises, noix non mûres, etc. ; ils ont une saveur d'estragon.

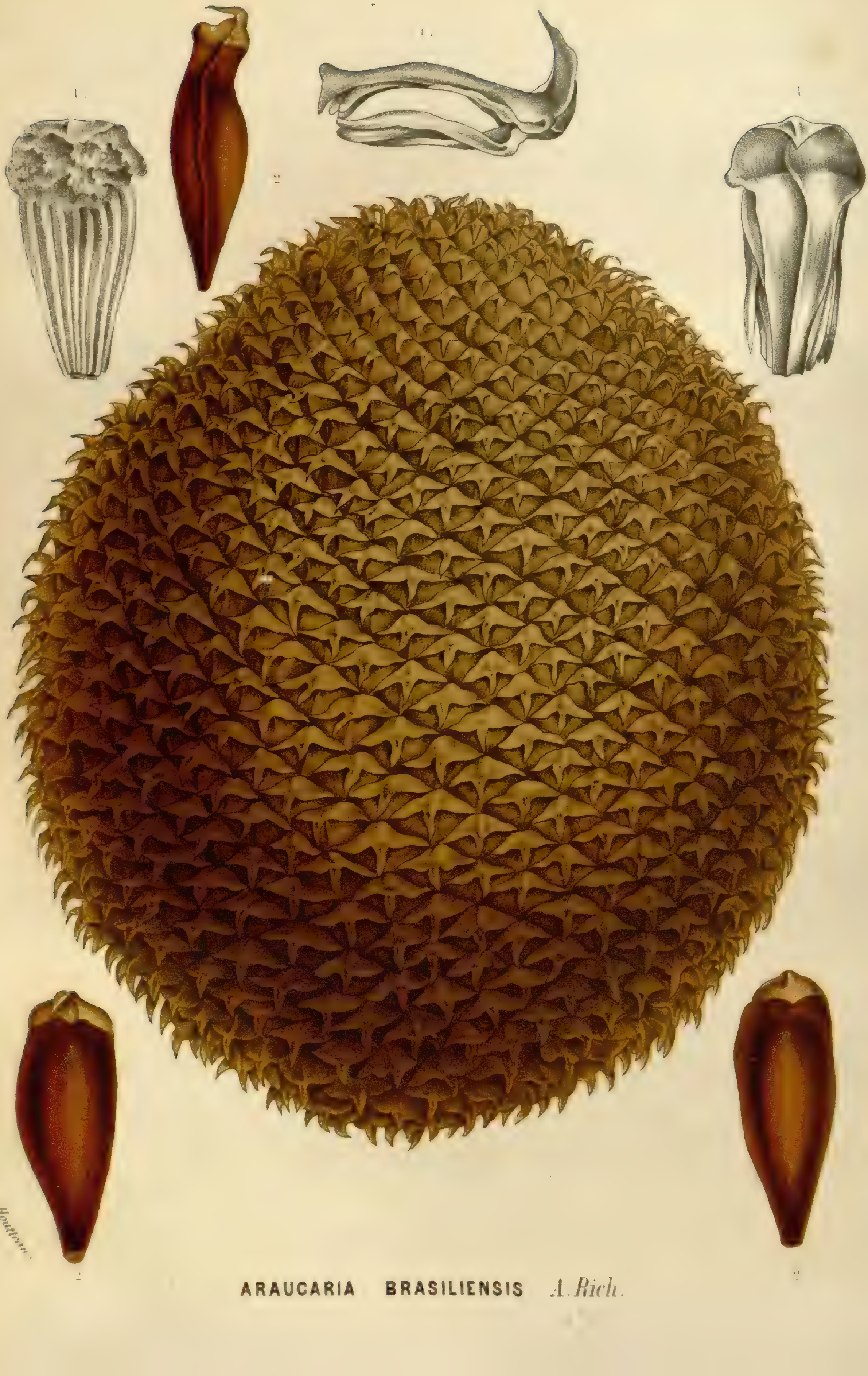
Depuis parut le *T. albiflorum* (FLORE, III, 241), que nous introduisîmes du Pérou ; enfin, nous trouvâmes, cultivée en Ecosse, une charmante espèce du plus beau rouge vermillon, le *T. speciosum* (FLORE, III, 281), originaire d'une latitude bien plus australe, de la Patagonie, et qui, sous une simple couverture de feuilles sèches, résiste bien à nos hivers partout où on peut en préserver les racines de l'humidité, en les plantant entre des pierrailles.

Ces racines vivaces ne sont pas très-charnues, mais très-fibreuses, et perpétuent cette jolie espèce grimpante, la favorite des Highlanders ; ceux-ci en décorent la devanture de leurs Cottages, qu'elle enguirlande de ses jolies tigelles au menu petit feuillage subpelté, à six divisions.

Le *T. polyphyllum* que nous venons de figurer dans ce recueil (FLORE, XX, 37), est l'espèce au sujet de laquelle nous avons été amené à passer toute cette jolie famille en revue. Elle nous vient du Chili et est munie de longues racines traçantes, qui deviennent très-grosses étant adultes et portent des tiges épaisses d'un bleu clair, couvertes d'une pulvérulence blanche, couleur qu'affectent aussi ses jolies feuilles, pressées près à près, et qui, entremêlées de très-nombreuses fleurs, très-grandes, ornent l'ensemble d'une végétation vigoureuse, de toute beauté. — Les voyageurs ont suivi la trace de cette dernière espèce, et l'ont trouvée parcourant de son aire les hauts plateaux qui séparent les Andes du littoral Montévidéen où ils l'ont signalée depuis Mendoza jusque dans les environs de Maldonado, dans l'Uruguay.

Nous sommes heureux de pouvoir contribuer à répandre ces deux dernières espèces qui ne craignent, comme nous l'avons dit, que l'humidité de notre boréale Europe, mais où des mains intelligentes peuvent bien les préserver de ce danger de mortalité. Quant à la France centrale, ces Capucines s'y naturaliseront entre les broussailles, dans les lieux rocailleux, et toujours à l'abri de cette fatale humidité.

L. VII.



ARAUCARIA BRASILIENSIS *A. Rich.*

2202.

ARAUCARIA BRASILIENSIS A. RICH.

Coniferæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra FLORE, VII, 243.

CHARACT. SPECIF. — Vide DC., *Prodr.*, XVI, 2, 370, n° 2.

Araucaria brasiliensis A. RICH. in *Dict. class. d'Hist. nat.*, I, p. 512. — DC., *Prodr.*, l. c. — LOUDON, *Arbor.*, IV, 2439. — LINK., in *Linnæa*, XV, 543. — ENDL., *Conif.*, 185. — CARR., *Conif.*, 415.

PINHEIRO et fructus *Pinhao* Lusit.

. . . . . .

De retour à Rio de Janeiro de notre excursion dans les montagnes des Orgues, nous profitâmes du départ du juge de paix de Morro quemado pour l'accompagner. Mais, monté sur une méchante rosse, une haridelle efflanquée, nous fûmes jeté sur la dure et, quand nous revînmes à nous, sonna le clairon du départ; — il fallut s'embarquer dans une *falloa* sur la baie et attérir à Nictheroy ! Nous remettant en route, et ayant atteint les Brejos de Macacu, notre quadrupède enfonça ses sabots entre les rondelles qui formaient le soi-disant *macadam* de la route ; ajoutez à cela une succession de sauts périlleux, l'enflure de nos jambes, etc. : notre abandon par le brave juge de paix fut décidé. Il nous laissa nous refaire à Ste-Anne où nous apprîmes bientôt à connaître et à aimer l'hospitalité brésilienne. Il est vrai de dire que nous étions l'hôte d'un colon français, le vénérable M. Duval.

Après quelques jours de repos dont nous étions redevable à un quasi-compa-

---

† 2180. Glanage horticole.

IV.

Un *procédé* à vendre. — La Violette de 8 mois. — Souscription modique. — Un secret pour 2000 personnes. — Les semeurs. — Les jardins d'expériences et les horticulteurs-marchands.

— Je ne suis cependant pas d'une nature jalouse ; je dois avouer toutefois que j'ai récemment éprouvé un accès d'envie contre les heureux mortels qui peuvent impunément jeter l'argent par les fenêtres. C'est un habitant de Namur qui m'a valu ce mauvais mouvement, que je n'aurais certainement pas eu sans la circulaire alléchante dont il a bien voulu me gratifier, par l'entremise de l'Administration des Postes.

Procédé secret important ! dit la circulaire, en grandes lettres bien nourries sur lesquelles s'arrête l'œil intrigué ; puis, plus bas, portée sur un long, très-long pédoncule, s'étale une Violette, mais de ces violettes comme n'ont pas coutume d'en voir les simples mortels comme vous et moi, une Violette *plusieurs fois double*, aussi large qu'une pièce de cinq francs (pas en or, remarquez bien, mais en argent). Ses grands pétales chiffonnés, étalés, pressés les uns contre les autres, vous lancent des invitations agaçantes, et je comprends très-bien l'image si..... poétique et si grammaticale de l'expéditeur de la circulaire, qui déclare que « peu de mains hésitent à affronter, pour la conquérir, les chevaux de frise de sa forteresse naturelle. »

Dans son état normal, cette Violette, à ce qu'il paraît, est déjà d'une belle taille à Nice et sur les bords de la Méditerranée : mais le présentateur a le moyen de la rendre bien plus grande encore, embellie et plus parfumée. Grâce à lui et à son procédé secret, on la fait fleurir, avec peu de soins et pour presque rien, en pleine terre et même dans la neige. Rien de plus suave que cette fleur, et l'on conçoit qu'elle ait stimulé l'ardeur civilisatrice de

triote, nous enfourchâmes de nouveau notre bête, et, passant la Candalaria et traversant à gué le *Ribeiro* du *Coronel Fereira*, nous nous mîmes à *assubir* la montagne qui, le lendemain, nous mena à *Morro quemado*, colonie suisse très-connue des Européens qui ont vécu au Brésil. Nous étions en juillet, en plein hiver brésilien, et nous nous rappellons d'un Zygopetalum dont les fleurs étaient couvertes de givre! — Nous nous remîmes en route pour *Cantagallo*, le *Chant du coq*, en pleine forêt vierge, et, atteignant le *Rio da Pomba*, nous entrâmes dans la province de *Minas-Geräes*, après avoir traversé le *Parahiba*. — De là à Barbacena, nous nous trouvâmes en pleine forêt de *Pinheiros*, *Araucaria brasiliensis*, dont on se rappelle toute sa vie, atteignit-on l'âge de Mathusalem. Imaginez qu'aux Palmiers succède, sans transition, une forêt d'Araucaria, sous le 21° de latitude, à une élévation de 3000 pieds! — Ajoutons qu'à ce souvenir là devait s'en rattacher un autre, bien fait pour nous mettre en extase: la vue des *Vellozias!* — Mais, comme c'est tout à fait incidemment que nous en parlons ici, — remettons la suite à une autre fois !

Adieu, Brésil, terre pleine de douces ressouvenances !

Sans constituer, comme en Patagonie, le pain des indigènes, les *Mineiros* consomment beaucoup de *pinhaos*, et on les vend au boisseau dans les marchés de Rio de Janeiro ; on les mange à la manière des Chataîgnes en Europe.

—

Il va de soi que l'*Araucaria brasiliensis* veut l'orangerie chez nous; il est de pleine terre à Florence, où le marquis de Ridolfi en cultive même une variété qui porte son nom; l'*A. brasiliensis Saviana* en est une autre, à feuillage glaucescent, et qui paraît dériver d'une montagne de Bolivie, non loin de Cobija. L. VH.

---

l'homme, à qui Dieu — c'est le prospectus qui parle — permet, pour le rendre heureux, de compléter et de perfectionner son œuvre.

Jusqu'à présent, je plaignais les pauvres jardiniers-fleuristes qui, malgré tous leurs efforts, ne parvenaient à obtenir, en hiver, et moyennant des frais coûteux de chauffage dans leurs serres, que de petites Violettes à queue courte, et ne se conservant que quelques jours. Me voici maintenant rassuré sur leur compte ; la Violette de l'industriel de Namur a le pédoncule très-long, ce qui permet de faire facilement les bouquets ; la plante disparaît sous la quantité de ses fleurs, et celles-ci, une fois cueillies, durent, d'après lui, quinze jours et plus sans se faner ; en sorte qu'il n'est pas étonnant qu'il songe à prévenir les jardiniers que l'usage qu'ils vont pouvoir faire de son procédé leur permettra de se faire un bénéfice annuel de plusieurs milliers de francs.

M. X. — je ne veux pas le nommer de peur de paraître vouloir lui faire une réclame — est tellement certain de son affaire, qu'il n'hésite pas à avouer avoir acheté le procédé dont il s'agit pour la somme de 30,000 francs. Juste 30,000 fr.! Et j'espère bien que le compositeur de la FLORE, effrayé du chiffre et craignant une erreur de ma part, ne va pas retrancher un ou deux zéros. C'est merveilleux !

Or, M. X. n'est pas un égoïste ; il tient à ce que ses semblables profitent de son généreux achat ; aussi s'engage-t-il à livrer ce procédé à quiconque voudra bien le gratifier, en échange, de la modique somme de 20 francs. Il ne s'agit que de souscrire ; si 2000 souscriptions sont réunies, la méthode sera adressée à chaque souscripteur, sous pli recommandé et franco, contre le versement de la somme.

Avais-je raison de dire que l'on peut porter quelque envie aux mortels qui ont de l'argent à jeter par les ouvertures de leurs maisons ? Néanmoins, il me vient une crainte : ne se pourrait-il pas que les jardiniers, qui sont tout aussi rusés que d'autres, se fissent cette réflexion, qu'un secret gardé par 2000 personnes — 2000 personnes surtout du sexe masculin — ne restera pas un secret durant 365 fois 24 heures ? En sorte qu'il pourrait bien leur venir l'idée qu'ils le connaîtront tôt ou tard et que, dès lors, mieux

BRODIÆA VOLUBILIS T. G. Baker.

4 *Californie* *Châssis froid.*

2203.

BRODIÆA VOLUBILIS J. G. BAKER.

CHARACT. GENER. — Vide BAKER, *Journ. Linn. Society*, vol. XI, 375.

CHARACT. SPECIF. — Vide BAKER, *Bot. Mag.*, 6123.

Brodiæa volubilis BAKER, *Bot. Mag.*, t. 6123, icon hic iterata.

STROPHOLIRION CALIFORNICUM TORREY.

RUPALLEYA VOLUBILIS MORIÈRE.

DICHELOSTEMMA CALIFORNICA WOOD.

Introduit des montagnes du Sacramento, en Californie, par M. Thompson, d'Ipswich, en juillet dernier. C'est une bonne fortune pour les amateurs de plantes bulbeuses que la venue, toute récente, de M. J. G. Baker, dont le coup d'œil sûr vient délier des nœuds gordiens et fixer la place, dans la nomenclature, à une foule de plantes que d'autres laissaient dormir dans les *dubiæ sedes*, avec promesse d'y revenir..... aux calendes grecques.

Le *Brodiæa volubilis* est une preuve nouvelle de la sûreté du jugement de M. J. G. Baker. Là où d'autres erraient, ne sachant dans quel genre loger ce sphinx, J. G. Baker l'a, sans hésitation, mis en sa place.

Un bulbe est la base de la plante; sa floraison est à la finale d'une tige de 8 à 12 pieds qui s'enroule autour des branches des arbrisseaux voisins qu'elle décore, à leur sommet, d'une parure qui part on ne sait d'où.

A chaque texte du *Botanical Cabinet*, le bon Loddiges s'inclinait devant la majesté divine et élevait les mains vers la toute puissance du Créateur; ces points d'admiration tenaient bien souvent lieu de détails dont on eût préféré n'être pas privé.

Il est de fait que tout est merveilleux dans la nature! Témoin cette fleur femelle vivant au fond des eaux et allongeant indéfiniment sa hampe jusqu'à ce que, parvenue à fleur d'eau,

---

vaudrait, à la rigueur, garder leurs 20 francs pour autre chose.

Quoi qu'il en soit, nous verrons sous peu le résultat de la proposition ; peut-être que 2000 braves gens se sacrifieront pour ne pas laisser perdre un aussi important secret, et si j'avais quelque espoir de peser sur leur détermination, j'insisterais surtout sur ce précieux avantage qu'ils auront de pouvoir conquérir l'inimitable Violette sans être obligés d'*affronter les chevaux de frise de sa forteresse naturelle*. La dispense d'un pareil exercice sera prise, je l'espère, en considération sérieuse.

— Il ne faut pas croire que les bonnes choses soient toujours foncièrement bonnes et qu'elles ne puissent avoir aucun inconvénient, car une chose peut être excellente pour les uns qui, pour d'autres, devient mauvaise. Ainsi, tenez, par exemple, un certain nombre de sociétés d'horticulture, en France, ont un Jardin d'expériences ; je ne parle pas de notre grande Société centrale, qui n'a pas le temps de s'occuper de ces niaiseries-là, mais d'autres, jeunes ou vieilles, qui, aidées ou non par l'Administration, ont fondé un Jardin-école. Là, sous la direction d'une commission spéciale, on cultive, pour voir ce que cela deviendra, les végétaux que l'on suppose pouvoir utiliser dans la contrée. Signale-t-on quelque part une fleur nouvelle, un nouveau légume, on en fait l'acquisition; on sème, on plante ; on regarde pousser, fleurir et fructifier; si c'est bon, on le garde pour en fabriquer davantage ; si c'est mauvais, on en prévient ses collègues. Là, le propriétaire prend des notes et agrandit ses collections ; le jardinier apprend à apprécier des plantes qu'il n'avait pas vues encore ; le marchand voit, d'un coup d'œil, ce qui manque à son commerce, et, en outre, parmi les habitants de l'endroit, l'idée du

elle soit à la portée du mâle, et s'y tenant jusqu'après la copulation, pour regagner ensuite sa retraite sous-marine, ayant ainsi accompli l'un des mystères les plus prodigieux que puissent chanter les poëtes en extase devant les œuvres miraculeuses du Créateur.

Puisque nous parlons incidemment ici de la Vallisnérie, car c'est d'elle qu'il s'agit, reproduisons ce qu'en dit M. le Dr P. Duchartre, à la page 878 du IVe volume de son *Manuel des plantes* que tout amateur devrait posséder :

« Feuilles linéaires, longues, obtuses au sommet où elles sont légèrement denticulées, minces et translucides ; hampe des fleurs mâles longue seulement d'un ou deux centimètres ; celle des fleurs femelles susceptible d'acquérir jusqu'à 1 mètre et plus de longueur selon la profondeur de l'eau. Extrêmement commune dans le canal du Languedoc où elle se multiplie au point de gêner la navigation ; dans l'Hérault à Agde ; dans le Rhône, etc. — Fleurit aux mois d'août et de septembre.

« Cette plante est justement célèbre par la manière dont s'opère chez elle la fécondation. Les fleurs mâles extrêmement petites, contenues en grand nombre dans la spathe commune, se détachent, lorsque celle-ci s'ouvre, par suite de la rupture de leur pédoncule et viennent flotter sur l'eau. A la même époque, la fleur femelle vient nager aussi sur l'eau, grâce à l'extrême allongement de sa hampe dont la spire est alors déroulée. L'agitation de la surface du liquide par les vents amène bientôt les deux sexes en contact l'un avec l'autre ; le pollen se répand sur le stigmate, et aussitôt la hampe que termine la fleur femelle fécondée s'enroule en spirale à tours serrés, le fruit va mûrir au fond de l'eau. Ces faits vraiment merveilleux décrits dans une foule d'ouvrages, chantés même par les poëtes, ont rendu la Vallisnérie tellement célèbre qu'on lui donne place dans les jardins, quoiqu'elle ne soit nullement digne d'être cultivée sous aucun autre rapport. Sous le climat de Paris, on la plante ordinairement dans une serre, au fond d'un bassin ; mais elle viendrait tout aussi bien dans un bassin en plein air, pourvu que l'eau y fût assez profonde. Ses stolons fournissent un moyen rapide et commode pour la multiplier. »

L. VH.

---

bon et du beau se répand avec le goût des plantes.

On ne peut pas dire que tout cela ne soit pas excellent. Eh bien, il ne faut pas être bien clairvoyant pour deviner que, dans un temps plus ou moins éloigné, une partie des horticulteurs de l'endroit auront à regretter, pour leur part, le fonctionnement de ce Jardin d'expériences. Que fait le Jardin, en effet? La chose la plus simple du monde. Il appartient à tous les sociétaires ; chacun d'eux en est possesseur pour sa petite part ; quoi de plus naturel, dès lors, que ce soit le propriétaire qui profite de la récolte ? C'est ce qui a lieu ; les fleurs, les arbres, les légumes se multiplient ; ils donnent des graines, des greffons, des boutures ; ces graines et ces fragments multiplicateurs, on ne peut pas les perdre ; alors on se les partage. Si moi, amateur, je trouve à mon jardin social des graines de telle ou telle plante, des plants de tel ou tel végétal, vous ne me supposez pas assez simple pour aller bénévolement les acheter au fleuriste, au pépiniériste, au grainier ; en sorte que grainier, pépiniériste et fleuriste y perdront, puisqu'ils vendront cela en moins.

Oh ! attendez. Je vois d'avance l'objection ; elle est trop naturelle pour qu'on ne la devine pas. On va me dire : c'est une erreur ; voyez si, au contraire, dans une ville où existe un Jardin d'expériences, les horticulteurs-marchands ne vendent pas davantage ! Telle jolie plante est introduite dans le pays, qui n'y était pas connue d'abord ; on la veut dans son jardin ; le jardin social ne peut pas en fournir à tous, on s'en va alors acheter au marchand des végétaux qu'il n'aurait pas vendus sans le Jardin d'expériences.

ALOCASIA LOWI *Hook*.

2 *Borneo.* *Serre chaude.*

Ch. Lem. lith. et pinx. an Hort. van Houtte

2204.

ALOCASIA LOWI Hook.

Aroideæ.

CHARACT. GENER. — Vide H. G. Schott, *Prodr.*, 144.

CHARACT. SPECIF. — Vide Hooker in *Bot. Mag.*, cum icone hic iterata.

Alocasia Lowi Hook. l. c.

Caladium Lowi *Hort. Illustration horticole*, 360.

Bornéo, la grande île, est le berceau des plus brillants Alocasia, et c'est à la maison Hugh Low et C° que l'horticulture est redevable de ces hôtes de la serre chaude. Tous aiment d'abondants arrosements pendant l'été, de la chaleur humide et de fréquents rempotages en terre forte, mêlée de charbon concassé et de sphagnum. — Pendant l'hiver, l'*Alocasia Lowi*, veut que l'on modère extrêmement l'eau sans la supprimer totalement, pour éviter une dessication trop complète de ses racines qu'il est préférable de maintenir toujours en semi-vitalité. L. VH.

Même chose pour des légumes ; même chose pour des arbres ou arbustes.

C'est on ne peut plus juste ; aussi n'avons-nous guère encore entendu dire que les horticulteurs-marchands se soient plaints de cet état de choses. Oui, mais cela ne durera pas toujours ; plus les saisons se renouvelleront, plus les récoltes pourront satisfaire de personnes et plus les amateurs seront bien fournis. Et puis, on échange entre soi. Dieu ! quelle jolie plante ! J'en retiens des graines. Quel beau fruit ! Vous me réserverez quelques greffons, n'est-ce-pas ? Et alors, petit à petit, la propagation a lieu de telle sorte qu'il y a toute une série de plantes qu'on se procure en dehors du commerce. Les horticulteurs de maintenant ont profité et profitent encore de l'aubaine, d'accord ; mais ceux de plus tard ?

— Je viens de déguster un fruit nouveau ; il s'appelle modestement *Délices de*.... etc. Hélas ! hélas !

Eh bien, malgré cela, connaissant toutes les angoisses par lesquelles doivent passer les semeurs, c'est à peine si j'ai le courage de désabuser l'obtenteur. C'est une si grande affaire, pensez donc ! que d'attendre dans l'incertitude huit ans, dix ans, quinze ans et plus, pour savoir ce que produira ce pépin ou ce noyau religieusement confié à la terre ! Que de soins qui auront peut-être été donnés en pure perte ! Que d'arrosages, de binages, de nettoyages inutiles ! Et cependant, bien que sous le poids de cette incertitude, comme on le suit d'année en année jusqu'au moment décisif !

Enfin ! nous y voici, et ce sera pour cette fois ! Regardez : deux fleurs, trois fleurs, peut-être quatre ! Des fruits vont naître ; noueront-ils maintenant ? La gelée ne va-t-elle pas les détruire ? Le ver ne va-t-il pas les ronger ? Quelle patience il faut avoir ! Mais, voyez, les sépales persistent, l'ovaire se gonfle, les vaisseaux s'écartent, le pétiole s'allonge, la forme se dessine ! Voisin, venez donc voir ! Vous savez bien, mon vieux semis de 15 ans ! Le voici, regardez. Distinguez-vous déjà quelle vigueur ? Je vous l'avais bien dit que le feuillage promettait, ainsi que la couleur des rameaux !

La saison suit son cours ; le gain grossit, pas autant qu'on le voudrait, non certes, mais il grossit tout de même. On voudrait bien que ce fût un fruit d'hiver, mais on voudrait bien aussi le goûter tout de suite. Voyons, un peu de patience ; attendons un mois encore ! Cependant, si.... — Voulez-vous bien vous arrêter, malheureux ! Mais cela n'est pas mûr ! — Vous croyez ? — Assurément.

On attend — il le faut bien ! Enfin, un

beau jour, on n'y tient plus ; on approche ; la main tremble.... Bast ! on cueille.... C'est cueilli ! Vite, un couteau d'argent, pour qu'il ne perde rien de ses avantages ! Faut-il ouvrir ?.... Allons, c'est dit. On porte une tranche à la bouche.... Recueillement. C'est bon ! — C'est bon, n'est-ce-pas ? — Dame!.... oui ; ce n'est pas mauvais. — Pas mauvais ! Je le crois bien ! Peut-être pas tout à fait assez mûr, mais enfin.... Voyons, franchement?.... Que dites-vous ? De la fadeur ! De la fadeur là-dedans ! Pourquoi pas tout de suite ni jus ni sucre ? Peut-être est-ce encore un peu petit, mais c'est si jeune ! Dans deux ans, trois ans, vous verrez, quand la greffe aura passé par-là !

Puis arrive le grand moment, le baptême. Ne nous précipitons pas et choisissons bien ; gardons-nous des exagérations ou des extravagances de ces semeurs trop amoureux de leurs enfants. Et le lendemain, posément, modestement bien qu'avec un petit air imperceptible de triomphe, on envoie à la société voisine la poire *Triomphe de*..... ou *Délices de*..... — Messieurs, une nouveauté, une nouveauté du pays ! Il y a bien, par-ci par-là, quelques grimaces, mais enfin.....! — Eh bien ! qu'en dites-vous, collègues ? — Dame ! oui.... pas mauvais ; peut-être bien qu'un peu plus de parfum, un peu plus de finesse....; en somme, il faudra revoir cela l'année prochaine.

L'année prochaine ! Ils se figurent, eux autres qui n'ont pas attendu quinze ans, que l'on peut encore attendre comme cela l'année prochaine ! Du reste, est-ce qu'un fruit comme celui-ci a besoin du patronage d'une société pour faire son chemin ? On trouvera bien un pépiniériste pour le propager comme il le mérite. Et, ma foi, c'est vrai, on trouve un pépiniériste, et alors.... on sait ce qui en résulte.

Quelquefois au lieu de *Triomphe de*...., *Délices de*....., on accroche au hameçon quelque ronflante épithète : *Admirable, Bellissime, Merveille de*...., *Gloire de*...., *Suprême,* et....., ça mord tout de même ! Eh bien, toute réflexion faite, je crois qu'il vaut mieux réagir que de se laisser aller à trop de complaisance ; il faut se méfier des noms pompeux ; il ne faut plus que çà morde ! THÉODORE BUCHETET.

† 2181. Les Chicharras.

Un de nos abonnés, français résidant au Mexique, nous a adressé plusieurs curieux échantillons d'un insecte connu à Santiago sous le nom de *Chicharras*.

Ce n'est pas la première fois que nous voyons cet *animal-plante*, nom sous lequel il est connu dans diverses contrées, à Cautla, notamment.

En 1865, pendant la guerre du Mexique, un échantillon, envoyé de ce pays au journal l'*Illustration*, fut soumis à notre examen, et nous en donnâmes une description succincte. Celui que nous possédons actuellement, et que représente notre dessin, a, avec le premier, une très-grande ressemblance, l'arbre dont il est surmonté est seulement beaucoup plus élevé.

On a beaucoup discuté sur la nature de l'excroissance qui naît de la partie antérieure du dos de cet insecte, que les Indiens seuls savent, dit-on, trouver. Les uns pensent que c'est une production animale fournie par l'insecte lui-même ; d'autres croient que c'est une plante, ou tout au moins une matière végétale à laquelle le cerveau donnerait naissance. Hâtons-nous de dire que, de toutes ces opinions, aucune n'est fondée ; il est aisé de s'en convaincre par un examen attentif. Du reste, cette excroissance ne se montre pas chez ce seul insecte, et son point de départ n'est pas toujours à la partie antérieure du dos, mais souvent à l'abdomen.

Dans son *Apparat pour l'histoire naturelle d'Espagne,* imprimé vers le milieu du siècle dernier, le père Torrubia, de l'ordre de Saint-François, rapporte avoir trouvé à la Havane, au milieu d'un champ, « quelques abeilles mortes, mais dont tous les squelettes étaient entiers jusqu'aux ailes inclusivement. De petits arbrisseaux avaient pris racine dans les entrailles de ces insectes. Les habitants du pays appellent cette plante *Gia*. Elle est hérissée d'un grand nombre d'épines, ce qu'ils attribuent aux aiguillons dont ils disent que le ventre est rempli, et qui, selon eux, communiquent à la plante le même principe créateur que la nature leur a donné. »

Le P. Torrubia ajoute que ce phéno-

765

Off. Lith. & plat. in Horto Van Houtteano

CAMPANULA SCHEUCHZERI Lodd. Cab.

3 *France*

Plein air.

2205.

CAMPANULA SCHEUCHZERI Lodd. Cab.

Campanulaceæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra Flore, III, 247.

CHARACT. SPECIF. — Vide DC., *Prodr.*, VII, 471.

Campanula Scheuchzeri Suter. = **C. rotundifolia** L. — DC., *Prodr.*, l. c. — Hook. *Bot. Mag.* — Herincq et Jacq., *Manuel*, II, 546.

Herbe vivace, haute de 15 à 20 centimètres; feuilles radicales pétiolées, en forme de cœur, arrondies, crénelées dentées, les caulinaires linéaires ou lancéolées; calice à lobes subulés, dressés, trois fois plus courts que la corolle qui est campanulée; de juin en août, fleurs bleues. France. L. VII.

---

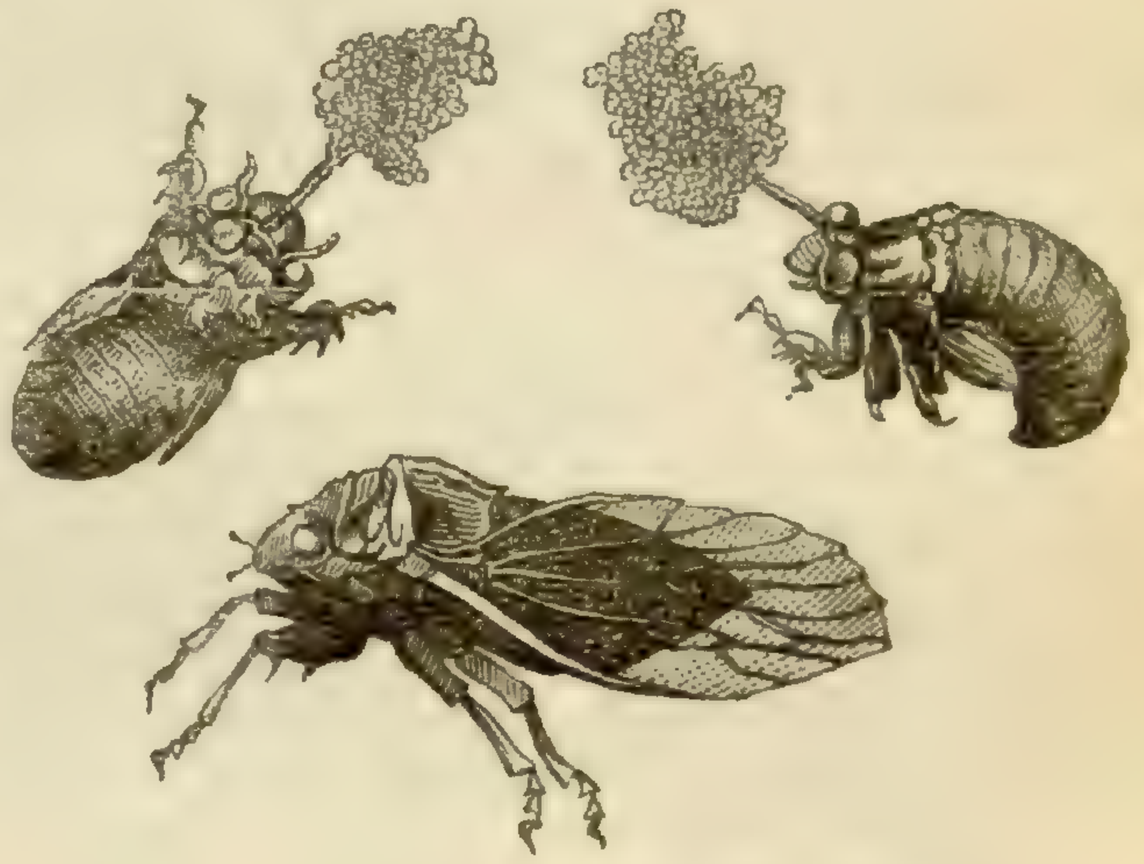
mène était mal connu à la Havane avant ses observations.

Plusieurs spécimens de ce singulier insecte furent envoyés par lui à Don Martin de Arostogui, syndic général de l'ordre Saint-François. A leur arrivée, ils furent trouvés en parfait état de conservation; ils y furent, pendant plusieurs années, l'objet de l'attention des « physiciens. »

Quelle fut l'opinion des savants de cette époque sur la nature de cette excroissance, le P. Torrubia ne nous le dit pas. Quoiqu'il en soit, nous avons tenu à reproduire textuellement la description du religieux de Saint-François, sans croire avoir besoin de faire remarquer combien elle est fantaisiste. Mais revenons à notre Chicharras :

L'animal est une cigale commune (*Cicada plebeia*) à l'état de larve, et l'excroissance qu'elle porte et qui ressemble à une branche de corail, consiste en un végétal parasite de la famille des champignons, appelé par les botanistes Hill et Watson *Sphæria* ou *Torrubia sobolifera*. C'est certainement là un cas très-curieux et très-intéressant de parasitisme, mais non unique dans l'histoire de la cryptogamie. En effet, la plupart des champignons sont parasites, c'est-à-dire qu'ils se développent sur d'autres corps organisés; les uns attaquent les plantes, les autres les animaux. Ainsi, la *Muscardine*, qui détruit tant de vers-à-soie, est une maladie produite par le *Botrytis bassiana*, qui pénètre dans le tissu graisseux de la chenille et en envahit tout l'organisme.

Il est des champignons qu'on ne rencontre que sur telle ou telle partie d'un animal ou d'une plante. Les *Onygena*, par exemple, ne se montrent que sur les cornes, les sabots et les poils des ruminants, et sur les plumes des oiseaux, l'*Isaria crassa* sur les chrysalides enfouies, l'*Isaria phecophila* sur la guêpe frelon, les



Le Chicharras animal-plante du Mexique.

Sphæria militaris, *entomogena*, *Robertsi*, sur les larves et sur les insectes eux-mêmes, etc.

Il est probable que c'est au moment de l'éclosion, et alors que la larve de la cigale quitte la loge de laquelle elle vient de naître et s'enfonce dans la terre, que la *Sphæria sobolifera*, à l'état de germe, s'attache à elle, y prend racine et y croît

comme les végétaux ordinaires croissent dans le sol.

Après sa transformation en nymphe, et lorsqu'elle sort de terre, la cigale apparaît telle que nous la connaissons et telle que la représente notre dessin : heureuse, sans nul doute, d'avoir été abandonnée par son parasite, et doublement heureuse, si l'on en croit le poëte rhodien Xenarchus, qui s'écriait, dans un moment d'humeur contre sa femme : « Heureuses les cigales, car leurs femelles sont privées de la voix ! »

Dans la description que nous venons de donner du Chicharras, il est un fait assez curieux à noter : c'est que les botanistes Hill et Watson ont donné au parasite porté par la cigale le nom de *Torrubia,* en l'honneur, sans doute, du religieux dont nous avons reproduit le récit.

En parcourant les livres d'histoire naturelle parus à l'époque où écrivait le P. Torrubia, on trouve une foule de faits qui étaient regardés comme fort extraordinaires. Ainsi, il est parlé d'un chevreuil qui portait sur la tête une *excressence* en forme de perruque, — « perruque parfaitement bouclée, et qui forme au sommet de la tête une raie de séparation que l'art ne saurait mieux faire. » — Quel courtisan malin ! On parle aussi d'un zoophite portant des *fleurs* jaunes et qui est à la fois *plante* et *animal*, d'un poisson ayant des pieds et des mains d'homme, etc. Aujourd'hui la science explique tous ces faits considérés alors comme surnaturels et principalement tous ceux qui se rattachent au parasitisme.

M. D.

(*Science pour tous*).

† 2182. Une culture de plantes de haute serre chaude humide dans une serre froide.

Ce titre paraîtra peut-être à première vue être un paradoxe : il est cependant d'une réalité et d'une exactitude mathématique.

Dans un angle d'une serre froide, j'ai établi un pâté en maçonnerie d'argile. J'ai construit, dans le pâté, un fourneau ordinaire, se composant d'un foyer, d'un conduit horizontal de 1^{m}50 de longueur, établi pour ainsi dire au niveau du foyer. De l'extrémité de ce conduit part, perpendiculairement, un tuyau en terre cuite. J'ai entouré ce tuyau, qui sert à l'échappement de la fumée également, d'une maçonnerie d'argile épaisse de 25 à 30 centimètres. Sur ce fourneau, j'ai laissé un vide de 70 à 80 centimètres de profondeur, ce qui forme une cavité que j'ai remplie de tan et le dessus en terre de bruyère. Sur cette tannée, j'ai construit de petites cases avec des feuilles de verre. Lorsque mon fourneau est allumé, il échauffe assez promptement tout le pâté d'argile et conséquemment la tannée ou couche dont je viens de parler. La chaleur montant se répand dans la couche et dans les petites cases en verre, et y établit une chaleur douce, humide et concentrée. Il faut avoir le soin de seringuer assez fréquemment.

Je cultive dans ces petites boîtes, si je puis m'exprimer ainsi, des *Bertolonia,* des *Sonerila,* des *Dichorisandra,* etc. Ces délicieuses petites créatures du bon Dieu se trouvent là, d'après leur origine, dans des conditions très-favorables puisqu'elles y prospèrent et y étalent leur luxe merveilleux.

Chercher à décrire ces charmantes petites plantes, c'est chose difficile pour moi, pour ne pas dire impossible. Je vais cependant essayer. Que l'on se figure de délicieuses petites rosettes de feuilles d'un beau vert, parsemées de taches blanches sur les unes, roses sur les autres. Ce qui rehausse la beauté de ces feuilles, c'est que ces petites taches régulières paraissent comme en relief.

Dans le *Bertolonia margaritacea,* on dirait une multitude de petites perles semées régulièrement sur les feuilles. Dans le *Bertolonia rosco-punctatissima,* ce sont de petits rubis qui y paraissent enchassés.

Les fleurs de ces plantes, quoiqu'assez jolies, en sont cependant le moindre ornement.

Je cultive dans une autre case une collection de Maranta dans les petites espèces. Ce sont là encore des plantes délicieuses, aux feuilles zébrées, veloutées, ornées d'une grande variété de coloris ; elles se portent également bien dans cette atmosphère chaude et concentrée. Une autre case renferme des *Dichorisandra,*

ALOCASIA PLUMBEA. *L.V H.*

2 *Java*

Serre chaude.

W. Luh & pict in Horto Van Houtteano

2206.

ALOCASIA PLUMBEA L. VH.

Aroideæ.

CHARACT. GENER. — Vide H. G. SCHOTT, *Prodr.*, 144.

CHARACT. SPECIF. — Vide C. KOCH, *secund.* SCHOTT., *Prodr.*, l. c.

Alocasia plumbea L. VH. Hic!

ALOCASIA CUPREA C. KOCH, ERNST ENDER, *Index*, 4.

CALADIUM SP. BORNEO, *Hort. bruxellensis.*

XANTHOSOMA PLUMBEUM C. KOCH.

GONATHANTHUS CUPREUS HORT., sec. E. ENDER, l. c.

CALADIUM VEITCHI LINDL., sec. E. ENDER, l. c.

Cette magnifique Aroïdée atteint, dans nos cultures, des dimensions quintuples de celles figurées ci-contre. Nous la cultivions déjà, il y a près de quarante ans, au jardin botanique de Bruxelles où, à notre arrivée du Brésil, nous l'avions trouvée sous l'appellation de *Caladium sp. Borneo*. L'ayant communiquée à M. H. G. Schott, l'auteur du *Prodromus*, celui-ci l'appela d'abord *Alocasia metallica* HORTOR. et SCHOTT, *Prodr.*, 145; puis il la relégua parmi les variétés de son *Alocasia indica*. C'est donc à bon droit que Sir W^m^ HOOKER a créé l'*Alocasia metallica* HOOK.

Pour mettre fin à cette confusion (FLORE XVII, 176), nous avons dû

---

des *Eranthemum*, des *Fittonia* et quelques *Croton*, etc.

Toutes ces plantes viennent à merveille dans les conditions que je viens d'indiquer, et cela sans beaucoup de frais. Je consomme pour 120 francs par an de charbon de terre ou, pour m'exprimer plus exactement, de poussière de charbon de terre qui me coûte moitié moins que le gros charbon. En hiver, c'est-à-dire pendant la saison rigoureuse, je chauffe depuis 6 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir; cela ne dure pas longtemps, surtout à Cherbourg où les hivers sont fort doux. En février et mars, j'allume mon feu à 10 heures du matin et le maintiens jusqu'à 8 heures du soir. En avril et mai, je ne commence à chauffer qu'à 4 heures de l'après-midi jusqu'à 8 heures du soir. Cela suffit pour maintenir la couche suffisamment chaude et une chaleur humide dans les cases. Pendant les mois de juin, juillet, août et septembre, je suspens le feu pour le recommencer vers le 15 octobre.

Je n'ai pas encore essayé les Anœctochilus; je suis convaincu que ces charmantes petites Orchidées me réussiraient parfaitement. Ce serait un bijou de plus à ajouter à ma collection; malheureusement ce sont des plantes d'un prix fort élevé. Je crois devoir ajouter que, pendant l'été, lorsque le soleil darde ses rayons brûlants sur mes petites serres, je les couvre d'une couverture de laine. La laine étant un mauvais conducteur de la chaleur, empêche les rayons solaires de pénétrer trop énergiquement dans les cases et y maintient une chaleur moîte et douce, tandis que si l'on emploie la toile, les feuilles se fanent momentanément et peuvent en souffrir.

Mon chauffage est la chose la plus primitive, la plus simple et la moins coûteuse à établir; pas de thermosiphon, pas de vapeur libre, pas de vapeur concentrée. Avec un peu d'argile, quelques briques, quelques barreaux et une porte en fonte, on peut établir son chauffage soi-même.

Pendant l'hiver, le pâté d'argile qui compose mon système de chauffage répand assez de chaleur dans la serre froide où il est construit pour empêcher d'y gêler. Comme on le voit, il sert à deux fins.

J'écris surtout pour les petites bourses. Je me suis toujours occupé particulièrement des petits, car les grands,

nous résoudre à endosser la responsabilité de la création de cet *Alocasia plumbea* L. VH., que l'auteur du *Prodrome*, 144, rapporte clairement au *Colocasia odorata*, β *purpurascens* HASSK. = *Caladium cupreum* C. KOCH[1] = *Xanthosoma plumbeum* C. KOCH. L'erreur provient évidemment de ce que sir W^m HOOKER a attribué à H.-G. SCHOTT la création d'un *Alocasia metallica* que celui-ci n'a pas entendu maintenir, puisqu'il ne le figure pas même à la table du *Prodrome;* dans tous les cas, il y a eu confusion, car, quand bien même SCHOTT eût maintenu ce soi-disant *Alocasia metallica* SCHOTT (Olim), ce dernier n'avait rien de commun avec l'*Alocasia metallica* HOOK. qui est, au contraire, la magnifique espèce introduite par Mess. Hugh Low et C^e.

Suivant l'usage, nous eussions dû appeler notre plante *Alocasia Hookeri;* mais nous n'avons pas hésité en présence du *Xanthosoma plumbeum* C. KOCH, appellation caractérisant si justement la page inférieure de l'espèce en question.

L'*Alocasia plumbea* se repose à l'état sec pendant l'hiver, sous 10°-12° Réaum.; son magnifique feuillage se développe mieux à l'ombre. Il se propage au moyen des tubercules qu'il émet sous sa base, souvent au nombre de 3 à 5, dès que les plantes sont assez fortes et bien cultivées : c'est la seule espèce du genre qui ait cette propriété, les autres *Alocasia* faisant leurs pousses à la base des tiges. L. VH.

(1) L'*Alocasia cuprea* C. KOCH., que notre ami ERNST ENDER, *Index*, 4, voudrait substituer à l'*A. metallica* HOOK., aurait l'inconvénient de se rencontrer avec le *Caladium cupreum* SCHOLLER, depuis longtemps dans les cultures. L. VH.

---

les favorisés de la fortune ont une foule de ressources avec leur or que les petits n'ont pas puisque ce métal leur manque.

Ce n'est pas à dire pour cela que les riches n'ont pas besoin de leurs semblables. Ils en ont certainement besoin, car, dans la vie, on est forcément solidaire les uns des autres.

Voici la liste des plantes que je cultive dans mes petites serres : on pourrait, je crois, cultiver les mêmes plantes dans les appartements en y plaçant de petites serres portatives.

1^re CASE. — *Maranta illustris, Jagoreana, virginalis, Makoyana, regalis, roseopicta, hieroglyphica* et *pulchella*.

2^me CASE. — *Dichorisandra vittata, undata, mosaica, Bertolonia guttata albopunctatissima, roseo-punctatissima, margaritacea, Gravesia roseo-punctatissima, Sonerila margaritacea* et *Eranthemum igneum*.

3^me CASE. — *Fittonia argyroneura, Pearcei, Croton interruptum, undulatum, Eranthemum marmoratum, Caladium Chantinii* et *Hoya bella*.

J'ai mis les points sur les *i* : je crois que c'est une bonne précaution en horticulture. On ne peut pas donner trop de petits soins aux plantes, surtout à des plantes aussi délicates que celles que je viens de signaler, et qui, pour beaucoup d'horticulteurs-amateurs, paraissent incultivables. DE TERNISIEN.

† 2183. Pêcher à feuilles pourpres.

Depuis plusieurs années, les États-Unis d'Amérique nous ont fourni un Pêcher à feuilles pourpres, annoncé comme devant nous donner des fruits d'excellente qualité.

La FLORE, toujours désireuse de faire connaître à ses lecteurs les meilleures nouveautés qui paraissent sur l'horizon, en a dit ce qu'elle en avait appris, et elle en a donné une planche coloriée, fidèle copie de celle qu'avait publiée l'horticulteur américain qui le premier l'a mis en vente (FLORE, XIX, 95); les centaines d'exemplaires que l'Établissement en possède aujourd'hui prouvent que, quant à la croissance et à la beauté du feuillage, les résultats ont bien justifié les promesses américaines; en ce qui concerne la qualité du fruit, la question n'est pas résolue. Nous pouvons néanmoins affirmer à présent que, comme arbre d'ornement à grou-

1056

Ch. Lith. & pict. in Horto Van Houtteano.

CYPELLA HERBERTI *Sweet*.

2 *Buenos-Ayres*. Châssis froid.

2207.

CYPELLA HERBERTI Sweet.

Irideæ.

CHARACT. GENER. — Vide Sweet, *British Flower Garden*, 2e série, t. 33.

CHARACT. SPECIF. — Vide Sweet, l. c.

Cypella Herberti Sweet, l. c. — P. Duchartre, *Manuel*, IV, 680.

Moræa Herberti Lindl., *Bot. Reg.*, 949.

Tigridia Herberti Hook., *Bot. Mag.*, 2599.

Marica Herbertiana Ker., *Irid.*

De l'Amérique méridionale extra-tropicale, Buenos-Ayres. Rhizome renflé en bulbe; tige feuillée, rameuse dans le haut; grandes et belles fleurs en panicule lâche, d'un jaune orange, marquées d'une bande médiane pourpre foncé sur les sépales, avec la partie inférieure concave, ponctuée de pourpre, et portant, dans le milieu des pétales, une tache blanche. Fleurit de juin en septembre. Introduit en 1823. Culture dans le coffre aux ognons du Cap, avec les Ixias, les Sparaxis, etc. Déplanter fin septembre et garder à l'état sec dans du sable, à l'abri du froid et de l'humidité. L. VH.

per et à isoler en pelouse, nous avons acquis là une nouveauté qui fera sensation. Nous pouvons le recommander encore comme tranchant sur les feuillages voisins partout où on l'associera aux autres arbustes destinés à former des massifs. Il est déjà assez abondamment multiplié pour que son prix n'effraye plus aucune bourse.

L. VH.

† 2184. Les Truffes blanches et le charbon blanc.

Un ex-cordonnier, grand bavard, devenu marchand de charbons, lassait, chaque soir, dans un lieu public, une table d'amis par son indiscrète importunité. L'un de ces Messieurs se mit à parler mystérieusement d'une soi-disant mine de charbon tout blanc, sise précisément sous un lit épais de charbon d'un noir jais. L'importun, tout oreilles, s'enquit bien vite de la localité et du nom du propriétaire de la mine : fameuse occasion pour se faire nommer le dépositaire de cette brillante nouveauté.

Le lendemain, il cheminait déjà vers Bruxelles, et rencontrant dans le même train l'un de ses amis, il se hâta de lui confier le grand secret, saisi au vol, la veille au soir, à la table des farceurs; son ébahissement fut extrême quand cet ami réussit à lui faire comprendre que M. Waroqué, l'heureux propriétaire supposé, lui eut ri au nez en s'apercevant de la crédulité d'un Jocrisse qui s'était laissé mystifier de la sorte.

Le lendemain soir, autre nouvelle : l'un des loustics apprenait à ses amis l'arrivée, à Gendbrugge, d'un petit baril de Truffes blanches venant d'Italie : c'était un cadeau du père d'un élève; il ajoutait que l'odeur d'ail, très-pénétrante, que répandait cet étrange présent, avait déterminé son expulsion immédiate et son envoi à Aubry, le restaurateur français. Ce dernier reconnut de suite la Truffe blanche du Piémont (*Tuber albus*), qu'il augurait n'être point de vente facile en Belgique. L. VH.

† 2185. Des prix dans les concours en Angleterre.

Coupe Wm Bull.

Depuis plusieurs années, quelques maisons de Londres, tenant les nouveautés en graines, etc., ont imaginé de stimuler leurs ventes en donnant en primes des vases, des coupes de prix, à ceux qui présenteraient à certaines expositions, fixées à diverses dates, les plus beaux contingents de légumes, etc., dérivant de leurs établissements. Le premier lauréat remporterait un vase ou une coupe, ou bien leur équivalent en argent; le second, une somme moindre, et ainsi de suite. La valeur de ces prix varie de 500 à 1000 francs. Nous figurons ici la coupe offerte récemment par M. Wm Bull, et qui est d'une valeur de 25 guinées.

En Angleterre, les juges sont indemnisés de leurs frais de séjour, et il n'est pas rare d'en voir qui proposent leur ministère dans des annonces insérées dans les journaux, et de lire dans ceux-ci de longues polémiques sur les résultats des scrutins. Si ces procédés ont des inconvénients, ils portent en eux des avantages réels : l'effet salutaire de la publicité.

Il est de fait, d'ailleurs, que les personnes qui offrent ainsi leurs services, sont reconnues compétentes par les exposants et que leur honorabilité est connue; sans cela, leurs annonces resteraient sans écho.

Ch. Lith. & pict. in Horto Van Houtteano

983

ALOCASIA METALLICA Hook.

3 *Borneo* Serre chaude.

2208—9.

ALOCASIA METALLICA Hook.

Aroideæ.

CHARACT. GENER.— Vide G.-H. Schott, *Prodr.* 144.

CHARACT. SPECIF. — Acaulis dense cæspitosa, foliis longe petiolatis cordato-ovatis peltatis subbullatis cuspidatim brevissime acuminatis sæpe viridi-æruginosis nitore metallico nitidissimis subtus intense purpureis, scapis rubris bracteatis petiolo subduplo brevioribus, spathæ lanceolatæ subcylindraceæ dimidio inferiore (seu tubo) oblongo, lamina cucullato-cymbiformi anguste sublonge acuminata, ovariis laxiusculis, stylo distincto, stigmate 3-4-lobo.

Alocasia metallica Hook. in *Bot. Mag.*, t. 5190, icon hic iterata.

L'*Alocasia metallica* Hook. est le Roi du genre. Rien n'est majestueux comme son noble feuillage, quand une main intelligente sait le mener à perfection. Nous le tenons à demi-sec pendant l'hiver, en ne lui donnant, pendant cette saison, qu'un peu d'eau, à peu près toutes les semaines. Pendant l'été, de fréquents rempotages en terre forte mélangée de charbon concassé et de sphagnum, de l'ombre et de l'humidité, et une chaleur modérée en serre chaude : tels sont les soins à appliquer en général aux *Alocasia*, que l'on prédispose au repos en diminuant graduellement leurs arrosements dès le commencement d'octobre. L. VH.

Sur le Continent, l'on sait que rien de similaire ne se pratique ; nous n'avons qu'un vœu à émettre : c'est que tout juge d'un concours se pénètre bien de la gravité du mandat qu'il accepte et du préjudice que son incompétence pourrait causer à autrui. L. VH.

† 2186. Les Mosaïques en plumes, « l'*ARTE PLUMARIA* » des peuples du Mexique.

Il était question dernièrement, dans les journaux, d'un objet d'art destiné à figurer à l'exposition internationale de Philadelphie, et consistant en un magnifique manteau en plumes, qu'un des rois de l'Océanie fait fabriquer depuis un grand nombre d'années et qui a coûté, à cause du temps consacré à ce travail minutieux, des sommes considérables. La mosaïque en plumes, l'*arte plumaria*, comme on disait chez les Espagnols du Mexique — si l'on peut se servir de cette expression — était une industrie très en honneur autrefois chez les peuples de l'Amérique, surtout chez les anciens Mexicains. La dernière livraison de la *Revue de philologie et d'ethnographie*, que nous recevons, contient précisément un curieux travail sur ce sujet qui n'avait pas, que nous sachions, encore été traité en France, et qui vient de l'être par un écrivain fort compétent pour tout ce qui touche à l'Amérique espagnole et portugaise, M. Ferdinand Denis.

Dans l'empire du Mexique, les plumes brillantes de certains oiseaux étaient, à ce que nous apprend l'auteur, assimilées aux pierreries les plus éclatantes. Elles servaient même de monnaie comme valeur vénale courante, tant elles avaient de prix aux yeux des peuples de l'Anahuac. Ces derniers n'avaient pas de système monétaire régulier ; pour leurs échanges, ils employaient les peaux de jaguar, ou les fourrures moins recherchées du puna, ce lion du Nouveau-Monde, ou encore certaines graines comestibles, de la poudre d'or renfermée dans de petits tuyaux de plumes ; mais aucun de ces moyens d'échange ne valait, pour la facilité, la commodité des transactions, celui dont nous parlons, c'est-à-dire les plumages d'oiseaux, utilisés journellement pour une ornementation splendide. On en fai-

sait, en effet, des tapis, des rondaches, des panaches brillants, des parures pour les souverains et pour les chefs; bref, une foule d'objets garnis d'or et d'argent, de la dernière perfection.

La plume de certains oiseaux, au plumage éclatant, servait donc en quelque sorte de billet de banque, dans l'empire de Montézuma, et « les Mexicains avaient le plaisir, comme le dit fort élégamment l'auteur, de voir chaque jour dans les airs, le soleil dorer de ses rayons leur valeur monétaire. » — Lorsque le jeune Acayott, successeur de Montézuma, eut vaincu les peuples qui étaient venus l'assiéger dans Mexico, profitant de son inexpérience, et qu'il les eut soumis à une rançon, c'est avec des faisceaux de plumes précieuses qu'ils se rachetèrent. C'est également ainsi que s'acquittait envers les artistes, auxquels il avait fait quelque commande, le souverain mexicain qu'on a surnommé le grand Salomon de son pays. Quand l'œuvre de l'artiste était remarquable, il lui faisait don, outre un certain nombre de sacs remplis d'amandes de cacaos, qui étaient la rémumération de son travail, de pierreries et de plumes précieuses.

Les oiseaux destinés à subvenir au luxe des souverains mexicains étaient entretenus dans de véritables palais. L'auteur, qui est un zélé bibliophile, un laborieux chercheur, cite un plan de Mexico, de l'époque de la conquête, plan dessiné à grands traits, mais dans lequel rien de ce qui constituait la splendeur de cette vaste cité n'a été omis. A côté du vaste autel où vingt mille victimes humaines étaient sacrifiées annuellement au terrible dieu de la guerre, on remarque un monument moins redoutable, à savoir le palais des animaux, où s'ébattaient des milliers de quadrupèdes, d'oiseaux et de reptiles, ayant à leurs ordres trois cents serviteurs.

Les Espagnols furent émerveillés de ce spectacle. L'Europe du seizième siècle ne possédait, en effet, rien de comparable à cette ménagerie et pour ce qui concerne Paris, la fosse aux lions, creusée déjà du temps du bon roi Charles V, n'eût fait assurément qu'une faible figure à côté de ces vastes bâtiments, où s'ouvrait une galerie étincelante de perles et de pierreries, et revêtue intérieurement de plaques d'or. Des sages venaient y étudier la nature et méditer sur les merveilles de la création.

La ville de Ferrare, en Italie, n'avait encore ouvert aux savants européens aucun de ces établissements publics, tels que les rêvait Brussarola (1500-1570), le premier qui institua dans son pays un de ces grands établissements horticoles, bientôt remplacés par de grands musées d'histoire naturelle.

Dans cette ménagerie se trouvaient d'immenses et superbes volières. Les oiseaux y étaient traités avec le plus grand soin. Dix étangs leur offraient, pour s'y baigner, la limpidité de leurs eaux; étangs vidés aussi souvent qu'il était nécessaire pour que le plumage des hôtes de ces jardins conservât toute sa netteté. Diverses espèces de poissons servaient à leur nourriture. A ceux qui ne s'alimentaient que de substances végétales, on fournissait des grains divers, du maïs, des fèves, et une espèce de *frisoles* (haricots). L'éclosion des œufs était l'objet d'une sollicitude particulière.

Les volatiles avaient en outre un édifice spécial, dit *Maison des oiseaux,* à plusieurs étages, où l'on nourrissait des aras, d'innombrables perroquets, des oies grises, des oies blanches, des faisans au riche plumage, etc. Ces peuples avaient trouvé le moyen de changer, par un procédé artificiel dont ils ont emporté avec eux le secret, la couleur des plumes de leurs oiseaux précieux.

Pour obtenir ce résultat, il suffisait, paraît-il, d'arracher à l'oiseau dont on voulait métamorphoser le plumage, de lui enlever, disons-nous, une ou plusieurs plumes, et d'introduire, dans les pertuis que cette plume ou ces plumes laissaient après elle, un certain suc animal provenant de la grenouille; lorsque la plume enlevée renaissait, au lieu d'être verte, par exemple, elle était d'un beau jaune doré. On appelait ce procédé *tapirer*. Les perroquets surtout étaient soumis au tapirage.

Les artistes qui se livraient à ces travaux délicats et qui composaient les mosaïques en plumes étaient les *Amantecas,* qui marchaient, à ce que nous apprend le narrateur, les égaux des lapidaires. Ils formaient à Mexico une corporation puissante, honorée et jouissant de grands priviléges. On exigeait d'eux des connais-

Ott. Lith. & pub. in Horto Van Houtteano

BAMBUSA STRIATA Lindl.

2 *Inde, Chine* Serre tempérée.

2210.

BAMBUSA STRIATA Lindl.

Gramineæ.

CHARACT. GENER. — Vide Kunth, *Enum.*, I, 430.

CHARACT. SPECIF. — Culmo gracili inermi, internodiis $\frac{1}{2}$-$\frac{3}{4}$ poll. diametro viridi aureoque striatis cavitate angusto, foliis 6-8 pollicaribus $\frac{3}{4}$-1 poll. latis, e basi obliqua obtusa elongato oblongo-lanceolatis acuminatis subtus subglaucescentibus glabris, ligula brevi truncata ciliata, vagina lævissima, paniculæ ramis gracillimis, spiculis angustis $\frac{3}{4}$ poll. longis subternatim fasciculatis, fasciculis remotis sessilibus, glumis oblongo-lanceolatis acuminatis compressis lævibus obscure 9-11-nerviis, inferiore longiore, palea inferiore subulato-lanceolata sub-enervi glaberrima, superiore paulo breviore angusta 2-nervi, nervis dorso ciliatis, squamulis 3 oblongis ciliatis, antheris 6 paleis æquilongis linearibus acuminatis rubris demum lilacinis, ovario styloque elongato piloso, stigmatibus 2 subulatis.

Bambusa striata Loddiges ex Lindl. in *Penny Cyclopediæ*, vol. III, p. 357. — Munro *Monog. Bambus.* in *Trans. Linn. Soc.*, vol. XXVI, p. 121. — J. D. Hook. *Bot. Mag.*, t. 6079, icon hic iterata.

Originaire de la Chine et introduit en Europe par Mrss. Loddiges dont nous avons rappelé le célèbre Etablissement (Flore, XVIII, 37, *Onc. Lanceanum*). Le jardin royal de Kew, nous dit le Dr Hooker, l'a reçu et de la Jamaïque et du jardin botanique de Calcutta. Il aura été importé aux Antilles en faveur de ses tiges très-ornementales. Plein air, pleine terre pendant l'été; à rentrer ensuite en serre tempérée pour y passer la mauvaise saison. L. VH.

---

sances variées ; ils devaient posséder à fond tous les emblèmes du culte sanglant rendu au dieu des combats. Ce qui doit nous pénétrer d'une admiration encore plus vive pour leurs travaux minutieux et délicats, c'est qu'ils n'avaient à leur disposition aucun des ustensiles en acier que nous connaissons. Ils ignoraient l'usage des ciseaux et des pinces métalliques. C'était avec des fragments d'obsidienne qu'ils fabriquaient, au besoin, d'excellents rasoirs pour suppléer aux instruments qui leur manquaient. Le bambou, qui se plie à tant d'usages divers, leur fournissait des pinces d'une certaine précision ; les arbres de leurs forêts leur procuraient les gommes agglutinatives dont ils avaient besoin ; ce matériel primitif leur a suffi dans l'exécution de leurs nombreux chefs-d'œuvre. Ajoutons qu'un patron était préparé d'avance, comme c'est l'usage chez nous, pour les tapisseries compliquées, et que les points d'intersection où les plumes devaient être fixées se comptaient préalablement avec le soin le plus minutieux.

C'était à Tetzcuco que se trouvaient les plus habiles artistes. Au temps des anciens rois, les Amantecas se bornaient à représenter des fleurs, des animaux, des oiseaux surtout ; ces broderies servaient à fabriquer des mantes, des vêtements sacerdotaux, ainsi que des couronnes qu'on offrait en présent aux souverains.

Après la conquête, l'art des Amantecas prit une autre direction ; des tableaux de grands maîtres avaient été introduits par le haut clergé ; on en fit des reproductions. Plusieurs artistes s'attelaient ensemble à la même besogne. Chacun emportait chez lui le fragment dont la reproduction lui était confiée ; on se réunissait au jour convenu ; les morceaux étaient alors rapprochés et joints entre eux avec un art si parfait qu'en contemplant l'ensemble du tableau on ne se serait jamais douté que ce fut l'œuvre de plusieurs mains.

Après le seizième siècle, les mosaïstes en plumes perdirent leur originalité nationale. Ils n'innovèrent plus ; ils se contentèrent de copier. Ils traitèrent surtout, comme on le devine, les sujets religieux. Tandis que les monuments rappelant l'ancienne religion étaient détruits

et dispersés (et l'on conviendra que des monuments exécutés en plumes d'oiseaux ne devaient pas offrir beaucoup de garanties de durée), les artistes faisaient des figures de saints, qui excitèrent l'admiration du pape Paul III. Une figure de Saint-François, envoyée au Vatican sous Sixte-Quint, souleva les mêmes applaudissements en l'honneur des artistes mexicains. Le pape voulut toucher de ses mains le beau portrait copié par les Amantecas ; il se refusait à croire que la mosaïque en plumes pût atteindre à ce degré de perfection.

On parle de tableaux de Léonard de Vinci et de quelques autres grands maîtres qui furent ainsi reproduits. Les Amantecas ont, dit-on, poursuivi leur patient travail jusqu'au commencement de ce siècle, mais peu à peu les ateliers se fermèrent; en 1840, il n'en subsistait qu'un dans une petite ville du diocèse du Mechoacan. Mais le musée naissant de Mexico possède des fragments de ces mosaïques précieuses, remontant au temps de la conquête.

Nous nous sommes presque bornés, dans cette analyse du savant travail de M. Ferdinand Denis, à ce qui concerne le Mexique ; il y aurait encore à parler du travail de la mosaïque en plumes dans l'Amérique centrale et dans l'Amérique du sud, qui n'est pas moins curieux. Cette partie pourra devenir le sujet d'une seconde notice. (*Science pour tous.*)

† 2187. Les chats et la musique.

Mon frère avait un chat qui suivait tous ses mouvements, qui l'accompagnait constamment d'un bout d'une chambre à l'autre, toutes les fois que sa bouche fredonnait quelqu'air de musique ; il grimpait sur ses épaules et lui caressait les joues. — Je possède en ce moment un matou que le son du piano exaspère au point qu'il cherche à s'échapper et à se sauver au plus vite aussitôt qu'une porte ouverte lui permet de fuir. E. J. T.

—

Le *Science Gossip*, 1875, p. 211, auquel nous empruntons ces lignes, en conclut que le penchant de la race féline pour la musique n'est pas général.

L. VH.

† 2188. Les eaux d'égout étudiées au point de vue chimique.

Le professeur T. Sterry Hunt a décrit, au Congrès de Hartfort, une nouvelle méthode de purification des eaux d'égout, employée en Angleterre et d'après laquelle on mélange, aux matières excrémentielles des fosses d'aisances, du charbon finement divisé provenant de la combustion d'herbes marines ou d'ordures balayées dans les rues. Le mélange inodore et en partie desséché est, de temps à autre, chauffé au rouge dans des vaisseaux fermés ressemblant à des cornues à gaz, et l'on en obtient de l'eau, de l'ammoniaque, de l'acide acétique, du goudron et du charbon. Ce dernier est prêt à servir de nouveau ; mais comme il renferme des alcalis et des phosphates, il possède un grand pouvoir fertilisant et peut être employé comme engrais. Les produits de la distillation donnent de l'acétate de chaux et du sulfate d'ammoniaque. L'inventeur de cette méthode est M. Stanford, chimiste anglais, qui expérimente en grand depuis cinq ou six ans à Dalmuir, près de Glasgow, avec un succès complet, car les produits obtenus couvrent entièrement les frais de l'opération.

† 2189. Tremblement de terre à Livourne.

Nous lisons dans la *Gazetta Livornese :*

Le 31 juillet, à 6 heures 35 du soir, on a ressenti ici une secousse de tremblement de terre assez forte. Elle a été suivie de deux autres plus faibles. A 7 heures 15, il y a eu une autre secousse aussi forte que la première.

Ph. Lith & pinx. pict in Horto Van Houtteano

769

Tulipes Perroquets.

Orient

Plein air.

2211.

TULIPA TURCICA Roth.

Liliaceæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra Flore, XII, 81.

CHARACT. SPECIF. — Vide supra Flore, XII, 86.

Tulipa turcica Roth. *Cat.* 1,45 = **T. acuminata** Vahl. = **T. cornuta** Redouté = **T. stenopetala** Mord., Kunth. *Enum.* IV, 221.

Ces Tulipes portent, dans nos jardins, les noms de *Flamboyantes, Dragonnes, Monstrueuses, Perroquets, Mont-Etna.* Leurs fleurs, toutes laciniées, sont généralement à fond rouge et panachées de diverses manières. L. VH.

† 2190. Un champignon monstre.

Il est tombé, cette année, sur le plateau du Vexin, à un point placé à 149 mètres au-dessus du niveau de la mer, en juin, 56 mill. 80; en juillet, 98 mill. 88 d'épaisseur d'eau; soit, pour les deux mois réunis, 155 mill. 68. — L'année dernière on avait mesuré, en juin, 34 mill. 50; en juillet, 79 mill. 02; soit, 113 mill. 52.

La terre a donc reçu cette année, pendant ces deux mois, une couche d'eau dont l'épaisseur est supérieure de 42 mill. 16 à celle de l'année dernière.

C'est sans doute à cette humidité qu'il faut attribuer l'apparition hâtive des nombreux champignons qui se montrent de tous côtés.

On a récolté, il y a huit jours, chez Mme la marquise de Laborde, dans le parc de Beauregard, près Fontenay, un de ces végétaux présentant des dimensions exceptionnelles.

C'est un *Lycoperdon giganteum* (vesse-de-loup tête d'homme). Il est presque sphérique et mesure 101 centimètres de circonférence; il pesait frais 2 kilogrammes 100 grammes. Une petite racine, de 4 à 5 centimètres de longueur et de quelques millimètres d'épaisseur, avait alimenté cette énorme masse cellulaire.

Il s'est développé très-rapidement, puisque la personne qui l'a cueilli avait passé trois jours avant à l'endroit où il a été rencontré et n'avait rien vu. On aurait très-certainement pu observer ce singulier végétal se développer d'heure en heure, si on l'avait aperçu sortir de terre et si l'on avait pu présumer qu'il atteindrait des proportions aussi colossales.

(*Union de l'Eure*).

† 2191. Les volcans connus sur la surface du globe.

On croira difficilement que le nombre de ces volcans soit de 200. C'est un chiffre parfaitement exact, résultant des rapports faits par les excursionnistes et voyageurs qui ont fait une reconnaissance précise du globe, voyageurs savants de toutes les nations, surtout anglais, français et russes. Il n'est question ici que des volcans enflammés; si l'on ajoutait les cratères éteints, on irait à un chiffre très-élevé. En effet, la surface de la terre présente, dans une foule d'endroits, les vestiges et les preuves de volcans épuisés.

En France, par exemple, on peut citer les anciens volcans de l'Auvergne, du Velay, du Vivarais, de la Provence, du Languedoc. En Italie, une très-grande partie du sol est formée de débris de matières volcaniques. Il en est de même dans plusieurs contrées.

Les volcans principaux d'Europe, le Vésuve, l'Etna, le mont Hékla lui-même, qui est en éruption en ce moment et qui porte la terreur en Islande, sont des volcans d'une grande puissance, mais c'est dans l'Amérique méridionale qu'il faut

aller trouver les plus considérables et les plus terribles. Ainsi, au Pérou, nous citerons :

L'Antisana, dont la hauteur est de 5,850 mètres ; l'Arequipa, le Cotopaxi, le plus effrayant de tous, qui a une élévation de plus de 6,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le brasier qui domine ce volcan, perpétuellement allumé, ressemble, le soir, à un immense fanal, dont l'éclat est d'autant plus vif que la ceinture blanche et glacée de la montagne réfléchit constamment la flamme. Ce cratère atteint presque la hauteur qu'aurait le mont Vésuve si on le supposait en feu sur le mont Blanc ! En 1738, la flamme de ce soupirail gigantesque s'éleva à 1,000 mètres au-dessus de la cime la plus haute, et en 1742, époque à laquelle les académiciens français mesuraient un degré du méridien, ils furent témoins d'une éruption qui s'éleva à 500 mètres au moins au-dessus du Cotopaxi.

Cette fois, la neige qui couvrait la montagne fut fondue généralement et forma un épouvantable torrent, suivant les escarpements de cette montagne et inondant la plaine à plusieurs lieues à la ronde. Le feu et l'eau ravagèrent alors cette contrée. Les éruptions du Cotopaxi, fort fréquentes, sont assez ordinairement accompagnées des plus épouvantables accidents. Le savant Alexandre de Humboldt affirme qu'en 1803, se trouvant à Guayaquil, ville de la république de l'Équateur, éloignée de 52 lieues de la montagne de Cotopaxi, il entendit les mugissements réunis de l'éruption et de l'inondation.

Au Chili, il y a treize volcans. Les nombreux fourneaux, depuis celui de Coquimbo jusqu'à celui de Saint-Clément, paraissent ne former qu'une seule galerie volcanique sur une étendue de 16 degrés. Se figure-t-on ce que pourrait être une éruption à laquelle prendraient part ces treize formidables cratères vomissant et mugissant tous à la fois ?

Le Mexique a un grand nombre de volcans. On en remarque dix très-considérables.

Citons encore aux îles Sandwich, dans l'île d'Haouan, un volcan remarquable appelé Kéraonia, devenu célèbre par la description qu'en a donnée lord Byron, le neveu du célèbre poëte, qui, dans le mois de juin 1825, commandait la corvette anglaise *la Blonde*, portant à Haouan les restes du roi Riho-Riho et de sa femme, morts l'un et l'autre à Londres.

(*Journal des Débats*).

† 2192. Décroissance de la quantité d'eau.

L'Académie des sciences de Vienne s'est occupée d'une question qui intéresse toute l'Europe : la décroissance de la quantité d'eau des sources, des rivières et cours d'eau. Une circulaire, accompagnée d'un rapport très-instructif, a été adressée aux sociétés scientifiques des autres pays pour les inviter à entreprendre des observations qui, avec le temps, pourraient fournir d'utiles documents. L'Académie appelle l'attention sur ce fait que, depuis un certain nombre d'années, on observe une diminution d'eau dans le Danube et autres grandes rivières, surtout depuis que la pratique moderne d'abattre les forêts a prévalu. Les ingénieurs autrichiens et l'Union des architectes se sont aussi occupés de cette question et ont nommé une commission « hydrotechnique » pour réunir les faits et préparer un rapport.

Le Danube, l'Elbe et le Rhin ont été chacun assignés à deux membres, tandis que deux autres doivent s'occuper de la météorologie relative au même sujet, et de l'influence que les glaciers et les torrents alpestres peuvent exercer sur le résultat général. Le comité considère la question comme urgente et recommande l'adoption immédiate de mesures pour remédier au mal ; il est unanime à déclarer que la première cause de la décroissance très-dommageable des eaux est due à la dévastation des forêts. On ne peut trop insister sur ce point, ajoute l'*Athenæum*, que, dans le Royaume-Uni, un système du drainage peu judicieux dans les districts agricoles a sérieusement modifié la condition naturelle des rivières.

ZAMIA SKINNERI (Warsc.)

Veragua

Serre chaude.

2212.

ZAMIA SKINNERI WARSC.

Cycadeæ L. C. RICH. — MEISN. *Gener. plant. vascul.*, I, 353, II, 264. — MIQUEL *Monographia Cycadearum Trajecti ad Rhenum*, cum tab. 8, 1842, Fol. — *Linnæa*, XVII, 675-744 et XIX, 411, 430, tab. 1-7. — *Cycadeaceæ*, LINDL. — ENDL. *Gener. plant.*, p. 70 et *Suppl.*, I, p. 1352. — *De Cycadearum structura anatomica*, cf. MIQUEL in SCHLCHTD. — *Linnæa*, XVIII, p. 125, sq.

CHARACT. GENER. — Vide MIQ. *Monogr. Cycad.*, 63. — WALP. *Ann.*, I, 748.

CHARACT. SPECIF. — Caudice ap. attenuato glabro, foliis paripinnatis multijugis, rhachi aculeata, foliolis elliptico-lanceolatis utrinque acutis versus apicem serratis.

Zamia Skinneri WARSC. in OTTO et DIETR. *Garten Zeitung*, XIX, 146, cum icone. — SEEM. *Bot. of the Her.*, p. 202. — WALP. *Ann.*, V, 803. — HOOK. *Bot. Mag.*, icon hic iterata.

On n'accorderait pas une grande valeur ornementale à cette Cycadée, à la vue de cette planche, si nous ne prémunissions le lecteur contre l'erreur dans laquelle doivent le faire verser souvent ces dessins exécutés par les artistes, quand ceux-ci doivent obéir tout d'abord aux exigences de la science, aux yeux de laquelle jamais la partie ornementale ne doit avoir le pas sur les détails anatomiques du squelette dont il leur importe de montrer les moindres caractères, ce dont l'amateur, au contraire, ne se soucie guère. Et, en effet, jetez un coup d'œil sur l'ébauche de la feuille dont cette planche montre à peine les contours, et figurez-vous que cette large feuille est très-épaisse, très-plane, toute plissée; qu'elle est portée, ainsi que toutes ses pareilles, par l'une des

† 2193. La Vanilline.

MM. Tielmann et Hermann ont trouvé le moyen d'extraire de la séve du pin de la vanilline exactement semblable à celle qu'on obtient du traitement des gousses de vanille. Ce produit précieux, qui trouve un emploi assuré dans la confiserie et la parfumerie, existe non-seulement dans la séve du pin sylvestre, mais aussi dans celle du sapin pectiné, de l'épicéa, et probablement de tous les conifères.

Pour obtenir la vanilline, on recueille, à l'aide de raclettes, la séve qui lubréfie le tronc et l'intérieur de l'écorce des conifères récemment abattus. La substance à moitié fluide que produit cette opération est éminemment fermentescible. Aussi, pour la conserver pendant le temps nécessaire pour lui faire subir les traitements ultérieurs qui doivent la transformer en coniférine d'abord, puis plus tard en vanilline, faut-il la soumettre à une ébullition de quelques minutes qui coagule les matières albumineuses. La séve ainsi bouillie peut être expédiée au loin dans des barils ou des bidons en fer blanc.

Le prix de la vanilline est assez élevé pour couvrir, et au delà, les frais de main-d'œuvre qu'exige la récolte de la séve. Un chimiste distingué fait en ce moment, dans une de nos sapinières, des essais pour se rendre compte des moyens pratiques d'obtenir la quantité de séve suffisante pour faire de ce produit l'objet d'une exploitation industrielle.

Quelques femmes, armées de couteaux de table à lame arrondie, raclent les sapins abattus et préalablement écorcés. Elles recueillent la séve dans de petits seaux en fer-blanc, dont le contenu est versé dans une marmite en fer battu. Quand la marmite est suffisamment remplie, on la fait chauffer au feu avec des bûcherons de la coupe; le liquide est ensuite versé dans un baril qu'on expédie

plus belles Cycadées de l'Amérique tropicale.

Dans la planche ci-contre, se trouvent aussi les organes de la fructification qui font le bonheur des botanistes, et qui sont le cadet des soucis de l'amateur, qui y tient d'autant moins que leur venue n'est que trop souvent le signal avant-coureur d'une difformité sénile.

Les genres qui forment la noble famille des Cycadées sont géographiquement répartis comme suit : les *Encephalartos* au Cap de Bonne-Espérance, les *Macrozamia* en Australie, les *Ceratozamia* et les *Dion* au Mexique, et enfin les *Zamia* dans le sud-ouest des Antilles (terre ferme), Bolivie, Veragua, Costa-Rica, etc., d'où tout récemment Wallis, Rœzl et autres ont fait des envois et ont ainsi augmenté nos collections de magnifiques formes nouvelles, quoique voisines du *Z. Skinneri* WARSC.

A l'Asie et à l'Océanie tropicales appartiennent les *Cycas*, série en tête de laquelle figurent forcément le *C. circinalis* L. (FLORE, XX, 107), le Roi du genre, et le *C. Rumphii* MIQ., qui, dans les Moluques, porte le nom de *Sajor Radja* ou *Sagou Roi*, espèce voisine du *C. circinalis*, ainsi que le *C. Rumphii timorensis* MIQ., de l'île Timor, aux Moluques, et le *C. sphærica* ROXBURGH. Ces espèces, aussi bien que les *C. circinalis javana* MIQ., *C. madagascariensis* MIQ., *C. celebica* MIQ., *C. inermis* LOUREIRO, de la Cochinchine, et le *C. squarrosa* LODDIG. CATAL., appartiennent au même groupe. Le *C. neocaledonica* est encore une magnifique espèce introduite au Jardin des Plantes de Paris de la Nouvelle-Calédonie, d'où la nouvelle expédition de M. Linden en enverra également.

Le *C. angulata* R. BROWN et le *C. media* R. BROWN, sont de plus petites formes, et appartiennent à l'Australie intertropicale.

Le *C. revoluta* THUNB. (FLORE, VI, 343) a son habitat au Japon, d'où l'espèce s'est répandue dans les deux hémisphères ; il est recherché par les Juifs qui décorent leurs cimetières de ses frondes. C'est aussi pour ce même

---

à Paris, où il est soumis à des traitements chimiques.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des progrès de cette industrie naissante, et nous demanderons peut-être bientôt à ceux d'entre eux qui régissent les forêts résineuses leur concours actif pour faciliter au chimiste, qui tente de l'introduire en France, l'établissement d'ateliers de récolte de la séve dans les coupes en exploitation. Comme les résineux sont presque partout écorcés au moment de l'abattage, la récolte de la séve peut se faire sans rien changer aux pratiques habituelles. Les adjudicataires de coupes ne verront sans doute aucun inconvénient à livrer les arbres abattus aux ouvrières qui les écorceront pour recueillir la séve.

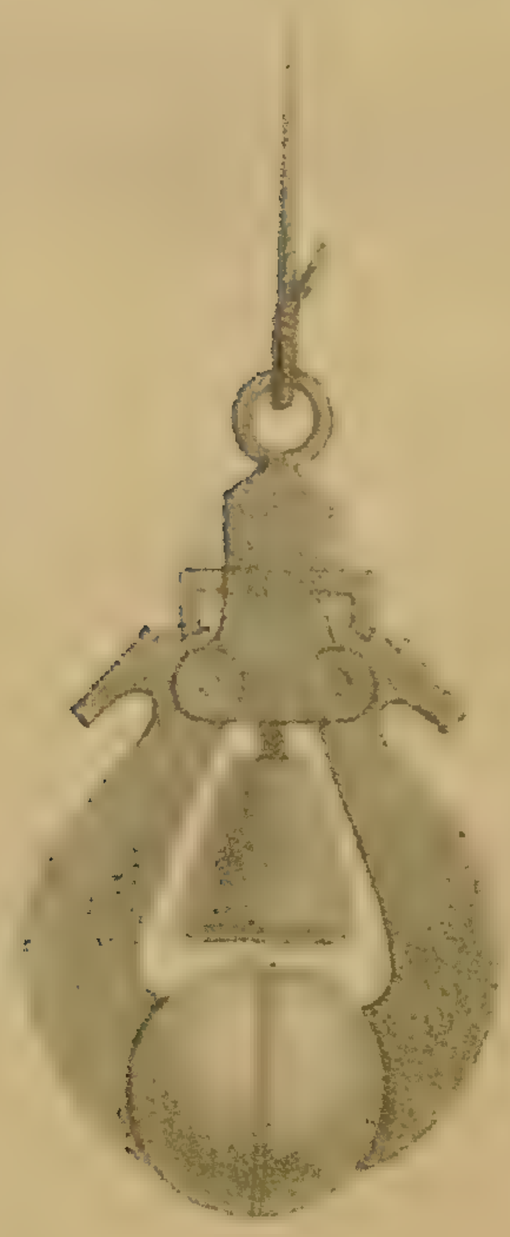
(*Annal. forest.* et les *Mondes*).

† 2194. Appareil automatique enregistreur de la vitesse du vent.

Le professeur G.-W. Houg, de Pennsylvanie, a inventé un appareil ayant pour but d'inscrire la direction du vent et de noter sa vitesse au moyen de deux fils télégraphiques, l'un servant à donner la direction, et l'autre la vitesse. Il vient de modifier cet appareil dans le but d'imprimer la direction et la vitesse simultanément à des intervalles définis.

L'appareil pour la vitesse se compose d'un mouvement d'horlogerie faisant mouvoir une série de roses indiquant le nombre de dizièmes de milles parcourus par le vent ; les indications de directions sont données par des électro-aimants. Il se fait ainsi, d'heure en heure, sur une bande de papier, une inscription semblable à celle-ci :

Temps.	Direction.	Vitesse en milles.
0.	N. E.	342
1.	N.	360
2.	N. E.	372
3.	N. E.	385



Engins automoteurs & bi-automatiques.

Off Lith & pict in Norte Van Houtteamo

Cloche marine dirigeant la pèche de différents objets au fond de la mer, à l'aide d'engins automoteurs et de l'éclairage électrique.

Off. Lith & piet in Horto Van Houtteano.

motif qu'il est cultivé dans les collections européennes où sa forme anormale, palmiforme, le fait admettre comme plante ornementale. — Au Japon, où l'horticulture s'évertue à martyriser les végétaux pour les contraindre à vivre dans des vases lilliputiens et à former de ces petits *monstra pygmæa,* artifices dans lesquels les indigènes excellent, on rencontre des *C. revoluta pygmæa* dont on ne ferait aucun cas en Europe, pas plus que de ces Conifères rabougris ou autres arbres et arbustes réduits à leur plus simple expression et qui trouvent acheteurs au Japon.

Les *Macrozamia* ont leur aire géographique vers le 30e latitude méridionale et croissent surtout dans les parages maritimes ; ils forment le trait d'union entre les Cycas et les Encephalartos d'Afrique ; le *Macrozamia spiralis* MIQ. nous vient surtout de la côte orientale australienne, tandis que les *M. Preissii* LEHMANN et *M. Fraseri* MIQ. habitent la côte occidentale, dans les colonies de Freemantle, Tooday, vers l'embouchure de la Rivière des Cygnes (*Swan River*).

Les *Encephalartos* sont originaires de l'Afrique australe ; les *E. pungens* LEHM., *E. cycadifolius* LEHM., *E. Frederici-Guilielmi* LEHM., *E. tridentatus* LEHM., *E. elongatus* LEHM., *E. Lehmanni* ECKLON in litt. LEHM., *E. mauritianus* MIQ., voisin du précédant, *E. brachyphyllus* LEHM. = *E. villosus* VAN ROYEN = *E. Royeni* MIQ. de la Cafrérie, *E. spinulosus* LEHM., *E. Altensteini* LEHM. = *Z. spinulosa, Z. spinosissima* HORTUL. BELG., *Z. spinosa* LODD., dont l'aire s'étend jusqu'à Tombouctou, au centre de l'Afrique, *E. caffer* LEHM., *E. longifolius* LEHM., *E. lanuginosus* LEHM., *E. horridus* LEHM. et ses variétés, *E. latifrons* LEHM. sont tous décrits dans le XVIIe volume de la *Linnæa,* 676-744.

De même les *Zamia,* qui appartiennent aux parages voisins des Antilles : dans certaines îles, dans le Venezuela, l'isthme de Panama, Caracas, jusqu'en Floride et même jusque dans la Caroline ; une seule espèce, le *Z. pygmæa* SIMS., abonde dans les savanes de la Vera-Cruz parmi les graminées, à 2-3000 pieds d'altitude.

Le *Z. muricata* WILLD. croît à 80 pieds d'altitude dans le Venezuela,

---

† 2195. Engins automoteurs et bi-automatiques.

Ces engins, inventés par M. Toselli, ancien officier du génie, sont destinés à remplacer les scaphandres dans des profondeurs trop grandes pour que ceux-ci puissent y parvenir. A l'aide de ces instruments, il est possible de saisir toute espèce d'objets de valeur, tels que éponges, huîtres perlières, malles, barriques, caisses, ancres, chaînes, cables, etc.

Tous ces engins, qui figurent en ce moment à l'Exposition maritime, sont construits en fer et bronze, et leurs dimensions varient suivant l'importance des objets que l'on veut saisir et retirer du fond de la mer. La réussite des appareils de M. Toselli est basée sur cinq principes différents, qu'il importe de bien définir, dans l'intérêt de nos lecteurs et de la science elle-même, car, par leur extrême simplicité, ils marquent un progrès considérable dans l'art de la pêche et du sauvetage.

Le premier engin imaginé par M. Toselli fut appelé *griffengin électrique*, car c'est au moyen de l'électricité qu'il fonctionne, tout en étant hermétiquement renfermé dans sa *cloche marine*.

Le deuxième engin, il l'appela *griffengin hydraulique*, car ayant pu substituer au fil électrique un petit fil tubulaire en cuivre rouge, qui n'a plus besoin, comme le fil électrique, d'être soigneusement isolé, il peut, à l'aide d'une petite pompe, pousser de l'intérieur de sa cloche un filet d'eau le long dudit tube, et faire soulever la couronne de l'engin qui tient ainsi ses bras ouverts.

Ce curieux phénomène a donné à M. Toselli l'idée de substituer à la pression hydraulique celle bien plus simple

à Santa Barbara, Porto-Cabello, Nouvelle-Grenade; le *Z. furfuracea* AITON, à la Vera-Cruz et ailleurs; le *Z. integrifolia* AITON, à St-Domingue, dans la Floride; le *Z. media* WILLD., confondu parfois avec le *Z. pumila* L.; le *Z. Ottonis* MIQ., dans Cuba, ainsi que le *Z. Kicksii* MIQ.; le *Z. debilis* WILLD., à Hispaniola; le *Z. tenuis* WILLD. et le *Z. angustifolia* JACQ. aux îles Bahama, ainsi que le *Z. Fischeri* MIQ., qui clôt cette série.

Enfin les *Ceratozamia* A. BRONG. et les *Dion* LINDLEY appartiennent à la Flore mexicaine.

Les Cycadées, en général, ont d'autant moins de racines qu'elles appartiennent aux régions rocheuses : les *Dion* se laissent appendre aux rochers tout comme les *Dircæa,* auxquels souvent nous n'avons pu atteindre qu'en nous tenant assis sur une planchette suspendue dans l'espace, à l'aide d'une corde que notre nègre tenait enroulée autour du tronc d'un arbre voisin. Nous faillîmes, un jour, périr dans une circonstance analogue : la corde solidement maintenue, qui devait nous laisser descendre, exaspéra, par ses mouvements, un nid de grosses fourmis qui avaient établi leur gîte au pied de l'arbre, de sorte que le peu de terre qui adhérait fort mal au rocher sur lequel il croîssait, se détacha partiellement, et nous aurions été précipité dans l'abîme si notre nègre, prompt comme l'éclair, n'eut réussi à atteindre un autre arbre à base plus sûre, etc.

Les Cycadées, sauf les espèces japonaises (*Cycas revoluta* L.), appartiennent à la zone intertropicale et se contentent d'une bonne serre tempérée (une 10e de degrés de chaleur). Imitant leurs stations naturelles, nous leur donnons un mélange de terre et de pierrailles, et seulement assez d'eau pour éviter que le sol ne se dessèche trop, sauf pendant leur croissance, car, dans ce moment-là, l'évaporation de l'humidité est prompte, et l'eau ne doit pas être ménagée; d'ailleurs, le séringage des frondes est un soin de propreté qui donne déjà son contingent d'eau sur la terre des vases, etc. L. VH.

---

d'un poids additionnel qui fait glisser une tige placée au milieu de l'engin, lorsque le poids touche l'objet, ainsi qu'on le voit dans le dessin ci-dessus.

M. Toselli appela alors cet engin *grappin automoteur*, puisqu'il suffit de l'ouvrir avant de le faire descendre, pour que le poids placé au-dessous et au centre du grappin, en touchant l'objet au fond de la mer, dégage de lui-même ses bras de l'engin, lesquels, en retombant sur l'objet, le saisissent.

M. Toselli a su appliquer ce nouveau principe, bien simple, de quatre ou cinq manières différentes; les plus remarquables de ces applications sont :

Le *croc à ciseaux*, à l'aide duquel il peut pêcher les grandes chaînes et les ancres perdues; la *sonde-prenante*, dont nous donnons ci-dessus les dessins. Celle-ci n'a que deux bras portant à l'extrémité inférieure deux cuillères ou bien deux griffes, et au milieu de ces griffes des petites poches pour recevoir les différentes matières dont se compose le fond de la mer que l'on explore. Les *pelles automatiques* et *bi-automatiques* pour pêcher les coquillages et les pierres fines; le grand *grappin automoteur,* qui peut être exécuté dans n'importe quelles dimensions, et à l'aide duquel, l'année dernière, M. Toselli a pu retirer du fond du port de Marseille, une chaloupe chargée de lingots de plomb, en présence du jury de l'Exposition, qui lui a décerné la médaille d'or.

M. Tosselli fait fonctionner ses engins en les dirigeant de l'intérieur de la cloche marine, dont il est l'inventeur. Une fois descendu au fond de l'eau et au moyen du télégraphe, il ordonne au capitaine du bateau, qui l'accompagne, qu'une chaloupe se mette en marche avec un grappin automoteur, que l'on fait descendre et voyager à une certaine distance autour de la machine. Cet engin est dirigé à droite ou à gauche, en avant ou en arrière jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur l'objet qu'il doit saisir. Alors on le laisse

CALYPTRION AUBLETii Ging.

♄ *Guyanes* *Serre tempérée*

2213.

CALYPTRION AUBLETII Ging.

Violariæ.

CHARACT. GENER. — C. Calyx minimus, basi in pedicellum decurrens ; sepala subæqualia, 2 inferiora subinæquilatera; petalum inferius maximum postice productum in tubum cuculliformem, lateribus compressum, medio coarctatum, contortum, multinervium, limbo æstivatione involuto, serius patulo, sæpius undulato, eroso vel lobato. Petala 2 lateralia vix breviora, patula; reliqua minima brevissimaque sursum flexa, omnia sæpius villosa. Stamina libera, coarctata; filamenta e basi dilatata oblonga, antheras demissius gerentia; antheræ ovario duplo longiores; lobis parallelis; 4? anteriores extus productæ in caudas (nectaria) totidem, (e quibusque 2 brevissimæ aut abortivæ), barbatas, sursum recurvas, intra cucullum intrantes. Capsula sæpius 3-gona? 1-3-sperma? Semina (in C. Aubletii) maxima subrotunda, abortu solitaria?

Arbusculæ vel frutices scandentes sæpius dextrorsum volubiles, inermes, cortice cinereo, striato, sæpius albo punctato vestitæ. Folia alterna, firma, reticulato-venosa. Flores sæpius magni, racemosi, racemi axillares aut subterminales, interdum in axillis fasciculato-congesti ; pedicelli uniflori, basi bracteati, versus medium bibracteolati, hinc articulati.

Obs. sub V. Hybantho Willd. quatuor stirpes inter se valde diversæ et verosimiliter ad genera tria distincta pertinentes conjunguntur. (Conf. May., *Prim. fl. essequeb.*, p. 123), DC., *Prodr.*, I, 288.

CHARACT. SPECIF. — Caule striato albopunctato, foliis elliptico-oblongis acuminatis basi rotundatis serratis, sepalis ovatis obtusis, cucullo fauce vix inflato (Ging. mss.) DC., *Prodr.*, I, 289.

Calyptrion Aubletii Ging. mss. — DC., *Prodr.*, l. c.

Viola Hybanthus Aublet, *Guian.*, II, p. 811, t. 319. — May., *Flor. essequeb.*, p. 123, non Willd. nec Pers.

Ionidium Aubletii Rœm. et Schult., *Syst.*, V, p. 397.

Viola laurifolia Sm. in Rees, *Cyclop.*

Corynostylis Hybanthus Martius! ined. semina maxima rotunda? castanea.

Arbuste de serre tempérée, légèrement grimpant, touffu, très-floribond, à très-beau feuillage, à grandes fleurs en racèmes axillaires, tout à fait blanches, à senteur de violette. Habite les Antilles, les Guyanes, la Nouvelle-Grenade, le nord du Brésil. Multiplication facile de boutures. L. VH.

---

tomber, et c'est en tombant qu'il saisit l'objet.

Lorsque la profondeur est grande et la lumière très-faible, on descend avec la corde qui tient l'engin, une lampe électrique qui éclaire parfaitement les objets, comme on le voit dans le dessin ci-contre. M. Tosselli assure que jusqu'à 90 mètres de profondeur, le fond de la mer étant couvert de sable gris et la surface de l'eau étant calme, on y voit encore suffisamment pour bien distinguer les différents objets. Tandis que si le fond est couvert de boue ou d'herbes noires, alors on est forcé d'allumer la lampe une fois arrivé à 40 mètres seulement de profondeur, surtout si la mer est agitée. On est même forcé de vernir l'engin de blanc pour pouvoir bien le distinguer.

M. Toselli a fait bien des fois cette remarque que nous avons eu nous-même l'occasion de signaler, lorsque c'est en été, lorsque la lampe est allumée sous l'eau, une quantité de poissons de toutes grandeurs se portent autour de la lumière, et il suffirait d'y faire éclater une torpille pour en tuer d'un coup des centaines de kilogrammes.

Avec ses grappins automoteurs, M. Toselli a déjà pêché bien des objets, et quand il croyait qu'il ne lui restait plus rien à imaginer sous ce rapport, il a rencontré des personnes qui lui disaient : « C'est bien beau un grappin qui se ferme tout seul, mais il serait encore plus beau si le même engin s'ouvrait aussi de lui-même ! » En un mot, il s'agissait d'inventer — qu'on nous passe cette comparaison — une pieuvre en métal vivant, ouvrant et fermant ses bras à volonté. Le problème

n'était certainement pas trop facile à résoudre; M. Toselli a eu cependant la chance d'atteindre ce but, en supprimant toute espèce de mécanisme et en rendant, par conséquent, son invention d'une remarquable simplicité.

Le grappin bi-automatique de M. Toselli est un instrument qui modifiera entièrement la pêche des huîtres perlières, car l'engin peut aller à n'importe quelle profondeur. C'est en descendant qu'il ouvre ses griffes par la pression naturelle de l'eau; et une fois qu'il a touché le fond, et qu'on le retire, il ferme ses bras, pour retenir l'objet qu'il a attrapé, et s'il n'a rien pris, il ouvre alors de nouveau ses griffes. Cet instrument ne peut pas craindre les requins, qui font la chasse aux malheureux plongeurs d'huîtres perlières, surtout dans la mer Rouge. L'engin coûte peu, et il a ce précieux avantage de ne pouvoir que difficilement se perdre. Si ses bras saisissent un rocher, il suffit de le tirer fortement pour qu'il lâche prise, attendu que la corde qui le tient, étant plus forte que l'engin lui-même, c'est celui-ci qui finit par ouvrir ses bras.

Parmi les objets curieux que M. Toselli a pêchés dernièrement avec ses engins dans la rade de Marseille, nous avons vu un bloc de barreaux de rechange de la chaudière du bateau à vapeur le *Phocéen*, qui a coulé au cap Couronne, en 1843. Il est curieux de voir ces pièces en fonte si bien conservées après 32 ans de séjour dans l'eau salée.

Le jury de l'Exposition saura apprécier, nous n'en doutons pas, les efforts de M. Toselli dont les engins, véritablement nouveaux, sont appelés à rendre des services considérables à l'industrie maritime.

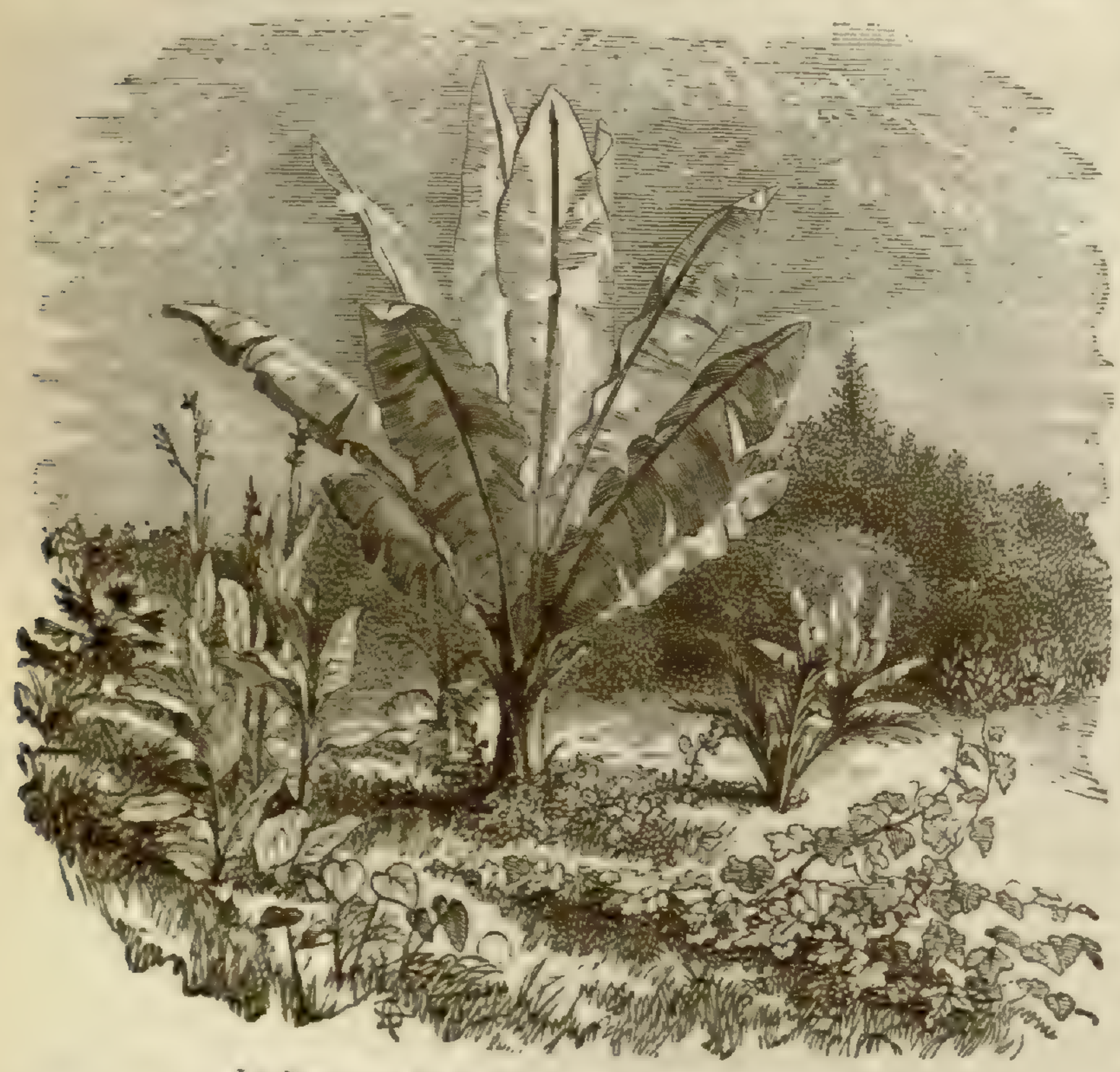
Nous aurons prochainement l'occasion de parler des *chaines airhydriques* que M. Toselli a inventées pour le renflouement des navires échoués.

(*Science pour tous.*)

† 2196. **Le Bananier de l'Abyssinie** (FLORE, XVII, 65).

Alea jacta est!

Le magnifique exemplaire de Bananier, le Roi du genre, qui décorait le bord de la pièce d'eau sise à l'entrée de notre établissement, et que tous les visiteurs admiraient, vient d'en être enlevé, pour voyager au loin. Ses feuilles gigantesques, dont le pétiole et la médiane sont d'un très-beau rouge pourpre, mesuraient jusqu'à 2m50 de longueur, sur 0m80 centim. de largeur. Une centaine de beaux pieds du *Musa Ensete* qui vaudront, l'an prochain, celui dont il vient d'être question, sont disponibles dès à présent et trouveront certainement acheteurs. Tous les squares de Paris, qui s'enorgueillissent aujourd'hui de cette plante, attesteront que ce luxueux végétal constituera, en 1876, le *Master-Piece* du principal groupe ornemental. Quel est le maître qui voudra reculer devant une dépense d'une trentaine de francs pour se passer d'un noble. *Musa Ensete?*



Le Bananier de l'Abyssinie (FLORE, XVII, 65).

Planté isolément dans une pelouse, sur le bord d'une pièce d'eau, il ornera merveilleusement le pay-

Off. Lith. & pict. in Horto Van Houtteano

1086

RHINOPETALUM KARELINI Fisch.

4 *Songarie - Mantchourie.* *Rustique.*

2214.

RHINOPETALUM KARELINI Fisch.

Liliaceæ.

CHARACT. GENER. et SPECIF. — R. Calyx 6-sepalus, corollaceus, subregularis, marcescendo-persistens (deciduus Endl.); sepala distincta, subæqualia, omnia interne supra basim fovea nectariflua excavata ibique externe gibba, patentia; gibbus sepali superioris (exterioris imparis) major, in calcar corniforme obtusum productus. Stamina 6, basi sepalorum inserta! iisque breviora. Filamenta filiformia, pubescentia. Antheræ subrotundo-ellipticæ, apicatæ, basi cordatæ, antice supra basim affixæ, utroque margine secundum longitudinem dehiscentes. Ovarium liberum, brevissime stipitatum, subrotundo-trigastrum; carpidiis apice abbreviato-bicuspidatis. Ovula in loculis crebra, biseriata, horizontalia, anatropa? Stylus terminalis, erectus. Stigma truncatum!, indivisum!. Capsula subrotunda, triquetra, brevissime stipitata, trilocularis, loculicido?-trivalvis. Semina in loculis crebra, horizontalia, irregulariter obovato-oblonga, lenticulari-complanata, marginato-alata; testa membranacea, pallide cinnamomea, nucleo adhærens, margine in alam ampliata; raphe linearis. Embryo minatus, cylindraceo-oblongus, in extremitate acutiore albuminis carnosi prope hilum inclusus.

Herba bulbosa, præsertim caule, foliis floralibus, pedunculis et basibus calycum pilis punctuliformibus pulverulenti hirtella Caulis simplex, superne bifoliatus, apice uni-vel racemoso pauciflorus. Folia lanceolata; radicalia longissime petiolata; caulina sessilia, semiamplexicaulia, opposita vel parum inter se remota; floralia linearia, superiora flores stipantia sæpe verticillata. Flores pedunculati, cernui, lilacini.

Kunth., *Enum.*, IV, 255.

Rhinopetalum Karelini Fisch. in *Edinb. New Philos. Journ.*, janv. 1830, p. 19. — Don in Sweet *Brit. Fl. Gard.*, ser. II, tom. V, t. 283 (forma uniflora). In montibus uralensibus ♃ (v. s.) — in Songoria, inter rivulos Tschulak et Ai. (Kar. et Kir.)

Après nous avoir permis d'emprunter cette jolie figure à son excellent *Gartenflora*, son Excellence M. le directeur Ed. Regel avait bien voulu nous promettre quelques spécimens de ce Rhinopetalum, qu'il venait de recevoir de l'Oural; mais hélas! ces précieux bulbes n'ont pu supporter la longue durée de l'hiver russe qu'ils ont dû affronter avant d'atteindre l'occident où ils eussent été si bien accueillis. L. VH.

---

sage jusqu'aux gelées, époque où on l'enlèvera, où on l'encaissera avec sa motte, pour lui faire traverser, sans arrosement, dans quelqu'orangerie pas trop humide, les six mois d'hiver, à la fin desquels reviendra sa période végétative.

Il va de soi qu'alors on lui sectionnera toutes ses feuilles extérieures. L. VH.

† 2197. **Eulalia japonica foliis albo-vittatis** Hort. Veitch.

Gramineæ.

CHARACT. GENER. — E. Culmi flagelliformes, repentes, ramosi, teretes, striati, glabri, ligneo-duri, purpurascentes; ramis adscendentibus, glabris; nodis imberbibus, contractis. Folia lanceolato-linearia, apice angustato-subulata, basi subcuneato-rotundata, plana, multinervia, nervo medio crassiore, membranacea, utrinque margineque glaberrima, 3 ½-5 ½ pollicaria, interdum subpedalia, 3-4 lineas lata. Vaginæ teretes, nervoso-striatæ, glabræ, ore villosæ, 2-4 ½ pollicares, internodiis paulo breviores. Ligula abbreviata, truncata, lacinulato-fimbriata, cinnamomeo-fusca. Spicæ digitato-fasciculatæ, plurimæ (8-15), inæquales, lineares, leviter curvatæ, 1 ½-3 pollicares, breviter pedunculatæ; rhachis inarticulata; internodiis semiteretibus, externe convexis et aureo-hirsutis, interne planis et glabris, spicula contigua sessili ⅓ brevioribus. Spiculæ geminæ, altera sessilis, altera pedicellata, conformes, 1 ½ lineam longæ, biloræ; flos superior hermaphroditus, bipaleaceus; flos inferior plane obliteratus; pedicelli externe convexi et aureo-hirsuti, interne plani et glabri, internodia rhachis longitudine subæquantes. Glumæ duæ, chartaceæ, oblongæ, longitudine subæquales, muticæ, fuscæ; inferior binervia, marginibus inflexis subbicarinata, dorso convexiuscula, apice eroso-truncata ibique ciliata, externe pilis longis (glumas duplo superan-

tibus) sericeis aureis obsita, superiorem involvens; superior latior, uninervia, dorso naviculari-carinata, marginibus florem involvens ibique ciliata, dorso pilis longis aureis obsita, interdum glabrata. Flos hermaphroditus: Paleæ duæ; inferior (glumæ superiori contigua) parva, cuneato-linearis, apice bicuspidata et longe aristata, hyalina, basi articulata et una cum arista caduca; arista hispidulo-scabra, spiraliter torta, fusca, glumas quadruplo superans, inferne geniculata, basi in paleam decurrens ibique mox evanescens. Palea superior (glumæ inferiori contigua) parva, ovario brevior, tenuissime membranacea, hyalina, glabra, oblonga vel abbreviato-ovata, apice 2-3-dentata vel bifida, rarius integra. Stamina tria, hypogyna; unum ante paleam aristatam; duo lateralia. Filamenta capillacea, persistentia. Antheræ lineares, utrinque bifidæ, lobis obtusis, biloculares, glabræ, croceæ, exsertæ, secundum totam longitudinem dehiscentes. Pollinis granula minutissima, subrotunda, hyalina. Ovarium sessile, oblongo-conicum, apice attenuato-subrostratum, glabrum. Styli duo, terminales, elongati, capillacei, glabri. Stigmata plurima, elongata, exserta, cinnamomeo-fusca; pilis simplicibus, mollibus, subulatis, edentulis. Caryopsis suppetens nondum matura, elliptica, apicato-mucronata, lævis, glabra, fusca, libera, glumis induratis paleisque involuta. Pericarpium tenue, membranaceum, adhærens, fuscum. Albumen farinaceum, album. Embryo fructu dimidio brevior. Corculum in sulco embryonis receptum?, oblongo-cylindraceum, dorso ad medium adnatum, apice obtusum, basi acutum inque caudiculam brevem productum. (Descript. secundum specimina a Desfontaineo mecum communicat.).

KUNTH. *Enum., suppl.* I, p. 389.

Eulalia japonica foliis albo-vittatis.

Pendant que nous discourons sur les merveilles que les Japonais tiennent encore en réserve en fait de plantes panachées, nos bons voisins, les Nord-Américains, plus entreprenants que les membres de la vieille souche européenne, ont, paraît-il, introduit déjà chez eux non pas des panachures parallèles sur la longueur du feuillage, mais sectionnant celui-ci à angles droits, le coupant en sortes de carrés comme ceux d'un Damier, et présentant alternativement plusieurs couleurs successives.

1058

Mt Lith et pinx in Horto Van Houtteano

RIGIDELLA IMMACULATA Herb.

2215.

RIGIDELLA IMMACULATA Herb.

Irideæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra Flore, I (1845) 1re édition, 251; 2e édition, 107. — Endl., *Genera, suppl.*, I, 1360.

CHARACT. SPECIF. — Vide supra Flore, V, 502.

Rigidella immaculata Herb.

C'est par un *lapsus memoriæ* que nous avons reproduit cette espèce, déjà figurée dans notre cinquième volume, il y a vingt-six ans. Nous en demandons humblement pardon à nos lecteurs.

Si nous regrettons de ne pouvoir leur montrer encore le *Rigidella flammea* qui paraît ne plus exister dans les collections européennes, nous avons du moins le plaisir de leur apprendre que nous avons retrouvé, chez notre bon voisin, M. Louis Desmet, le *Rigidella orthantha,* dont nous devons l'introduction à feu notre compatriote Ghiesbreght qui l'a trouvé au Mexique; nous sommes de nouveau très-amplement pourvu de ces deux espèces, *Rigidella orthantha* et *R. immaculata.* Si l'un ou l'autre voyageur pouvait nous faire rentrer en possession d'un seul bulbe de l'*Hydrotænia meleagris* Lindl., que nous croyons perdu, nous lui tresserions une couronne de reconnaissance, lui promettant bien de le conserver et de le propager *for the million,* afin qu'il n'échappe plus aux amateurs qui, avec nous, continuent à aimer passionnément les Iridées. On n'aura jamais à craindre que les esprits chagrins appliquent aux Iridées le proverbe que

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité! »

Non, car elles sont des modèles des formes les plus brillantes et des plus belles dans tous les genres, et leur culture est des plus faciles et des plus élémentaires.

Nous montrerons bientôt le *Xerophyllum asphodeloides,* Melanthée dont

---

En attendant l'arrivée de ces nouveaux appâts à notre convoitise, offrons une Graminée qui rivalisera, nous dit M. Rob. Buist, de Philadelphie, le Nestor des horticulteurs des Etats-Unis, avec l'*Arundo Donax foliis albo-marginatis* et dont la culture sera tout aussi facile.

Pour être à même de présenter l'*Eulalia foliis albo-vittatis* à notre clientèle, il nous a fallu en partager le *stock* avec nos amis, MM. James Veitch and sons, qui l'ont envoyé, comme nous, à l'Exposition Internationale de Cologne. M. Rob. Buist nous avait offert cette plante sous le nom d'*Imperata japonica;* des renseignements obtenus depuis par MM. James Veitch. nous la font publier aujourd'hui sous celui d'*Eulalia*, genre auquel appartiendrait cette belle nouveauté et dont nous donnons les caractères génériques.

L. VH.

† 2198. Mamillaria senilis.

Les amateurs de Cactées auront été charmés de voir le portrait que la Flore a publié du *Mamillaria senilis* dans son XXIe vol. page 27; nous avons omis de signaler la figure qu'en avait donnée la *Revue horticole* (1853, p. 333), et de leur donner l'adresse de M. Schlumberger, grand amateur de Cactées, au château de Boos, près Rouen, dont on pourrait peut-être parvenir à visiter les riches collections. On ignore généralement que M. Schlumberger fut un Mécène bien généreux pour feu Ch. Lemaire.

L. VH.

le port simule celui d'un petit *Dasylirion gracile;* le *Colchicum speciosum* aux grandes fleurs roses, le plus beau du genre; des *Calochortus* fabuleux, et des Lis, oh ! mais des Lis à en rêver !

Revenons à notre *Rigidella immaculata,* simplement pour conseiller de le laisser, pendant l'hiver, dans le pot dans lesquel il aura végété et fleuri l'an d'avant, en le privant complétement d'eau; de le placer dans la serre tempérée, sur une tablette protégée contre les rayons solaires directs qui dessécheraient par trop le sol dans lequel on le doit hiverner. Au printemps, en mars, toujours dans la même serre, rempotage en terre neuve, meuble, munie de gravats, tessons ou autres objets servant au drainage du sous-sol. En cultivant les plantes bulbeuses de ce genre en pots, l'amateur pare aux mécomptes que pourrait lui susciter, en automne, un jardinier insouciant qui n'aurait pas, lui, le feu sacré dont serait animé son maître, et aurait plus de prédilection pour les melons ! Ceux-ci pourraient lui faire oublier de surveiller la maturité des graines que donnent les Rigidelles, qui doivent être cueillies lorsqu'elles sont mûres et avant qu'elles n'éclatent. L. VH.

---

† 2199. Melon grimpant.

Tous les melons sont des plantes annuelles, à tiges rampantes, sarmenteuses, munies de vrilles..... Il n'en est point d'autres. Ce n'est pas précisément une nouveauté que nous préconisons ici, mais l'une des variétés annoncée par plusieurs Etablissements comme *grimpante.* Seulement, comme il s'agit de graines à fournir à nos clients, nous avons choisi la sorte qui a plu le mieux à notre palais. La chair en est jaune, très-juteuse et vineuse.

Melon grimpant.

On ne connaît pas la patrie du melon; on le suppose originaire d'Afrique. Il est certain que nous l'avons trouvé en très-grande abondance presque sous l'équateur, courant dans des plaines tout à fait privées de toute autre végétation, sauf des Stapelias, des Mesembrianthèmes, — sur un sol formé de déchets de pierres qui semblaient des éclats provenant de bouleversements terrestres. Les melons *munis de vrilles,* rampant sur le sol, n'expliquent pas, d'une manière logique, l'existence de l'appendice de préhension dont ils sont munis, à moins qu'il ne serve, comme chez certains Smilax dont l'habitat est identique, d'organe servant à s'accrocher aux corps voisins, car la nature n'a rien fait en vain. Il va de soi que le melon, essentiellement annuel, demande à vivre en plein soleil et non à l'ombre des forêts.

L'appellation de grimpant appliquée au melon est une fantaisie moderne. Il est néanmoins évident que ce mode de culture ne peut être que favorable à la maturité et à la bonne conservation du fruit de cette cucurbitacée dans nos parages septentrionaux. L. VH.

1157

Imp. Lemaire & Cie, rue de Verneuil, Paris

CRINUM SCABRUM Sims.

Brésil. Serre chaude.

2216—17.

CRINUM SCABRUM Sims.

Amaryllideæ.

CHARACT. GENER. — C. Perigonium superum, corollaceum; tubo elongato, gracili; fauce haud ampliata; limbo 6-partito; laciniis subæqualibus, multinerviis, erectis, patentibus vel reflexis. Stamina 6, summo tubo inserta, elongata. Filamenta filiformia, patentia vel declinata. Antheræ lineares, versatiles. Ovarium inferum, triloculare; ovula plurima (ex descriptionibus Herbertianis sæpius pauca. gemina vel solitaria), in loculorum angulo centrali affixa, biseriata, horizontalia, anatropa. Columna stylina filiformis, erecta vel inclinata. Stigma obtusum, obsolete trilobum vel trifidum. Capsula membranacea, depresso-sphærica, tri-vel abortu 1-2-locularis, irregulariter rumpens. Semina pauca vel solitaria, angulato-subglobosa, sæpe in bulbillos carnosos mutata.

Herbæ bulbiferæ, scapigeræ; bulbo tunicato, columnari vel sphærico. Folia multifaria. Scapus solidus, umbellato-multiflorus. Spatha diphylla. Flores pedicellati vel sessiles, bracteis linearibus ramentaceis interstincti). Charact. generic. ex Endl.). Kunth, *Enum.*, V, 547.

CHARACT SPECIF. — Bulbus diametro 4-pollicari, purpureo-fuscus. Caulis inferne kermesinus. Folia læte viridia, late linguæformia, canaliculata, basim versus undulata, margine cartilagineo scaberrima, 2 ½ poll. lata, 5-pedalia, primo erecta, demum arcuato-recurvata, apicibus humum tangentia. Scapus extra caulem ortus, læte viridis, complanatus, 14 poll. altus. Spatha 1 ½-2-pollicaris, viridis, marcascens flavido-fusca. Ovarium sessile, ovale, viride, purpureo-tinctum. Tubus perigonii læte viridis, 4-5-pollicaris. Limbus nitidus, plerumque poculiformis, amplissime expansus, candidus, cum stria (vitta) læte kermesina (sanguinea) versus longitudinem mediam cujusque laciniæ; laciniæ 3 exteriores unco viridi terminatæ. Stamina et stylus declinata, albotincta, hic longior, illa lacinias longitudine æquantia. Antheræ stramineæ. Stigma truncatum, indivisum. Alabastra flaventi-viridia, kermesino-striata, primum erecta, horas 12 ante expansionem cernua. Flores in umbella 6-8, fragrantes. — In Brasilia. Herb. in *Bot. Mag.*, 2180. Kunth, *Enum.*, V. 571.

Crinum scabrum Sims. in ***Bot. Mag.***, l. c. icon hic iterata.

Crinum scaberrimum Herb. in *Hort. Trans.*, III, 195. — *Bot. Mag.*, fol. 2121, p. 6. — Lodd., *Bot. Cab.*, t. 529.

Crinum undulæfolium Herb., ***Bot. Mag.***, f. 2121 (se teste in *App.*, 27).

D'après ce que l'on nous apprend, depuis que les steamers et les chemins de fer ont surgi au Brésil, on y aurait presque donné congé aux fleurs qui ornaient les jardins des environs de Rio-de-Janeiro et qui y trônaient il y a quarante ans! Les *Crinum scabrum* aux abondantes, aux grandes corolles blanches rubanées de cochenille, qui embaumaient le soir la chaude atmosphère, auraient eux-mêmes été exilés et remplacés par d'autres végétaux plus beaux que notre favori, pourtant si beau, et dont les fleurs se succèdent pendant si longtemps.

Qu'il en soit donc ainsi! mais pour mieux faire juger, par les amateurs d'Europe, combien peu cet ostracisme était mérité, nous avons fait venir de leur pays natal de magnifiques bulbes qui viennent de nous arriver et qui fleuriront abondamment l'été prochain.

L. VH.

---

† 2200. EXPOSITION INTERNATIONALE DE FRUITS A GAND,

EN SEPTEMBRE 1875.

Congrès Pomologique, XVII^e session de la Société Pomologique de France.

Les esprits chagrins diront : *Encore un Congrès!* nous répondrons : *Oui, encore un!* Et puissent toutes les affaires de ce monde être instruites, éclaircies et résolues dans les Congrès, comme le sont, dans ces modestes congrès scientifiques,

si paisibles, si intelligents, et où l'on entend des choses si utiles, les questions d'arboriculture. La société pomologique de France n'était pas jusqu'ici sortie du pays où elle a été créée; son excursion à Gand, qui lui donne un caractère international, est, croyons-nous, la première qu'elle fait à l'étranger, mais ce ne sera sans doute pas la dernière.

Nous ferons en sorte d'ailleurs pour que notre accueil l'encourage à étendre le cercle de son action. S'il y a une science faite pour progresser par des réunions internationales, c'est assurément l'agriculture, dans laquelle l'arboriculture et la pomologie jouent un rôle si important. Un bon arbre, bien choisi, bien approprié aux conditions locales, bien taillé, bien cultivé, ne tient pas plus de place que celui qu'on voit, chez un fermier ignorant et routinier, donner de si mauvais fruits ; de plus, on ne voit que trop souvent demeurer inutiles des pans de mur, des pignons, admirablement exposés, et sur lesquels pourraient s'étaler, au grand avantage de nos paysans, de nos citadins, de nos propriétaires de fabrique, de nos instituteurs à la ville et à la campagne, des espaliers savamment conduits et très-productifs.

Partout où il existe un mur qui, dans une situation convenable, et pouvant servir d'appui à un bon arbre fruitier, n'a pas cet arbre-là, il y a perte pour l'alimentation publique comme si l'on avait laissé en friche une surface égale de champ fertile. Un mur garni est un accroissement de superficie cultivable, et qui peut dire de combien pourraient ainsi s'accroître les richesses d'un pays !

Ce sont là des vérités élémentaires ; mais puisqu'il s'en faut de beaucoup qu'elles soient appliquées comme elles devraient l'être, on voit l'utilité des congrès et des conférences qui tendent à les mettre en lumière. C'est un exemple entre mille, et il est frappant.

L'intérêt des Congrès n'est pas seulement dans les séances qu'ils tiennent; nous oserons même dire qu'il est plus particulièrement dans les réunions charmantes où, après les séances officielles, les visites, les travaux divers, les simples promenades aux jardins publics, tant d'hommes spéciaux, pratiques et distingués, se font connaître les uns aux autres et échangent leurs vues et le résultat de leurs études et de leur expérience.

C'est ainsi qu'hier au soir, à l'*Union*, qui est le lieu du rendez-vous des pomologues étrangers et invités au Congrès, et après le banquet offert aux membres du jury, nous avons entendu entre plusieurs spécialistes de premier ordre une discussion sur le phylloxera, les moyens de le combattre, l'art de limiter et de réparer ses ravages, discussion des plus intéressantes et des plus instructives. Et c'est précisément parce qu'il n'y a plus rien là d'officiel que l'intérêt y devient plus grand.

Il peut arriver dans un Congrès que des hommes pratiques du plus grand mérite n'osent pas prendre la parole parce qu'ils croient qu'il faut, pour le faire, être plus ou moins orateur. Mais, dans une conversation familière, ils s'abandonnent, et l'on entend alors les réflexions les plus lumineuses, les avis les plus judicieux, exprimés en un langage bref, clair, sans prétention, excellent de tout point.

Mais nous oublions que notre tâche est aujourd'hui, non de rapporter un débat, mais de rendre compte d'une ouverture d'Exposition et d'un banquet.

L'Exposition pomologique internationale n'occupe rien de moins, comme espace, que toute la vaste salle florale du Casino. Il y a là, rangées sur des tables qui en couvrent toute la surface, laissant seulement entre elles une place suffisante pour les visiteurs, dix ou onze mille assiettes qui montrent au regard la plus splendide collection de pommes, de poires et de raisins sans parler des autres fruits, que nous ayons jamais vus chez nous.

Des pommes phénoménales qui pèsent un kilog. 105 grammes, des grappes de raisin qui peuvent bien en peser le double et qui permettent une comparaison curieuse entre l'œuvre patiente et intelligente de l'homme et les forces puissantes de la nature. Car nous voyons d'un côté les raisins de nos serres du nord, entr'autres ceux des Anglais, dont la beauté dépasse toute idée, et d'un autre côté les raisins du midi, qui semblent arriver là comme le soleil méridional les a faits.

Ce sont de merveilleux raisins, d'une variété infinie de forme, de coloration, et sans doute de goût. C'est là qu'il faut voir la grappe vermeille des poëtes; mais

Off. lith. & pict. in Horto bot. Ultrajectino

VANILLA LUTESCENS *Moq. Tand.*

La Guayra. *Serre chaude*

2218—19.

VANILLA LUTESCENS Moq.-Tand.

Orchideæ.

CHARACT. GENER. — V. Perigonii cum ovario articulati foliola erecto-patentia, conformia, exteriora et interiora æqualia. Labellum columnæ adnatum, planum, apice convolutum. Columna rectiuscula, aptera. Anthera terminalis, opercularis. Pollinia 2, granulosa. Capsula siliquæformis, carnosa. Semina globosa, testa solida.

Herbæ in America et Asia tropica indigenæ, in fissuris rupium crescentes, et super arbores altissime scandentes, nonnullæ ob capsulas pulpa aromatica, oleo ossentiali et acido benzoico scatente repletas, in America cultæ; foliis oblongis, nervosis, floribus spicatis.

Vanilla Swartz, *Flor. Ind. Occid.*, III, 1518. — R. Brown, *Hort. Kew.*, 2, V, 220. — Andr., *Bot. Reposit.*, t. 538. — Nees jun., *Plant. offic.* — Franc. Bauer, *Illust. Orchid.*, t. 8. — **Epidendrum Vanilla** Linn.

Endl., *Gen. plant.*, 1614.

CHARACT. SPECIF.— V. Foliis ovatis subcordatis acuminatis, acumine primum inflexo, superne concavis; floribus luteis spicis brevibus bracteatis 6-8-floris : perianthii foliolis oblongo-lanceolatis subspathulatis obtusis, petalis acute canaliculatis carina dorsali alata præditis; labello convoluto interne longitudinaliter appendiculato columnæ elongatæ adhærente, limbo patulo subrevoluto breviter bifido margine inæqualiter dentato et undulato; fructu, ratione habita generis, crasso arcuato inæqualiter trigono versus apicem basimque subabrupte attenuato. Dtre, l. i. c.

Vanilla lutescens Moq.-Tand., *Rev. hortic.* 121 (1856). — Duchartre, *Journ. de la Soc. impér. et centr. d'hort.*, V, 97, cum icone colorata (février 1859) et hic iterata.

Vers 1851, un amateur distingué de Bordeaux, M. Coudert, recevait de la Guayra (Colombie) deux fragments d'une plante encore attachés à une branche de l'arbre sur lequel le pied-mère avait crû, et dont l'un d'eux portait un fruit déjà presque mûr; le tout semblait appartenir et appartenait en effet à une espèce de Vanille.

M. Aug. Rivière, co-jardinier en chef du jardin botanique de la faculté de Médecine de Paris (1), passant à cette époque par la capitale de l'ancienne Guyenne, remarqua bien vite les deux fragments, en obtint un et l'emporta, malgré un froid de —6 R., en se dépouillant lui-même, dit M. Duchartre (l. c.), pour le garantir des dangers d'un semblable voyage.

Entre les mains d'un aussi habile praticien, l'individu ne pouvait que prospérer : en effet, après une végétation vigoureuse, il fleurit abondamment quand on l'a vue et admirée, avec quel immense intérêt n'est-on pas ramené à ces superbes raisins Anglais qui sont le triomphe de l'art et de la science et qui, par là, l'emportent sur les plus beaux produits du ciel de la Provence !

Tout Gand, tout le pays voudra voir cette Exposition dont l'importance échappe à toute description et dont le détail échappe aussi à l'analyse. Nous pouvons bien voir que ces fruits sont admirables, mais les jurys seuls peuvent les comparer, les apprécier, les juger, les classer, et eux seuls nous diront quels sont

---

(1) Si le Jardin botanique de la faculté de Médecine n'a pas le retentissement dont jouissent plusieurs grands établissements de ce genre, cela tient surtout à la modestie des deux jardiniers à qui en sont confiés les cultures, MM. Baptiste Lhomme et Auguste Rivière, son neveu; c'est un des jardins botaniques les plus riches en végétaux de toute espèce, qui existent en Europe. Souvent, nous y avons trouvé maintes plantes que nous avions vainement cherchées ailleurs Cette richesse, cette abondance, sont dues surtout au zèle exemplaire, à l'amour des plantes (zèle et amour trop rares!) sans bornes de ces Messieurs. M. Rivière, élevé dans le bel établissement que nous citons, y a acquis, sous les yeux et sous l'inspiration de son parent, des connaissances horticoles et botaniques telles qu'en possèdent rarement ses confrères ; la collection, la culture et la connaissance des plantes sont pour lui une occupation favorite de tous les instants.

CH. LEM.

en 1855 et, fécondé artificiellement, il donna des fruits. Soumis à l'examen de M. Moquin-Tandon, membre de l'Institut, directeur du Jardin botanique et professeur de botanique à la faculté de Médecine, ce savant y reconnut une espèce nouvelle, qu'il nomma *V. lutescens*. Elle fut présentée en fleurs à l'Exposition universelle d'Horticulture de 1855, à Paris, où le jury la distingua; et la Société impériale et centrale décida qu'elle serait figurée dans son journal, où en effet, l. c., nous en trouvons un beau dessin colorié et une excellente description, due à notre honorable confrère, M. Duchartre, à l'article duquel nous empruntons les principaux détails dont nous composons le nôtre.

En trois ans, dans la serre à Orchidées du Jardin en question, l'individu, rapporté par M. Rivière, avait atteint $6^{m},75$ de longueur. Comme dans ses congénères, la tige en est cylindrique, rameuse, un peu flexueuse; à chaque insertion foliaire, elle émet une ou deux de ces racines adventives, par lesquelles ces plantes peuvent s'attacher et grimper aux troncs des arbres; les feuilles en sont alternes-distiques, subacuminées au sommet, à bords membranacés-aigus, un peu récurves; à l'état adulte, elles sont canaliculées, veinées-sillonnées; longues d'environ 0,15 sur un diamètre de 0,07; leur base cordiforme se rétrécit en un court et robuste pétiole, fortement canaliculé. Sur ces feuilles, M. Duchartre à remarqué de nombreuses traînées d'une matière, qui, dit-il, partant du bord même, avait coulé sur une longueur parfois égale à la moitié de celle du limbe tout entier, et qui s'était concrétée en une substance blanchâtre pulvérulente, d'un aspect semblable à celui d'une cire figée; cette substance n'a pas fait effervescence avec un acide, et l'alcool l'a dissoute en partie. « Elle m'a semblé, dit-il, insipide et inodore. Je me suis assuré qu'elle n'avait pas une origine étrangère à la plante. Je l'ai retrouvée, mais bien plus rarement, en quantité beaucoup plus faible, sur les feuilles du *Vanilla planifolia* Andr. » Ne serait-ce pas là une surabondance de séve?

Les fleurs en sont très-grandes (0,09 de long sur 0,15 de diam., d'une extrémité des segments à l'autre) et disposées par 6-8, en très-courts épis axillaires; elles commencent à s'ouvrir vers 10 heures du soir, et n'atteignent leur complet épanouissement que vers cinq heures du matin; elles émettent, selon M. Rivière, une légère odeur de citron. Les cinq segments en sont oblongs-lancéolés-spathulés, concaves et tous très-étalés, d'un jaune de miel un peu verdâtre; le labelle, d'un jaune plus beau, plus long que les segments, longuement atténué vers la base, enveloppe à demi le gynostème presque libre en dessus, et se dilate peu à peu vers le sommet, où ses bords se joignent, pour former la gorge et s'épanouir en un limbe oblique, arrondi, à bords ondulés-plissés, récurves, avec échancrure au sommet. Les fruits, longs d'environ 0,12 sur 0,016-18, ne sont pas parvenus à maturité parfaite, mais paraissent devoir exhaler aussi cette odeur suave, que possède à un si haut degré la congénère citée.

Nous espérons fort que cette belle espèce se répandra bientôt dans les collections, grâce au zèle et à la bonne volonté de M. A. Rivière.

CH. LEM.

---

ceux qui se recommandent le plus à notre attention. Il est composé d'hommes d'une étonnante compétence. Il a terminé ses travaux hier à midi et demi; nous n'en avons pu avoir séance tenante les résultats, mais nous avons appris que la médaille d'honneur a été décernée à un horticulteur de Jodoigne, M. Grégoire, qui l'a méritée par de longs, de consciencieux et de modestes travaux, par des semis de la plus grande utilité.

Les honneurs de l'Exposition ont été

Ch. Van Houtte pinxit et lith.

PUSCHKINIA SICULA Hort.

♃ *Sicile.* Châssis froid.

2220.

PUSCHKINIA SICULA Hort.

Asphodeleæ.

CHARACT. GENER. — P. Calyx corollaceus, synsepalus, regularis, deciduus; tubus abbreviato-campanulatus, ima basi 6-gibbus (gibbis cum sepalis alternantibus), fauce coronatus; limbus 6-partitus; laciniis oblongis, uninerviis, æqualibus, patentibus, tubo quadruplo longioribus; corona tubuloso campanulata, 6-fida, interne infra incisuras staminifera; lobis coronæ cum sepalis alternantibus, apice nunc sinuato-bilobis, nunc truncato-tricrenatis. Filamenta adnata, apice libera. Antheræ biloculares, introrsæ, oblongo-lineares, utrinquæ bilobæ, dorso infra medium affixæ. Ovarium liberum, sessile, ellipticum, triloculare, basi 6-appendiculatum (appendiculis in gibbis calycis receptis); ovula in loculis 6, bisariata, anatropa, exostomio inferne spectante (horizontalia, anatropa Endl.). Stylus filiformis, erectus, longitudine staminum. Stigma simplex, obtusum. Fructus?

Herba bulbosa, scapigera, facie Scillæ sibiricæ; bulbus tunicatus. Folia lineari-lanceolata. Racemus 4-10-*florus; pedicellis basi unibracteatis; bracteis abbreviatis. Sepala alba, nervo medio cæruleo.* Kunth, *Enum.*, IV, 337.

Puschkinia sicula Hort.

Scilla sicula Hort.

Il est fâcheux qu'une aussi jolie plante doive porter une appellation aussi peu euphonique. Qu'y faire? Ainsi le veulent les lois de la priorité scientifique; s'appelât-elle *Crocodylanthe,* encore faudrait-il s'y soumettre!

Arrivée, en tapinois, dans nos cultures, sous le nom de *Scilla sicula,* M. J. G. Baker s'est rangé à notre avis en l'appelant comme nous l'avons fait nous-même; toutes les allures de la plante l'y engageaient. Ses fleurs s'épanouissent à la même époque que celles du petit *Puschkinia scilloides* Adams. dont elle est la proche voisine.

L. VH.

---

faits, comme on les sait faire chez nous, par M. le comte de Kerchove de Denterghem, son fils Oswald, et tous les membres de notre cercle d'arboriculture. Les pomologues étrangers ne tarissaient pas dans leurs témoignages de gratitude sur l'accueil qu'ils en ont reçu. A une heure et demie, après décision prise sur la médaille d'honneur, les membres du jury se sont rendus chez M. Bouard pour assister au splendide banquet qui leur était offert et qui, de deux heures, s'est prolongé jusqu'à la nuit.

Plusieurs toasts ont été portés : d'abord le toast au Roi, par M. le Bourgmestre de Gand, puis, les toasts aux exposants, aux membres du jury, à la commission organisatrice, à la presse. Tous ces toasts étaient pleins de cordialité, de sincérité, d'éloquence naturelle, d'esprit, d'originalité et d'humour.

On a applaudi avec frénésie le toast charmant de M. de Kerchove de Denterghem à la presse ; impossible en effet d'y mettre plus d'à propos, de grâce et de spirituelle bonhomie.

Nous espèrons pouvoir revenir sur ces toasts, mais pour le moment, l'heure nous presse et il faut finir.

Le programme d'aujourd'hui se compose de la réception à l'Hôtel-de-Ville, à 11 heures, de l'installation, à midi, du Congrès au Casino, d'une visite, à une heure, aux jardins de M. le Cte de Kerchove de Denterghem et d'un concert, à 5 h., au jardin du Casino.

C'est demain que le Congrès commence ses travaux, à neuf heures, au Casino.

Le retard qu'a subi la publication du catalogue nous a un peu gêné hier pour les noms; ce retard, tenait à un remaniment considérable qui a dû être fait au dernier moment. Nous avons une rectification à faire. La médaille accordée à M. Grégoire Nélis, pomologue à Jodoigne, est le prix d'excellence du Concours offert par le Roi. Revenons maintenant sur le banquet.

Après le toast à LL. MM. le Roi et la Reine et la famille Royale, M. le comte C. de Kerchove de Denterghem, bourgmestre, président du Cercle d'Arboricul-

ture, a porté la santé des membres du jury : « Je crains bien, a dit gaîment M. de Kerchove, que ce toast ne soit pas acclamé autant que je le voudrais. »

En effet, comme le banquet était offert aux membres du jury, et qu'ils formaient la grande majorité de la réunion, leur modestie ne leur permettait pas de s'acclamer eux-mêmes. La vérité est pourtant que jamais toast ne fut mieux mérité et que ces membres du jury ont fait preuve des connaissances les plus approfondies et d'une étonnante sûreté d'appréciation.

« Je crois, a dit encore M. de Kerchove, « exprimer fidèlement les sentiments de « mes administrés, qui apprécient gran- « dement les services que vous rendez à « la chose publique en perfectionnant « l'arboriculture, science si intimement « liée à l'importante question de l'alimen- « tation du peuple, lorsque je rends ici « hommage à vos soins, à votre mérite, « à votre zèle, à votre foi dans le progrès « scientifique. Je vous remercie du fond « du cœur de l'empressement que vous « avez mis à accepter notre invitation.

« Nous conserverons tous de cette « réunion les meilleurs souvenirs. De « notre côté, nous sommes heureux d'y « avoir vu tant d'hommes éclairés, tant « d'illustres savants; du vôtre, rentrés « chez vous, vous n'oublierez pas ce petit « pays, si ignoré, qui s'honore de vous « avoir reçus et dans lequel vous aurez « peut-être trouvé des sujets dignes d'in- « térêt et des choses bonnes à méditer et « même à imiter. Je ne doute pas que « nous ne soyons tous récompensés de nos « efforts et c'est avec une ferme confiance « dans l'avenir que je porte ce toast à « nos hôtes étrangers, aux membres « éminents du jury. »

Nous ne sommes pas sûr de rendre exactement les termes heureux du toast de M. de Kerchove, mais nous croyons pouvoir répondre du sens.

MM. de Mortillet, vice-président de la Société pomologique de France, Ch. Baltet, pépiniériste fort distingué de Troyes, Mas, président de la Société pomologique de France et du jury de l'Exposition, le docteur Rob. Hogg, secrétaire de la Société royale d'horticulture de Londres, Visser van Hazerswoude, propriétaire à Amsterdam, Van der Ouder Meulen, président de la Société agricole néerlandaise, le docteur Ed. Lucas, directeur de l'Institut pomologique de Reutlingen (Wurtemberg) tous membres du jury, ont répondu avec beaucoup de courtoisie et d'esprit à ce toast de M. le bourgmestre de Gand.

M. de Mortillet, qui a été avocat distingué avant d'être savant pomologue, a dit obligeamment que, pour sa première excursion à l'étranger, la Société pomologique de France ne pouvait être nulle part mieux qu'à Gand ; qu'elle devait ce retour de gratitude à une nation sympathique à la France et qui a su mériter l'estime de l'Europe. M. Baltet a constaté chez nous le progrès constant et en quelque sorte annuel de l'horticulture, mais Flore, a-t-il dit, sans Pomone devait s'ennuyer et leur association est digne à la fois d'une telle ville et de la Belgique.

Il a vanté l'organisation du concours, et a loué les bulletins, si savants, que publie l'horticulture gantoise. M. Mas, heureux d'être en cette circonstance l'interprète du jury, a fait aussi un éloge délicat de la Belgique, et a cité la réunion même pour preuve des sentiments qu'elle inspire à l'étranger. Il a terminé par un toast chaleureux au président du Congrès. Un toast à mentionner encore parmi ceux qui ont été portés par les membres étrangers, c'est le toast original de M. le docteur Lucas, de Reutlingen.

Son allusion plaisante du trèfle à quatre feuilles (qui, selon une superstition populaire, porte bonheur à qui le trouve), a été fort applaudie. On a beaucoup ri de l'application des feuilles, l'une au « doux » Burvenich, la seconde au « mobile » Pynaert, à « l'aimable » Rodigas, au savant professeur Van Hulle. M. Lucas est un savant et un pomologue d'un grand mérite; il est célèbre parmi les spécialistes pour la connaissance surprenante qu'il a de toutes variétés imaginables de pommes.

Mentionnons le toast en quatre langues de M. Van Hulle. C'était un toast aux exposants ; il le portait en sa qualité de vice-président du Cercle. Il a été très-chaleureux et très-éloquent, et de plus polyglotte émérite.

Deux membres de la presse anglaise, MM. W^m^ Richards et Brian Wymme, du *Gardener's Chronicle*, de Londres, étaient présents ; M. C. de Kerchove a fait, dans son toast à la presse, l'éloge de leur publication et il y a ajouté celui de la presse en général, car, a-t-il dit, les revues spéciales prêchent des convertis, tandis que la

Ph. Lith. & pinx. in Horto Van Houtteano

ARAUCARIA BIDWILLI *Hook.*

5 *Australie continentale.* *Serre froide.*

2221—22.

ARAUCARIA BIDWILLI Hook.

Coniferæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra Flore, VII, 243.

CHARACT. SPECIF. — A. Arbor excelsa, coma conica obtusa vel subhemisphærica, ramis 5-8 verticillatis horizontalibus, ramulis oppositis patentibus subpendulis, foliis coriaceis approximatis subdistichis patentibus ovato-lanceolatis acuminatis mucronato-pungentibus, supra convexiusculis fusco-viridibus et nervo longitudinali vix manifesto notatis, subtus concaviusculis viridibus basi oblique insertis et decurrentibus, supremis subimbricatis ovato-acuminatis mucronato-pungentibus subtus convexis et subcarinatis supra concavis, amentis masculis sub 4-cylindraceis obtusis, bracteis antheriferis apice ovatis acutiusculis et subdenticulatis, strobilis magnis ovali-obovatis vel subglobosis, apice obtusissimo depressiusculo, squamis latis obovatis apicem versus incrassatis et sursum versis ibique dorso rugosis apice acutis, bractea squamis angustiore et breviore eisque adnata, apice libero acuto sursum verso, nuculis magnis oblongis utrinque obtusis apteris. In montibus Novæ Hollandiæ orientalis inter fluvios Brisbane et Burnett ad 27° L. A. (Bidwill! Leay! Hill!). — Antoine, *Conif.*, p. 106, t. 46, 47. — Endl., *Conif.*, p. 187. — Carr., *Conif.*, p. 418. — Gord., *Pin.*, p. 22. — Hill! in *Cat. of the Natur. und Industr Products of Queensland*, 1862, p. 15. — Henk. et Hochst., *Nadelhöltz*, p. 6. — **Colymbea Bidwilli** Carr., edit. 2, *Conif.*, p 601. — *Bunya Bunya* inc Nov. Holl. Arbor 100-150 pedes alta, trunco recto, ligno albido, cortice fusco subdecorticante. Folia 4-5 cent. longa, 9-12 mill. lata, suprema 17-18 mill. longa, 9 18 mill. lata. Amenta mascula 7 ½-8 cent. longa, 9-10 mill. lata. Strobili 18-22 cent. longi, 15-20, cent. lata. Squamarum apophysis 7 cent. longa, 2 cent. lata, utrinque attenuata. Nuculæ 4 ½-5 cent. longæ, 22-25 mill. latæ, edules. In strobilis, quos ego vidi, squamæ haud longe mucronatæ ut in icone Hookeriana. An hujus sectionis?

DC., *Prodr.*, XVI, 2, p. 371.

C'est à la page 243 du VII^e^ volume de la Flore que le genre *Araucaria* a été régulièrement inauguré par un savant article dû à la plume experte de M. J. E. Planchon. C'est par l'*Araucaria Cooki* (*A. columnaris* Hook.) que la série a été commencée. Puis est venu le tour de l'*A. imbricata,* du Chili méridional, auquel la Flore (XV, 147) a rendu hommage en en publiant une figure exécutée d'après de jeunes spécimens. — Ainsi que nous le disions à la page 150 dudit XV^e^ vol., ce n'est qu'après avoir vu l'exemplaire élevé à Dropmore que l'on peut se faire une idée, encore bien vague, de la majesté sublime que doivent avoir les gigantesques Araucarias qui descendent des neiges éternelles jusqu'aux déclivités du rivage chilien qui fait face à

---

presse, en général, s'adresse à la masse du public. C'est elle qui l'amène par sa publicité aux congrès, aux expositions, et qui lui inspire la curiosité de voir et de savoir.

Dans la journée d'hier, les membres du Congrès ont été reçus à l'Hôtel de Ville, par M. le Bourgmestre, en uniforme, par MM. Pickaert et Vermandel, échevins. Le vin d'honneur leur a été offert, et M. le Bourgmestre leur a fait visiter tout l'intérieur du monument, qui les a émerveillés par ses beautés architecturales et par tout ce qu'il raconte de la puissance communale. Puis, ils ont, à midi, été mis officiellement en possession du local de leurs séances, au Casino, et ils se sont tous rendus, une heure après, aux beaux jardins que M. de Kerchove possède à Akkergem.

Ils ont visité le magnifique jardin d'hiver et longtemps parcouru toutes les plantations qui sont établies selon tous les procédés scientifiques. Les honneurs ont été faits avec une politesse toute cordiale par M. le Bourgmestre, M^me^ la comtesse de Kerchove et ses deux fils.

Après cette visite, très-attentive, qui s'est prolongée jusqu'à trois heures, et sur laquelle nous aurons à revenir, M. le Bourgmestre et Mad. la comtesse de Kerchove de Denterghem ont reçu à diner une partie des membres du Congrès. L'hospi-

l'île de Chiloë, où le Dr Pœppig a eu l'heureuse chance de les observer. A la même page 150 de ce XVe volume, la FLORE en présente un cône qui peut donner une idée assez exacte d'un fruit qui contiendrait, d'après le Dr Pœppig, de deux à trois cents graines ; et comme un seul rameau porte 20 à 30 cônes, on peut évaluer approximativement la quantité prodigieuse de matière féculente qu'il peut produire. Sous le cône, nous en avons montré les graines, assez semblables de forme chez tous les Araucarias; elles ont une saveur qui a de l'analogie avec celle de la châtaigne.

Des remarques que nous avons consignées aux pages 507-509 du Ve vol. de la FLORE, à la page 61 du XIe vol., et à la page 103 du XIVe vol., il ressort à l'évidence que, pour ne pas avoir de mécomptes, en Europe, dans la culture de l'*A. imbricata,* il importe d'imiter la station qu'il occupe dans son pays natal où on ne le rencontre jamais dans les plaines, lesquelles équivaudraient à nos terrains bas où l'humidité est assez stagnante pour en tuer la plantation : nous ne nous rappelons que trop la mésaventure qui nous est arrivée, dans une situation identique, avec notre premier *Wellingtonia* qui mourut par suite de l'absence d'une déclivité drainant naturellement le sol où il se trouvait placé.

Après le seul Araucaria que l'Europe peut déjà considérer comme rustique dans un grand nombre de localités, ceux dont il sera dorénavant question ici appartiennent à l'Australie et requièrent une bonne orangerie et un bon drainage en hiver, avec ménagement d'eau pendant la saison froide et une exposition abritée, au levant, pendant l'été. L'*Araucaria Bidwillii*, le sujet principal de ce texte, est représenté ici, à son tour, par son cône. Il appartient au Queen's Land, Moreton Bay, à la côte orientale australienne, par 27e degrés de latitude sud, où il y occupe également les mi-côtes des montagnes brisbaniennes.

Nous ne dirons qu'un mot, en passant, de l'*Araucaria Rulei* découvert récemment, dans une île près de la Nouvelle-Calédonie où il occupe les abords d'un volcan éteint, par un M. Duncan, collecteur de M. John Rule, pépiniériste à Victoria, Australie méridionale; nous en possédons déjà d'assez beaux exemplaires pour qu'il nous soit permis de le considérer comme l'un des plus distincts et des plus beaux du genre.

L. VH.

---

talité est aussi large que cordiale, mais la maison est modeste en ses proportions.

Une trentaine de membres assistaient à ce diner où Mme R. De Kerchove et MM. Osw. et Rod. de Kerchove secondaient leurs parents en faisant aux invités le plus gracieux accueil. M. Pickaert a porté, aux vifs applaudissements de ceux-ci, un toast plein de cœur à Mme C. de Kerchove.

D'autres, naturellement, ont suivi, dans lesquels les hôtes étrangers ont rivalisé de courtoisie.

Le programme du jour porte à 9 heures l'ouverture des séances.

Vient ensuite la visite des cultures de Mme la baronne Van Loo-Malfait et celles de M. de Poorter. Demain, après la séance, on visitera celles de MM. J. Van Loo, Is. Van Loo et de Ghellinck de Walle.

Résultats des Concours.

1re *section. — Fruits variés.*

1er CONCOURS. — La collection la plus nombreuse, la plus variée et la plus méritante de fruits de tous genres. — 1r prix, médaille d'or offerte par la Société royale d'agriculture et de botanique de Gand, MM. Baltet frères, horticulteurs, Troyes; 2e, médaille d'or, M. Hage, huissier audiencier, Courtrai, et M. Maurice de Ghellinck de Walle, Wondelgem; 3e, médaille de vermeil, société Dodonée, d'Uccle; 4e, médaille d'argent, société Ste-Dorothée, Malines.

2e *section. — Poires.*

3e CONCOURS. — La collection la plus complète et la mieux dénommée de variétés

CORYLUS COLURNA L.

♄ *Orient.* *Rustique.*

2223—24.

CORYLUS COLURNA L.

Corylaceæ.

CHARACT. GENER. — C. Flores masc. Bracteæ amenti cuneiformes, bracteolas 2 juxtapositas interne supra basim foventes. Stamina 4-8, in medio squamæ secus lineas 2 inserta; filamentis brevibus, gracilibus, apice loculum vel 2 loculos discretos gerentibus; potius (theoretice) stamina 4, nun cantheris, nunc antheris et filamentis partitione divisis. Pollinis grana sphærica, poris 3 dehiscentia (Hass. in *Ann. and Mag nat. hist.*, 9, p. 556). Flores fœm. in axilla bracteæ gemini; quisque intra bracteum secundariam lateralem et 2 bracteolas interiores, quæ omnes post florationem evolutæ et dein accrescentes. Ovarium apice breviter et irregulariter lobatum, interne medulla farctum, versus apicem subbiloculare, placentis 2, quarum una apice ovula 2 pendentia præbet, altera sterilis (Schacht., *Lehrb.*, f. 19, 23). Stylus brevis e parte libera ovarii. Stigmate 2, elongata, linearia. Nuces plus minus lignosæ, uniloculares. Semen abortu unicum. Cotyledones carnosæ, plano-convexæ, obovatæ, radiculam superam tegentes.

Frutices vel arbusculæ, hemisphærii borealis extratropicalis; foliis alternis, penninerviis, duplicato-serratis; stipulis caducis; amentis præcocibus; spicis fœmineis gemmiformibus; bracteis secundariis et bracteolis accretis nucem involventibus. Germinatio epigæa (Schacht d. Baum). — *Bracteæ interiores floris masculi et fœminei prophylla sunt, ex Döll., nec equidem stipulæ mihi videntur quum erga folium internæ sint.*

Vernatio foliorum optime in tabulis Henry et Döll. figurata, in Zuccarini, *Charact. Holzgew.*, t. 3, quo casu nescio, erronea.

Tourn., *Inst.*, p. 581, t. 347. — Linn., *Gen.*, nº 730. — Spach in *Ann. sc. nat.*, ser. 2, v. 16, p. 98. — Nees jun., *Gen. Fl. Germ. ic.* fasc., I. — Hartig. forstl., *Cult. Pflanz. Deutschl.*, p. 217, t. 15-17. — Dœll., *Rhein. Fl.*, p. 273; ejusd. *Zur Erklar. Laubkn. Ament.*, p. 19, f. 16. — Henry *Knospenbild.* in *Act. nat cur.*, 22, part. I, t. 28. — Schacht, *Lehrb.*, p. 441, t. 9 (*der Baum*, t. 4). — Dochmahl, *Fuhrer in d. Obstkunde*, 4, p. 29 (ubi 7 spec. et 108 var. caute distisguuntur).

DC., *Prodr.*, XVI, 2, p. 129.

CHARACT. SPECIF. — C. Foliis e basi cordata late ovatis ovalibus obovatisve acutis vel acuminatis duplicato-dentatis supra pube demum evanescente subtus in nervis petiolisque tenuiter velutinis, fructibus glomeratis, bracteis velutinis, inferioribus e basi ovata lanceolatis nunc divisis, interioribus majoribus multifidis laciniis longe acuminatis integris vel passim dentatis erecto-divergentibus nucem multo superantibus. In Banatus meridionalis sylvis montanis (Heuffel!), in Thracia et Macedonia (Griseb., *Spicil.*, p. 341), agro byzanthino (Sibth in Sm. *Prodr.*), Ponto (si C. pontica Koch eadem). — Wats, *Dendr. brit.* t. 99 (*optima*). — Loudon, *Enc. trees*, p. 923, f. 924, 925 et 926. — Nouv. Duhamel, 4, p. 20. — Spach in *Ann. sc.* l. c. (non Hartig aliorumque). — Dochmahl, *Obstkunde*, 4, p. 52 (ubi var. plur. cultæ optime enumeratæ). C. arborescens hortul. (non omnium). C. bizantina Clus., *Hist.*, p. 11 (exclus. fig. superiore sinistr.). Avellana byzantina J. Bauh., *Hist.* 1, p. 270. C. Indiæ orientalis Seba *Mus.*, t. 27, f. 2 (a Linn. cit. sed pessima et defectu fructus omnino dubia). C. stipulis linearibus acutis Linn. *Hort. Cliff.*, p. 448. C. pontica C. Koch in *Linnea*, XXII, p. 229 ? (ubi frutex dicitur, ut olim a Clusio, sed arborescit mononte Linn. Specimen meum optimum Heuffeli cum ic. Watson. et fig. superiore dextra Clusii quadrat. Ex eo petioli 3-9 lin. longi; limbi late oblique cordati, 3-3 ½ poll. longi, 3-3 ¼ poll. lati, nervis lateralibus utrinque 7-8 ad dentes sive lobulos præcipuos tendentibus, stipulis delapsis; amenta 3-4 poll. longa, 3 lin. lata, bracteis ovato-acutis velutinis lineam longis; antheræ paucæ, glabræ (ut in ic. Wats. sed in specimine Wierbizki in h. Boiss., e Banatu, pilos 1-2 apice vidi); nux globosa, matura (in Wats.) partem integram bractearum non superans; laciniæ bractearum valde acuminatæ, falcatæ.

DC. *Prodr.*, XVI, 2, p. 131.

Corylus Colurna L., l. c.

C. pontica Koch, in *Linnæa*, XXII, t. 329.

C. byzantina Clus., *Hist.*, p. 270.

Les Noisetiers (*Corylus*) n'ont pas encore jusqu'ici figuré dans la Flore. Nous n'en avons dit que quelques mots, insérés à la page 176 du XVII[e] volume, au sujet du pittoresque *Noisetier pleureur* (*C. Avellana pendula*) dont les

---

de poires obtenues par des semeurs belges. — 3e prix, médaille de vermeil, la société Van Mons, Anvers; M. J. De Poorter, Evergem, et M. J. L. Van Leekwyck, Anvers.

4e Concours. — La collection la plus

rameaux pleurent tout aussi résolument que ceux des *Salix caprea pendula*, et ce n'est pas peu dire. Nous avons fait venir, il y a quelques années, de la Poméranie, une très-intéressante série de curieuses variétés de *Corylus Avellana* qui commencent à fructifier et dont nous avons fait prendre les dessins par notre éminent artiste, Isidore Herrebaut, pour les faire figurer dans l'un des prochains fascicules du XXII[e] volume de ce recueil.

Le Noisetier de Trébizonde, de Byzance (*Corylus Colurna*), est parfaitement rustique et forme un arbre d'une vingtaine de mètres de hauteur; sa forme est pyramidale; son tronc, droit et cylindrique, est revêtu d'une écorce blanchâtre qui s'enlève par plaque; ses branches sont étalées presque horizontalement; ses feuilles sont grandes, ovales-arrondies, en cœur à la base, dentées-incisées ou plus ou moins anguleuses, du reste variant beaucoup de configuration, comme chez la généralité des espèces de ce genre; ses involucres fructifères sont le plus souvent bifides, grands, épais et charnus, luisants; ses segments sont connivents, palmés-multifides ou multipartis, longs et contournés, et dépassent environ deux fois la noix, qui est ronde, à coque épaisse et dure, et qui devient brune à sa maturité. L. VH.

---

nombreuse de poires appartenant à toutes les séries. — 1[r]-prix, médaille d'or offerte par la Fédération des Sociétés d'horticulture de Belgique, M. J. Van Leekwyck, précité; 2[e], médaille de vermeil, la Société S[te]-Dorothée, Malines; 3[e], médaille d'argent, M. Capeinick, Gand.

5[e] Concours. — La collection la plus méritante de poires de table, composée au moins de cent variétés. — 1[r] prix, médaille d'or, M. V. Biebuyck, président de la Société d'horticulture, Courtrai, et M. Verhille, instituteur, Neuve-Eglise; 3[e], médaille d'argent, la Société horticole, Lierre; 4[e], médaille d'argent, la Société horticole, Hasselt.

6[e] Concours. — La collection la plus méritante de poires de table, composée de 75 variétés. — 1[r] prix, médaille de vermeil, M. Struelens, Grammont.

7[e] Concours. — La collection la plus méritante de poires de table, composée de 50 variétés. — 1[r] prix, médaille de vermeil, M. le comte de Kerchove de Denterghem, bourgmestre de la ville de Gand; 2[e], médaille d'argent, M. J. De Poorter, précité, et la Société d'agriculture de St-Nicolas; 3[e], médaille de bronze, M. Kervyn van Zuylen, Bruges.

Les travaux du Congrès sont réglés dans le programme : Il s'occupera, dit l'art. 5, des fruits mis à l'étude; 2°, des fruits spécialement étudiés et présentés par les commissions pomologiques locales, soit anciens, soit nouveaux ou inédits; 3°, de la question des meilleures formes à donner aux arbres fruitiers; 4°, de diverses questions réglementaires; 5°, de la médaille d'honneur à décerner à la personne qui a rendu le plus de services à la pomologie; 6°, de la fixation du lieu où se tiendra la 18[e] session du Congrès en 1876.

M. Mas, président de la Société pomologique de France, et M. le c[te] de Kerchove de Denterghem, président du Cercle d'arboriculture, et que la société française a nommé son président d'honneur, dirigeaient les travaux, et, parmi les membres qui formaient le bureau, nous avons remarqué MM. de Mortillet, vice-président, Cusin, secrétaire de la société pomologique, Kickx, le docteur Hogg, secrétaire de la société linnéenne, à Londres, le docteur Lucas, directeur de l'établissement pomologique de Reutlingen, Michelin, délégué de la société centrale d'horticulture de France, Richards, du journal anglais *the Gardener's Chronicle* et Rodigas, secrétaire général du Cercle d'arboriculture.

La discussion s'est ouverte, après les formalités et l'allocution d'usage, sur l'art. 1 du programme à l'ordre du jour : « Des fruits mis à l'étude. » Il s'agit d'épargner aux personnes qui s'occupent de la culture des arbres fruitiers les mécomptes auxquelles elles s'exposent en consacrant leurs soins à des variétés de fruits de qualité inférieure ou de mauvais rendement, et de signaler, au contraire, à ces personnes celles qui peuvent être cultivées avec avantage. Le premier des

1176

Ch. Lith. & mis en Couleur Van Houtteano

ROSE CAPUCINE *GLAZENWOOD BEAUTY WOODTHORPE.*

? *Japon.* *Rustique.*

2225—26.

ROSE CAPUCINE GLAZENWOOD BEAUTY Woodthorpe.

Nous ne pouvons résister à emprunter au *Floral Magazine* la figure de cette rose extraordinaire par ses couleurs insolites, frisant le fabuleux et dont nous laissons la responsabilité à notre organe chef de file. Nous n'avons pas encore salué la venue du confrère, à la direction duquel Mrss. Lovell Reeve et C° ont confié leur grand in-4°; nous le faisons aujourd'hui.

M. Worthington G. Smith, dont les titres ont une toute autre valeur que ceux du larmoyant nécrologue qui excelle surtout en caco-géographie, plaçant les Cephalotus, du *Swan River*, dans le nord de l'Australie, bien plus froide, en effet, que le sud de ce grand pays de l'Hémisphère austral! M. Worthington G. Smith, bon botaniste, excelle, d'ailleurs, comme dessinateur-paysagiste, et produit les plus belles gravures que publient les meilleurs recueils iconographiques anglais.

La *Rose Capucine Glazenwood Beauty*, nous dit notre confrère, sera la bienvenue partout, pour les couleurs quasi-incroyables que nous offrent ses curieuses fleurs. Par ses nombreuses épines, elle semble appartenir à la section des *Roses Capucines*. Son introducteur, M. Woodthorpe, la croit originaire du Japon; elle serait très-florifère, semi-grimpante, propre à garnir des colonnettes à l'aide de tuteurs pour soutenir ses longs rameaux quasi-pleureurs.

Son nom de *Glazenwood Beauty* lui vient de celui de la pépinière de M. Woodthorpe, sise non loin de Witham, Braintree, sur le Great Eastern Railway; le sol y est très-convenable pour ce genre de plantes.

Pour les couleurs qui ornent cette nouveauté bien brillante, son descripteur s'en réfère à la figure, dont copie ci-contre, laquelle, pour la teinte du fond, rappelle celle de la *Rose Thé Gloire de Dijon*. Il nous signale surtout la beauté des boutons qui en montrent merveilleusement la panachure. Son feuillage n'est pas large, mais très-beau; les jeunes feuilles se distinguent particulièrement par leur marge rougeâtre. L'odeur de ses fleurs a des rapports avec celle particulière aux *Roses Thés*.

L. VH.

---

fruits examinés était l'abricotier : sept variétés étaient soumises à l'examen du Congrès; les unes ont été acceptées, les autres, insuffisamment étudiées, ont été ajournées.

On conçoit qu'une partie de ces débats n'ait, pour les arboriculteurs de nos pays et de pays plus septentrionaux encore, qu'un intérêt relatif; la question de latitude domine la discussion. Ainsi l'on a peu de chose à voir, dans le nord, avec les figues et avec les raisins de cuve, et il y a bien des variétés d'abricots, comme par exemple ceux de *Pouman* dont on a discuté hier le mérite, spécial pour la confiserie, qui paraissent n'être d'une culture utile que dans le midi de la France et ne sont pas même connus dans le reste du pays.

Mais une question générale, et qui a une grande importance partout, c'est, évidemment, celle des meilleures formes à donner aux arbres fruitiers; c'est, aussi, celle qui a fait l'objet d'une proposition spéciale de M. Van Hulle, proposition qu'il a déposée incidemment après la décision sur les abricots, et dont l'impression a été ordonnée.

La discussion sur ces deux objets, préalable d'une part, à fond, de l'autre, a rempli toute la séance. M. Van Hulle a lu sa proposition, très-clairement résumée dans le travail qui va être livré à l'impression. Voici en quoi elle consiste. La variété, dans les poires, est infinie; il y a même confusion et contradiction dans les noms. M. Van Hulle voudrait, que, de 1876 à 1880 inclusivement, on fit, dans tous les pays de l'Europe centrale où la culture

du poirier est possible et fructueuse, un examen qui permit de connaître, avec certitude, les cinquante variétés de poires qu'on pourrait le plus particulièrement recommander à l'attention des arboriculteurs, c'est-à-dire celles qui présenteraient le plus de qualités et qui seraient les plus fécondes et les plus recherchées des consommateurs.

M. Van Hulle ne se borne pas à une proposition vague. Il sait comment il faut s'y prendre pour arriver à des résultats positifs et certains. Il indique tous les moyens pratiques d'exécution, de contrôle, de groupement des renseignements acquis, d'instruction pour la commission centrale, qui serait formée des délégués des divers pays, et de conclusion pour le jour du débat décisif. Il nous semble que cette proposition a un caractère marqué d'utilité.

La grosse discussion de la séance d'hier est celle qui s'est élevée sur *les meilleures formes à donner aux arbres fruitiers*. On a invité M. Van Hulle à introduire le débat en faisant connaître ses vues à cet égard. Pris un peu au dépourvu et non préparé à traiter au pied-levé cette importante question, M. Van Hulle n'en a pas moins exposé les termes et l'état actuel d'une manière très-lucide et très-pratique.

Pour notre compte, nous ne cachons pas nos préférences pour ces débats, exempts de formes oratoires et dans lesquels comme l'ont fait MM. Van Hulle, Burvenich, Pigeaux, Hortolès, Baltet et Courteaux, chacun va droit au fait et dit, avec simplicité, les choses comme elles sont.

Les formes des arbres fruitiers sont les formes naturelles d'abord : l'arbre de plein vent, le buisson ; puis, la pyramide, la colonne, le fuseau, l'espalier, le double espalier, uni par le haut, le contre-espalier double, espacé de même dans toute sa hauteur. Un orateur très-original, très-personnel, très-radical, a été entendu dans ce débat, c'est M. le docteur Pigeaux.

Il n'y va pas par quatre chemins ; pour lui, le professorat est une plaie et les jardins d'amateurs des fantaisies coûteuses et inutiles. Il n'est pas d'avis, pour employer une comparaison à lui, que chacun fasse son pain soi-même ; il préfère le boulanger, qui cuit pour tout le monde et donne de meilleur pain que celui qu'on faisait auparavant à domicile. Donc, plus de jardins, mais des vergers ; de grands vergers, la production économique sur une large échelle, et, pour les arbres, les formes de la nature, qu'à son sens on ne gagne rien à contrarier.

Il n'aime pas la pyramide, avec ou sans ailes, il dédaigne la colonne, il méprise le fuseau, et il n'est pas certain qu'il tienne les espaliers en haute estime. Il n'est pas non plus embarrassé le moins du monde d'être seul contre toute la Faculté arboricole et les amateurs, et il défend ses opinions, d'aucuns disent ses paradoxes, avec un esprit endiablé et beaucoup de gaîté et de talent.

Il a eu affaire à forte partie. Les Hortolès, les Baltet, les Burvenich, les Van Hulle, et même M. Courteaux, parlant au nom des amateurs, sont des spécialistes justement renommés. Ils l'ont prouvé dans ce débat. On ne parle pas mieux que ne le fait M. Hortolès, professeur et homme de pratique, ni plus judicieusement que M. Baltet qui, en quelques minutes, a passé en revue tous les arbres fruitiers et indiqué, pour chacun d'eux, les formes les plus convenables. Théoriciens savants, MM. Van Hulle et Burvenich ne le cèdent à personne pour la clarté des idées et les vues pratiques.

M. Courteaux tient, non pour l'ancien fuseau, qui est conique, mais pour la colonne, qui est de même largeur dans toute sa portée, tout en n'occupant qu'une espace de 50 à 60 centimètres de large.

La pyramide a été attaquée et défendue selon toutes les règles ; en résumé, elle a du bon et du mauvais ; on n'a pas mis en doute le mérite de la culture naturelle en plein vent, et l'on a surtout préconisé le contre-espalier double.

On n'a pas tracassé M. Courteaux, qui reste debout sur sa colonne respectée.

La séance levée, on a fait une collation, car on n'avait pas le temps de dîner, et, à deux heures, on est monté dans trois vastes omnibus qui ont transporté quarante-trois membres du Congrès à Evergem et à Doorzeele, où l'on a fort admiré les cultures de Mad. la baronne Auguste Van Loo-Malfait et celles de M. J. De Poorter.

Les premières sont de peu d'étendue, mais c'est la perfection même, surtout quant à la serre aux raisins qui est l'idéal du soin minutieux et de l'élégance. Les cultures de M. J. De Poorter sont sur une échelle respectable et tenues selon toutes

SAXIFRAGA SARMENTOSA *fol. tricolor.*

? *Japon.* 449.

2227—28.

SAXIFRAGA FORTUNEI TRICOLOR Hort.

Saxifragaceæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra Flore, XIV, p. 19.

CHARACT. SPECIF. et VAR. — Vide Ch. Lem. in *Illustr. Hort.*, nº 498.

Saxifraga Fortunei tricolor Hook., *Bot. Mag.*, 5377. — Hort. Angl. — *Ill. Hort.*, l. c. — Regel., *Gartenflora*, XIII, p. 243. — Neubert, *Deutschen Magazin*, 1865, p. 33.

Introduite du Japon par Robert Fortune, cette variété tricolore d'une espèce déjà très-jolie par elle-même, est des plus utiles comme garniture de corbeilles suspendues dans les corridors, et même comme lampe de boudoir. Essentiellement stolonifère, sa multiplication, par les rejets qu'elle émet constamment, est des plus élémentaires. Elle préfère la terre de bruyère avec addition de déchets de briques.

L. VH.

---

les données de la théorie et de la pratique en vue d'une exploitation commerciale.

On a admiré dans la serre une table *sculptée d'un bloc,* avec enroulements de fleurs et de fruits, par un pauvre ouvrier charpentier du lieu, qui est, sans s'en douter, un grand artiste. On lui a voté par acclamation une médaille de vermeil. Il s'appelle Ivo Beernaert. Il en mourra de joie.

Voici la suite des résultats des concours :

2e *section.* — *Poires* (suite).

8e Concours. — La collection la plus méritante de poires de table, composée de 25 variétés. — 1r prix, médaille de vermeil, M. Verstraeten, à Lokeren ; 2e, médaille d'argent, M. Van Wassenhove, à Warcoing, et la Société horticole et agricole, Lierre; 3e, médaille de bronze, M. Fr. Burvenich, pépiniériste, à Gendbrugge.

9e Concours. — La collection la plus méritante de poires de table en 12 variétés. 2e prix, médaille d'argent, M. Dugniolle, professeur à l'Université de Gand; 3e, médaille de bronze, M. Van Leekwyck, précité.

10e Concours. — La collection la plus méritante de 50 variétés de poires à couteau, composée de la manière suivante :

5 variétés pour le mois de septembre.
8 » » d'octobre.
8 » » de novembre.
8 » » de décembre.
6 » » de janvier.
7 variétés pour le mois de février.
4 » » de mars.
4 » » d'avril.

1r prix, médaille d'or offerte par le gouvernement, M. Hage, Courtrai; 2e, médaille de vermeil, M. J. Panier, Ath; 3e, médaille, d'argent, M. Gits, Wavre; 4e, médaille de bronze, M. De Poorter, Doorzeele-Evergem.

11e Concours. — La collection la plus nombreuse et la plus méritante de poires d'hiver. — 2e prix, médaille d'argent, M. De Poorter, précité.

12e Concours. — Le plus remarquable contingent de poires de commerce et d'exportation, choisies parmi les variétés suivantes, représentées chacune par 15 fruits : Duchesse d'Angoulème, Beurré Diel, William, Fondante des bois, Louise bonne d'Avranches, Catillac, de Curé, Calebasse Bosc, Double Philippe, etc. — 2e prix, médaille d'argent, M. Van Leekwyck, précité, et la Société d'horticulture de Steenhuize-Wynhuize; 3e, médaille de bronze, M. Capeinick, pépiniériste, Gand.

14e Concours. — La collection la plus méritante de 25 variétés de poires de verger. — 2e prix, médaille d'argent, M. Vergauwen, Beveren, et M. J. L. Van Leekwyck, précité.

15e Concours. — La collection la plus méritante de 12 variétés de poires de verger. — 2e prix, médaille d'argent, M. V. Abbeloos, propriétaire à Gand, et M. Dewolf, à Haesdonck; 3e, médaille de

bronze, M. J. L. Van Leekwyck, précité.

16e Concours. — La collection la plus méritante de 10 variétés de poires propres à être cultivées le long des routes publiques. — 2e prix, médaille d'argent, M. J. L. Van Leekwyck, précité.

17e Concours. La collection la plus méritante de 12 variétés de fruits de parade remarquables par leur volume et leur beau coloris. — 1r prix, médaille de vermeil, M. Struelens, précité.

18e Concours. — La collection la plus méritante de 6 variétés de poires de parade remarquables par leur volume et leur beau coloris. — 2e prix, médaille d'argent, M. Van Leekwyck, précité.

19e Concours — Le lot le plus remarquable de 3 poires de grande dimension en 3 variétés. — 2e prix, médaille de bronze, M. Gits, Wavre.

22e Concours. — La collection la plus méritante et la plus nombreuse de poires nouvelles ou peu répandues. — 1r prix, médaille d'or offerte par la ville de Gand, MM. Baltet frères, précités; 2e, médaille de vermeil, M. V. Hage, précité.

23e Concours. — La collection la plus méritante de 15 variétés de poires nouvelles ou peu répandues. — 1r prix, médaille de vermeil, M. A. Sannier, Rouen.

24e Concours. — Le lot le plus remarquable de poires de semis, en variétés non répandues dans le commerce. — 1r prix, médaille de vermeil, M. Grégoire Nelis, Jodoigne; 2e, médaille d'argent, MM. Baltet frères, précités; 3e, médaille d'argent, M. Jacobs, St-Josse-ten-Noode; 4e, médaille de bronze, M. Sannier, Rouen.

3e *section. — Pommes.*

25e Concours. — La collection la plus nombreuse, la plus variée et la plus méritante de pommes. — 1r prix, médaille d'or offerte par le gouvernement, M. Hage, Courtrai; 3e, médaille d'argent, la Société Sainte-Dorothée, Malines.

26e Concours. — La collection la plus méritante de pommes composée de 100 variétés. — 2e prix, médaille de vermeil, M. L. Boddaert, Deinze, 3e, médaille d'argent, M. Capeinick, pépiniériste, Gand.

27e Concours. — La collection la plus méritante de pommes composée de 75 variétés. — 2e prix, M. Capeinick, précité.

28e Concours. — La collection la plus méritante de pommes composée de 50 variétés. — 2e prix, médaille d'argent, la société horticole et agricole, Lierre.

29e Concours. — La collection la plus belle et la plus variée de pommes de table en 25 variétés. — 1r prix, médaille de vermeil, M. C. Kerckvoorde, Wetteren; 3e, médaille de bronze, M. A. Tahon, Audenarde.

30e Concours. — La plus belle collection de 12 variétés de pommes de table. — 2e prix, médaille d'argent, M. Verhille, Neuve-Eglise; 3e, médaille de bronze, M. De Wolf, Wavre.

32e Concours. — La collection la plus nombreuse, la plus variée et la plus méritante de pommes de verger. — 1r prix, médaille de vermeil, M. Vergauwen, Beveren.

33e Concours. — La collection de 12 variétés de pommes les plus recommandables pour la grande culture. — 3e prix, médaille de bronze, M. De Wolf, précité.

34e Concours. — Le lot le plus méritant de 6 variétés de pommes rustiques pour la plantation des routes. — 2e prix, médaille de bronze, M. Capeinick, précité.

35e Concours — La collection la plus remarquable de variétés locales de pommes cultivées dans les deux Flandres. — 2e prix, médaille d'argent, M. Van Damme, Maria-Lierde.

37e Concours. — Le plus beau contingent de variétés de pommes de grande culture représentées par 15 exemplaires de chaque sorte. — 1r prix, médaille de vermeil, par acclamation, à la Société horticole de Steenhuyze-Wynhuyze.

38e Concours. — Le plus beau lot de 12 variétés de pommes d'apparat, remarquables par leur volume et leur aspect. — 2e prix, médaille d'argent, M. Struelens, Grammont.

39e Concours. — Le plus beau lot de 6 variétés de pommes remarquables par leur volume. — 2e prix, médaille de bronze, M. A. De Rycke, Somergem.

4e *section. — Fruits à noyau.*

42e Concours — La collection la plus méritante de 10 variétés de pêches. — 1r prix, médaille d'argent, M. P. Verrydt, Lierre; 2e, médaille de bronze, M. Dugniolle, professeur à l'Université, Gand.

43e Concours. — Le plus beau lot de 6 variétés de pêches. — 1r prix, médaille d'argent, M. Dugniolle, précité ; 2e, médaille de bronze, la Société horticole, Lierre.

45e Concours. — Le lot le plus beau et le plus méritant de 6 variétés de prunes. — 2e prix, médaille de bronze, M. Verhille, Neuve-Eglise.

5e section. — Raisins.

46e Concours. — La collection la plus nombreuse et la plus variée de raisins de serre et de plein air. — 1r prix, médaille d'or offerte par la ville de Gand, M. Besson, Marseille; 3e, médaille d'argent, M. De Poorter, précité.

47e Concours. — La collection la plus belle et la plus méritante de 15 variétés de raisins de serre. — 1er prix, médaille d'or, MM. H. Lane and son, Gt Berkhampstead (Herts); 2e, médaille en vermeil, Mad. la baronne Auguste van Loo-Malfait, Evergem.

48e Concours. — La collection la plus belle et la plus méritante de 12 variétés de raisins de serre. — 1r prix, médaille de vermeil, M. le dr Ceuterick, Audenarde ; 2e, médaille d'argent, M. P. Verrydt, Lierre.

49e Concours. — La collection la plus méritante de 10 variétés de raisins de serres. — 2e prix, médaille d'argent, M. De Poorter, Evergem ; 3e, médaille de bronze, M. Dugniolle, professeur à l'Université, Gand.

50e Concours. — Le plus beau lot de 8 variétés de raisins de serre. — 1r prix, médaille de vermeil, avec acclamation, MM. H. Lane and son, Gt Berkhampstead (Herts); 2e, médaille d'argent, Ambr. Verschaffelt, propriétaire, Gand ; 3e, médaille de bronze, M. De Poorter, précité.

51e Concours. — La collection la plus méritante et la plus nombreuse de variétés de raisins de plein air. — 3e prix, médaille de bronze, M. Verhille, précité.

52e Concours. — Le plus beau lot de 6 variétés de raisins de plein air. — 1r prix, médaille d'argent, M. Verrydt, précité; 2e, médaille de bronze, M. Dugniolle, précité.

Prix d'excellence.

Médaille d'or, offerte par S. M. le Roi, M. X. Grégoire-Nélis, pomologue, Jodoigne.

. . . . . .

Avant-hier les membres du congrès visitèrent le côté de la porte du Sas, hier c'était le côté de la porte de Bruges. C'est ainsi qu'on a été visiter les jardins de MM. J. et Is. Van Loo et, en revenant, ceux de M. De Ghellinck De Walle.

L'accueil a été magnifique. Les membres du Congrès ont été reçus à l'admirable villa de M. J. Van Loo avec des salves de coups de canon, et un grand drapeau, arboré au sommet de l'élégant pavillon d'angle, flottait au vent. Le vin d'honneur a été offert avec une collation de pâtisserie, dans de fort beaux salons et de la façon la plus gracieuse, par Mme J. Van Loo ; toute la maison a été ouverte aux invités, et M. J. Van Loo a présenté aux membres du Congrès M. Charles Alberdienst, l'un des plus habiles arboriculteurs du pays, que le Roi avait décoré le jour même de la décoration spéciale de 1e classe.

La lettre qui l'appelle à aller la recevoir demain à Bruxelles a été lue à haute voix, et M. Ch. Alberdienst a été chaleureusement acclamé par tous les membres du Congrès, heureux et fiers de serrer la main de ce vaillant et intelligent travailleur, fils de ses œuvres et nature loyale, ouverte et souriante.

On a visité les jardins avec lui et avec M. J. Van Loo, et l'on a été unanime sur la perfection absolue de toutes les cultures. On a ensuite passé dans la charmante maison de campagne de M. Isidore Van Loo. Là, de nouveau, vin d'honneur et même hospitalité élégante et empressée. Les cultures de M. Is. Van Loo sont récentes, mais, dirigées avec la même habileté que chez M. J. Van Loo ; elles présentent déjà des résultats surprenants. Avant de quitter ces beaux jardins, M. de Mortillet, vice-président de la société pomologique de France, a, chez M. J. Van Loo, écrit au crayon, sur le mur, ces mots qui y demeureront aussi durables que dans le bronze :

« Le Congrès pomologique de France
« félicite le jardinier Ch. Alberdienst sur
« ses arbres, qui ne peuvent pas être
« mieux conduits.
« Le 22 septembre 1875. »

« DE MORTILLET »

Cela est simple, mais éloquent.

On est rémonté en voiture pour aller chez

M. de Ghellinck de Walle, mais la visite chez M. J. Van Loo s'était un peu prolongée, et, si l'on a pu voir les serres et les cultures spéciales de la vaste et superbe propriété de M. de Ghellinck, l'une des plus belles du pays, on n'a pu en parcourir les beaux jardins comme on l'aurait voulu. Ce qu'on en a vu a fait éclater, comme les serres et les espaliers, l'admiration de tous les membres du Congrès.

Le nom de M. de Ghellinck de Walle leur était d'ailleurs bien connu : ils savaient qu'il était une des célébrités de l'horticulture, et ils n'ignoraient rien des services immenses qui lui ont valu cette célébrité. C'est le fils de cet homme si universellement et si justement régretté qui a fait lui-même les honneurs de cette maison pleine de si beaux et de si honorables souvenirs, et les a faits avec tant de courtoisie et de charme ; il a expliqué, avec une intelligence si vive et si nette, toutes les améliorations réalisées par son père ; il a fait preuve d'un tel goût pour cette belle œuvre et d'une entente si remarquable de l'horticulture, que tout le monde est demeuré convaincu que les traditions de cette noble maison seront dignement respectées et continuées.

On allait se retirer, lorsqu'on fut invité à passer dans les salons ; au troisième, on trouva une table magnifiquement servie, et ce fut en vain que le Congrès voulut décliner poliment cette splendide hospitalité si galamment offerte. On goûta aussi les fruits, entr'autres les belles et savoureuses pêches de Rivers, que M. de Ghellinck a lui-même introduites dans le pays.

Enfin, comme il faisait nuit, que tous les membres du Congrès étaient invités chez M. Van Hulle, M. Pynaert et ailleurs encore, on dut prendre congé, et on le fit après que deux toasts eurent été portés à M. de Ghellinck fils, l'un par M. de Mortillet, et l'autre par M. Rodigas, qui, d'une voix grave et émue, fit l'éloge de M. de Ghellinck père et exprima toutes les espérances, si bien justifiées déjà, que l'horticulture gantoise fonde sur son fils. M. de Ghellinck fils, dominé lui-même par une émotion profonde et facile à comprendre, à répondu à tous ces hôtes improvisés par de cordiales poignées de main.

A sept heures et demie, nous étions de retour à Gand, après avoir eu un plus beau temps, que nous ne l'aurions espéré.

(*Journal de Gand*).

Adiantum Farleyense.

L'Établissement Van Houtte est riche en exemplaires de toutes forces de ce gracieux *Adiantum Farleyense*, aux prix de 4 à 200 francs pièce. Nous ne saurions trop le recommander comme ornement de serre et d'appartement.

Ph. Lieb. & Piet. ex Horto Van Houtteano

1023

ÆSCULUS RUBICUNDA Herb.

½ Patrie ? Rustique.

2229—30.

ÆSCULUS RUBICUNDA HERB.

Hippocastaneæ.

CHARACT. GENER. — Calyx campanulatus. Petala 4-5 expansa, limbo ovato. Stam. filamenta introrsum recurva. Capsulæ echinatæ. Foliola sessilia aut subsessilia. DC., *Prodr.*, I, 597.

CHARACT. SPECIF. — Capsulis echinatis, floribus 4-petalis 8-andris, unguibus calyce brevioribus, foliolis 5-7 obovato-cuneatis acutis inæqualiter biserratis. — Patr. ign. — *Æ. carnea* hortul. Flores coccinei pulcherrimi. Species hippocastano affinis sed minor. DC., *Prodr.*, l. c.

Æsculus rubicunda DC., *Prodr.*, l. c. — Icon hîc ad naturam vivam delineata et picta.

Le Marronnier d'Inde (*Æ. Hippocastanum* L.) ne l'emporte sur l'espèce qui nous occupe (*Æ. rubicunda* HERB.) que par des dimensions plus grandes. Il est inouï que l'origine et l'histoire d'arbres d'une importance aussi majeure, ne soient pas authentiquement connues, et qu'un auteur fasse même venir le second, en 1812, de l'Amérique méridionale, tandis que le premier serait arrivé du nord de l'Asie et aurait émigré de là dans l'occident de l'Europe. Quoiqu'il en soit, il y a beaux jours qu'ils trônent dans nos cultures, qu'ils embellissent nos jardins par la majesté de leur ensemble, la puissance de leur croissance luxueuse et leur extrême rusticité. Tous les sols leur conviennent, bien qu'ils réussissent mieux dans les terrains substantiels et frais. Emblêmes du luxe, ils ombragent la demeure des grands de la terre; ils forment, dans les parcs, des massifs d'une grande magnificence; l'élégance de leur port, la beauté de leur feuillage entre lequel ressortent, avec tant d'éclat et si pittoresquement, leurs mille thyrses fleuris, les feront toujours admettre dans la décoration des parcs et des promenades; leur bois tendre prend un beau poli et n'est, dit-on, jamais attaqué par les vers; leurs fruits, recherchés des bêtes fauves, renferment un principe amer, astringent, que l'on a inutilement tenté de leur faire perdre; râpés dans l'eau, ils lui communiquent une vertu détersive. En somme, ce léger défaut est largement racheté par les brillantes et nombreuses qualités qui distinguent les Marronniers d'Inde et autres, dont l'effet ornemental, si grandiose, n'est plus en question.

L. VH.

---

† 2201. Absorption des liquides colorés par les plantes.

J'ai lu avec le plus vif intérêt dans le *Cultivateur de la région lyonnaise*, numéro du 16 août 1875, l'article portant le titre ci-dessus. Non que j'y aie trouvé quoi que ce soit qui me soit étranger ou inconnu en fait de *principes scientifiques*, mais, au contraire, parce que, d'un bout à l'autre, il est la confirmation éclatante d'une vérité physique que je soutiens avec une indomptable énergie depuis seize ans contre tous les savants académiciens et professeurs modernes, à savoir : que les végétaux se fabriquent eux-mêmes de toutes pièces, quelle que soit leur composition ultime, et n'empruntent au sol, contrairement à ce qu'enseignent mes contradicteurs, que de l'eau, soit physico-physiologiquement à l'état pur, soit mécaniquement mêlée à une faible partie de chyle végétal, — protoplasme ou phytoplasme — dont la composition invariable, résultant elle-même d'une décomposition de l'eau, est C^{24} H^{24} O^{24}, d'où, sous l'action photo-thermo-électrique solaire, sortent, d'abord la chloro-

phylle, puis successivement et par transformation, toutes les substances constituant les plantes.

Il est pour moi très-évident que si l'auteur de ces curieux expériments eut été convaincu d'avance qu'il n'existe point de *matières colorantes*, que la matière est incolore, mais que, en raison des divers arrangements particuliers des éléments groupés dans la constitution des corps, ceux-ci produisent sur notre organe visuel des impressions non chimiques, mais organoleptiques adéquates et nous *paraissent colorées;* s'il eut seulement réfléchi qu'il suffit que la lumière invisible, et conséquemment incolore, passe à travers un prisme ou une goutte d'eau, aussi incolores, pour produire les sept couleurs spectrales; qu'il suffit d'un simple déplacement, non pas seulement ou nécessairement des molécules pondérables, matérielles, d'un corps, mais même d'un simple déplacement, d'un simple mouvement de l'un des impondérables, électricité, chaleur, lumière, unis à ces matières, d'une augmentation ou diminution de ces éléments, pour changer complétement les états matériels, gazeux, liquide, solide, les états spécifiques, électrique, thermique, chromatique, les couleurs, saveurs, odeurs, la sonorité, la densité, la dureté, l'élasticité, la forme des cristaux, etc., etc., etc., il se serait évité bien du travail. S'il eût su que les végétaux se font d'eux-mêmes et ne sont point, comme on le dit, le résultat d'un transport matériel du sol, comme le coton par une navette pour former du calicot, ou mieux, comme un amas de briques et de mortier sur un terrain pour y ériger une maison; s'il eut connu enfin les *vrais* principes de la phytophysiologie, il eut été d'avance convaincu de l'avortement de ses essais. La publicité donnée à ces expériments me semble de nature à faire réfléchir tous les hommes sérieux, puisqu'ils tendent à prouver *qu'aucun corps*, susceptible d'agir autrement que l'eau, ne pénètre impunément dans le végétal; que cette pénétration, lorsqu'elle a lieu, est nuisible, mortelle même, et ne dépasse pas le niveau de la pression atmosphérique, c'est-à-dire le point extrême de son impulsion mécanique.

Une analyse complète de ces notes demanderait plus d'espace que n'en comporte une lettre; je n'en ferai donc qu'une ébauche. Commençons par la conclusion :

« Les *liqueurs colorées* ne sont point *absorbées* par les racines saines. On ne peut, à l'aide de ces liqueurs, déterminer la voie suivie par la séve dans sa marche ascendante. » A cela, je dirai : le microscope, le rhoomètre, le galvanomètre, le thermomètre et mon simple végétomètre, démontrent d'une façon claire la marche de la séve et permettent de la mesurer de façon précise; le microscope la fait voir en mouvement, permet de distinguer l'ascendante de la descendante, dans leurs mouvements inverses, et de plus, d'observer que l'ascendante est limpide et la descendante opaque. Dans l'impossibilité de m'étendre, je dirai seulement que si l'on prend une graine qui germe rapidement et croît vite, comme, par exemple, celle du cresson, — dont, par parenthèse, les Anglais improvisent de curieuses salades qui ressemblent à du vermicelle persillé qu'ils ornent de corolles de capucines, — on peut faire voir la végétation en action. En plaçant cette graine dans l'eau, elle donne en peu de temps une longue tige blanche, à l'extrémité de laquelle s'ouvrent deux cotylédons verts. Si l'on place cette tige sous l'objectif d'un bon microscope, la diaphanéité des tissus blancs permet d'y observer des globules ascendants qui sont limpides et d'autres descendants qui sont relativement opaques; les premiers, plus nombreux, plus actifs et plus gros, les derniers moins nombreux et plus lents. Les premiers ne s'arrêtent pas avant d'être au sommet; les derniers s'arrêtent particllement en route. Cela peut fixer suffisamment sur la marche de la séve. Au moyen de mon végétomètre, instrument qui n'a d'autre inconvénient que de coûter *très-cher* (environ 10 centimes), on peut mesurer l'action végétative, le mouvement de la séve, sa rapidité, sa lenteur, son existence, son absence, ses rapports absolus avec les amplitudes thermométriques, anisothermies et anisophoties nocturnes et diurnes, etc. On peut constater la composition de cette séve et ses transformations successives de séve en chyle, de chyle en matières végétales diverses, herbacées, ligneuses, acides, alcalines, feuilles, rameaux, fleurs, fruits, etc., et reconnaître ainsi que tout, dans le

1201

M. Lith & pxt. in Horte van Houtteanu

ARTOCARPUS CANNONii Hort. Bull.

♃ *Polynésie.* *Serre tempérée.*

2231--32.

ARTOCARPUS (?) CANNONII Hort. Bull.

Olacineæ.

Artocarpus ? Cannonii Wm Bull.

Tout ce que nous savons des nouveautés introduites de l'extrême orient de l'Australie par Messrs Veitch et Wm Bull, et dont nous figurons ci-contre un spécimen, c'est que leurs feuillages sont très-décoratifs, très-élégamment incisés, du plus beau pourpre cramoisi, et qu'elles sont d'un port gracieux qui les fera bien accueillir. Les exemplaires que l'un de nos chefs a vus à l'exposition de Cologne étaient, nous a-t-il dit, d'une beauté exceptionnelle et d'un grand mérite. On conçoit que nous devons laisser à l'avenir le soin de prononcer sur le reste. L'essentiel, en ce moment, c'est que les plantes que nous possédons soient déjà suffisamment multipliées pour pouvoir être livrées à notre clientèle, en exemplaires très-convenables, dès l'ouverture de la saison prochaine.

L. VH.

---

végétal, vient de l'eau décomposée par lui sous l'action solaire.

Le savant expérimentateur a prouvé que les substances *colorantes* ne sont pas absorbées. C'est là purement et simplement la constatation d'un fait. Mais quelle est la cause de la *répulsion* de la part des radicelles ou de leurs spongioles? L'auteur n'en dit rien, ou plutôt il présente diverses hypothèses qui prouvent que la cause lui est inconnue et qu'il ne sait pas que c'est le résultat d'une loi universelle. Supposons qu'au lieu d'un résultat négatif, l'expérimentateur en eût obtenu un positif, ou partiellement l'un et l'autre; ayant agi empiriquement, quelles eussent pu être ses conclusions sur les lois des phénomènes? Elève de nos savants, il *croit* aux dogmes scientifiques (!) que ceux-ci lui ont enseignés, de même qu'un séminariste *croit* à ceux qu'on lui a inculqués. De même que ce dernier ne demande pas aux professeurs de théologie de lui prouver les miracles qu'il lui ordonne de croire, de même les élèves de nos écoles de sciences ne demandent pas à leurs professeurs de leur prouver que azote, phosphore, silice, potassium, sodium, soufre, carbone, chlore, calcium, etc., déposés dans le sol, contrairement à la loi de la pesanteur, passent comme tels *au-dessus* du sol pour former les plantes qu'n'y existent pas encore. Les professeurs disent: j'ai mis là de l'azote, il a disparu; un végétal y a poussé, il contient de l'azote, donc c'est celui que j'avais déposé là qui s'est transporté ici. Comment? Par la séve ascendante. Qui a fait monter cette séve contrairement à l'hydrostatique? L'attraction de la capillarité. Une fois ces deux expressions *absurdes* mais *à la mode* lancées, tout est dit. La séve montante a monté l'azote, la descendante ne l'a pas descendu et... voilà pourquoi votre fille est muette. N'est-ce pas que c'est de la logique de Sganarelle. Mais c'est faux. La science, m'écrivait un jour un éminent professeur de mes contradicteurs, que je considère comme l'un des hommes les plus savants de France « La science, se *compose* de FAITS et D'HYPOTHÈSES. » Comme si *supposer* l'existence d'une chose était *savoir* qu'elle existe! L'hypothèse n'est point de la science. Il ne suffit pas de *dire* ceci, déposé ici, s'est transporté là; il faut le prouver, indiquer par où il passe, le faire voir au passage, sous peine d'être comparable à l'escamoteur qui, ayant à la main une muscade, la pose au bout de sa baguette, lui disant: passez muscade; la fait disparaître, puis vous prouve que vous la lui avez volée, en la retrouvant au bout de votre nez. Or, l'assertion logique des savants est en tous points aussi vraie que

l'assertion de l'escamoteur. Mon végétomètre suffit à le prouver par la séve de la vigne.

« Les liqueurs colorées n'étaient point vénéneuses et elles furent repoussées, soit par le protoplasma, soit en raison d'une modification qui les rend insolubles. » Si par le protoplasma, d'où vient de sa part cette répulsion pour ce qui n'est pas vénéneux, alors que l'on prétend qu'il absorbe les acides azotiques, phosphorique, etc.? Et s'il s'opère des modifications produisant l'insolubilité, quelle en est la loi physique? De plus, si ces substances devenues insolubles, qui ne sont pas toxiques, ne sont pas absorbées, d'où vient qu'elles causent la mort? Est-ce par simple voisinage ? Comment et pourquoi les matières colorées tuent-elles invariablement les racines où elles pénètrent? D'où vient qu'elles ne dépassent pas la partie immergée et n'arrivent pas aux tissus intérieurs, tant que la racine est saine ?

Maintenant qu'il est démontré que les matières colorées non toxiques ne passent pas du sol dans le végétal, il faut prouver que les toxiques, les phosphates, les sulfates, les azotates, les silicicates, les chlorures, la potasse, la chaux, la soude, *e tutti quanti*, plus favorisés, y passent et en donner la raison. J'EN PORTE LE DÉFI A TOUS LES SAVANTS, et quand ils auront échoué, je leur en démontrerai l'impossibilité avec mon instrument de deux sous.

Mais quel Moloch à renverser que celui de la foi dans les fausses hypothèses logiques des professeurs et des savants ! Quelle guerre que celle qu'on livre en volontaire, ou plutôt en franc-tireur, à tous les intérêts d'auteurs et surtout à tous leurs *amour-propres !*

Le contact de mêmes matières colorantes avec les racines de végétaux divers, n'a pas produit le même résultat. Les matières colorées différentes sur les mêmes plantes ont produit des effets dissemblables. Ces faits sont constatés, mais ils ont leur cause; quelle est-elle? Si nous n'en savons rien, en quoi sommes-nous plus avancés?

L'auteur a mentionné les lois de la dialyse, qui s'opposeraient à la pénétration. Mais si nous l'admettons, aussitôt surgira la question: pourquoi la dialyse produit-elle ce phénomène? Quelle est la cause physique de la dialyse ?

Eh bien! toutes ces questions ne sont point à résoudre, elles sont résolues. Les phénomènes sont purement photo-thermo-électriques. Leurs différents degrés d'intensité, leurs divergences, leurs similitudes, sont les résultats des états spécifiques plus ou moins hétéro ou homo-électriques des corps. Toutes les substances déposées dans le sol, sans exception, s'y décomposent ou se transforment, vivement d'abord, lentement ensuite, mais constamment réagissent, déforment, transforment et forment de nouveaux combinés; les substances fertilisantes, nommées du nom barbare d'*engrais*, en réagissant et se combinant entre elles dans le sol, retournent pour la plupart à leur état originel HO ou eau. L'oxygène de l'un, l'hydrogène de l'autre, le calcium, le soufre, insolubles dans l'eau, s'y dissolvent, etc., etc. Ainsi se forment, par des réactions successives, qu'il est facile de formuler en équations algébriques, de l'eau électrisée, du phytoplasme ou chyle végétal, et, par l'action des courants thermo-électriques alternes et leurs amplitudes diurnes et nocturnes, tous les phénomènes de la végétation s'expliquent sans lacune.

Les couleurs des fleurs sont encore un mystère pour les savants. Avant peu elles ne seront qu'un A B C, et le moyen ne tardera pas à surgir de varier les nuances *ad libitum*, lorsqu'il plaira à nos professeurs d'enseigner que les couleurs sont en rapport absolu avec les facteurs des corps, et que lorsque ceux-ci sont composés dans les proportions chromatiques, ils ont toujours les couleurs suivantes, et *vice versâ*.

2:1 rouge,	15:8, orange,	5:3 jaune,	
ut,	si,	la,	(1)
704	680	585	(2)
B	C	D	(3)

3:2, vert,	4:3 bleu,	5:4 indigo,	9:8, violet,	
sol,	fa,	mi,	ré,	(1)
528	468	440	393	(2)
E	F	G	H	(3)

(Ces proportions ne subissent aucune modification dans l'univers entier, et il n'est aucun produit chimique, ou physique, naturel ou artificiel qui échappe à cette loi.)

Aujourd'hui tous les hommes et même

---

(1) Sons. — (2) Longueur d'ondes, équivalents électriques. — (3) Raies du spectre.

Azalea Diamant.

816
Off Luth & pict in Horto Van Houtteano

2233—34.

AZALEA HYB. *DIAMANT.*

Ericaceæ.

Parmi les étranges Azaleas et les Rhododendrons dont nous avons acquis les éditions, il s'en est trouvé un, entre autres, dont l'origine a toujours été pour nous un *mythe*! — Nous en donnons ci-contre une figure. — D'où serait-il sorti? Les fleurs de ses bouquets sont blanches à impériale cramoisie, et feraient soupçonner l'intervention d'un Rhododendron dans sa généalogie; son feuillage glauque, qui tient presqu'exclusivement de celui de nos Azalées rustiques de Gand, n'est pas franchement caduc, bien que la rusticité de la plante soit parfaite. — En attendant que d'autres, plus heureux que nous, puissent déterminer sa filiation, nous nous sommes décidé à le mettre en vente; il figurera dans nos prochains Catalogues.

L. VH.

---

beaucoup de femmes commettent la nauséabonde et malsaine niaiserie de fumer. Eh bien! fumeurs, placez la fournaise culottée de votre pipe infecte, ou le brasier de votre cigare sous les corolles des fleurs, ou seulement lancez sur elles ces bouffées de fumée qui, sortant de votre bouche, feraient rire un singe sauvage, flots infectieux qui vous parfument si nauséeusement la bouche et l'haleine, et vous verrez ces tendres créatures faire ce que vous avez fait vous-même, changer de couleur, et de même que vous aussi, les reprendre aussitôt que l'air les aura débarrassées de vos narcotiques effluves. Un morceau de soufre allumé agira de même.

Mais de ce que les végétaux n'empruntent pas au sol, par les spongioles de leurs radicelles, les corps colorés qu'on y dépose, il n'en résulte pas que ces substances ne puissent être introduites *mécaniquement* dans le torrent circulatoire comme un poison ou un virus chez les animaux. C'est, au contraire, un fait qu'à démontré, il y a trente-cinq ans, au moins, mon défunt ami le Dr Boucherie, de Bordeaux, inventeur de l'injection des bois. Il a fait voir que si l'on fait à l'écorce d'un arbre une incision profonde et qu'on y introduise certaines solutions, le torrent circulatoire les entraîne mécaniquement, et une action colorante se manifeste selon la réaction particulière qui s'opère au contact. Il suffit de percer un trou à travers le tronc d'un arbre, et d'y introduire un peu de mercure, pour le faire mourir.

Je m'arrête, car je ne veux pas écrire un volume. Que ceux qui éprouvent un véritable intérêt à ces belles et grandes questions, se procurent les œuvres incomparables de mon bien regretté ami P. Béron, l'illustre, l'immortel savant assassiné, et qu'ils fassent le grand et difficile effort de faire table rase des hypothèses de nos savants: six mois d'études nouvelles leur apprendront plus de science que quarante années employées à suivre les errements des professeurs et du passé. Ces œuvres se trouvent chez Gauthier Villars.

Si vous jugez à propos de publier ces lignes, je vous y autorise, en vous priant de m'adresser quelques exemplaires pour mes amis.

CH. RABACHE.

P. S. — J'ajoute en *post-scriptum* les deux faits suivants, qui, bien qu'indirectement, ont trait au sujet ci-dessus. — Sans cesse assailli par mes contradicteurs, je résolus un jour de les placer, non au pied du *mur*, mais au pied de l'*arbre*. Je pris un *prunellier* (prunier sauvage épineux) à cinq branches, j'en greffai quatre. Sur une, je mis la sucrée Mirabelle jaune d'or; sur une autre, la verte et suave Reine-Claude; sur une troisième, la douce rouge prune abricot, ou de Monsieur, et sur la quatrième, la rafraîchissante violette prune d'Ente, ou à pruneaux; la cinquième resta intacte pour produire sa prunelle bleu

vert foncé, d'une insupportable âcreté. Lorsque l'arbre fut chargé de cinq sortes de fruits, j'appelai mes adversaires et les priai de me dire à quelle partie d'un engrais quelconque, chacun de ces fruits avait emprunté ses qualités et propriétés organoleptiques si diverses, saveurs, couleurs, chair, noyaux, etc., et comment ils avaient pu les choisir, le sol, les racines, le tronc et une partie des branches étant les mêmes, la séve ne pouvant subir aucune séparation dialytique ou autre avant de parvenir à la suture des greffes ; puis je leur demandai d'expliquer les effets anatomo-physiologiques de la greffe. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle fut leur réponse.

Dans un vase en verre plein d'eau pure, j'immergeai de petits tronçons de 30 centimètres de long, 8 millimètres de diamètre, provenant d'une branche cassée et nue de laurier-rose. Après un temps bien court, il surgit dans l'eau de nombreuses, longues et grosses racines blanches, semblables à de gros vermicelle, et en dehors du vase, de non moins nombreuses, longues, larges, plates et épaisses feuilles vertes. Je ne demandai point à ces Messieurs d'où venait l'hydrogène, l'oxygène, le carbone et l'azote contenu dans ces excroissances; leur fausse hypothèse eût été là toute prête, et l'eau et l'air eussent été accusés du fait ; mais je leur demandai d'où venait la grande quantité d'acide cyanhydrique contenu dans ces appendices, acide qui n'est pas même en traces dans l'eau et l'air, et d'où venait que dans l'eau, ce fussent des racines cylindriques blanches et dans l'air des feuilles longues, plates, lancéolées et vertes, alors que la tige était uniformément grise. Puis d'où venait le sédiment rouge brique déposé au fond du vase. — Je n'ai pas besoin de dire que mes savants n'en savaient rien, tandis qu'un lycéen de 17 ans peut l'expliquer par A + B selon la loi physique. Il suffit pour cela de *savoir lire*. Et dire que les Dumas, les Boussingault, les Becquerel, les Berthelot, les Sainte-Claire Deville, etc., ne le peuvent, et n'en donnent que de fausses hypothèses. N'y a-t-il pas lieu de nous extasier devant nos académiciens, qui refusent d'apprendre cela !

CH. RABACHE.

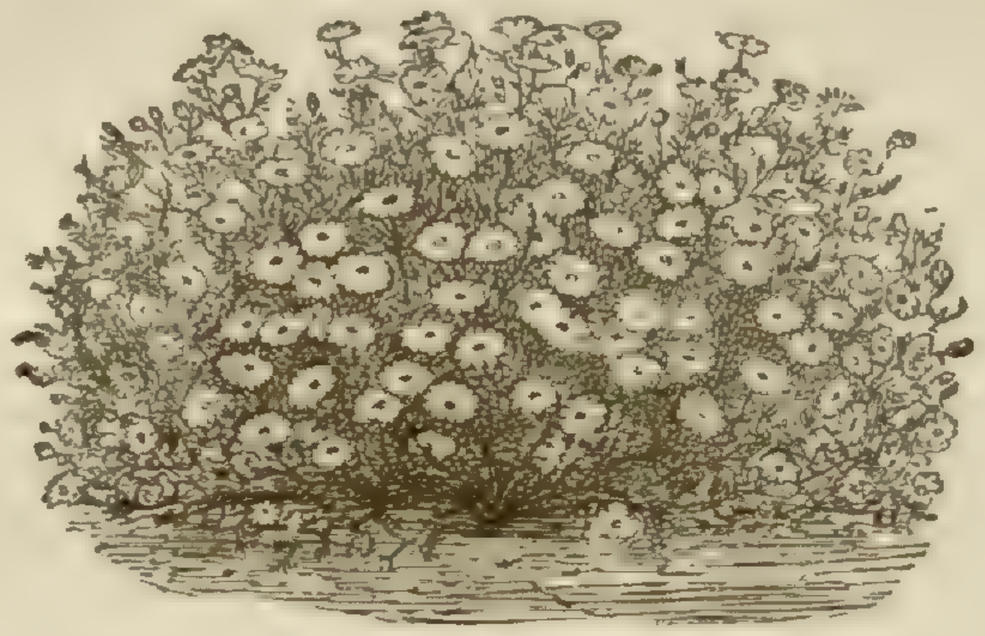
† 2202. Chrysanthemum (Tripleurospermum) inodorum flore pleno.

Connu d'abord sous le nom de *Matricaria grandiflora*, il s'est, pour ainsi dire, perdu depuis ; ne donnant guère de graines, on l'a propagé de boutures.

Chrysanthemum inodorum flore pleno.

MM. Haage et Schmidt en ont obtenu une race dont la tige atteint dix-huit pouces et se garnit de nombreuses branchettes rougeâtres, à feuillage bipenné, à très-nombreuses sommités dont les fleurs s'épanouissent jusqu'à l'arrivée des froids ; il en existe aussi une variété à très-larges fleurs doubles.

MM. Haage et Schmidt en vendent des graines à 1 franc le paquet de cent graines.



Chrysanthemum inodorum flore pleno.

L. VH.

BERTOLONIA (Hybr.) MIRANDÆI *L.VH.*

2. (Hybr. jardin.) *Serre chaude.*

1066

Off. Lith. & pict. in Horto Van Houtteano.

2235.

BERTOLONIA HYB. MIRANDÆI L. VH.

Melastomaceæ.

Quand les croisements peuvent s'opérer à l'aide de types aussi dissemblables que ceux qu'offre la nombreuse famille des Mélastomacées, l'opérateur a la chance de conserver, pendant un temps plus ou moins long, le secret de ses manigances. Les scrutateurs en sont réduits à deviner quel a été le procréateur de ces rubans d'aniline ou de cette phénoménale poudre de rose qui étonnera et charmera tous ceux qui possèderont nos gains nouveaux, sans qu'ils soient, pour cela, devenus les confidents de nos secrets. Nous espérons bien garder ces derniers longtemps encore, la veine étant bonne et nous promettant des conquêtes plus extraordinaires encore. Nos nouvelles obtentions trouveront toujours preneurs, car elles n'exigent qu'un petit coin de serre chaude humide; c'est là que, sous cloche ou panneaux vitrés, l'on casera ces petits diamants qui constiuent, déjà dès à présent par leur nombre, une pléiade des plus aristocratiques.

A un pareil bijou, il fallait une dédicace appropriée : quelle appellation pouvions-nous mieux choisir que celle de M. Henrique Carlos de Miranda, dont les riches collections comptent parmi les meilleures de la Lusitanie?

L. VH.

---

† 2203. **Glanage horticole.**

V.

La justice horticole. — Les insectes pris par la douceur. — Système de Mr X. — N'arrachez pas, guérissez ! — La commission du Phylloxera. — Le terrain et les pommes de terre. — Les nouveaux *Begonia*. — Tubéreux ou bulbeux ? — La commission de rédaction de la société centrale d'horticulture de France. — Les asperges monstres.

Il est un point sur lequel les législateurs et ceux qui s'occupent spécialement des questions sociales m'ont toujours paru parfaitement disposés à ne pas s'entendre : c'est celui du meilleur mode de répression des délits ou des crimes. Faut-il venger la société ou seulement la garantir? faut-il sévir rigoureusement contre le coupable et le frapper à jamais, ou bien faut-il chercher, en le corrigeant, en le prévenant, à le rendre à une vie meilleure? On discute beaucoup là-dessus et l'on discutera longtemps encore.

Mais voici un côté tout particulier de la question, et assurément fort original, qui avait, je le crois bien, échappé jusqu'ici à tout le monde. Je me hâte de dire, pour ne point paraître sortir du cadre de *La Flore*, qu'il s'agit ici non pas de criminalité humaine, mais de criminalité horticole; il s'agit encore de ces abominables petites bêtes, malfaiteurs de la pire espèce, qui détruisent nos récoltes, qui nous pillent, qui nous ravagent, et qui parfois même nous ruinent : les insectes.

Or, jusqu'à présent, un seul mode de répression s'est trouvé unanimement adopté, la répression à outrance, autrement dit la destruction sans merci; pas de jugement, pas de circonstances atténuantes, la mort. Seulement, lorsqu'il s'agit de nous, le châtiment suit l'arrêt, tandis que pour les insectes, au contraire, l'application de la sentence est loin d'être aussi subite; mieux que cela, les criminels, la plupart du temps, n'en ont cure et poursuivent tranquillement la perpétration de leurs crimes, à côté même des bourreaux qui les devraient anéantir. On a bien dit, par exemple, à l'un : Tu vas périr par l'alcool ; à un autre : Tu vas mourir au sein des fumigations; à un troisième : Toi, le jus de tabac va te régler ton affaire. Mais c'est le diable pour que le jus de tabac, l'alcool et les fumigations

atteignent les misérables ! Bref, le crime reste impuni, et la justice — la justice horticole — en est pour ses menaces.

Voici enfin qu'arrive le défenseur de l'autre système : prévenir les ravages sans en attendre les conséquences, prendre les malfaiteurs par la douceur et non par la crainte. N'arrachez pas, guérissez.

Et alors Mr X....., je ne dirai pas son nom, parce qu'il me semble que sa modestie en souffrirait à l'infini, Mr X. envoie à notre ministre de l'agriculture, aux préfets de nos départements français et à nos conseils généraux un rapport qui va réjouir tous les cœurs sensibles. J'en extrais la recette pour le profit de tous, et j'abrége pour ménager les impatiences.

Fr. 1-50... Feuilles de houblon (500 grammes.)
» 1-00... Feuilles de mauve (125 grammes.)
» 0-50... Feuilles d'oranger.
Total : 3 francs.

Faire bouillir dans 60 litres d'eau, puis verser le tout dans 6 hectolitres d'eau fraîche.

Avec cela vous préservez vos vignes comme ne le feraient pas des monceaux de sulfo-carbonate de potassium. En mars, avril, mai ou juin, vous en versez, dans un moment où il ne pleut pas, 2 litres au pied de chaque souche, et cela une seule fois. Si, par hasard, des entêtées — car il y a des entêtés parmi les végétaux — montraient encore en juillet des raisins verts disposés à ne pas murir, on leur administrerait encore un litre, et l'on serait sûr de son affaire. Plus besoin de soufrer ; le houblon, la mauve et l'oranger réunis, cela guérit toutes les maladies; c'est un traitement par transpiration.

Pour les arbres fruitiers, même recette ; seulement, on ne l'emploie qu'après la récolte.

Pour les plantes qui fleurissent, vous attendez le 15 *avril*. Je ne sais si c'est parce que cela rappelle à Ste-Anastasie, dont c'est la fête ce jour-là, un traitement dont elle aurait usé durant sa vie mortelle, et qu'elle prendrait alors sous sa protection spéciale, mais le 15 avril paraît indispensable. Deux litres de l'ébullition dans deux litres d'eau fraîche.

Maintenant, comment le remède agit-il sur les insectes ? Eh ! mon Dieu, c'est bien simple : par la douceur. L'insecte se trouve tout particulièrement touché de cette attention bienveillante, et, quittant les racines des végétaux ou même leurs branches, il se prend à s'abreuver de ces trois douces choses. Tout est sauvé.

Si tel n'a pas été le raisonnement de Mr X., je ne vois plus qu'une seule supposition acceptable, mais alors elle dénoterait chez lui une combinaison des plus machiavéliques. Il se serait dit : il existe un certain nombre de gens dont la tête est très-faible — cela, c'est vrai — et auxquels il suffirait de bien leur faire entendre qu'ils sont malades, pour qu'ils le deviennent réellement. Or, les insectes, avec leur toute petite cervelle, doivent faire partie de cette catégorie d'êtres impressionnables ; traitons-les donc en conséquence. En leur présentant, sous cette forme liquide, les tisanes indiquées plus haut : mauve, houblon, oranger, ces innocents vont bien certainement se dire : Ah çà ! mais nous sommes donc malades ! De là à le croire, c'est l'affaire d'un pas ; se croyant malades, ils le deviennent réellement ; devenus malades, ils ne mangent plus ; eux ne mangeant plus, nos végétaux sont sauvés ! C'est un calcul des plus hypocrites, c'est vrai, mais les affirmations de réussite de notre moderne Machiavel nous prouvent du moins qu'il a son avantage.

A parler sérieusement, l'on peut de tout ceci tirer une conséquence. La commission officielle chargée en France de l'étude du Phylloxera, commission que tous les incompris ne se font pas faute de maudire, a reçu, jusqu'à présent, dans les environs de 2000 recettes, dont 1975 pour le moins sont de cette force. Etonnez-vous donc après cela que les malheureux membres de cette commission, abasourdis, ahuris, aveuglés, finissent par apercevoir dans nos vignobles des choses que n'y aperçoit personne, et n'y découvrent pas souvent ce qui crève les yeux à tout le monde !

— J'ai lu quelque part l'an dernier — je ne saurais plus dire où — une réflexion fort juste touchant les pommes de terre. On se plaint que certaines ne réussissent pas, que la maladie les atteint, qu'elles se gâtent. Il en est un peu de cela, chez nous, comme de la vigne. On veut les planter toutes n'importe où, sans s'inquiéter de la nature du terrain. Or, il arrive ceci :

Vous avez, je suppose, une terre humide et froide ; vous y placez des variétés dont

BOLBOPHYLLUM DAYANUM *HG. RCHB.*

4. *Moulmein.*

Serre chaude.

2236.

BOLBOPHYLLUM DAYANUM H. G. RCHB.

Orchidaceæ.

CHARACT. GENER. — H. G. RCHB. in *Walp. Ann.*, VI, 243.

CHARACT. SPECIF. — Nulli arctius affine, umbellato-racemosum pauciflorum, sepalis oblongo-ligulatis, tepalis ligulatis obtuse acutis, his ac illis toto limbo longe pilosis, labello trifido, laciniis posticis semiovato triangulis, lacinia media oblongo-ligulata obtuse acuta, toto limbo serratis, carinis semiovatis serratis geminis in basi, lineis novenis papularum acutarum per discum, columna utrinque unidentata.

Bolbophyllum Dayanum RCHB. fil., *Garden. Chron.*, 1865, May 13, 434 c.

Rhizoma repens vaginis emarcidis onustum, hinc inde speudobulbiferum. Pseudobulbi turbinati, demum rugosi, distantes. Folia valde carnosa, breve petiolata, cuneato oblonga, apice obtusiuscula acuta. Racemi abbreviati, pauciflori, subumbellati. Bracteæ abbreviatæ. Sepalum summum cuneato-oblongum acutum, toto margine dense pilosum. Sepala lateralia subbreviora, nunc introrsum curvata, æque marginata. Tepala angusta brevia ligulata obtuse acuta; toto limbo ciliata. Labellum a basi lata rotundata trifidum : laciniæ laterales semiovatæ antice rectilineæ, divaricatæ, limbo externo serrulatæ; lacinia media semiovata serrulata; carinæ geminæ semiovatæ serrulatæ in basi, cristæ serrulatæ novenæ per discum, media quidem crista inter carinas semiovatas basin usque excurrente. Columna crassiuscula semiteres apice utrinque unidentata, circa androclinium serrulata. Anthera vertice umbonata. Perigonium externum flavo-olivaceum seriebus punctorum purpureorum. Tepala purpureo-violacea. Labellum ochroleucum carinis atroviolaceis. Columna albido-ochroleuca. Crines limbi flavidi. — Labellum bene mobile. — H. G. RCHB., *Xenia*, tab. 144.

Bolbophyllum Dayanum H. G. RCHB. l. c.

Malgré l'antériorité de l'introduction de certains grands groupes d'Orchidées asiatiques dans les collections européennes, leur qualité de plantes petites, trapues, coquettes, étranges de forme, ne leur a pas fait trouver entièrement grâce, et la vogue, cette maîtresse exigeante et parfois inintelligente, ne leur a pas fait l'accueil qu'elles méritaient. Il est vrai de dire que les provenances des Mascareignes ne brillent pas par d'attrayants coloris, et que la nuance verte, qui prédomine chez la plupart d'entre elles, n'engage guère à les amener en Europe, tandis que les Masdevallia, par exemple, viennent nous présenter de si étranges couleurs, que l'Inde, malgré son climat plus chaud, ne peut nous offrir. Mais quand l'Inde, quand le Moulmein nous dotent d'un *Bolbophyllum Dayanum,* toute critique vient à tomber; aussi, malgré le petit volume de l'Orchidée ici figurée, rien ne saurait justifier un ostracisme à son égard, car il serait difficile de faire un apport de plus d'élégance, joint à une aussi grande diversité de coloration.

Le Dr H. G. Reichenbach tient précisément en réserve ses *Cirrhopetalum,* ses *Sarcopodium* et autres, pour tirer tout cela au clair. L. VH.

---

le feuillage est épais; qu'arrive-t-il? Ce feuillage abondant forme un épais ombrage, le soleil n'y peut pénétrer, les pommes de terre ne réussissent pas. Par contre, dans des terrains chauds et secs, vous plantez des variétés à feuillage grêle et peu fourni, qui donnent à peine de l'ombrage; le soleil alors échauffe de plus en plus ce sol, et la réussite n'est pas meilleure. Plantez, au contraire, des pommes de terre à feuillage peu fourni dans les terrains humides, le soleil trouvera un large passage pour enlever une partie de cette humidité; placez des feuillages ombrageux dans les terrains secs, il y aura moins de sécheresse. Il faut donc, avant la plantation, étudier le port des plantes, eu égard à la qualité du terrain, ce dont généralement on ne s'occupe guère.

— A l'une de ses dernières séances, la commission de rédaction de notre Société centrale d'horticulture, qui a bien voulu

m'admettre parmi ses membres, a émis une réflexion fort juste, qui lui a été suggérée par son éminent secrétaire-rédacteur, Mr Duchartre.

En ce moment où la vogue se met, et avec raison, sur les *Begonia* à tubercule, tout le monde horticole s'est pris à les baptiser du nom de *Begonia bulbeux*; or, j'en demande pardon à tout le monde, c'est là une dénomination absolument fausse. Ces *Begonia* n'ont pas de bulbe; ils ne sauraient donc être bulbeux. *Bulbeux*, nous a fait remarquer Mr Duchartre, signifie, comme tout le monde le sait, *pourvu de bulbe;* bulbe et oignon désignent, en français, la même formation; donc, parler de Begonia bulbeux, c'est dire : Begonia à oignon. Or, quel est l'horticulteur qui confondra l'oignon d'une jacinthe, d'un lis, des liliacées et amaryllidées en général, avec un tubercule de pomme de terre, de Topinambour, de Cyclamen ou de Begonia appartenant à la catégorie dont il s'agit ici ?

Il ressort de là que si ces Begonia n'ont pas un oignon, on ne peut les qualifier de bulbeux, et que si le renflement souterrain qu'ils possèdent est un tubercule, ce qui ne peut faire l'objet d'un doute, on doit remplacer la qualification de *bulbeux*, qui n'est pas justifiée, par celle de *tuberculeux*, qui signifie *pourvu de tubercules*, ou de *tubéreux*, qui a la même signification. *Tuberculeux* est l'adjectif dérivé du substantif français *tubercule*, *tubéreux* est l'adjectif dérivé du substantif latin *tuber*. Ce dernier a le double avantage d'être plus court et de n'avoir jamais été employé que pour les plantes, tandis que le premier est aussi d'un usage journalier en médecine.

J'ai pensé qu'il me serait difficile de trouver un meilleur organe que *La Flore* pour appeler l'attention sur cette erreur et pour aider à l'empêcher de se propager; c'est pourquoi je la consigne ici, avec grand espoir que les gens compétents ne lui permettront pas d'aller plus loin.

— Je viens de lire avec grand plaisir une réflexion de Mr le Comte de Lambertye, cet ardent propagateur de l'horticulture, et qui a fait, à mon avis, l'une des choses les plus incroyables : créer en quelques mois une société d'horticulture parfaitement organisée, riche de membres et riche de ressources, active au possible, et qui plane déjà par-dessus beaucoup d'autres.

Je cite le passage en entier. Il s'agissait de lots d'asperges de l'Exposition de Troyes.

« Toutes ces asperges étaient belles, « peut-être trop belles. Ce n'est pas « pratique de faire des asperges plus « grosses que des goulots de bouteilles, à « moins que la mode ne vienne de les « fendre en quatre pour les manger. Nous « demandons que les producteurs d'asper- « ges ne cherchent plus à en augmenter « le volume déjà exagéré. Toute améliora- « tion doit avoir un terme. »

Que c'est juste et bien dit ! Et que serait-ce donc si Mr de Lambertye avait vu souvent, comme moi, aux expositions de Paris, ces énormes lattes d'arlequin, plates comme un échalas, écrasées, biscornues, terminées par un amas de verrues violettes, qu'on n'oserait pas, même chez ceux qui les obtiennent, poser sur une assiette sans cacher leur laideur sous un amas de sauce blanche !

Ce qui m'agace dans ces exhibitions, c'est que j'entends encore des gens s'écrier : Dieu ! sont-elles belles ! — Belles ! vous entendez, ces monstruosités ! Belles ! ces trognes bourgeonnées et livides !

J'excuserais encore jusqu'à un certain point ces asperges rondes, rosées, bien portantes, mais que gène seulement un excès d'embonpoint, et encore faudrait-il parfois n'oser les offrir qu'à des bouches fendues jusqu'aux deux oreilles ; mais les autres !

Et puis, voyons ; quel mérite trouver à pareille culture ? Un énorme chou, cela du moins servira à quelque chose, et le pauvre diable qui n'aura que celui-là à manger en profitera d'autant. Mais ces bêtes d'asperges mal faites et aplaties ! Est-ce le pauvre qui les achètera ? Non, c'est trop cher. Est-ce le riche ? Non, c'est trop laid. Est-ce le restaurateur ? Non, on les lui renverrait intactes. A quoi bon alors ?

Mr de Lambertye a mille fois raison, et c'est avec plaisir que j'ai entendu déjà quelques protestations isolées, — qui deviendront, je l'espère, plus nombreuses, — s'élever au sein de notre société d'horticulture de Paris, contre des récompenses accordées à des produits si défectueux, contre des félicitations adressées à de si maladroits exposants. Ces monstruosités là ne réussiront pas, j'ai trop bon espoir dans le bon goût public. TH. BUCHETET.

(13 décembre 1875).

Ad Lob. & pad. Icon. ed. in Horto Van Houtteano

1095

BRYONOPSIS LACINIOSA ERYTHROCARPA Ch Naudin.

☉ *Inde.* *Midi.*

2237.

BRYONOPSIS LACINIOSA ERYTHROCARPA Ch. Naudin.

Cucurbitaceæ.

CHARACT. GENER. et SPECIF — Vide Flore, XII, 39.

Bryonopsis laciniosa erythrocarpa Ch. Naudin in *Manuel de l'Amateur des Jardins*, II, 531. — Ch. Naudin, Flore, XII, 39.

La Bryonopside de l'Inde est une plante annuelle, monoïque, s'élevant de 1m50 à 3 mètres, à feuilles rudes tri- ou quinquélobées, à fleurs verdâtres et insignifiantes, mais auxquelles succèdent des centaines de baies rondes de la grosseur d'une cerise, bariolées de blanc vif sur fond vert clair, et passant, suivant les variétés, au jaune pâle ou au rouge carmin en mûrissant, les barioLures blanches persistant dans les deux cas. La variété à fruits rouges (*B. erythrocarpa*), dont nous donnons la figure ci-contre, est la plus intéressante. Par suite de sa taille relativement peu élevée, cette Cucurbitacée peut aisément se cultiver dans des pots un peu grands. Elle ne réussit bien, à Paris, qu'au pied d'un mur, à l'exposition du midi.

Ch. Naudin.

† 2204. **Amandier à feuilles panachées.**

Il en est de la beauté des panachures comme de toute autre : certains ne l'aiment pas ou la dédaignent, tandis que d'autres l'adorent et la mettent au-dessus de tous les autres genres de beauté. Ce sont là, du reste, des choses que nous ne discuterons pas ; c'est affaire de goût.

Reconnaissons toutefois qu'il y a panachure et panachure, comme l'on dit ; s'il en est de tristes ou d'insignifiantes, il en est aussi de gaies et de très-jolies, qui sont recherchées à peu près de tout le monde. Telle est, par exemple, celle des *Yucca filamentosa variegata*, *Aspidistra*, *Ligularia Kæmpferi*, et surtout du *Negundo fraxinifolium*. Telle est aussi celle de la plante dont nous parlons qui, pour la beauté et l'effet ornemental, peut être comparée au *Negundo*, sur lequel même elle l'emporte peut-être, ce qui n'est pas peu dire.

C'est une plante très-vigoureuse et très-ramifiée, dont les branches nombreuses, subdressées, forment des masses très-compactes ; l'écorce blanc jaunâtre est souvent striée. Les feuilles, qui sont rapprochées, grandes, sont très-largement marquées de bandes blanc jaunâtre, et d'une constance des plus excessives ; *jamais*, en effet, aucune d'elles ne retourne à la couleur verte. Sans s'altérer ni perdre de sa beauté, la panachure, suivant l'état et le développement des feuilles, présente des nuances différentes qui en augmentent encore la beauté et ajoutent à l'effet décoratif, qui se trouve encore relevé par une teinte rosée ou rouge qui, placée à l'extrémité des jeunes pousses, forme avec le reste, qui est blanc jaunâtre, parfois d'un jaune intense, un contraste des plus agréables.

Du reste, la beauté tout exceptionnelle de cette plante a été unanimement reconnue et proclamée par tous les hommes compétents, et tout récemment à l'exposition de Liége (Belgique), où des rameaux avaient été exposés, le jury lui a décerné une grande médaille d'argent.

L'Amandier doré à feuilles panachées, qui n'a rien de commun avec les variétés de cette espèce qui ont paru jusqu'ici, a été obtenu par M. Ausseur-Sertier, pépiniériste à Lieusaint (Seine-et-Marne), qui le mettra au commerce à partir du mois de novembre prochain.

E.-A. Carrière.

† 2205. Cineraria hybrida flore pleno.

Les Cinéraires à fleurs doubles de MM. Haage et Schmidt continuent à être modérément vantées par Messrs Henderson and Son, de Regent's Park, London. On leur conteste une duplicature constante. — Les 100 graines : 6 francs. L. VH.

Cineraria hybrida flore pleno.

† 2206. Pourquoi la mer est-elle salée ?

On a souvent posé la question et on la pose certainement encore de savoir quelle est l'origine du sel qui existe dans l'eau de la mer ; les réponses n'ont pas manqué. Les uns ont dit qu'il devait se trouver dans le fond de la mer de gigantesques bancs de sel. Cette théorie peu sérieuse, quoique très-simple, ne supporte pas une minute d'examen, attendu que l'eau salée étant plus lourde que l'eau pure, la dissolution resterait à la partie inférieure et n'apparaîtrait pas à la surface ; il se produirait ce qui se produit dans un verre d'eau sucrée que l'on n'a pas remué et où, suivant l'expression ordinaire, tout le sucre est au fond. On ne peut pas dire que la mer est constamment agitée, puisque le mouvement des plus fortes vagues n'est pas appréciable à quelques mètres de profondeur.

D'autres, plus malins et surtout mieux intentionnés, ont trouvé une meilleure raison. Le sel, ont-ils pensé, empêche la putréfaction, et la preuve c'est qu'on sale le lard et les jambons qu'on veut conserver ; alors il est évident que le bon Dieu ne voulant pas exposer les hommes à un voisinage désagréable, celui de la mer,

O.T. lith. & pxt. in horto Linn Houtteano.

880.

CERASUS CAPRONIANA FLORE ROSEO PLENO

? *Japon.* *Rustique.*

2238—39.

CERASUS CAPRONIANA FLORE ROSEO PLENO.

Rosaceæ.

CHARACT. GENER. — Vide DC., *Prod.*, II, 535.

CHARACT. SPECIF. — Ibidem, 536, n° 5.

CHARACT. VAR. — Floribus roseis plenis.

Cerasus caproniana flore roseo pleno.

Le *Cerisier à grandes fleurs roses doubles* est l'une des dernières nouveautés introduites du Japon par le Dr Von Siebold. Il est déjà multiplié dans les grands établissements horticoles, et nous en tenons des exemplaires à la disposition des amateurs.

L. VH.

---

dont les eaux se seraient corrompues, y a jeté de vigoureuses poignées de sel. Aux yeux de certaines personnes, ce raisonnement est irréfutable, et pourtant on pourrait y trouver des objections. D'abord l'eau, en sa qualité de substance inanimée, ne peut pas se putréfier ; lorsqu'elle nous semble le faire, c'est qu'elle est remplie de végétaux ou d'animaux dont les débris se corrompent et exhalent alors des odeurs fétides et quelquefois insalubres. Or le sel n'empêche ni les êtres organisés de se développer dans l'eau de la mer, ni leurs débris de se putréfier ; il suffit, pour s'en convaincre, d'aller respirer l'air parfumé qui s'exhale de la vase des ports de mer au moment de la marée basse. Cette théorie doit donc aller rejoindre la précédente, et toutes deux peuvent dormir d'un bon sommeil avant que personne songe à les réveiller.

Cherchons alors autre chose pour répondre à la question posée. Remarquons d'abord que l'eau de la mer ne contient pas un sel unique, mais une grande quantité de sels différents (1) : des chlorures, des sulfates, des carbonates, de la soude, de la magnésie, de la chaux, etc., de l'argent même ; par conséquent, ce n'est pas une cause unique qui a pu y introduire toutes ces substances. D'un autre côté, nous trouvons dans les eaux qui courent à la surface de la terre tous les sels et principalement le sel marin ou chlorure de sodium. Or, quand les fleuves se déversent dans la mer et que leurs eaux se trouvent alors soumises à une évaporation continue, les matières solides restent et se sont accumulées peu à peu jusqu'au point où nous les voyons aujourd'hui. La prédominance du sel marin sur les autres s'explique facilement en remarquant que les végétaux terrestres ne l'absorbent pas, et qu'il se trouve, comme nous venons de le dire, dans toutes les eaux fluviales. On peut, pour appuyer cette théorie, remarquer que les lacs salés reçoivent des fleuves sans en laisser sortir, tandis que les lacs d'eau douce sont traversés par un courant et que, par conséquent, la concentration dont nous avons parlé ne peut pas s'effectuer.

Peut-être demandera-t-on d'où viennent tous ces sels ; on peut répondre qu'ils existent dans les différentes roches et que l'eau les y dissout ; mais alors d'où viennent-ils dans ces roches ? A cela je vous répondrai comme répondent les parents aux enfants qui font des questions embarrassantes : « Vous saurez cela quand vous serez plus grands. »

J. PERRET.

(*Cultivateur de la région lyonnaise*).

(1) L'eau de la Méditerranée contient sur 1,000 parties :

Chlorure de sodium	29.424
Chlorure de potassium	0.505
Chlorure de magnésium	5.219
Sulfate de magnésie	2.477
Chlorure de calcium	6.080
Sulfate de chaux	1.357
Carbonate de chaux	0.114
Bromure de sodium	0 556
Peroxyde de fer	0.003
	43 735

PHALÆNOPSIS SCHILLERIANA Rchb. f.

CHLOROPHYTUM ELATUM Brown

2. Cap. Orangerie.

Off. Lith. et pict. in Horto Van Houtteano
1179

2240—41.

CHLOROPHYTUM ELATUM Brown.

Asphodeleæ.

CHARACT. GENER. — Calyx 6-sepalus, subcorollaceus, regularis, persistens; sepala ima basi connata, patentissima; tria exteriora sub-quinquenervia; interiora paulo longiora (semper ?), sed angustiora et tenuiora, trinervia. Stamina 6, hypogyna, subæqualia. Filamenta filiformia, glabra. Antheræ biloculares, oblongæ, utrinque emarginato-bilobæ, dorso supra basim affixæ, utroque margine secundum longitudinem dehiscentes. Ovarium liberum, sessile, trigastrum; ovula in loculis plura (10-11), biseriata, anatropa ? (*amphitropa* Endl.). Stylus filiformis, erectus. Stigma truncatum, barbatulum, integrum (*capitellatum* Endl.). Capsula subrotunda, triquetra, apice depresso triloba, trilocularis, loculicido-trivalvis. Semina in loculis 2-5, biseriata, verticalia, lenticulari-reniformia, inter sinus lobos breviter cuspidata, subtilissime tuberculato-scabrata, parte interna supra sinum peltatim affixa; hilo punctiformi. Testa tenuis, crustacea, albumini carnoso arcte adnata. Embryo cylindricus, rectus, transversalis; extremitas radicularis sinui contigua. (Descript. fructus et sem. secundum C. Orchidastrum).

Herbæ radicibus fasciculatis, fibris sæpius carnosis. Folia radicalia linearia vel lanceolata, nervosa, membranacea vel rigida. Caulis erectus, scapiformis, simplex vel subpaniculato-ramosus, ramis simplicibus. Flores pedicellati, solitarii, gemini vel fasciculato-aggregati, bracteati, in apice caulis et in ramis laxe racemosi, erecti?, albi extus viriduli, pedicellis medio-articulatis. Differt a proximo Phalangio Juss. : calyce persistente, capsula alte triloba, lobis compressis, venosis (Brown). — Kunth, *Prodr.*, IV, 602. Kunth, *Enum.*, IV, 604.

CHARACT. SPECIF. — Radice fasciculata. Folia 7-8, lanceolata, utrinque angustata, plana, glauca, levissime undulata, acuta, 7 ½-11 pollicaria, medio 13-18 lineas lata. Scapus 25-45 pollicaris, gracilis, foliis aliquot sparsis similibus, sed parvis instructus; ramis simplicibus, sparsis oppositisque. Flores parvi; superiores solitarii, subsessiles, inferiores fasciculati; pedicellis vix longitudine florum. Calyx albus; laciniis lanceolatis, patentibus. Stamina calyce breviora; tria breviora. Filamenta capillaria, alba, glabra. Antheræ ovatæ, flavæ. Stylus erectus, stamina superans. Stigma obtusum. Capsula rotundata, obtuse trialata (Red. verb. mutat.). Vix congener *C. inornati*. — (Gawler in *Journ of Scienc.*, II, 182). — Brown, *Prod.*, 277. — Spreng., *Syst.*, II, 88. — Rœm. et Schult. VII, 454. Radice fasciculata; foliis lanceolatis; scapo ramoso; pedicellis aggregatis Brown.

Chlorophytum elatum Brown, l. c. — Kunth, *Enum.*, IV, 604.

Anthericum elatum Aiton, *Kew*, I, 448. — (Mill., *Ic.*, t. 56). — Willd., *Spec.*, II, 138.

Phalangium elatum Red., *Lil.*, t. 191. — Poir., *Encycl.*, V, 248.

Phalangium fastigiatum Poir., *Encycl.*, V, 246 (fide Redouté).

Asphodelus capensis Linn., *Syst.*, *ed.* 10, 982, Cap. b. spei. ♃ (An huc Drège, *Herb. cap.*, nº 8719, b). (Specimen suppetens valde incompletum ?).

Chlorophytum elatum Kunth., IV, genre 602 = **Phalangium lineare** f. 25, Jean Verschaffelt = **Anthericum variegatum**, *Floral Magazine*, 1179. — Flore, hîc ad naturam vivam pictum.

Nous avons rencontré l'Asphodélée du Cap dont nous donnons ici la figure, chez MM. Jean Verschaffelt et Louis Desmet qui nous en ont cédé des exemplaires. Cette jolie plante sera accueillie favorablement par les amateurs.

L. VH.

---

† 2207. **Phalænopsis Schilleriana,** *Gardeners' Chronicle*, 1875, Aug. 7.

La figure ci-contre est le portrait en *fac-simile* d'un exemplaire adjugé à Sir Trevor Lawrence, dans la salle de vente de M. Stevens, à Covent Garden, London, pour £ 672.

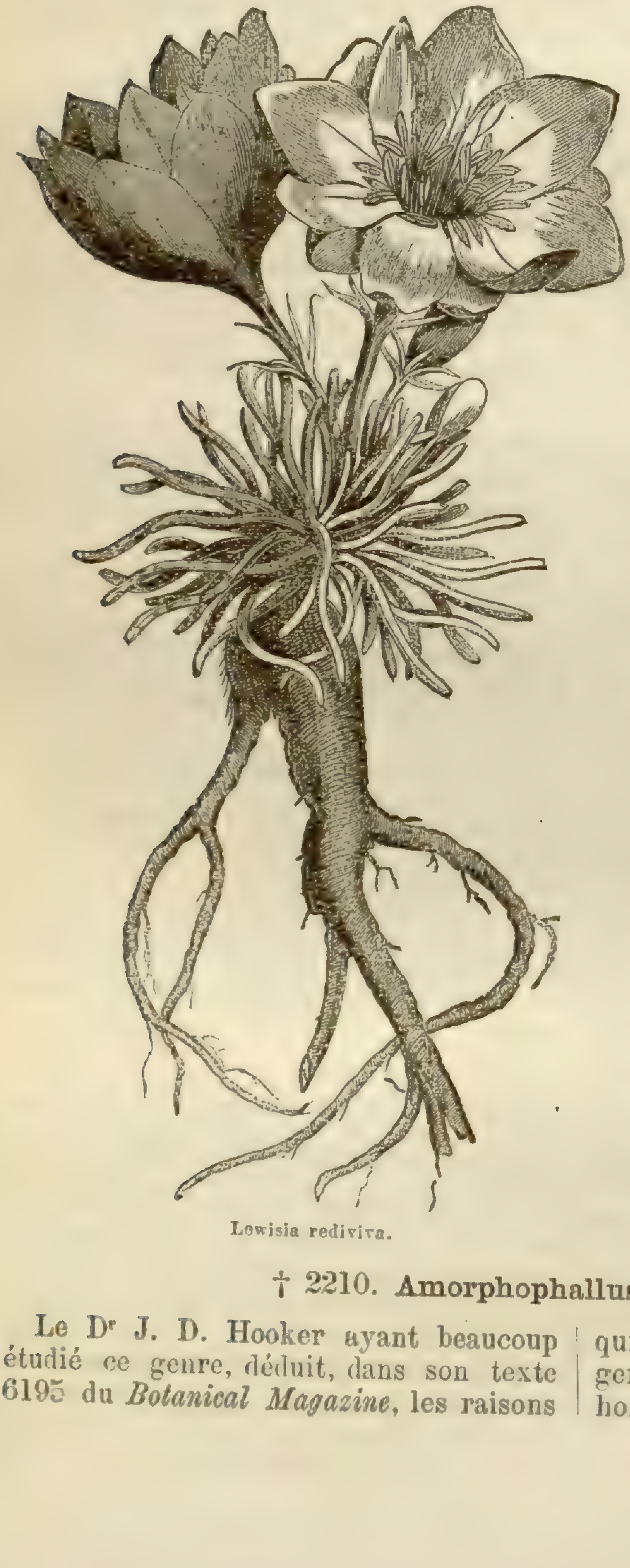
Le *Gardeners' Chronicle* nous apprend que ce spécimen, déjà en fleur dès le mois d'avril précédent, mesurait, depuis la base du pot jusqu'au sommet des tiges florales, un peu moins de 7 pieds de long et un peu plus de 5 pieds de large. Sur la longueur des racèmes, il y avait respectivement 96, 108 et 174 fleurs : ensemble 378 fleurs épanouies. Le pot, qu'occu-

pait le réseau de son chevelu, avait 20 pouces de diamètre. L'espace accordé à deux exemplaires semblables à celui dont il s'agit ici, était supérieur à celui que lui donnent les spécialistes les plus en renom. Le sol de la serre était formé d'un ciment de briques recouvert d'eau ; le dessus n'était garni d'aucun canevas pouvant modifier le tamisage des rayons solaires.

Les premiers fleurs s'épanouirent le 14 janvier ; la plante en était entièrement couverte vers le 1er avril ; l'épi central s'était défleuri rapidement, bien qu'il eût des promesses de 300 à 400 fleurs, nombre qui fut loin d'être atteint, les sommets ayant manqué, par la somme de toutes les autres fleurs réunies.

L. VH.

† 2208. **Lewisia rediviva** PURSH, *Fl. bor. am.*, II, 368. — HOOK. et ARN., *Beechey*, 86.



Lewisia rediviva.

A radice sanguineo fl. albo. — β radice albo fl. roseo. — PURSH, in *Linn. Trans.*, vol. II.

Lewisia rediviva PURSH, in *Linn. Trans.*, vol. II. — *Fl. bor. amer.*, II, 368. — HOOK. et ARN., *Bot. Beech.*, t. 86, est Portulacacea ex BENTH. et HOOK., *F. gen.*, 1, p. 159. — **Lewisia rediviva**, vivace, rustique, des bords de la rivière de Clark, dans les Montagnes-Rocheuses. Portulacée à pétales blancs, calice élégamment veiné de rose, ayant la consistance du papier. Des racines sanguines mises en herbier par M. Mac-Mahon, de Philadelphie, s'y sont conservées pendant un an.

Le *Lewisia* étant un pourpier, nous en concluons qu'il pourrait être utilisé comme plante culinaire. — Nous n'avons pas sous la main d'autres détails ; nous les remettons à plus tard.

L. VH.

† 2209. **Destruction des Blattes** (*Barattes*, *Kakerlakken*).

De tous les moyens de destruction proposés, voici bien le plus ingénieux. Faire dissoudre le phosphore d'un paquet d'allumettes dans un litre d'eau ; y délayer un demi kilogr. de farine et 200 grammes de sucre ; dans le tout, bien mélangé, tremper une ficelle que l'on étend d'un bout à l'autre de la serre. C'est le cas de dire « la simplicité réduite à sa plus simple expression. »

LEQUIEN.
(*Bull. Soc. hort. d'Eure-et-Loir.*)

† 2210. **Amorphophallus Rivieri** DURIEU.

Le Dr J. D. Hooker ayant beaucoup étudié ce genre, déduit, dans son texte 6195 du *Botanical Magazine*, les raisons qui l'ont amené à en constituer le type du genre *Proteinophallus* qu'il érige en son honneur.

L. VH.

CYTISUS LABURNUM AUREUS.

½ *Semis anglais.* *Rustique.*

Ch. Lith. & pict. in Horto Van Houtteano

1200

2242—43.

CYTISUS LABURNUM AUREUS.

Leguminosæ.

CHARACT. GENER. — Calyx bilabiatus, labio superiore sæpius integro, inferiore subtridentato. Vexillum ovatum amplum. Carina obtusissima genitalia includens. Stamina monadelpha. Legumen plano-compressum polyspermum eglandulosum. — Frutices habitu Genistarum trifoliolatarum, floribus fere omnium flavis, foliis omnium 3-foliatis. — DC., *Fl. fr.*, 4. p. 501. *Leg. mem.*, VI. — Cytisus et Calycotome LINK. — Cytisus et Spartii spec. LINN., LAM., etc. — DC. *Prod.*, II, 153.

CHARACT. SPECIF. — C. ramis teretibus incanescentibus, foliis petiolatis, foliolis ovato-lanceolatis subtus pubescentibus, ramis pendulis simplicibus pedicellis calycibusque adpressissime pubescentibus, leguminibus linearibus polyspermis adpresse pubescentibus. — In alpibus demissioribus frequens. — JACQ., *Fl. aust.*, t. 306. — DUHAMEL, *Arb. ed. nov.*, 5, t. 44. — C. alpinus LAM., *Fl. fr.*, II, p. 621. — J. BAUH., *Hist.*, I, p. 2 et p. 361, icon. — DC. l. c.

CHARACT. VAR. — Foliis omnino aureotinctis.

Cytisus Laburnum aureus RICH. SMITH, Worcester.

M. Richard Smith, de Worchester, a exposé à la Société d'horticulture de Londres, un Cytise dont toutes les feuilles sont uniformément jaune d'or; cet apport lui a valu un Certificat de 1re classe; c'est la plante dont la figure fait face à ces lignes et dont nous avons reçu de jolis exemplaires originaux que nous livrerons à notre tour dès le printemps prochain.

L. VH.

† 2211. La lune dans les régions polaires.

Un des résultats de la prochaine expédition polaire, organisée, avec tant de soin, par l'amirauté britannique, sera peut-être de résoudre d'une façon inattendue un grand problème de météorologie, qui préoccupait déjà Virgile lorsqu'il écrivait ses *Géorgiques*. Les navires commandés par le capitaine Narès, devant hiverner dans les mêmes parages que le *Polaris*, se trouveront, au mois de décembre prochain, par 82° de latitude boréale.

En consultant la *connaissance des temps*, il est facile de s'assurer que la lune arrivera à l'horizon des Anglais le 8 décembre à 4 heures du soir, et qu'elle ne se couchera que le 18, à 3 heures du soir, après être restée visible pendant 239 heures sans interruption, atteignant une hauteur de plus de 60°. Un peu après le moment où il arrive à son point périgée, notre satellite se trouvera dans des conditions exceptionnelles pour modifier, d'une façon conforme à sa nature, le climat des zones sur lesquelles il est le seul à agir, puisque depuis longtemps le soleil y est descendu au-dessous de l'horizon. Si l'on ne parvient à constater aucun effet quelconque, c'est qu'il faut ranger l'action de la lune parmi les causes dont il est inutile de se préoccuper.

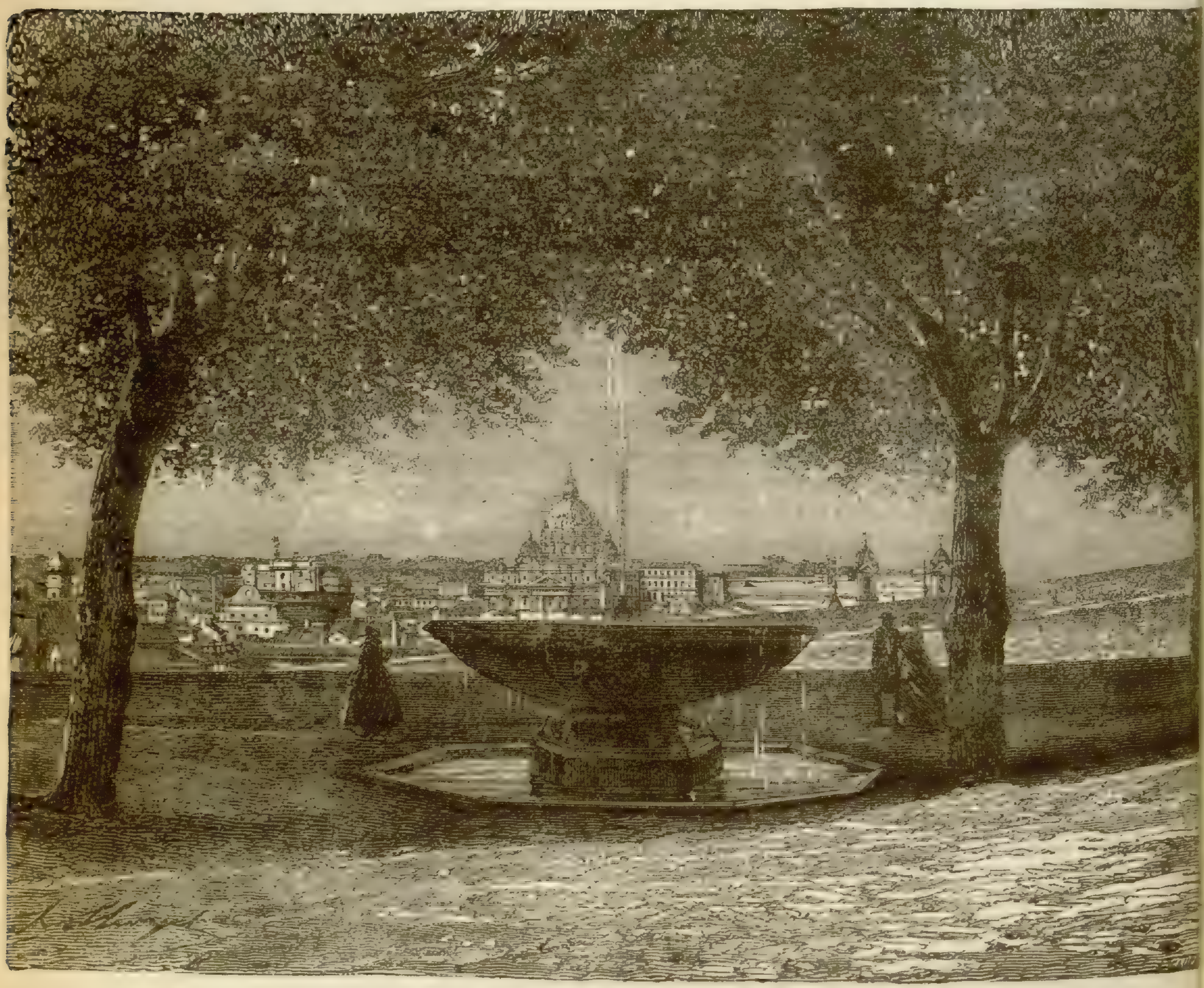
La longueur des apparitions de la lune a été déjà signalée par tous les explorateurs du pôle Nord, notamment par les Autrichiens. Mais il est douteux que les successeurs de Hudson, égarés dans ces parages inhospitaliers, aient déjà rencontré des circonstances astronomiques aussi favorables pour augmenter l'intensité de l'action dont la nature est à déterminer.

En effet, les explorateurs qui vont quitter l'Angleterre à la fin du mois de mai auront à observer une lune qui devient pleine au milieu de la grande nuit du pôle, au moment où la distance de l'équateur céleste est très-grande, et où, passant à son point périgée, elle est à la plus petite distance possible du globe que nous habitons.

(*Nature.*)

† 2212. Vue de l'église Saint-Pierre, à Rome.

Nous donnons ci-dessous une vue de la célèbre basilique chrétienne, prise des jardins du Pincio. L'on sait que Saint-Pierre est, de toutes les églises, la plus colossale et la plus riche à la fois. Sa construction a coûté plus de 300 millions de francs. Sa coupole gigantesque a 138 mètres d'élévation et 42 mètres de diamètre; elle est l'œuvre de Michel-Ange. La façade de l'édifice, orienté du levant au couchant, donne sur la place Saint-Pierre, place spacieuse, ovale et toute en colonnades, à laquelle elle se raccorde par son péristyle; la colonnade se compose de deux portiques semi-circulaires de 56 pieds de largeur; quatre rangées de colonnes doriques forment trois allées voûtées, dont celle du milieu serait assez large pour le passage de deux voitures. Les colonnes, au nombre de 142 de chaque côté, sont en pierre de travertin et ont une hauteur de 29 mètres. L'entablement est surmonté d'une balustrade où s'élèvent 192 statues de 3^{m}50 de hauteur. Au centre de cette place, se trouve un obélisque érigé entre deux fontaines monumentales, garnies de superbes jets d'eau. L. VH.



Vue de l'église de Saint-Pierre, à Rome.

GODWINIA GIGAS Berth Seem

Nicaragua. Serre chaude

2244—45.

GODWINIA GIGAS Seeman.

Aroideæ.

CHARACT GENER. — Vide Seem., *Journal of Bot.*, vol. VII, pp. 278 et 315.

CHARACT. SPECIF. — Vide Seem., l. c., tab. 96 et 97. — *Garden Chron.*, 1872, p. 1720 et 1873, p. 73. — *Bot. Mag.*, tab. 6048.

Godwinia gigas Seem., l. c.

Nous empruntons au *Botanical Magazine* la figure réduite de l'Aroïdée ci-contre; le Dr J.-D. Hooker fait observer, à ce sujet, qu'il eut fallu une feuille du format élephant pour y figurer cette plante avec tous ses développements.

Exposée à diverses reprises à la Société royale d'horticulture de Londres, elle y a attiré tous les regards, aussi bien que dans les serres de M. Wm Bull, son introducteur.

Comme le fait remarquer judicieusement le Dr J.-D. Hooker qui, tout récemment, a revu le genre exclusivement asiatique *Amorphophallus*, c'est avec raison que le Dr Seemann a rangé sa nouveauté parmi les *Dracontiæ*, tribu exclusivement américaine.

Le Dr Berthold Seeman a découvert le *Godwinia gigas* dans les montagnes Chontales du Nicaragua, croissant parmi les broussailles, au bord des petits ruisseaux; sa racine tubéreuse atteint plus de deux pieds de circonférence et pèse au-delà de 90 onces; le pétiole, recouvert d'un lustre métallique, à surface marbrée comme une peau de serpent, mesure une dizaine de pieds de hauteur; la feuille a près de quatre pieds de longueur, et le pédoncule, plus court que le pétiole, en a cinq et demi; la spathe seule mesure deux pieds. La plante, qui croît très-rapidement, émet une odeur *sui generis*. L. VH.

† 2213. Oiseaux-mouches vivants.

Le Jardin d'acclimatation vient de recevoir une magnifique collection de *colibris topazes*, d'*oiseaux-mouches saphir* et d'*oiseaux-mouches rubis*, qu'un Français de la Martinique a réussi à ramener vivants en France. Nous ne chercherons point à décrire ce plumage composé de paillettes d'or et de poudre de diamant. Les Indiens, dans leur naïve admiratien, n'ont eu d'autre nom à donner à l'oiseau-mouche que celui de *Cheveu du soleil*.

La plupart de ces oiseaux-mouches n'excèdent pas la grosseur de l'abeille. Leur vol est continu, bourdonnant, et les vibrations des ailes sont tellement rapides, que l'on n'en aperçoit pas le mouvement. Tantôt l'oiseau semble immobile, sans action; tantôt il se balance, se meut et se dirige aussi facilement que la mouche. Comme l'abeille, l'oiseau-mouche voltige de fleur en fleur et en puise le suc au fond des corolles. L'un de ces oiseaux microscopiques a pondu en route deux œufs de la grosseur des pois ordinaires. Après douze jours d'incubation, deux petits oiseaux-mouches de la grosseur d'une petite mouche ordinaire sont venus au monde; ils n'ont malheureusement pas résisté à la traversée. La collection d'oiseaux-mouches du Jardin d'acclimatation a été immédiatement placée dans l'une des serres chaudes.

Malheureusement, et malgré toutes les précautions prises, ces oiseaux sont morts quelques jours après avoir pris possession de leur nouveau domicile.

(*Science pour tous.*)

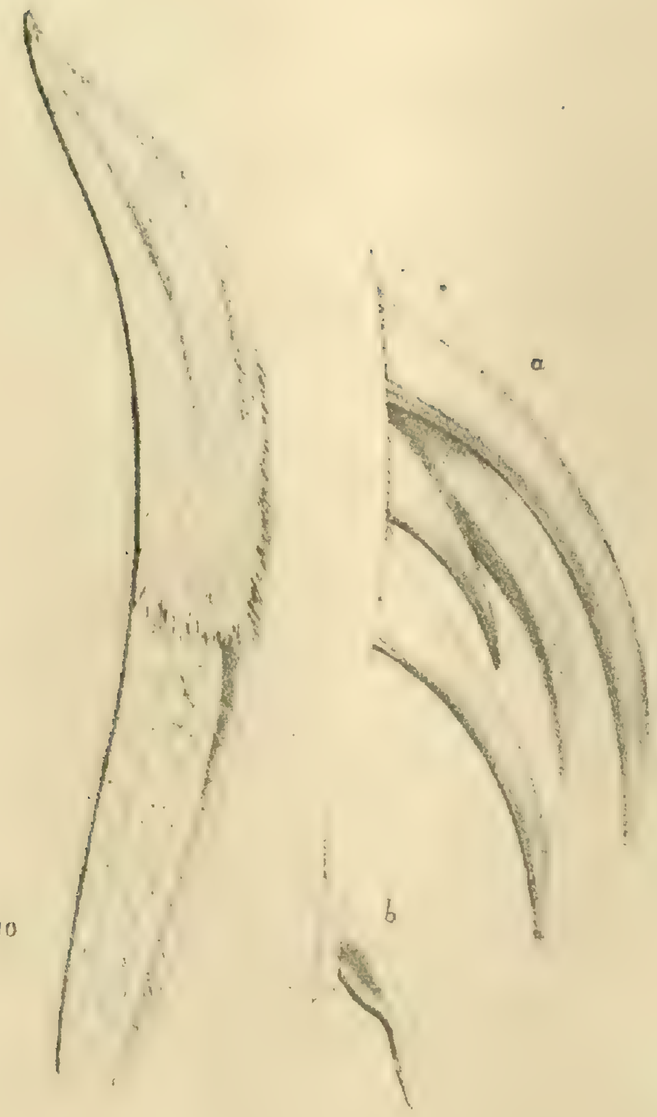
† 2214. Le Vallon des Fougères.

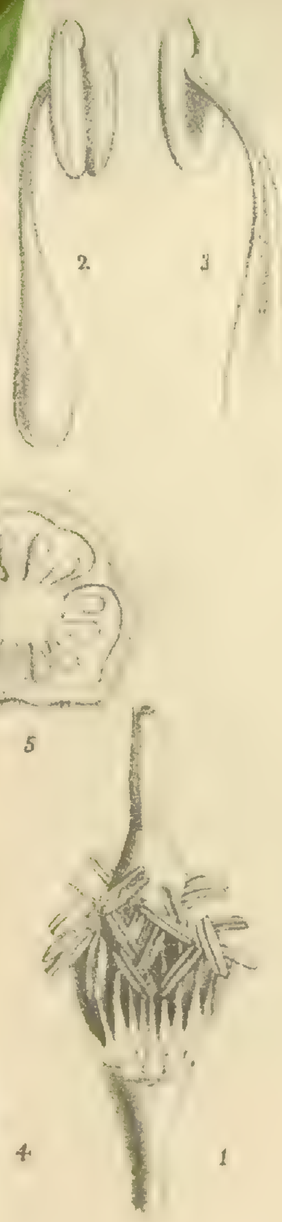
Nous empruntons à l'ouvrage anglais « *Mon jardin* » que M. Smee vient de publier à Londres, une jolie vignette qu'il intitule le *Vallon des Fougères ;* nous extrayons en outre de l'excellente traduction française de ce beau livre que M. Ed. Barbier vient de faire paraître à Paris, chez M. Germer-Baillière, le texte qui se rapporte au site représenté ci-dessous.

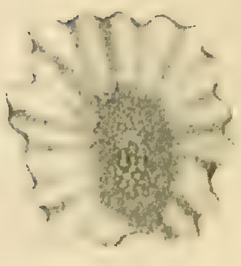
« Le Vallon des Fougères est traversé par deux ruisseaux, l'un qui coule dans le vallon, et un second qui vient d'une direction opposée ; on traverse le ruisseau en passant sur des pierres disposées à cet effet dans son lit. Un sentier faisant de nombreux détours, montant et descendant sans cesse, serpente dans le vallon. Il est impossible à l'écrivain de trouver des mots pour décrire *le Vallon des Fougères;* un peintre pourrait-il le faire avec ses pinceaux? Ce vallon a été disposé de façon à étonner l'œil et à confondre l'esprit ; on a si bien réussi que les visiteurs m'ont fait observer souvent que c'était là un lieu qu'une imagination poétique pouvait concevoir dans ses rêves, mais qui n'existait certainement pas dans la nature ! A quelque endroit que l'on se place, de quelque côté que l'on tourne les yeux, on a toujours devant soi un spectacle nouveau. Le ruisseau se jette dans le lac au-dessous de l'endroit où s'écoule le trop plein ; partout les ruisseaux sont émaillés de pierres recouvertes d'insectes et de mouches.

« Mais si les eaux de ce vallon offrent de si charmants spectacles, que dire de la terre? Là ce sont de gigantesques *Osmundas* se dressant raides et majestueuses; ici, un fouillis de Fougères, les unes véritables plantes vivantes, tant elles sont légères et gracieuses, les autres étendant orgueilleusement leur feuillage recourbé ; d'autres toutes pointillées d'or. On se retourne et le spectacle change comme par enchantement : là, ce sont les Fougères alpines, ou celles des marais; celles-là, plus modestes, aiment à croître à l'ombre du chêne et du hêtre. Cette plante qui pousse si vigoureusement, c'est le *Cystopteris ;* à côté, voici l'*Adiantum trichomanes* et l'*Adiantum nigrum ;* mais il faut l'œil d'un connaisseur pour découvrir les Woodsias et les Fougères de Killarney. »

Le Vallon des Fougères.







HELIAMPHORA NUTANS Benth.

4 Guyane. Serre chaude.

2246—47.

HELIAMPHORA NUTANS Benth.

Sarraceniaceæ.

CHARACT. GENER. — Vide DC., *Prodr.*, XVII, 6.

CHARACT. SPECIF. — Vide ibidem. — Benth. in *Trans. Linn. Soc.*, XVIII, 429, t. 29 (icon hîc iterata). — Endl., *Gen. suppl.*, I, 1420.

Heliamphora nutans Benth., l. c.

La Flore a publié successivement presque toutes les espèces de Sarracenias que l'on rencontre dans les marécages des États-Unis, surtout vers le littoral, depuis le Canada jusqu'en Floride : le *psittacina*, le *rubra*, le *variolaris* occupent la Caroline et la Géorgie, tandis que le *Drummondi* et ses variétés habitent l'Alabama et la Floride. Au-delà des Montagnes-Rocheuses, le *Darlingtonia* a seul été rencontré jusqu'ici. C'est pour enregistrer une première espèce de cette même famille, propre à l'Amérique méridionale, que la Flore ouvre ses pages à l'*Heliamphora nutans* qui n'avait jamais paru jusqu'ici, si ce n'est dans le 18e vol. des *Transactions de la Société Linnéenne de Londres*, livre où M. Georges Bentham a consigné son travail.

Découvert par M. Schomburgk dans un marais près du mont Noraima, sur la lisière de la Guyane anglaise qui confine au Venezuela, l'*Heliamphora* tire son nom du grec "ΕΛΟΣ, marais, lieu marécageux.

Sa structure, que M. G. Bentham décrit minutieusement, offre une extrême analogie avec celle de plusieurs Sarracenias. Il est à espérer qu'avec les données topographiques ci-dessus indiquées, l'un ou l'autre voyageur pourra un jour en doter l'Europe.

L. VH.

† 2215. Mimulus variegatus et pardinus.

L'an dernier, des anglais nous ont vanté les dessins des nouveaux Mimulus de la maison Henderson. Nous nous sommes promis d'en faire venir ce printemps et nous en tiendrons à la disposition de notre clientèle : 5 francs le plant des deux sortes. L. VH.

Mimulus variegatus et pardinus.

† 2216. RAFFIA. — Nouvelle ligature africaine.

Nom donné à une *tille*, *bast*, *natte*, faite d'une sorte de filament d'une ténacité extrême, qui nous est arrivée d'Afrique, dit-on, et qui l'emporte comme solidité sur tout ce que nous employions jusqu'ici.

Nous reviendrons, dans un prochain fascicule, sur l'origine de ces liens que les jardiniers considèrent à juste titre comme appelés à remplacer avantageusement la natte de Moscovie d'un emploi général jusqu'à ce jour, bien qu'il ne soit pas toujours aisé de s'en approvisionner. Le *Raffia* arrive en Angleterre en grandes balles, et son importation semble en faire déjà l'objet d'un commerce très-important. Nous en tenons à la disposition de notre clientèle, et comme ces rubans pourront tenir lieu d'emballage, on aura l'avantage de s'en procurer *à deux francs le kilog.* sans accroissement de frais de port. L. VH.

† 2217. Vue prise dans les jardins de la Villa Borghèse, à Rome.

On sait qu'en Italie surtout, le mot *Villa* s'applique à des habitations plus ou moins somptueuses, possédant des jardins ou plutôt des parcs parfois d'une très-grande étendue.

A Rome, les jardins de la Villa Borghèse sont particulièrement renommés et l'emportent incontestablement surtous les autres jardins publics et privés de la ville et des environs, tant sous le rapport du vaste espace qu'ils occupent que sous celui de leur beauté sans pareille. Ils sont parfaitement aménagés et tels que le rêve seul peut les concevoir. De splendides constructions, de magnifiques décorations sculpturales, des statues du meilleur goût, de grands vases ornés, de superbes fontaines, des jets d'eau merveilleux et de la plus grande diversité, des cascades pittoresques, des ruisseaux bordés de fleurs, en font de vrais jardins d'Armide. Nous ne parlerons pas de ses belles pelouses verdoyantes, de ses allées bordées des végétaux les plus rares, des nombreux points de vue, habilement combinés, qu'on rencontre à chaque pas pour le plaisir des yeux, et dont la profusion ne nuit aucunement à l'harmonie de l'ensemble.

Vue prise dans les jardins de la Villa Borghèse, à Rome.

Le lecteur pourra se faire une faible idée du luxe répandu dans les jardins de la Villa Borghèse en jetant un coup-d'œil sur la vignette ci-dessus que nous empruntons au « *Garden* » de Londres, et qui représente une des moindres merveilles de ces lieux féeriques. L. VH.

1168

Off. Lith & pict. in Horto Van Houtteano

LILIUM BROWNI Hortul

4 *Extr. Asie* Rustique

2248.

LILIUM BROWNI Hortul.

CHARACT. GENER. — Vide Flore, I, p. 93 (221).
CHARACT. SPECIF. — Vide ibidem, I, p. 110 (257).

Lors de la visite que nous firent, l'été dernier, MM. Fisher, Holmes, etc., de Sheffield, la vue de notre groupe de *L. Browni* leur plût tellement que l'idée nous vint de le faire paraître dans la Flore.

On ne peut songer encore, vu la rareté de l'espèce, à en conseiller la plantation par massifs; mais que de Lis sont déjà assez multipliés, tels que les *L. tigrinum splendens*, *umbellatum atrosanguineum*, *lancifolium rubrum*, *Thunbergianum punctatissimum*, *Thunbergianum aureum nigromaculatum*, *superbum pyramidale*, *auratum*, etc., pour désirer de voir s'étendre au continent le goût de la plantation des plantes par grands groupes, dans lesquels excellent les anglais. Nous voulons cependant prémunir les amateurs contre le mauvais goût, l'agencement *à rebours*, l'alliance baroque des coloris inharmoniques que la nature n'a pas créés pour vivre ensemble. Sans sortir de nos Lis, quelle ressource, quel contingent d'extrême beauté ne nous offrent-ils pas quand on les dissémine, par exemple, dans les grands massifs de Rhododendrons où l'on peut parfaitement les oublier! ils y trouvent un abri tout naturel contre le froid, ils y rencontrent aussi un sol précieux; enfin leurs tiges, avant d'atteindre leur sommet, sont protégées, contre l'ardeur du soleil, par le feuillage des Rhododendrons, auxquels ils viennent apporter un appoint d'ornementation.

Nous avons traité du *Lilium Browni* dans le premier volume de la Flore, page 257. Nous prions le lecteur de vouloir bien y recourir. L. VH.

† 2218. Observation sur l'effeuillage des Betteraves.

Une question qui a été longtemps agitée est celle-ci : Est-il possible d'effeuiller les betteraves sans préjudice pour leur richesse saccharimétrique? Pour un physicien, la réponse ne pouvait être douteuse : elle était négative, puisqu'il est acquis depuis longtemps que les plantes puisent une partie de leur nourriture dans le sol, tandis que par leurs stomates elles décomposent l'acide carbonique contenu dans l'air pour s'en assimiler le carbone, que le sol serait impuissant à leur fournir. Plusieurs botanistes se sont exprimés dans ce sens, entre autres Schasht, qui a déclaré que bien que la betterave continue à grossir un peu malgré l'effeuillage, elle était moins riche en sucre. Cette opinion n'a pas prévalu devant la routine et nombre de cultivateurs effeuillent encore,

Mais aujourd'hui, elle ne saurait être mise en doute devant les expériences concluantes que vient de publier M. Ch. Violette, chimiste, à Lille.

Voici le résultat de ses expériences :

Au commencement de mai, il a ensemencé dans un champ favorable à ce genre de culture, la graine d'une betterave de qualité connue. Le 29 juillet, il a effeuillé, au moyen d'un instrument tranchant, la moitié des betteraves de son carré, en ne laissant que la rosette centrale des feuilles; le 11 août, il pratiqua un deuxième effeuillage, puis un troisième le 1er septembre. Le 27 septembre, deux lignes de betteraves furent arrachées dans chaque moitié du carré pour être comparées; les betteraves de l'un et de l'autre furent rapées, et le jus analysé. Il en est résulté ce qui suit: 102 grammes de sucre par litre de jus ont été fournis

par les effeuillées, tandis que les non effeuillées en ont fourni 138. L'effeuillage a donc pour résultat de diminuer le rendement en sucre relativement à la quantité de jus, sans augmenter cette dernière, attendu que les betteraves effeuillées restent un peu plus petites et moins riches en jus.

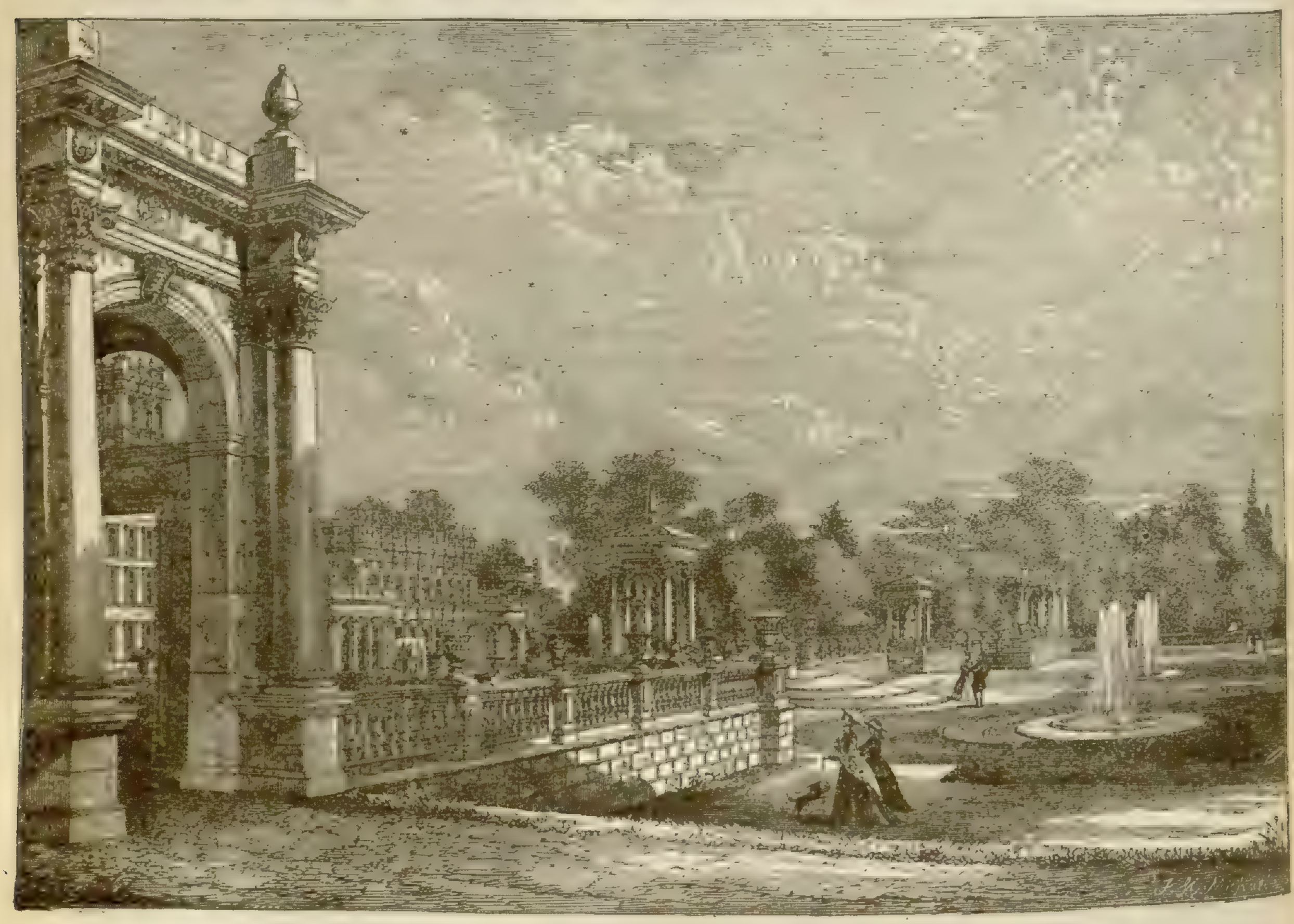
Dans la petite culture, où la betterave est simplement destinée à l'alimentation des animaux, il y a encore tout avantage à ne pas effeuiller, parce que la racine acquiert une puissance nutritive plus considérable, que l'emploi de feuilles ne saurait compenser.

BOULADE,
Physicien et Chimiste.
(*Cultivateur de la région lyonnaise.*)

† 2219. Les jardins de Trentham, en Angleterre.

L'Angleterre est incontestablement, de tous les pays, celui où les propriétés seigneuriales et autres sont les plus nombreuses et les plus splendides. De vastes habitations d'une luxueuse et pittoresque architecture, des jardins et des parcs immenses où toutes les richesses de la végétation s'étalent à l'envi, de grands lacs reliés entre eux par des rivières, de vastes pelouses, des forêts centenaires, des massifs de fleurs à l'infini. tout y revêt un aspect grandiose qui frappe et éblouit le regard du visiteur.

Au premier rang de ces domaines princiers se place celui de Trentham, situé à 150 milles de Londres. Nous en donnons ci-dessous une vue prise sur le devant de magnifiques constructions érigées à grands frais et du style italien le plus pur; tout y est : palais, portiques, colonnades, terrasses, bassins, jets d'eau, etc., et, à l'arrière-plan, des massifs d'arbres habilement disposés et faisant ressortir l'ensemble. Nos lecteurs pourront se faire par là une idée de la magnificence que les riches insulaires déploient dans leurs domaines, qui laissent bien en arrière tout ce que le continent peut offrir de mieux en ce genre.



Les jardins de Trentham, en Angleterre.

L. VH.

LINARIA TRISTIS Mill.

♂ *Côte méditerranéenne* *Serre froide.*

2249.

LINARIA TRISTIS Mill.

Scrophulariaceæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra, Flore, XX, 123.

CHARACT. SPECIF. — L. Inflorescentia glanduloso-puberula, cæterum glabra, ramis floriferis decumbentibus basi ramosis, foliis lineari-oblongis linearibusve crassiusculis plerisque alternis, pedicellis brevissimis, calycis segmentis lineari-spathulatis obtusis, calcare arcuato corolla breviore. ♃ propre Gibraltariam et in insulis canariensibus (herb. Hooker!). Antirrh. triste Linn.! *Syst.*, p. 465. Antirrh. ærugineum Gou., *Ill.*, p. 38 ex Chav., sed mihi potius ad L. cæsiam spectare videtur. L. marginatæ similis. Folia sæpius obtusiora. Corolla fusco et luteo variegata; calcar quam in L. marginata brevius, crassius et sæpissime arcuatum.

Linaria tristis Mill., *Ic.*, t. 166. — Chav., *Monogr.*, p. 159. — DC., *Prodr.*, X, 281, n° 77.

Antirrhinum triste L., *Syst.*, p. 465.

Antirrhinum ærugineum Gou., *Ill.*, p. 38. — DC., *Prodr.*, X, p. 281.

Encore une de ces jolies plantes alpines, originaire des rochers de l'Andalousie, de Gibraltar, etc., et qu'on retrouve à Madère et jusque dans les Canaries. Nous en assurons la conservation dans les rochers de nos jardins dans lesquels elle prospère pendant les mois d'été; nous lui enlevons des boutures en août pour la réserve de l'an prochain, laissant alors fleurir nos vieilles souches qui ornent nos rochers jusqu'aux gelées, époque, hélas !...

« Où tout casse, tout passe, tout lasse » jusqu'au renouveau.

L. VH.

† 2220. Un lac intermittent.

Le lac de Zirknitz, en Carniole, a environ deux lieues de long sur une lieue de large.

Vers le milieu de l'été, son niveau baisse rapidement et, en peu de temps, il est complétement à sec.

Alors on aperçoit distinctement les ouvertures par lesquelles les eaux se sont retirées sous le sol, ici verticalement, ailleurs dans une direction latérale ou oblique, vers les cavernes dont sont criblées les montagnes environnantes.

Immédiatement après la retraite des eaux, toute l'étendue du terrain qu'elles couvraient est mise en culture et au bout de quelques mois, les paysans fauchent du foin ou moissonnent du millet et du seigle, là où quelque temps auparavant ils pêchaient des tanches et des brochets.

Vers la fin de l'automne, après les pluies de cette saison, les eaux reviennent par les mêmes canaux naturels qui leur avaient ouvert un passage lors de leur disparition.

On a remarqué parmi ces diverses ouvertures du sol, des différences singulières : les unes fournissent seulement de l'eau; d'autres donnent passage à de l'eau et à des poissons plus ou moins gros; il en est d'une troisième espèce par lesquelles il sort d'abord des canards d'un lac souterrain.

Ces canards, au moment où le flux liquide les fait pour ainsi dire jaillir à la surface de la terre, nagent bien, mais ils sont complétement aveugles et presque entièrement nus. La faculté de voir leur vient en peu de temps, mais ce n'est guère qu'au bout de deux ou trois semaines que leurs plumes toutes noires, excepté sur la tête, ont poussé assez pour qu'ils puissent s'envoler.

Les paysans en prennent de grandes quantités. Les anguilles que l'on pêche dans ce lac pèsent de 1 à 2 kilogrammes; les tanches vont jusqu'à 3 et 4 kilogr., et les brochets varient de 10 à 20 kilogr.

(*L'Explorateur.*)

† 2221. Zinnia Darwini Haage et Schmidt.

MM. Haage et Schmidt ont obtenu des hybrides entre le *Zinnia mexicana* et le *Zinnia elegans*, ayant le port branchu et régulier. C'est une nouvelle race. — Des

Zinnia Darwini nana compacta.

Zinnia Darwini major.

Ch. Lith & pat. in Horto Van Houtteano

950

MASDEVALLIA HARRYANA *H.G.* Rchb.

4 *Nouv. Gren.* *Serre chaude.*

2250.

MASDEVALLIA HARRYANA H. G. Rchb.

Orchidaceæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra, Flore, X, 77.
CHARACT. SPECIF. — Vide Rchb. in *Garden. Chron.*

Le Dr H. G. Reichenbach, en choisissant ce diamant pour le dédier au très-habile chef de la maison James Veitch et fils, de King's Road, a eu la main heureuse. L'espèce tend à se répandre et les nombreux amis d'Harry Veitch peuvent se donner aisément un souvenir qui leur sera cher. Les fleurs du *Masdevallia Harryana* sont très-grandes et du plus beau magenta. A l'occasion du *Masdevallia maculata*, figuré à la page 11 du présent volume, nous croyons avoir été assez précis, et nous être suffisamment étendu sur l'habitat des Masdevallia, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir encore.

L. VH.

---

expériences répétées pendant six ans ont confirmé la constance des gains. Nous allons à notre tour, essayer ces diverses graines, et nous rendrons fidèlement compte à nos lecteurs, des résultats que nous aurons obtenus.

Zinnia Darwini nana compacta, en mélange, le paquet : 3 francs.

Zinnia Darwini major, en mélange, le paquet : 3 francs.

Zinnia Darwini major.

Zinnia Darwini pyramidalis.

Zinnia Darwini pyramidalis, en mélange, le paquet : 3 francs.

Zinnia Darwini vittata, en mélange, le paquet : 5 francs.

Zinnia Darwini pyramidalis.

Zinnia Darwini vittata.

† 2222. NÉCROLOGIE.

Mort de M. ALPHONSE MAS, auteur du *Verger, etc.*

Un des membres les plus distingués de l'*Association horticole lyonnaise* et de la *Société de viticulture de Lyon*, une illustration horticole de la France, vient de s'éteindre.

M. Alphonse Mas, président de la Société d'horticulture de l'Ain, président de la Société pomologique de France, est mort à Bourg le 15 novembre, à l'âge de cinquante-neuf ans.

M. Mas, malgré des apparences de froideur, était un excellent cœur, un parent dévoué, un précieux ami. Homme à convictions profondes et bien arrêtées, sa vie fut toujours irréprochable et consacrée au travail et à la science. Issu d'une ancienne et honorable famille lyonnaise, il se livra avec ardeur dans sa jeunesse à l'étude des fleurs. Botaniste érudit, il parcourut les Alpes, les Pyrénées, le midi de la France, recueillant de magnifiques collections de plantes qui représentent la flore de la région méditerranéenne et de la France orientale.

Les pérégrinations botaniques, la vie au milieu des champs avaient donné à M. Mas le goût de l'agriculture. Il se destinait à cette carrière lorsque son mariage avec M^lle^ Sirant le fixa à Bourg. Là, il s'adonna à l'arboriculture; en peu d'années, il réunit, dans un très-grand clos que le voyageur admire en arrivant de Mâcon à Bourg, entre la gare et la caserne militaire, une immense collection d'arbres à fruits, certainement la plus belle et la plus complète qui existe en Europe, de l'avis de tous les hommes compétents. En relations suivies avec les pomologues les plus distingués de la Belgique, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Amérique, M. Mas connaissait et avait décrit tous les fruits des climats tempérés de l'Europe et du Nouveau-Monde. Le résultat de ses nombreuses et patientes recherches a été recueilli dans le *Verger*, magnifique ouvrage orné de dessins coloriés représentant les fruits à pépins et à noyaux les plus recommandables. Cet ouvrage, le plus considérable et le plus méritant qui ait été publié en ce genre, devait être complété par la *Pomologie générale*, recueil orné de dessins de fruits nouveaux ou peu connus. Deux volumes ont déjà paru ; la mort est venue interrompre cette intéressante publication qu'il serait bien désirable de voir continuer par quelques amis du défunt.

M. Mas n'était pas seulement un savant pomologue, un chercheur infatigable, il fut aussi un homme pratique, un propagateur des bons fruits et des bonnes pratiques horticoles. Sous son habile et sympathique présidence, la Société d'horticulture de

PICEA ALBA Link.

½ *Amér. nord* *Rustique.*

Off. Lith. & pict. in Horto Van Houtteano

134

2251.

PICEA ALBA Link.

Conifereæ.

CHARACT. GENER. — Vide Link in Linnæa, XV, 516. — *Man. des pl.*, IV, 339. — Carr., *Tr. Gén. des Conifères*, 236.

CHARACT. SPECIF. — Vide Carr., l. c., 319. — Link, l. c., p. 519.

Ayant fait la rencontre d'un charmant dessin de notre *Sapinette blanche*, nous avons pensé que cette artistique figure plairait à nos abonnés. Ne voulant pas empiéter sur le terrain de notre ami Carrière, nous renvoyons, au sujet du *Picea alba*, le lecteur à son excellent *Traité général des Conifères* dont nous tenons toujours des exemplaires à la disposition de nos clients.

L. VH.

---

l'Ain devint une des associations horticoles les mieux organisées, les plus riches et les plus utiles que nous ayons en France. Cette Société florissante a acquis de ses propres deniers un très-beau clos, qui est devenu, pour ainsi dire, une succursale des belles collections fruitières de son digne président. Elle cultive dans son vaste jardin toutes les belles variétés florales, anciennes ou nouvelles, et tous les légumes connus. Chaque membre de la Société a droit aux graines et aux fruits récoltés; une Commission spéciale en fait l'égale répartition.

Le savant pomologue de Bourg fut appelé, il y a quelques années, à la présidence de la Société pomologique de France : les arboriculteurs ne pouvaient faire un plus heureux choix. Malgré sa faible santé, M. Mas tint toujours à remplir scrupuleusement les devoirs des charges qui lui étaient confiées. Régulièrement présent à toutes les réunions, il donna une nouvelle impulsion aux travaux de la Société pomologique et des Commissions d'études. En septembre dernier, malgré un état de souffrance bien pénible, il présidait à Gand le Congrès pomologique de 1875. Les marques d'estime et de sympathie les plus flatteuses furent données à notre bien-aimé compatriote par les horticulteurs belges et le bourgmestre de Gand, dernier et bien juste hommage rendu à l'homme de bien qui consacrait ses dernières forces aux progrès de la science pomologique, principale préoccupation de sa vie si utilement remplie. Revenu à Bourg et se sentant à bout de force, M. Mas se mit au lit et n'en sortit que pour aller à sa dernière demeure où l'ont accompagné les regrets unanimes de ses parents, de ses amis et des nombreux cultivateurs qui ont profité de ses bonnes et utiles leçons.

M. Mas était chevalier de la Légion d'honneur, distinction que sa modestie ne lui avait jamais permis de rechercher et qu'il ne devait qu'à son incontestable mérite.

(*Le cultivateur de la région lyonnaise*).

—

Le temps est triste, la nature est sombre, et la mort nous a apporté son deuil.

C'était une belle nature, cependant, que celle du bien-aimé Président de la Société d'horticulture de l'Ain! C'était une illustration pour la ville, un bienfaiteur pour le département, une lumière pour la Pomologie française. Que d'existences indifférentes ou inutiles le destin aurait pu choisir à la place de cette existence toute de zèle, de dévouement, de progrès et d'entrain!

Naguère encore, l'hospitalière Belgique apprenait à connaître ce digne représentant de notre Pomologie et saluait avec respect le Président des assises pomologiques de Gand; elle admirait cet esprit distingué, ce jugement sain, cette science aimable et modeste, et c'est avec le ferme espoir de se retrouver l'an prochain sous sa direction incontestée qu'elle le laissait

partir, l'accompagnant de ses témoignages d'affection et de gratitude. Quelques jours après sa laborieuse mission, M. Mas rentrait auprès des siens, pour s'aliter souffrant, puis les laissait en pleurs.

C'est le 15 novembre que s'ouvrit pour tous ce deuil lugubre; c'est le 17 qu'une partie de la ville, que les horticulteurs, que les écoles, que les premières autorités du pays le conduisaient à la tombe.

La vie a cessé, les œuvres restent. Elles sont vivantes, et le temps, nous l'espérons, n'aura de droits sur elles que pour les divulguer davantage.

M. Mas, né à Lyon, était devenu citoyen de Bourg, depuis 32 ans, par son mariage avec la fille du député Sirand.

Le département de l'Ain, comme beaucoup d'autres alors, suivait la routine qui y avait fait sa voie; la culture était languissante. Sous l'inspiration de M. Mas, les horticulteurs se réunirent; les hommes éclairés qui sentaient la nécessité du progrès, concentrèrent leurs efforts autour de son énergie, et une Société se fonda, qui devait apporter, comme elle l'a fait, le progrès, le bien-être et l'abondance.

Secondée par un caractère généreux, l'activité de M. Mas ne connut plus de bornes. Pomologue émérite, comme nous l'apercevrons tout à l'heure, il voulut, lui aussi, apporter à son étude de prédilection une consécration publique, et c'est alors que nous avons vu apparaître ce monument qui perpétuera son souvenir : *Le Verger*, à l'abri duquel vinrent se ranger tous les fruits les plus répandus dans le monde pomologique français ou étranger : 8 volumes, qui resteront comme le type de ses consciencieuses études. Plus tard, un supplément lui sembla nécessaire, et la *Pomologie générale* continua l'œuvre du *Verger*. Deux volumes ont paru seulement; espérons que le trésor des notes recueillies par leur auteur ne restera pas caché pour ceux qui lui survivent.

Ensuite encore, de concert avec l'habile viticulteur de Chiroubles, M. Pulliat, M. Mas entreprit la publication du *Vignoble*, cet ouvrage qui vient jeter tant de clartés jusque-là passées inaperçues sur la viticulture française.

Ces œuvres-là sont les œuvres imprimées et livrées au public, celles que la publicité prodigue partout, devant lesquelles la bibliothèque ouvre ses portes à deux battants, et que l'amateur consulte avec confiance. Celles-là sont répandues dans tous les pays et rappelleront sans cesse le nom de leur auteur. Mais il en est une autre aussi méritoire et qui laissera de longues traces dans la Bresse; c'est celle de la propagande à laquelle se livrait M. Mas. Détestant la routine, il lui voulait continuellement enlever ses adhérents; heureux des réussites que lui procurait sa science de la culture des arbres à fruits, il voulait s'entourer d'heureux comme lui, et, les instruments en main, guidant à travers les vergers les jardiniers et les horticulteurs de sa région, il leur expliquait la nature, ses besoins, ses caprices; il leur montrait comment on pouvait, sans trop la brusquer, l'amener à se prêter aux exigences de nos cultures restreintes, comment se formait l'arbre en plein air, comment il se dressait le long d'un mur, en sorte que, par ses soins, les bonnes méthodes se sont répandues à Bourg et aux alentours, agrandissant chaque année le cercle de leurs conquêtes, et que, chaque année également, de nouveaux prosélytes arrivaient à l'horticulture. Que de gens, dans le monde horticole, connaissaient le nom de M. Mas, mais combien peu, en dehors de la Bresse, savaient qu'il s'était constitué professeur ! Et cependant, enseigner, diriger, guider, c'était l'une des principales occupations de notre regretté Président. Mais sa modestie était là, toujours en éveil, toujours prête à fermer la bouche à la louange, évitant d'appeler sur lui l'attention avec autant de soin que d'autres en prennent à l'attirer bruyamment sur eux, s'éloignant des ovations et fuyant la reconnaissance. Combien d'amateurs, combien de jardiniers qui liront ces lignes, lui doivent une solide direction, de précieux conseils !

Que dire, après cela, du pomologue? La Pomologie a absorbé sa vie presque entière. Dès qu'il s'aperçut en présence de ce grand jardin qu'il avait créé et tellement enrichi par la suite, dès qu'il comprit qu'il avait là un champ admirable pour réunir toutes les variétés fruitières connues, pour les étudier, les classer, les admettre aux honneurs de la culture ou les en exclure justement, une nouvelle vocation lui apparut, ou plutôt, ce besoin d'être utile, qui était l'essence de sa na-

LILIUM.. PACKMANNI T. Moore

4 *Etats-Unis.* Rustique.

2252–53.

LILIUM PACKMANNI T. Moore.

Liliaceæ.

CHARACT. GENER. — Vide Flore, I, p. 93 (221).
CHARACT. SPECIF. — Vide Flore, III, 276.
CHARACT. HYBR. — *Packmanni*. N. hybr.

Avouons-le en toute humilité : il paraît que ce n'est pas l'affaire de tout le monde que d'obtenir des hybrides d'*Achimenes*, puisque qu'il n'y a plus guère que la maison Parsons qui en procrée, ou plutôt qui en a le monopole. Et les *Lilium speciosum*, par exemple, plus connus sous le nom de *L. lancifolium!* que d'essais infructueux faits depuis plus de trente ans ! que de tentatives intelligemment opérées et cependant... toujours avortées !

Mais voici venir une veine américaine dans la personne de M. Packmann ; il a semé des *L. auratum*, et le produit, fécondé par un *L. speciosum*, a donné naissance, paraît-il, à un nouvel hybride hors ligne que nous trouvons dans le *Gardeners' Chronicle*; or ce portrait, M. T. Moore le devait à M. Waterer qui désirait lui voir donner une sorte de consécration scientifique par sa publication dans le *Florist* and *Pomologist;* il paraît même que cet organe de M. T. Moore nous y fera reconnaître les couleurs du *L. auratum*, alliées à celles du meilleur des *L. speciosum*, le *rubrum*. Attendons !

L. VH.

---

ture, découvrit un nouveau courant. Voici donc que bientôt tout ce qui, en fait d'arbres, a quelque renommée en France ou quelque prétention de réussir, est amené de partout dans l'école fruitière de Bourg ; puis, appel est fait à l'étranger, à l'Angleterre, à la Belgique, à l'Allemagne, plus tard aux Etats-Unis d'Amérique. Bientôt, à la vue de cette ardeur de propagande, de cette étude réfléchie, de ces perquisitions tenaces et de ce jugement remarquable, les pomologues de tous les pays reconnaissent un émule et beaucoup, plus tard, saluent un maître.

Le pomologue de Bourg, correspondant avec tous ces nouveaux amis disséminés, échangeait avec eux les idées et les arbres, les greffons et les notes, et cimentait ainsi ces liaisons affectueuses et sincères dont les journaux et les correspondances nous apportent déjà les échos des plus douloureux regrets.

Une fois toutes ces richesses pomologiques acquises, M. Mas ne pouvait vouloir les conserver pour lui seul ; c'eût été une trop rude condition imposée à sa nature ; aussi les dons sortaient-ils nombreux du fameux jardin, en sorte que des centaines de jardiniers et d'amateurs conserveront longtemps sous les yeux un souvenir vivant du regretté propagateur.

Voilà pourquoi le pomologue qui parcourt la Bresse reconnaît maintes fois avec étonnement, dans les plus modestes jardins, les variétés de fruits les plus estimées. A force de conseils, à force de preuves authentiques, de fruits disséminés partout pour la dégustation, à force d'attirer les yeux dans les expositions horticoles du pays, M. Mas est arrivé à faire rejeter en grande partie, dans un large rayon autour de Bourg, les arbres sans valeur qui s'y étaient implantés comme partout, à les faire remplacer par des variétés de choix, à remplir les marchés de la ville de produits sains, beaux et méritants.

Aussi, se rendant à l'appel de la voix publique, le gouvernement du pays apporta-t-il, avec la décoration de la Légion d'honneur, la consécration du mérite du fameux pomologue. En féliciter le ministre

à qui en fut due l'initiative, ce serait laisser croire qu'il eût pu n'y point songer.

Tel fut le pomologue, tel fut l'homme. L'amour du progrès et l'amour du bien émanaient de lui comme d'une source naturelle, et la présence à ses obsèques, des autorités du département, l'affluence sympathique de ses concitoyens attestaient assez que le deuil était général et que ces couronnes d'immortelles et de verdure dont s'ornait son cercueil le suivront plus loin que la tombe.

Puissent, pour le bien du pays, ses successeurs suivre la trace de l'homme de bien dont, avec toute la grande famille des pomologues, je déplore aujourd'hui la perte !

TH. BUCHETET.

† 2223. La chèvre.

Il n'est personne, écrit M. Piton du Gault à la « Société protectrice des animaux, » parmi nos lecteurs qui ne connaisse la chèvre. Mais tous ne savent pas les services que cet animal peut rendre. On nomme, à juste titre, la chèvre, la vache du pauvre. C'est que, en effet, elle donne aux malheureux du lait, du beurre, moins bon que le beurre du lait de vache, mais un délicieux fromage. C'est aussi la vache des sols stériles, des montagnes escarpées. La chèvre vit où nos autres animaux domestiques ne pourraient pas vivre. Dieu a voulu donner des auxiliaires à l'homme partout. La chèvre offre diverses variétés. La taille, la couleur, la plus ou moins grande finesse du poil, l'existence ou l'absence de cornes établissent ces différences. La chèvre fournit du poil pour les grosses étoffes, d'une admirable solidité, et du duvet pour les étoffes les plus fines et les plus souples, réservées au luxe des familles les plus riches. Ses jambes sont élégantes et pleines d'énergie. Rien n'est gracieux comme les chevreaux prenant leurs ébats. Lamartine aimait avec passion ces jeunes animaux. Nos peintres naturalistes ont placé les chèvres dans leurs tableaux. La Fontaine les a prises pour le sujet d'une fable. Les sculpteurs aiment à rappeler leurs formes et leurs poses. Je voudrais être poëte, peintre, sculpteur pour consacrer mes talents à vous faire aimer et admirer ces êtres que Dieu nous a donnés. — Je voudrais pouvoir disposer d'assez de feuilles, pour vous raconter plusieurs histoires de la race caprine. Mme Dumont (de Montaux), dont le mari a été médecin de la maison du Mont-Saint-Michel, avait fait de deux chèvres les compagnes de ses promenades et la providence de son ménage. Que de familles doivent au concours de la chèvre pour l'allaitement des enfants, la conservation des nourrissons !... La chèvre s'habitue facilement à se laisser téter. Elle aime l'enfant auquel on l'accoutume à donner son lait. Elle accourt à ses cris et lui livre, avec amour, sa mamelle. La chèvre blanche dont le lait est plus doux, sans odeur, doit être préféré pour l'allaitement des enfants. — Nous conseillons d'employer la race sans cornes. — Le lait de la chèvre est toujours excellent, si rien ne trouble et n'agite l'existence de l'animal. L'on peut, suivant la nourriture de la chèvre, donner des qualités spéciales au lait. — Je connais une chèvre blanche si bien habituée à remplir l'office de nourrice qu'elle accourt au premier appel, saute d'un bond sur une table et attend qu'on présente l'enfant à sa mamelle. — Elle ne donne qu'avec regret le surplus du lait que son nourrisson ne peut absorber. — L'enfant vient à merveille ; il rit en voyant sa nourrice et la nourrice est fière et heureuse de remplir ses fonctions de nourrice suppléante. Du pain, du sel dont elle est friande et qui ajoute à la qualité de son lait, sont ordinairement sa récompense. Puissent ces lignes faire apprécier, comme elle mérite de l'être, une excellente race de nos auxiliaires, et déterminer à employer la chèvre à l'allaitement des enfants, soit comme nourrice principale, lorsque le lait de la mère est mauvais ou lorsqu'elle n'en a pas, soit comme nourrice suppléante lorsque le lait de la mère est insuffisant. On se trouvera mieux de ce concours que de celui de femmes mercenaires.

(*Science pour tous.*)

Off Lith & pict in Horto Van Houtteano

RAVENALA MADAGASCARIENSIS Adanson

? *Madagascar* *Serre tempérée.*

2254—55.

RAVENALA MADAGASCARIENSIS Adans.

Musaceæ.

CHARACT. GENER. et SPECIF. — Vide Flore, XIII, 117.

Ravenala Madagascariensis Adans.

Pour en enrichir la Flore, nous avions réuni l'essentiel de ce que les auteurs avaient publié sur le *Ravenala madagascariensis*(1), depuis la planche passablement fantastique donnée par Sonnerat il y a quelque cent ans, jusqu'à la planche assez exacte que nous avions pêchée dans le précieux *Voyage dans Madagascar* du Rév. Ellis(2). Nous avions emprunté à ce dernier ouvrage les très-nombreux détails consignés dans notre XIIIe vol., détails qui suffisaient amplement pour illustrer ce *Ravenala*. Depuis lors, nous avons eu le bonheur de mettre la main sur une vue magistrale d'un groupe de cette plante, que le Dr Maxwell T. Masters vient de publier dans son *Gardeners' Chronicle* et qui montre bien la station naturelle qu'elle occupe dans son pays.

Le lecteur recourra utilement au XIIIe volume, page 117, de la Flore, où il a été question du *Ravenala madagascariensis*.

L. VII.

(1) Flore, XIII, 117.
(2) Flore, XIII, 119.

† 2224. Le Witloof ou Barbe-de-Capucin pommée.

Sous le nom de Witloof(1), on désigne, à Bruxelles et dans la Belgique flamande, un légume complétement inconnu en France et qui mériterait cependant de venir, comme chez nos voisins, contribuer à l'approvisionnement de nos marchés et de nos tables. Ce légume n'est pas autre chose que la petite pomme, blanchie par l'étiolement en terre, que forment les feuilles radicales d'une variété spéciale de Chicorée sauvage à grosse racine (ou à café) que nous désignons sous le nom de *Chicorée à grosse racine de Bruxelles*. C'est une Chicorée à grosse racine, à feuilles entières, larges et dressées, ayant beaucoup de ressemblance avec la Chicorée à café, race de Magdebourg, quí, du reste, pourra très-bien servir au même usage ; la race de Brunswick, à feuilles étroites, entaillées, déchiquetées et appliquées sur le sol, ne conviendrait, par contre, nullement pour cette culture.

(1) *Witloof, Witteloof*, feuille blanche. La Chicorée sauvage s'appelle en flamand *Bitterloof*, feuille amère.

Chacun connaît la Barbe-de-Capucin, cette salade vulgaire à Paris, et qu'on obtient de la chicorée sauvage ordinaire. Dans celle-ci, des racines grêles et qui dépassent rarement la grosseur d'un crayon, se terminent par des feuilles blanches, formant des lanières étroites et allongées qui atteignent deux décimètres et plus de longueur. On n'admettrait pas comme vendable une Barbe-de-Capucin qui ne réunirait pas ces caractères de longueur et de finesse. Dans le Witloof, au contraire, la racine est trapue, épaisse, et porte un bouquet de feuilles dressées, larges et épaisses, étroitement imbriquées et formant une petite pomme allongée, serrée et pleine, qui rappelle un peu l'aspect du cœur d'une Romaine. Sauf la blancheur commune à tous deux, on pourrait donc dire que la Barbe-de-Capucin et le Witloof sont en tous points l'opposé l'un de l'autre ; longueur et gracilité d'un côté, brièveté et ampleur de l'autre ; ils nous présentent réellement les deux extrêmes de la série des produits étiolés que peut donner la Chicorée sauvage.

Fig. 1. — Witloof.

Fig. 2. — Witloof.

Le Witloof, à la différence de la Barbe-de-Capucin, se présente sur les marchés privé de sa racine, qu'on tronque un peu au-dessous de la naissance des feuilles, comme on le fait pour le Pissenlit. A cet état, il est extrêmement tendre, croquant et d'une saveur agréable, très-fine, légèrement amère et qui rappelle un peu sans lui être inférieure, celle d'une bonne Scarole. L'amertume de la Barbe-de-Capucin ne plaît pas à tout le monde; elle est beaucoup moins prononcée dans le Witloof, ce qui provient sans doute de ce que l'étiolement de la Barbe est obtenu à l'air libre, dans une cave ou un endroit obscur, tandis que les pommes de Witloof blanchissent en terre et à l'abri de l'air, ce qui les rend très-tendres et succulentes. A Bruxelles, on emploie le Witloof surtout cuit par pommes entières, en les servant au jus, à la sauce blanche ou avec une sauce à la crème; mais il est également très-bon cru, en salade. Sous ces diverses formes, il constitue un légume d'autant plus recherché qu'il vient dans une saison où les ressources en légumes frais sont moins abondantes; aussi est-il rare que les marchés, à Bruxelles surtout, n'en soient pas pourvus depuis Noël jusqu'à Pâques et même au-delà. Nous sommes persuadés que ce nou-

Ch. Lith. & pinx. in Horto Van Houtteano

RENANTHERA [VANDA] LOWii *Rchb. fil.*

Borneo

Serre chaude

2256—57.

RENANTHERA LOWI Rchb. fil.

Orchidaceæ.

CHARACT. GENER. — Genus affine Vandæ R. Br., labelli articulati calcari medium versus extruso. — Perigonium carnoso membranaceum, vulgo discolor Vandarum more. Sepala ac tepala liberrima. Labellum trilobum : lobi laterales erecti ; lobus medius vulgo productus, planus seu compresso anceps ; calcar vulgo anticum inter lobos laterales; insertio vulgo libere articulata, raro (in R. micrantha Bl.) sublibera ungue basi gynostemii adnato. Gynostemium semiteres breve : androclinium horizontale; rostellum seu muticum retusum emarginatum, seu bimucronatum ; fovea (uti in Vandis) diversissima. Anthera depressa vulgo ligula media retusa antice producta. Pollinia oblonga, extrorsum fissa nunc bipartita. Caudicula linearis, seu triangulo ligulata apice nunc subulata, peltata supra glandulam rotundam transversamve.

Vandeæ ramosæ, pulchre distichifoliæ, foliis loratis oblique bilobis. Racemi paniculæve laterales, nunc flaccidi. Labellum vulgo pro perigonio minutum. Bracteæ ubi non commemoratæ triangulæ minutæ. — Rchb. in *Walp. Ann.*, VI, 874.

CHARACT. SPECIF. — R. Sepalis tepalisque oblongo lanceolatis margine undulatis, labelli lobis lateralibus triangulis, lineis gyrosis interjectis inter utrumque supra angulum obtusum (calcar evanidum) in basi lobi medii carina inflexa ancipiti duplici, superiori ligulata retusa, ancipiti, inferiori acutangula minuta, ipso lobo bipartito, partitione superiori erecta triangula in aristam rectam exeante, inferiori acuta triangula antrorsa.

Vanda Lowi Lindl., *Gard. Chron.*, 1847, 239.

Folia coriacea rigida disticha Lindl.. Pedunculus flaccidus, pendulus, usque duodecim pedes longus, papillis muriculatis scaber distanti racemosus. Bracteæ semiovatæ acutæ ovaria hispida æquantes, extus minute scabræ, margine dense scabro velutinæ. Perigonium illi Renantheræ coccineæ amplius et sepala ac tepala subæqualia latiora. Tepala et sepala intus punctulato-velutina. Flores citrini, cinnamomeo guttati et fasciati. — Gymnostemii dorsum bene velutinum. — Crescit in arboribus exaltatis locis humidis insulæ Borneo. Low!

Huc : *Vanda Lowi* Lindl. in *Gard. Chron.*, 1847, p. 239. — Fol. Vanda Nr. 3.

V. (Foliis coriaceis rigidis distichis), racemo longissimo pendulo flexuoso scabro-piloso, floribus maximis distantibus coriaceis, sepalis petalisque lanceolatis acuminatis valde undulatis extus scabris, labello parvo unguiculato triangulari glabro sub apice saccato acutissimo supra medium cornu refracto setaque sub apice aucto. — Rchb. in *Walpers Annal.*, VI, 878.

Renanthera Lowi Rchb. fil., *Walpers Ann.*, VI, 878. — *Garden. Chron.*. 1861, 24 sept., 914b. — *Cottage Garden*, 413, 22 nov. — Carr., *Revue horticole*, 1868, 14 mars, p. 117. — *Illustr.* (sub *Vanda*, 417).

Si l'Ananas et le Cacaoyer sont américains, le Giroflier et le Muscadier sont essentiellement des Moluques, et il y a un demi-siècle à peine qu'ils furent introduits dans le Nouveau-Monde. Ces végétaux avaient un caractère hautement utilitaire; et certes, à cette époque reculée, quand l'horticulture était encore dans les langes, nul ne pensait à faire passer de simples végétaux curieux, de pur ornement, d'un monde dans l'autre. Aussi, considérons-nous comme un hasard qu'il nous ait été donné de voir fleurir au Brésil une

---

veau produit maraîcher, aussi frais et agréable à la vue que délicat au goût, serait vite apprécié à la halle de Paris, et triompherait aisément de la résistance que la force des habitudes prises y fait presque toujours opposer à l'introduction de nouveaux légumes. Nous serions heureux si nous avions appelé sur celui-ci l'attention des amateurs et surtout des maraîchers de Paris et de ses environs, de façon à faire paraître sur nos marchés un aussi remarquable produit.

La culture de ce légume a quelque analogie avec celle de la Barbe-de-Capucin. Celle-ci, il ne faut pas le perdre de vue, est plutôt le produit de la Chicorée sauvage ordinaire, tandis que, pour obtenir le Witloof, il faut employer les variétés à larges feuilles entières et dressées de la Chicorée sauvage à grosse racine ou à

Orchidée chinoise qui se trouve précisément faire partie du genre que nous illustrons en ce moment.

Seulement, au lieu de fleurs pendantes, c'était une large panicule de fleurs du vermillon le plus éclatant qui apparaissait tout horizontalement devant nous. Nous n'avons pas souvenance d'autres Orchidées asiatiques, si ce n'est du *Phajus grandifolius*, qui ait développé au Brésil des proportions inconnues en Europe.

Le *Renanthera Lowi*, qui n'appartient à ce genre que depuis que le Dr H. G. Reichenbach l'a distrait des Vanda, est de Bornéo; c'est l'une des espèces gigantesques du genre.

Les exemplaires cultivés mesurent au-delà de 6 à 7 pieds de hauteur et ses feuilles ont une envergure de trois pieds; un seul racème de fleurs en compte de 30 à 40, distantes de deux pouces les unes des autres; cette pompe florale conserve sa fraîcheur pendant deux mois et présente constamment une anomalie qu'on n'avait pas constatée jusqu'ici : c'est que, tandis que toutes les fleurs sont invariablement panachées de marron cramoisi, il en est cependant toujours deux, les plus voisines de l'axe, au sommet, qui sont jaunes à légères mouchetures pourpres; le Dr Reichenbach n'a pas fait remarquer jusqu'ici si cette anomalie influe, en quelque manière, sur l'organisation des masses polliniques ou des placentas.

L. VH.

---

café, et plus spécialement la race que les maraîchers de Bruxelles ont créée pour cette culture. Les graines de cette variété seront semées dans la première quinzaine de juin, en bonne terre de jardin un peu profonde. Le seul soin à prendre est de ne pas laisser le plant trop serré; les racines auront besoin d'être espacées de 10 centimètres environ en tous sens pour se développer à l'aise et acquérir toute leur grosseur, ce qui est important, car la beauté de la pomme dépendra du diamètre de la racine qui la produira.

De la fin d'octobre à la fin de février, on ouvre, dans la partie la plus saine du jardin, une tranchée de 1m à 1m30 de largeur et de 20 à 40 centimètres de profondeur. Dans le fond de cette tranchée, après avoir raccourci les feuilles à 4 ou 5 centimètres, on plante les racines debout ou légèrement inclinées, à 2 ou 3 centimètres les unes des autres, et par rangées espacées de 15 à 20 centimètres. On répand entre les racines de la terre légère ou du terreau, de manière à ne laisser aucun vide; et enfin on recouvre toute la surface d'au moins 25 centimètres de cette même terre légère. La plantation est alors terminée et il ne reste plus qu'à chauffer pour déterminer le développement et l'allongement des feuilles.

Le système de réchaud employé en Belgique consiste en un lit de fumier frais de cheval, d'une épaisseur de 60 centimètres à 1 mètre. Peut-être est-il un peu primitif et dispendieux, car il exige une grande quantité de fumier et réclame en outre quelques soins; il faut, par exemple, couvrir le fumier avec des planches quand surviennent de grandes pluies qui pourraient le noyer. Il est probable que nos maraîchers, si habiles pour toutes les cultures légumières forcées, sauraient obtenir le même résultat à moins de frais. Quoi qu'il en soit, si le réchaud donne une chaleur suffisante, les pousses ou pommes sont bonnes à couper un mois ou six semaines après qu'on a commencé à chauffer.

Ces pommes, telles qu'on les apporte sur les marchés de Bruxelles, varient généralement de 8 à 15 centimètres de longueur sur un diamètre de 3 à 5 centimètres. On n'attend pas pour les cueillir que les feuilles s'allongent jusqu'au contact du fumier, ni même qu'elles en soient séparées par une épaisseur de terre de moins de 4 ou 5 centimètres, car elles sont exposées, dans ce cas, à brunir et à se gâter. On détache, en même temps que les feuilles et pour qu'elles ne se séparent pas, une petite portion du collet de la racine, qui dès lors n'est plus propre à aucun usage.

Fig. 1. Un pied de Witloof entier; réduit.

Fig. 2. Une pomme du même; grandeur naturelle.

VILMORIN-ANDRIEUX ET Cie.

1167

Off. Lith & pict in Horto Van Houtteano

RICHARDIA ALBO - MACULATA Hook

4. Port. natal

Serre tempérée

2258.

RICHARDIA ALBO-MACULATA Hook.

Aroideæ.

CHARACT. GENER. — Vide Flore, XIII, 97.
CHARACT. SPECIF. — Vide Flore, ibidem.
Richardia albo-maculata Hook. — Icon hic ad naturam vivam picta et delineata.

Nous avons dit, page 151, qu'un petit bataillon de *Lilium Browni* avait charmé les yeux des nombreux visiteurs de notre Établissement, pendant l'été dernier. Dans un autre carré de nos jardins brillait, au soleil, un massif de *Richardia albo-maculata* qui produisait aussi un effet charmant. Il trouvera, l'an prochain, bien des imitateurs, car on ne saurait s'imaginer l'accroissement de beauté qui résulte du groupement de cette plante : sa couleur verte ressort davantage, ses macules blanches paraissent plus voyantes, ses cornets se distinguent bien mieux ; en un mot, nous avons obtenu un succès réel et notre essai a réussi.

L. VH.

† 2225. Rosiers parasol, non taillés.

Il y a six ou huit ans, dans un lot d'Eglantiers que je venais d'acheter, j'en remarquai quelques-uns de dimensions peu communes. A peine hauts de plus de 60 centimètres, ils étaient plus gros que de très-forts manches à balai et couverts d'une écorce épaisse et grise. Les ayant plantés et vus croître avec une grande vigueur, je fus quelque temps indécis pour savoir de quelles variétés je les grefferais : car, soit dit pour mémoire, toute vieille et forte tige de Rosier veut être greffée en variétés d'une végétation très-vigoureuse, afin que la séve du sujet trouve dans la greffe une issue proportionnée à son abondance. Enfin, par une espèce de boutade, je les fis greffer en diverses variétés de *Rosa sempervirens*. La végétation des greffes fut des plus luxuriantes, et un ou deux ans après, ces buissons, non destinés à la vente, furent transplantés sur un talus de terre argileuse, où, soustraits à toute atteinte de la serpette ou du sécateur, ils purent végéter et fleurir à l'aise sous la seule direction de dame nature. Combien cette direction leur a profité, c'est ce dont il est facile de se convaincre par la vue seule du portrait d'un de ces buissons fleuris. La variété ici représentée est celle aujourd'hui bien connue sous le nom de *Félicité perpétuelle* ou, suivant d'autres, de *Félicité perpétue*. Qu'on se représente, sur une tige haute tout au plus de 30 centimètres, une touffe épaisse de branches gracieusement recourbées, un vrai dôme

Rosier parasol.

de verdure et de fleurs ; voilà comment s'est montré, durant ces deux ou trois étés passés, ce merveilleux buisson de Roses ; voilà ce qu'il est facile de reproduire, grâce au même procédé, c'est-à-dire en prenant dans les haies de grosses et vieilles tiges d'Eglantiers et en les greffant soit de la variété mentionnée plus haut, soit, pour varier les coloris, de quelques autres variétés du *Rosa sempervirens*, telle que *Princesse Marie, Princesse Louise, Rampant, Banksiæflora, Myrianthes, Jaunâtre, Adélaïde d'Orléans* et *spectabilis*. Chaque œil de greffe reprendra, car, il n'est pas de Roses d'une croissance plus facile ; et les sujets greffés, après un an de pépinière, seront transplantés isolément dans les places qu'ils doivent décorer.

RIVERS « *The Florist* » (Trad. libre).

† 2226. Macrozamia plumosa MIQ.

Nous avons, en ce moment, de beaux exemplaires du *Macrozamia plumosa* MIQ., disponibles au prix de 50 à 100 francs pièce.

L. VH.

Macrozamia plumosa MIQ.

1175

W. Luh & pxt in Horto Van Houtteano

ROSE THÉ AMAZONE Ducher.

? *Lyon, semis* . *Plein air*.

2259.

ROSE THÉ AMAZONE Ducher.

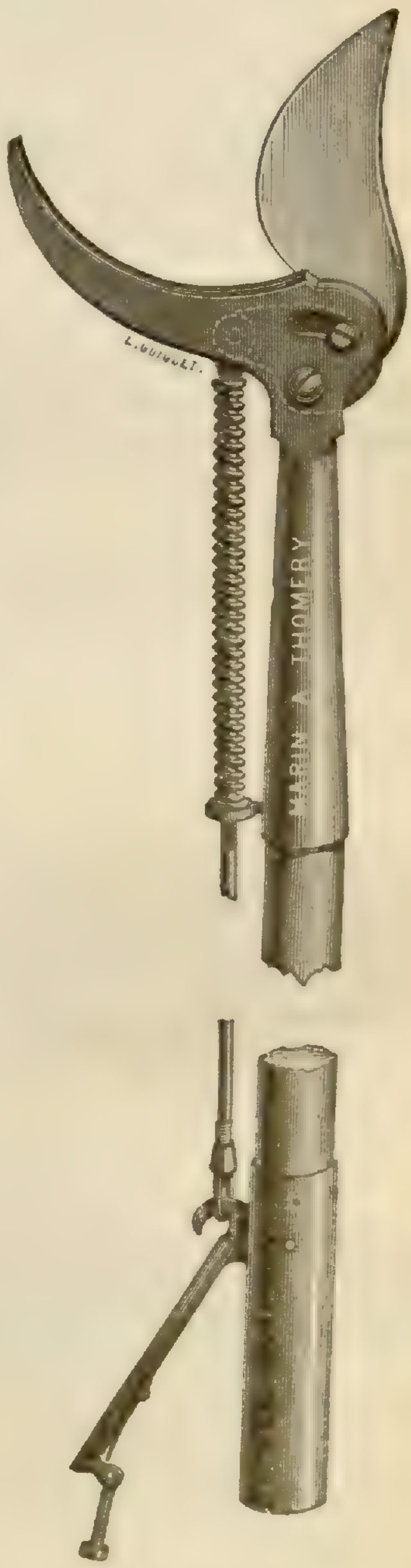
Charmant Rosier Thé à fleurs jaunes, l'un des plus beaux parmi les derniers obtenus par feu M. Ducher de Lyon, dont la veuve continue l'Établissement si respectable.

L. VH.

† 2227. Rapport sur le Sécateur-Échenilloir à levier de M. Marin, de Thomery, par M. Ch. Joly.

M. Marin, fabricant de sécateurs à Thoméry (Seine-et-Marne), a présenté à votre Comité des Arts et Industries horticoles un Echenilloir qui nous semble réunir tous les perfectionnements connus jusqu'à ce jour dans les outils de ce genre. Il diffère des anciens par l'articulation de la lame mobile placée à la partie supérieure afin d'utiliser pour la coupe le poids de la branche. La lame elle-même est reliée à la douille par une coulisse circulaire qui sert d'arrêt dans la manœuvre et le Sécateur est retenu par une vis de rappel qui règle l'écartement des deux lames. L'ancienne ficelle, si incommode, est remplacée par une tige en fil de fer maintenue en haut par un ressort à boudin, et, en bas, par une coulisse à douille taraudée qui permet de régler à volonté la longueur du fil suivant sa dilatation. C'est sur cette coulisse qu'agit un levier fortement fixé au manche dans une douille à mortaise et terminé, à sa partie inférieure, par une agrafe à ressort qui le ferme et le fixe au manche de l'outil. Au besoin, M. Marin peut ajouter un roidisseur en fil de fer à l'instrument ordinaire dont le prix est de 9 francs.

En résumé, ce nouvel Echenilloir, facile à manier et à régler, est d'une fabrication bien entendue. Il évite les inconvénients qu'on reproche aux outils ordinaires de même nature ; son prix est modique, eu égard à sa fabrication qui est irréprochable, toutes les pièces étant en acier. Nous n'hésitons pas à le recommander à nos collègues et nous proposons l'insertion de ce Rapport dans le Journal de la Société. (*Journ. Soc. Hort. Paris*).



Sécateur-Échenilloir.

† 2228. Radis serpent (*Raphanus caudatus*).

Cette plante potagère appartient botaniquement au genre Radis, mais elle en diffère complétement au point de vue culinaire. Le produit utilisé consiste en de *gigantesques* siliques (enveloppe des graines) naissant sur chaque pied au nombre de 20 à 25. Ces gousses simulent de longues et minces couleuvres toutes tortillées, dont quelques-unes atteignent près d'un mètre de longueur ; elles sont charnues, pleines, très-tendres et d'un goût épicé dans le genre du *Cresson de fontaine* ; elles doivent

être cueillies avant leur complet développement. On les mange crues, ou cuites à l'eau et à la sauce poivrade, ou bien confites au vinaigre en guise de *Pickles :* leur qualité les rend admirablement propres à ce dernier usage. Leur singulier aspect produit de ces surprises qui ne sont pas sans agrément pour les convives.

La culture en est des plus simples et réussit en tout terrain, depuis le printemps jusqu'à l'automne. Vu la rareté des graines, on sème celles-ci, chacune dans un pot séparé, pour repiquer, avec motte, aussitôt que se montrent les premières feuilles. La plante atteint de grandes dimensions en très-peu de temps et doit être soutenue au moyen d'un fort tuteurs Les fruits renferment très-peu de graine. fertiles.

L. VH.

† 2229. Vignes et Phylloxera.

Monsieur le Directeur,

Vous avez jugé utile de reproduire dans la Revue que vous dirigez d'une manière si judicieuse, mon article sur les cépages résistants.

Oui, Monsieur, je crois que l'avenir est aux cépages résistants pour le maintien de nos vignobles, et j'y crois tellement que je ne veux plus planter que des greffes-boutures, suivant la méthode de M. Bouschet, tige française, racine américaine ou du moins résistante. Mais si l'Amérique possède des cépages résistants, pourquoi l'Europe n'aurait-elle pas le même privilége. Toute la série des vignes de treille s'offre à nous ; j'ai remarqué le *Gros Guillaume*, parce qu'il était au milieu d'une tache phylloxérique; mais les *Pomestres*, les *Sabalkanskoï*, les *Karabournou*, les *Olivettes* et d'autres sans doute aussi vigoureuses, aussi rustiques, peuvent servir d'excellents porte-greffes et offrir non des allumettes comme la plupart des vignes d'Amérique, mais de forts et solides sarments qui, étant greffés, permettront de conserver les vins de nos bons crûs.

Dans la culture de la vigne, j'ai pris une résolution que je crois devoir faire connaître. Le phylloxera peut suivre les racines d'une vigne, cela est prouvé; mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'il puisse aller souterrainement d'une vigne à une autre. Cet insecte microscopique est trop faible pour écarter les obstacles et s'ouvrir une route non encore frayée. Donc, quand il a épuisé les sucs séveux d'une vigne, il remonte à la surface durant les grandes chaleurs, comme l'ont vu et constaté MM. Gaston Bazille et Faucon. Il cherche alors une ouverture contre la vigne pour pénétrer dans le sol ; la moindre fissure lui suffit. Or, quand on a une certaine étendue de vignobles et que la terre a été relevée et la vigne déchaussée, la dernière œuvre, dans le Midi, se clôture en mai, la sécheresse commençant alors pour nos contrées; cette dernière œuvre, qui a pour but d'aplanir le terrain et de chausser les souches qui ne le sont pas encore, ne parvient pas, sur une partie du vignoble, à aplanir et ameubler convenablement le sol, parce que, vu la sécheresse, il se rencontre beaucoup de mottes; des vides restent contre les souches et le phylloxera peut s'introduire facilement dans la terre; en ratissant seulement la surface du sol pour briser la croûte et couper les herbes, et en le faisant toutes les fois que la croûte menace de s'établir, je crois qu'on présentera des difficultés à la marche du phylloxera. Je ne sais si cette mesure aura la même efficacité pour les contrées plus arrosées que la nôtre, mais je la crois avantageuse pour nos vignobles et surtout pour les jeunes plantations.

Veuillez agréer, etc.

A. PELLICOT.

Président du Comice agricole de l'arrondissement de Toulon, correspondant de la Société régionale de viticulture de Lyon, etc., etc.

(*Cultivateur de la région lyonnaise.*)

RUBUS SPECTABILIS FRUCTU RUBRO & FRUCTU LUTEO.

2. *Amér. nord* — *Rustique.*

2260.

RUBUS SPECTABILIS FRUCTU RUBRO ET FRUCTU LUTEO.

Rosaceæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra, FLORE, XVII, 3.

CHARACT. SPECIF. — Caule fruticoso glabro inermi, foliis ternato-palmatis, foliolis ovatis acutis inæqualiter duplicato-serratis subtus pubescentibus, pedunculis terminalibus 1-floris solitariis, laciniis calycinis oblongis breviter acuminatis corolla brevioribus, carpellis.... — Ad Columbiam et in littore occcid. bor. Americæ. — PURSH, *Fl. Amer. bor.*, I, p. 348, t. 16. — DC., *Prod.*, II, 559.

Ainsi que le montre notre planche, ces fruits sont beaux, s'ils ne sont pas précisément savoureux; mais ce que l'on ne peut contester au *Rubus spectabilis*, c'est que son feuillage est ornemental; que c'est, en outre, un arbuste des plus rustiques, largement employé parce qu'il est décoratif. L. VH.

† 2230. AGAVE VICTORIÆ REGINÆ.

Nous nous étions mis en devoir de publier ce bel Agave d'après des matériaux anglais; mais, en présence de la protestation de M. V. Considérant, nous insérerons d'abord les considérations que fait valoir E. A. Carrière sur

l'AGAVE CONSIDERANTI.

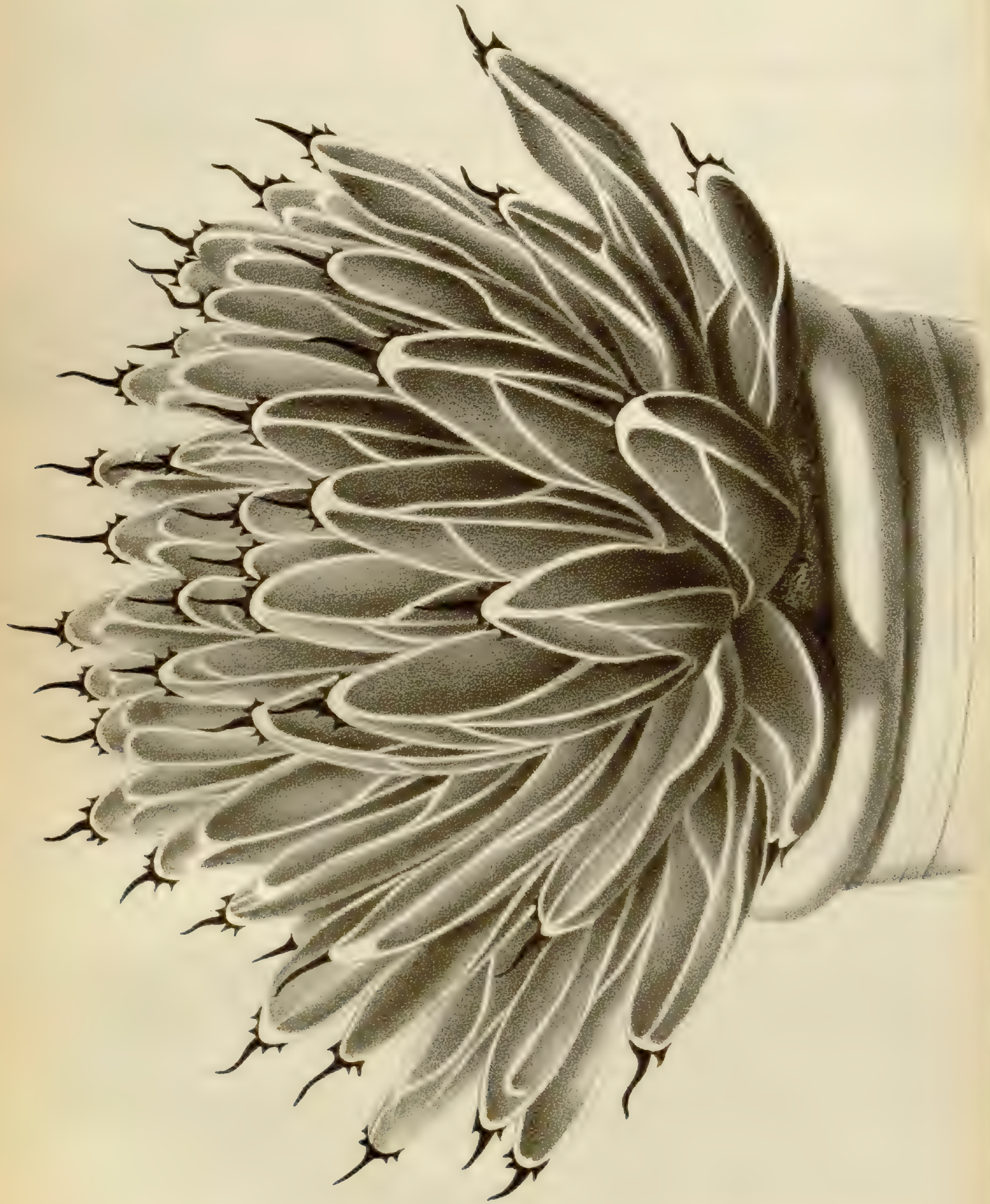
Voici l'article de M. Carrière :

La plante dont il va être question, l'*Agave Consideranti*, est certainement l'une des plus remarquables et des plus distinctes de toutes celles du genre qui ont été introduites jusqu'ici; elle appartient au groupe *filifera*, et, comme ceux-ci, ne devra prendre que des dimensions relativement faibles, ce qui, joint à sa beauté, lui assure une place dans toutes les serres d'amateurs. Ses feuilles, très-régulièrement et étroitement appliquées-imbriquées, sont épaisses, subtrigones, marquées çà et là, mais surtout sur les angles, de bandes pulvérulentes farinacées, d'un très-beau blanc, qui se détachent d'une manière des plus heureuses sur le reste qui est d'un vert foncé, portant vers l'extrémité et sur l'angle externe une, parfois deux épines petites, puis, vers le sommet, qui est comme brusquement tronqué, une autre épine beaucoup plus forte, noire, arquée, très-aiguë et très-raide, longue de 8-10 millimètres. On peut voir à droite et à côté de la plante figurée à la page ci-contre, l'extrémité d'une feuille détachée qui, vue de profil, montre la disposition des épines, autre caractère qui paraît être propre à cette espèce. N'ayant pas vu fleurir l'*Agave Consideranti*, nous nous bornons à l'énumération des quelques détails qui précèdent, lesquels, du reste, sont suffisants pour la faire reconnaître, car seule elle possède les particularités que nous avons indiquées.

Il nous reste donc, pour terminer cet article, à faire connaître l'origine de cette plante qui, comme nous l'avons dit (1), sans doute par suite de renseignements insuffisants, a été complétement faussée dans un article du *Gardeners' Chronicle*, numéro du 16 octobre 1875, p. 484, et dont voici la traduction :

« PLANTES NOUVELLES DE JARDIN — *Agave Victoriæ Reginæ*, sp. n. — Cette espèce d'Agave, parfaitement distincte, à été montrée « pour la première fois » à l'exposition internationale tenue à Cologne en septembre dernier, et fut mentionnée par nous (p. 294) dans notre rapport de cette séance comme « une des plus belles nouveautés du genre Agave, » exposée par M. L. Desmet, de Gand, et qui avait plus l'air d'un *Leuchtenbergia* que d'un Agave.

(1) Voir *Revue horticole*, 1875, p. 401.



TULIPA GREIGII Regel.

Turkestan *Rustique.*

2261.

TULIPA GREIGI Regel.

Liliaceæ.

CHARACT. GENER. — Vide supra, Flore, XII, 81.

CHARACT. SPECIF. — Vide ibidem.

Tulipa Greigi Regel, *Enum.*, p. 49. — *Gartenflora*, vol. XXII (1873) p. 290, tab. 773. — Baker, in *Journal Linn. Soc.*, vol. XIV, p. 289.

Trois nouvelles Tulipes d'un mérite transcendant ont surgi pendant ces deux dernières années. C'est surtout à la puissante et active persévérance du Dr Regel, que l'on doit de voir des faits de cette importance se produire. Aussi lui en rendons-nous des actions de grâce, car la valeur d'une introduction doit s'estimer d'après le nombre des amateurs qu'elle doit desservir. En fait de plantes, en est-il une seule à exclure, en est-il une, fut-elle réléguée dans les steppes de l'extrême orient, qui ne puisse dire : me voilà ! L'illustre Dr Regel nous a doté d'une Tulipe du plus brillant coloris qui ait jamais paru. En effet, la *Tulipa Greigi*, dont nous ornons aujourd'hui les pages de la Flore, n'a-t-elle pas une corolle d'une couleur vive sans pareille? N'a-t-elle pas son intérieur ornementé d'un arc-en-ciel dans le genre de l'*Oculus solis*, qui lui apporte un si riche contingent d'ornementation ? Et puis, vit-on jamais un feuillage aussi splendidement bariolé? Non, jamais il n'échut au Directeur en chef du plus puissant jardin botanique de l'Europe, de mettre la main sur une plus belle fleur printanière qui charmera, nous en sommes certain, tous les amateurs de ce beau genre de plantes, et ils sont, grâce à Dieu, encore passablement nombreux.

Bien que les trois Tulipes ci-après ne diffèrent guère entre elles, tant sous le rapport botanique qu'au point de vue horticole, elles ne proviennent pas moins de pays très-distants les uns des autres, mais qui convergent vers le Turkestan. La *T. cretica* de Boissier est de la Grèce ; la *T. Eichleri* de Regel est de la Georgie ; enfin la *T. Greigi*, celle qui nous occupe en ce moment, est du Turkestan ; elle a été dédiée, par le Dr Ed. Regel, au général Greig, président de l'Union impériale des Sociétés d'horticulture de Russie, et a été spécialement soignée par notre ami M. Max Leichtlin.

L. VH.

L'édition « entière » de cette plante, qui était très-limitée, a été appropriée, pour sa collection unique, par M. J.-F. Peacock, esq., de Sudbury House, Hammersmith, par qui la plus forte plante, qui mesure environ 16 pouces de diamètre, fut exposée à la séance d'octobre du Comité de floriculture. Dans cette occasion, elle reçut la récompense unanime d'un certificat de première classe, et fut recommandée pour la médaille d'or. Probablement l'individu exposé n'a pas atteint toute sa grosseur, mais la plante ne paraît pas une espèce de grande dimension. Ses feuilles d'un vert foncé, sombre, sont en quelque sorte dorsalement comprimées ; la surface en est canaliculée ; leur longueur est d'environ 6-8 pouces sur 1 1/2 de largeur près de la base, qui est gibbeuse ; de là elles se rétrécissent en montant vers la pointe effilée, et se terminent en une épine forte d'un brun noirâtre. Les feuilles sont marginées par une bande étroite de 4 lignes de largeur, en blanc, consistant en une matière pulvérulente, qui marque la surface des parties avoisinantes lorsqu'elles sont en contact, dans le jeune âge. C'est certainement une des espèces les plus

distinctes dans les cultures, et en ce qui regarde le type particulier de beauté des plantes de cette tribu, on doit la regarder comme un diamant de la plus belle eau. La plante appartient au groupe à inflorescence en épis ; son affinité est avec l'*A. filifera*.

« Nous avons déjà dit que le nom adopté par M. Peacock a été donné d'après l'autorisation formelle de Sa Majesté la reine. » F. Moore.

Voilà comment notre confrère du *Gardeners' Chronicle*, sans aucun doute induit en erreur par des rapports qui lui ont été donnés, a retracé les faits. Aussi, au lieu de protester et de récriminer contre tout ce qui s'est passé, nous allons rétablir la vérité qui, pour des motifs que nous n'essaierons pas de faire ressortir, a été dénaturée, laissant à nos lecteurs le soin de juger ces faits. Voici cet exposé :

L'*Agave Consideranti* est originaire des parties froides du nouveau Mexique (du Texas), où il habite, aux environs de Monterey (Nuevo Leon), la montagne à gauche de la route de Monterey au Saltillo, à la hauteur de Santa-Catharina.

Le premier pied de cette espèce fut rapporté en 1872 par M. V. Considérant. Cet individu, alors unique, d'environ 40 centimètres de diamètre, présenté à l'exposition générale de la Société centrale d'horticulture de France en 1872, fut récompensé d'une médaille d'argent de première classe (1). Rentré l'hiver sous une remise, ce pied périt par un excès d'humidité.

Ce n'est qu'en 1874, le 4 octobre, que M. V. Considérant, qui avait redemandé cette plante, en reçut douze pieds qui, cette fois, furent déposés au Muséum, où un très-grand nombre de personnes ont pu les admirer.

Avec l'autorisation de M. V. Considérant, des offres de vente de ces plantes furent faites par M. Houllet, chef des serres au Muséum, à MM. Linden, horticulteur à Gand ; Pfersdorff, horticulteur, avenue de Saint-Ouen, 110 (Paris-Batignolles); Guedeney, propriétaire amateur au Vésinet (Seine-et-Oise) ; Thibaut et Keteleer, horticulteurs à Sceaux : aucun de ces messieurs ne voulut les acheter. C'est sur ces entrefaites, le 2 août 1875, que M. L. Desmet, horticulteur à Gand (Belgique), vint à Paris et consentit à en acheter sept pieds pour 350 francs, sachant bien que cette espèce était nommée, qu'elle portait le nom d'*Agave Consideranti* et qu'*il en restait cinq pieds* à l'introducteur, M. Considérant. De ceux-ci, l'un fut vendu 50 francs à M. Guedeney ; un autre, (le plus fort), fut donné par le propriétaire au Muséum, où il est actuellement. Les autres pieds restèrent en la possession de M. V. Considérant.

De tous ces faits, qui sont l'expression exacte de la vérité, la vérité *vraie*, résulte que, contrairement aux dires du *Gardeners' Chronicle*, l'espèce qui nous occupe, l'*Agave Consideranti*, dont il a parlé dans son numéro du 16 octobre dernier et donné une figure sous le nom d'*Agave Victoriæ reginæ*, était connue et nommée *bien antérieurement* à la publication de cet article ; qu'au lieu d'avoir été exposée « pour la *première fois* à l'exposition de Cologne en 1875, » *elle l'avait été à Paris en* 1872, et aussi que les sept pieds vendus par M. Considérant à M. Desmet, qui les a exposés à Cologne

---

(1) Voici ce que, dans le compte-rendu de cette Exposition, à l'article : *Plantes nouvellement introduites*, M. Duchartre dit de cette plante :

« .... Sans être précisément fort nombreuses, les plantes nouvelles pour l'horticulture française qui ont été mises sous les yeux du public, dans le palais de l'Industrie, avaient un intérêt réel et rentraient dans des genres très-divers. La plus remarquable, sans contredit, était une espèce à feuilles grasses, d'un facies spécial, que M. V. Considérant avait envoyée sous la dénomination d'*Agave* nouveau, importé par lui du Nuevo Leon, au Mexique. Cette espèce vraiment curieuse, dont le port ne rappelle en rien celui de la généralité des Agaves, forme une touffe circulaire compacte, déprimée, qui mesure environ 35 centimètres de diamètre, et qui n'atteint en hauteur que la moitié au plus de sa largeur. Elle comprend un grand nombre de feuilles à peu près égales entre elles, d'un vert glauque, larges d'environ 3 centimètres, très-épaisses, obtuses à leur sommet que termine une épine courte, forte, un peu crochue, noirâtre, souvent accompagnée d'une ou de deux autres épines latérales, semblables de forme et de couleur à la première, mais plus courtes. Les bords de ces feuilles forment une arête lisse et inerme. Une grande médaille d'argent a été accordée à M. V. Considérant pour cette remarquable importation. » (Duchartre, *Journal de la Société centrale d'horticulture de France*, 1872, p. 409).

et qui alors étaient devenus sa propriété (son *stock*, comme l'on dit) ne constituaient pas tous les pieds introduits, « l'édition *entière* » ; que M. Peacock *n'en est pas le seul propriétaire* puisqu'il en reste encore *cinq* pieds en France ; enfin, et pour toutes ces raisons, que cette espèce doit conserver le nom de son importateur, M. V. Considérant.

E.-A. Carrière.

† 2231. Le Lapin.

Sa fourrure n'est pas de l'hermine et sa chair n'est pas du chevreuil ; c'est un animal sans prétention, un prolétaire modeste. Il loge dans une cabane et se nourrit de choux. Le plus humble et le plus retors des marchands, l'enfant de l'Auvergne, achète sa fourrure quinze à trente centimes.

Le lapin est le régal du campagnard et de l'ouvrier ; c'est le gibier des petits. Il est de toutes les fêtes ; il préside aux mariages de banlieue et aux baptêmes villageois. Il remplit, il égaie de ses robustes parfums la ferme et la guinguette.

C'est un plat toujours prêt qu'on a sous la main. Une chiquenaude, un cri, le lapin est mort. Cinq minutes après, il saute entre le persil et l'oignon. Vous êtes servi.

Le lapin est l'hôte le plus populaire et le plus utile de nos basses-cours.

Sa peau est vulgaire et court les rues, mais elle se vend par milliers dans nos halles, dans nos marchés, et constitue un commerce important. Vous souvient-il de ce marchand de peaux de lapins qui, sans avoir d'autres comptoirs que le comptoir en zinc du marchand de vin, fit, il y a quelques années, une faillite de deux millions ?

Le lapin n'est point beau, mais il est pittoresque, et j'aime assez ses grandes oreilles qui vous saluent ou qui vous menacent comme une paire de cornes, ses gros yeux fixes à fleur de tête, son nez qui frétille, sa bouche qui marmotte et ses pattes qui tricottent avec une vitesse éblouissante des bas imaginaires.

On aurait tort de mesurer la naïveté du lapin à la longueur de ses oreilles ; c'est une bête ingénieuse et réfléchie. Poursuivi, il fait des détours d'une grande science stratégique et donne le change en grimpant sur un saule. Captif, il creuse adroitement de longs terriers et trouve son salut, sa liberté dans son talent d'ingénieur.

L'implacable cuisinière vient-elle faire l'appel des condamnés, c'est merveille de les voir se glisser comme des anguilles les uns par-dessus les autres et se dérober à la main qui veut les prendre.

Ce que le lapin a jamais trouvé de plus spirituel et de plus malin, c'est évidemment de se faire remplacer dans les restaurants de barrière par sa doublure, le chat.

On a prétendu que le lapin mangeait ses petits. C'est une calomnie : il se contente de leur broyer la tête. Mais ne croyez pas pour cela que l'infanticide soit son péché mignon. C'est un acte de violence dont il se repent toujours. On a vu des lapins rester deux jours sans manger après avoir eu le malheur de tuer leurs enfants.

Le lapin s'apprivoise admirablement. J'ai connu, dans une ferme du Périgord, un lapin qui poussait la familiarité jusqu'à la tyrannie.

Le foyer était à lui et il avait accaparé toute la maison, où il se promenait en maître, mordant les chats, querellant les chiens, taquinant sans cesse un gros terreneuve qui, stupéfait de tant d'audace, ne trouvait rien à répondre, et mourut sans avoir pu revenir de son étonnement.

Sa niche, son écuelle étaient sacrées. Quand le temps était beau, il accompagnait la servante à la fontaine, ou faisait un tour de jardin, dédaignant les choux et les salades. Mais il mangeait de la soupe comme un laboureur et ne reculait pas devant un morceau de viande.

Il devint énorme, puis impotent, et un beau jour, après s'être aliéné tout le monde par son humeur capricieuse et despotique, il mourut de la goutte auprès du feu.

La collection du Jardin d'acclimatation renferme les espèces les plus utiles et les plus charmantes. Adossées aux grandes écuries, les volières forment, des deux côtés de la porte d'entrée, comme un portique d'oreilles mouvantes et de fourrures variées.

Ici, le *lapin Angora*, aux longs poils brillants et soyeux dont on tisse de moelleuses étoffes ; là, le *lapin russe* dont

le nez, les oreilles, les pattes et la queue, d'un beau noir velouté, se détachent sur un corps plus blanc que la neige.

D'un côté, le *lapin argenté* dont la belle fourrure gris perle, uniforme et lustrée, compte tant d'amateurs.

De l'autre, le *lapin bélier*, un colosse aux larges oreilles tombantes comme si un orage avait passé sur sa tête, et qu'on pourrait appeler le lapin à *l'oreille cassée*.

Le bœuf, l'âne, le porc, la chèvre, le cheval, le cygne, l'oie, le faisan, presque tous nos animaux domestiques ont pour patrie commune ce mystérieux Orient, berceau du monde.

Le lapin est une exception parmi les animaux domestiques. S'il se trouve en Orient, c'est qu'il y est venu et qu'il possède d'assez bonnes jambes pour faire le trajet. Sa patrie véritable, c'est l'Espagne.

Dès le premier siècle avant l'ère chrétienne, le lapin s'était tellement multiplié dans la France méridionale qu'au témoignage de Strabon, ce « pernicieux animal » étendait ses ravages depuis l'Espagne jusqu'à Marseille.

Pline, ajoute Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, nous montre le lapin plus nuisible encore. Il désole la Corse, et il est si nombreux dans les îles Baléares, que les habitants de ces contrées épouvantées implorent l'envoi de troupes contre les lapins :

« *Auxilium militare a divo Augusto petitum.* »

Il est permis de supposer que les soldats de César remportèrent la victoire sur les lapins, et que les vainqueurs firent *sauter* les vaincus.

FULBERT DUMONTEIL.
(*Cultivateur de la région lyonnaise.*)

TABLE GÉNÉRALE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE XXIe VOLUME.

N. B. *La Table générale des matières contenues dans les* **quinze premiers volumes de la FLORE** *est insérée à la fin du tome XV; celle des tomes XVI à XIX, à la fin du XIX, et celle du tome XX, à la fin du dit volume.*

☞ **Les caractères gras** indiquent les figures coloriées.

A.

Absorption des liquides colorés par les plantes, par CH. RABACHE, 129.
Acacia Nemu WILLD., 79.
Acer polymorphum SIEB. *et* ZUCC. *var.* **palmatifidum**, 19.
Adiantum Farleyense *ornement de serre et d'appartement*, 128.
Æchmea cœlestis ÉD. MN., 5.
Æsculus rubicunda HERB., 129.
Agave Victoriæ Reginæ (*Agave Consideranti*), par E. A. CARRIÈRE, 169.
Alocasia Lowi HOOK., 89.
— **metallica** HOOK., 97.
— **plumbea** L. VH., 93.
Alstrœmeria peruviana foliis niveo-marginatis, 51.
Amandier à feuilles panachées, par E. A. CARRIÈRE, 139.
Amarantus Henderi, 30.
Amherstia nobilis WALL., 78.
Amorphophallus Rivieri DURIEU, *constitué en genre* Proteinophallus Rivieri J. D. HOOKER, 144.
Anemone fulgens GAY, 74.
Anœctochilus Dawsonianus, imperialis *et* Lobbianus, 78.
Aponogeton junceum LEHM., 78.
Araucaria Bidwilli HOOK., 119.
— **brasiliensis** A. RICH., 85.
Artocarpus (?) Cannonii HORT. BULL, 131.
Arundo Donax foliis albo-marginatis, 111.
Azalea hyb. *Diamant*, 133.
— mollis *de l'Établissement Van Houtte*, 80.
Azalées rustiques hybrides de Gand de l'Établissement Van Houtte, 79.

B.

Bambou. — Sa culture, son usage, etc., 27.
Bambusa striata LINDL., 99.
Bananier (Le) de l'Abyssinie, ornement des pelouses en été, 108.
Begonia diversifolia plena VAN HOUTTE, 77.
Bertolonia hyb. Mirandæi VAN HOUTTE, 135
Betteraves. — Observations sur leur effeuillage et leur rendement en sucre, par BOULADE, 151.
Blattes. — Nouveau moyen de destruction, 144.
Bolbophyllum Dayanum H. G. RCHB., 137.
Bomarea chontalensis SEEMANN, 53.
Brodiæa volubilis J. G. BAKER, 87.
Bryonopsis laciniosa erythrocarpa Ch. NAUDIN, 139.

C.

Calyptrion Aubletii GING., 107.
Campanula Scheuchzeri LODD. CAB., 91.

Cataracte à Java, 77.
Cephalotus follicularis LABILL., 78.
— — *Sa culture*, etc., 28.
Cerasus caproniana flore roseo, 141.
Champignon monstre (Lycoperdon giganteum), 101.
Chats (*Les*) *dans leurs rapports avec l'horticulture*, 82.
— — *et la musique*, 100.
Chevaux tourmentés par les mouches. — Moyens préventifs, 29.
Chèvre (*La*). — *Les services qu'elle rend*, etc., 160.
Chicharras (*Le*), *animal-plante*, 90.
Chlorophytum elatum ROB. BROWN, 143.
Chrysanthemum (*Tripleurospermum*) inodorum flore pleno, 134.
Cineraria hybrida flore pleno. — *Cinéraires à fleurs doubles de* MM. HAAGE ET SCHMIDT, 140.
Clematis *Guilding Star* de CRIPPS AND SON, 83.
Congrès pomologique à Gand, XVIIe session de la Société pomologique de France, en septembre 1875, 113.
Conservatory en Angleterre, 32.
Convolvulus mauritanicus BOISS., 61.
Corylus Colurna L., 121.
Crinum scabrum SIMS, 113.
Culture (*Une*) *de plantes de haute serre chaude humide dans une serre froide*, 92.
Cycas circinalis L. — *Exemplaires énormes, de près de huit pieds de hauteur et pesant au-delà de deux cents kilogrammes*, 78.
Cypella Herberti SWEET, 95.
Cypripedium (*Les*). — *Relevé de toutes les espèces connues jusqu'aujourd'hui*, 70.
Cytisus Laburnum aureus, 145.

D.

Dionæa Muscipula ELLIS. — *Attrape-mouches*, 78.

E.

Eaux (*Les*) *d'égoût au point de vue chimique*, 100.
— *des sources, des rivières, etc.; leur décroissance*, 102.
Engins automoteurs et bi-automatiques sous-marins, 104 et 105.
Eucalyptus cornuta LABILL., 69
Eulalia japonica foliis albo-vittatis, 109.
Euryale. — *Faculté germinative de ses graines*, par H. J. VAN HULLE, 28.
Exhibition internationale de Philadelphie en 1876, 75.
Exposition de fleurs à Amsterdam et à Bruxelles, 44.
— — *à Bordeaux, à Gand, à Liége et à Malines*, 43.
— — *internationale de fruits à Gand, en septembre* 1875, 113.

F.

Fuchsia procumbens BANKS. — *Sa récente introduction en Angleterre, sa rusticité*, 44.

G.

Gaillardia Amblyodon, 9.
Gladiolus gandavensis. — *Rappel de son origine*, 31.
GLANAGE HORTICOLE. — 2me *Article.* — *Le* Cycas revoluta *d'Osaka. — Engrais japonais. — La pomme de terre permanente. — Mr Telliez et sa récolte. — La compétence d'un journaliste. — Les pucerons noirs des Melons et la tannée. — Chionanthes sur frênes, pousse tardive inattendue. — Un beau Groseillier-Cassis.* — Ribes nigra spectabilis. — *La grammaire latine horticole*, par TH. BUCHETET, 5.
— — 3me *Article. — Nos ennemis les insectes. — Nos amis les oiseaux. — La guerre à outrance. — Un insecticide qui promet. — Les hérétiques horticoles. — La taille des racines. — Les arbres fruitiers à branches renversées*, par TH. BUCHETET, 64.
— — 4me *Article. — Un procédé à vendre. — La Violette de* 8 *mois. — Souscription modique. — Un secret pour* 2000 *personnes. — Les semeurs. — Les jardins d'expériences et les horticulteurs-marchands*, par TH. BUCHETET, 85.
— — 5me *Article. — La justice horticole. — Les insectes pris par la douceur. — Système de Mr X. — N'arrachez pas, guérissez! — La commission du Phylloxera. — Le terrain et les pommes de terre. — Les nouveaux* Begonia. *— Tubéreux ou bulbeux? — La commission de rédaction de la société centrale d'horticulture de France. — Les asperges monstres*, par Th. BUCHETET, 135.
Gloxinia *Ami Thibaut* L. VAN HOUTTE, 35.
Godwinia gigas SEEMANN, 147.

H.

Hannetons (*Les*). — *Leurs ravages; moyens de destruction*, par M. PISSOT, 59.
— — *Leurs métamorphoses*, 62.
Heliamphora nutans BENTH., 149.
Hyacinthus candicans J. G. BAKER, 47.
Hyphæne thebaica MART., 15.

J.

Jardins (*Les*) *de Trentham, en Angleterre*, 152.
Jubilés trentenaires à l'Etablissement Van Houtte, 75.

L.

Lac (*Un*) *intermittent en Carniole*, 153.
Lampe Ouragan, 77.
Lapin (*Le*), *son histoire, son role et son utilité*, par FULBERT DUMONTEIL, 173.
Léporides. — Méthode pour les fabriquer, les élever, etc., etc., par H. DE LA BRANCHÈRE, 36.
Lewisia rediviva PURSH, 144.
Lilium chalcedonicum L., 29.
— **Browni** HORTUL., 151.
— **canadense parvum** J. G. BAKER, 71.
— — — **flore luteo**, 71.
— **japonicum (?) colchesteri**, 73.
— **Packmani** T. MOORE, 159.
Linaria tristis MILL., 153.
Lune (*La*) *dans les régions polaires*, 145.

M.

Macrozamia plumosa Miq., 166.
Maïs barbu, *2 variétés nouvelles*, 17.
Mamillaria senilis Lodd., 27 et 111.
Masdevallia Harryana H. G. Rchb., 155.
— **maculata** Krst., 11.
Melon grimpant, 112.
— ***noir des Carmes,*** 55.
Mer (La). — Pourquoi est-elle salée?, par J. Perret, 140.
Mimulus variegatus *et* pardinus *nouveaux de Messrs Henderson and Son, à Londres*, 149.
Mosaïque en plumes des peuples du Mexique, 97.
Musa Ensete (*Le*) *ornement des pelouses en été*, 108.

N.

Nécrologie.—**M. Alph. Mas**, auteur du *Verger*, de la *Pomologie générale*, du *Vignoble*, etc., 156.
— **M. E. de Ghellinck de Walle**, *président de la Société d'horticulture de Gand*, 44.
— **John Standish** *et* **Wm Rollisson**, 79.
Nelumbium luteum Willd., 78.
Nemastylis geminiflora Nutt., 45.
Nertera depressa Banks, 39.
Nymphæa alba flore roseo, 78.

O.

Œillet des fleuristes. — Sa patrie, etc., 44.
Oiseaux-mouches vivants, 147.
Oncidium crispum Lodd., 7.
Orchidées de serre froide. — 1r article. — Leur histoire, leur culture, etc., etc., par P. E. de Puydt, 8.
— — — *2me article*, par P. E. de Puydt, 45.
Ouvirandra fenestralis Poir., 78.

P.

Paradisia Liliastrum Bertol., 59.
Parterre ovale composé de Conifères, 43.
Pêcher à feuilles pourpres, 94.
Pelargonium *Queen Victoria* Wm Bull, 65.
Pensées à grandes macules, 69.
Petunia intermedia Lindl., 41.
Phalænopsis Schilleriana. — *Exemplaire vendu 17,000 francs à Londres*, 143.
Picea alba Link, 157.
Pieuvre (la), 21.
Pilocereus Dautwitzi, 33.
Pittosporum crassifolium Banks, 13.
Platycerium alcicorne majus, 80.
Pluie d'Éphémères, 81.
Prix dans les concours en Angleterre, 96.
Puschkinia sicula Hort., 117.

R.

Radis Daïcon *du Japon. — Ses énormes proportions et les avantages de sa culture au Japon*, 31.
Radis serpent (Rhaphanus caudatus), 167.
Raffia. — *Nouvelle ligature africaine très-solide*, 149.
Ravenala madagascariensis Adans., 161.
Renanthera Lowi H. G. Rchb., 163.
Rhinopetalum Karelini Fisch., 109.
Richardia albo-maculata Hook., 165.
Rigidella immaculata Herb., 111.
Reines-Marguerites de l'Établissement Van Houtte, 77.
Rose Capucine Glazenwood Beauty Woodthorpe, 123.
— ***hybr. remont. Paul Neyron*** Levet, 43.
— ***hybr. remont. Peach Blossom*** Wm Paul, 81.
— ***Thé Amazone*** Ducher, 167.
— — ***Duchess of Edinburgh***, 57.
Rosier. — Maladie du blanc ou Meunier; les dégâts qu'elle cause et les moyens de s'en débarrasser, 41.
Rosiers parasol, non taillés, 165.
Rubus spectabilis fructu rubro *et* **fructu luteo**, 169.

S.

Sauterelle. — Sa ponte, 60.
Saxifraga Fortunei tricolor Hort., 125.
Sécateurs de Nogent (***Haute-Marne***), 63.
— *Echenilloir à levier*, de M. Marin, de Thomery, 167.
Senecio macroglossus DC., 67.
Serres garnies de rocailles et autres ornements agrestes, réceptables d'animaux nuisibles, 31.
Société d'horticulture d'Anvers. — Fête jubilaire du 4 Avril 1875, par Ed. Morren, 32.
Steudnera colocasiæfolia C. Koch, 83.

T.

Tigridia Houttei B. Rœzl, 49.
Thrinax (*Les*), 37.
Tremblement de terre à Livourne, 100.
Tropæolum polyphyllum *et* speciosum, 84.
Truffes blanches et charbon blanc, 95.
Tulipa Greigi Regel, 171.
— **turcica** Roth., 101.
Tydæa *Belzébuth* L. Van Houtte, 31.

V.

Vallon (Le) des Fougères, 148.
Vanilla lutescens Moq.-Tand., 115.
Vanilline (La) extraite de la séve des Conifères 103.
Vent. — Appareil enregistreur de sa vitesse, 104.
Vignes et Phylloxera, par A. Pellicot, 168.
Volcans (Les) sur la surface du globe, 101.
Vue de l'église Saint-Pierre, à Rome, 146.
Vue prise dans les jardins de la Villa Borghèse, à Rome, 150.

W.

Witloof (*Le*) *ou Barbe-de-Capucin pommée*, 161.

Z.

Zamia Skinneri Warsc., 103.
Zinnia Darwini nana compacta, major, pyramidalis et vittata. — *Zinnias nouveaux* de MM. Haage et Schmidt, 154.